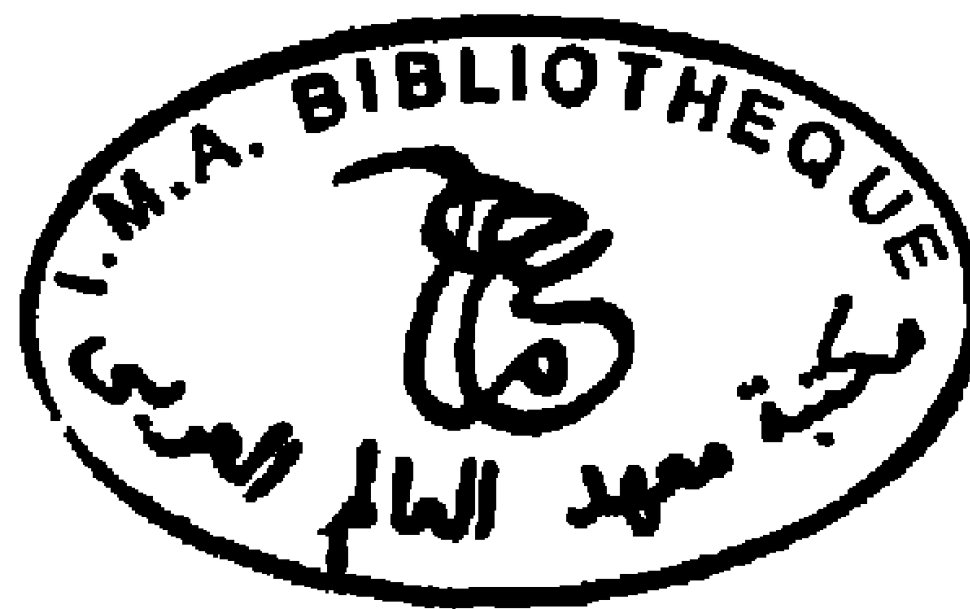
ÉTUDES SUR LES DIALECTES

DE

L'ARABIE MÉRIDIONALE.



ÉTUDES SUR LES DIALECTES

DE

L'ARABIE MÉRIDIONALE

PAR

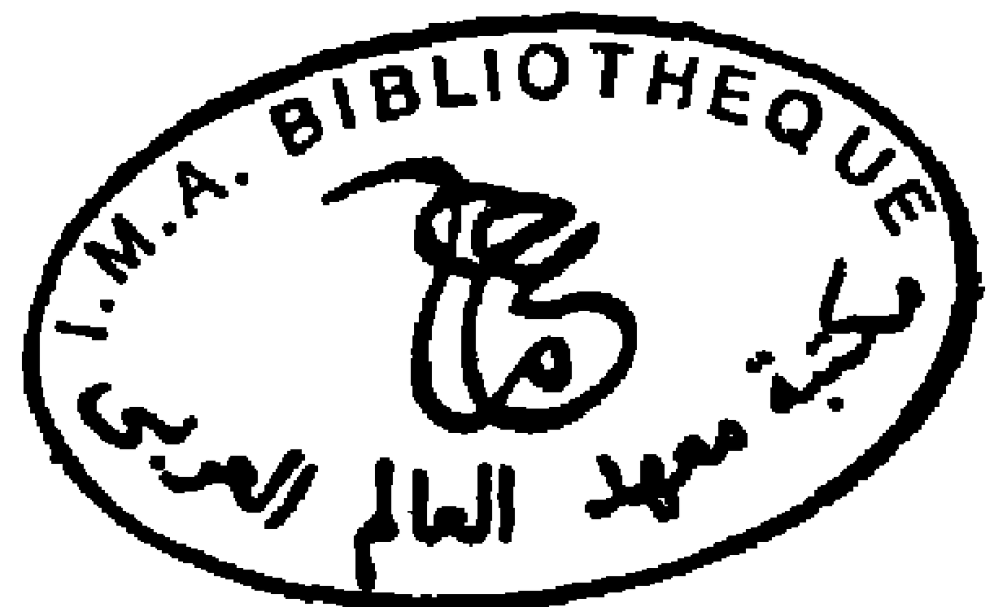
LE COMTE DE LANDBERG.

DAṮÎNAH.

Troisième partie.

Commentaire des textes poétiques.

Articles détachés et Indices.





LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
ci-devant
E. J. BRILL. — LEIDE.
1913.

IMPRIMERIE ci-devant E. J. BRILL, LEIDE.

M. le professeur Stumme, dans sa critique du volume précédent, G G A 1909 N° 11, exprime le désir que, malgré mes 62 ans d'alors, je puisse vivre assez longtemps pour finir les travaux qui me restent à faire. Je l'espère aussi, mais n'ayant plus la même force de travail qu'autrefois, je crains fort que la boutade sarcastique et malplaisante de Stumme ne soit tout à fait justifiée. Il n'est pas non plus content de ma méthode. Je le regrette. Moi, je la trouve la seule bonne. Elle ne comporte pas de système autre que celui que lui impose l'explication des textes. Toute autre méthode serait ennuyeuse. Je la suis maintenant depuis presque quarante ans. Elle a fait école, et j'espère bien que mes successeurs n'en adopteront pas d'autre. Rendre la science aride en publiant des livres indigestes est peut-être le goût de certains savants ; ce n'est pas le mien. Le reproche que Stumme m'adresse dans ca critique de mêler la mythologie à mes travaux est bien injustifiée. Il dit o. l, p. 886 : „mit jenem Idiom hält jetzt auch *Mythologisches* mehr und mehr seinen Einzug in die Schriften des sonst bedächtigen Forschers." Je ne suis donc pas „réfléchi" parce que je fais entrer la mythologie dans mes écrits ! Ce jugement ne m'étonne point de la part de Stumme, et il n'est pas le seul confrère à le dire, mais l'avenir montrera bien que je ne suis pas allé assez loin dans cette voie. En Orient, tout est mythologie, et si l'on se

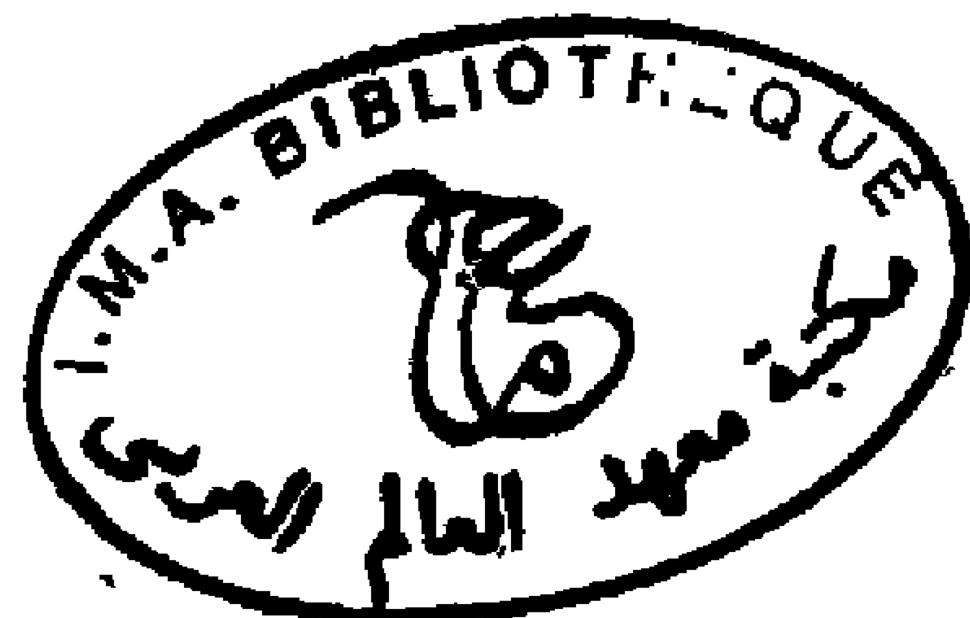
base uniquement sur la grammaire, on n'apprendra jamais bien à connaître ni les langues orientales ni la culture des peuples orientaux. Plus on fera entrer dans nos études l'ancienne mythologie sémitique, et, pour moi, leur cosmogonie n'est que mythologie, plus on expliquera les conceptions du monde islamique, qui ne sont que la perpétuation des idées de l'Orient préislamique. J'ai certainement tort aux yeux de ceux qui ne s'occupent que de la philologie arabe, mais il y en a, الحمد لله, aussi d'autres qui voient plus loin et qui demandent la raison d'être de toute chose. Mon plus grand regret est d'avoir quitté les études assyriologues que j'avais commencées sous Oppert pour devenir exclusivement arabiste. Mais les travaux des assyriologues postérieurs m'ont indiqué la route à suivre, et je continue d'aller de l'avant sous leur conduite. Il est vraiment attristant de constater que les arabistes, qui disposent d'immenses matériaux, ont si peu recours aux résultats des recherches de leurs confrères des autres branches du sémitisme. J'espère que le bon Dieu m'accordera encore la santé et la force de travail nécessaires pour finir mon grand Glossaire des dialectes du Sud, et cela malgré le méchant pronostic de Stumme.

LES TEXTES POÉTIQUES COMME TESTI DI LINGUA. L'IMPORTANCE DES DIALECTES.

Il y a une tendance, chez plusieurs arabisants, à ne pas considérer les textes poétiques comme étant aussi importants que les textes prosaïques. Je suis d'un avis contraire. On prétend qu'ils ne reflètent pas la langue parlée. Cela est en partie vrai. Un homme du peuple se sert de moins de mots en parlant qu'un homme plus ou moins lettré. C'est le cas dans toutes les langues, dans tous les pays. Si l'homme du peuple nous dicte un texte prosaïque, son vocabulaire est bien pauvre; il se repète, il ne s'aventure point à varier sa phrase; il y a des lieux communs; il devient même fastidieux. L'homme un peu lettré se pique de choisir des expressions moins banales; il veut paraître savant, *in punta di forchetta*. Mais ces mêmes mots dont il se sert en plus sont cependant bien connus: ils font partie, eux aussi, du vocabulaire de tous les jours. Seulement, ces „hommes lettrés" ne nous servent pas, parce qu'on a toujours le soupçon qu'ils ont appris ces mots dans les livres ou par le contact avec des personnes lettrées. Pour ma part, je choisis toujours les individus qui ne savent ni lire ni écrire pour être à l'abri de ce soupçon. Mais de cette façon, le bénéfice

pour la lexicographie est bien maigre. La dictée prosaïque est fort monotone. On n'a qu'a lire les textes prosaïques de Stumme et de Socin pour se convaincre qu'ils contiennent bien moins de mots à enregistrer que leurs textes poétiques. Or, comme dans les langues sémitiques la lexicographie est pour nous plus importante à bien connaître que la grammaire, que nous connaissons assez, il est de la première nécessité pour nous de recueillir des textes qui augmentent notre connaissance de l'immense vocabulaire arabe. Nous pouvons le recueillir, car la langue est encore vivante, vibrante et exubérante de richesses.

Il ne faut pas croire que les expressions employées par les poètes ne soient pas connues du peuple. Si l'on récite une poésie de Victor Hugo, p. e., à une personne du peuple, je suppose que cette langue ne sera pas inconnue et incomprise à cette personne. Seulement, ces mots ne font point partie de son vocabulaire de tous les jours. Ce qu'on ne comprendra pas toujours, ce sont les images, les expressions poétiques, mais les mots, pris isolément, n'offriront pas de difficulté. Les Arabes n'ont pas pour rien considéré les poésies comme *testi di lingua*, à l'exclusion de la prose. Dans la poésie, les mots reprennent leur vrai *habitus*, nécessité par le mètre, tandis qu'en parlant, ce *habitus* subit souvent des changements qui portent principalement sur les voyelles. Nöldeke est d'avis „que les poésies bédouines modernes sont encore fortement influencées par la poésie ancienne n'offrant pas une image fidèle de la langue vivante", Beiträge I p. 5. Pour le Nord, cela peut être en partie vrai, mais c'est là justement leur intérêt. Pour le Sud, cela n'est nullement le cas. Mais même pour le Nord, les mots de ces poésies populaires sont partout connus, et si l'on demande à un



Bédouin la signification d'un de ces mots, il vous le dira tout de suite. Au contraire, les poésies d'un poète citadin qui puise ses mots dans les grands dictionnaires classiques, ne sont pas toujours comprises dans les milieux bédouins, qui ont une autre lexicographie, une autre phraséologie non encore enregistrées dans les dictionnaires. C'est justement ces mots qu'il faut connaître, et comme la poésie populaire bédouine a aussi ses grands maîtres ès poésie, qui agrémentent leurs effusions de mots peu usités, cela est vrai, mais parfaitement vivants, elle devient une source intarissable pour le grand recueil lexicographique que nous poursuivons tous. Nos poètes, à nous, font de même, mais qui voudra soutenir que ces mots ne soient point connus hors de leur milieu? La langue parlée est pauvre dans tous les pays. On aura observé que le livre de Reinhardt sur le dialecte de ʿOmân contient un nombre considérable de mots et de locutions qui ne figurent dans aucun dictionnaire, mais seulement dans les exemples à l'appui qu'il cite. Je crois que ce savant, enlevé hélas trop tôt à la science, a expressément fait figurer ces mots dans ces exemples rapportés. Il a procédé comme moi: il n'a choisi que les exemples offrant en même temps un intérêt lexicographique. C'est ainsi que doit procéder celui qui connaît à fond un dialecte. Reinhardt connaissait son dialecte, et je tiens sa grammaire en grande estime, malgré ses défauts de disposition. C'est aussi le procédé de Marçais qui n'a fait ses grammaires qu'après avoir parlé ces dialectes pendant longtemps. C'est pour cela que leurs ouvrages offrent un si grand gain pour la lexicographie.

Autant que je peux, j'appuie un mot par la citation d'un passage poétique tiré de mon grand recueil de poé-

abeille, aussi Yémán. Un Datînois m'en donna cette explication: هو نايِب فى الحُيُود ما يقرّ الّا فى شُنْخُوب حَيد, *elles se déplacent dans les montagnes et ne restent que sur un sommet de montagne*, ce qui cadre bien avec la définition de L A II p. 273 en bas. Le vers d'Abu Ḏo'eyb y cité [1]) est ainsi commenté dans son Diwan:

اذا لَسَعَتْهُ النَحْلُ لم يرجُ لَسْعَها
وحالَفَ [2]) فى بيتِ نُوبٍ عواملِ [3])

لم يرجُ لسعها لم يخف ولم يبالِها وحالفها لازمها وقال ابو عمر خالفها اى جاء الى عسلها وهى غائبة ترعى وقد سرحَت خالفها الى العسل ونوب تنتاب المرعى فتأكل ثم ترجع فتُعسّل يقال نائب ونُوب مثل عائذ وعُوذ وتنوب تذهب وتجيء قال ابو عبيدة خِالفها الى موضع آخر وقال ابو عبيدة انما سمّيت نُوبا لسواد فيها.عوامل تعمل العسل والشمع ولا واحد للنوب [4]).

Cette étymologie, de ناب, u, n'est pas prouvable, malgré son synonyme آيب et أوّب: سُمّيت بذلك لايابها الى المباءة selon el-Moḫaṣṣaṣ VIII p. 178, et celle de نُوب, *noir*, où I es-Sikkît, Muḫaṣṣaṣ l. l., pense sans doute au noir des Noubiens, est impossible. La luṛah connaît aussi la forme لُوب L A II p. 243 en bas, Moḫaṣṣaṣ VIII p. 178 [5]), et

1) S. v. نوب, خلف et رجا; K. el-Aḍdâd p. 6; el-Muḫaṣṣaṣ VIII p. 178.

2) Ainsi aussi el-Muḫaṣṣaṣ et K. el-Aḍdâd, mais L A X p. 438 en bas porte خالف.

3) L A: عواسل.

4) Ce qui n'est pas vrai pour les parlers du Sud.

5) Comme ib. نُوبِيّ > لُوبِيّ, de même que Haffner A L p. 5, 12.

dialectes de l'Arabie Méridionale. Tant que nous n'aurons pas un dictionnaire des dialectes du Yéman et de toute l'Arabie Méridionale, y compris ceux du Mahrah et de S̄oqoṭra, nous ne pourrons jamais bien expliquer les inscriptions du Sud. C'est pour obvier, en partie, à un tel inconvénient que j'ai préparé mon grand Glossaire.

***

J'ai constaté que ce sont les dialectes citadins ou ḥaḍar qui nous servent plus que ceux des Bédouins pour le déchiffrement des Inscriptions. Quelques exemples le prouveront. A la page 23, 8 on aura trouvé le mot kâbah, et il en ressort clairement ce que c'est chez les *Bédouins.* Dans le commentaire p. 666 et ss., je relève la présence de ce mot dans la grande inscription de Mârib et j'y donne une extension de sens de ce mot qui convient parfaitement au contexte de l'inscription. Depuis quelques années, je m'occupe des dialectes du Yéman, surtout depuis que je fais venir des hommes de là à ma résidence hivernale de Nice. Or, dans tout le Yéman kâbah est *pilier, colonne*, pl. كابات, et kʾabtn ṛyln, si ce n'est pas *le barrage de la rivière*, c'est pour sûr *les colonnes* ou *piliers de la rivière* ou *de Ṛeylân.* L'autre exemple se rapporte au thème krb. J'en ai parlé a la page 638 et ss.. Dans le Nord et en Mésopotamie, c'est *labourer le champ,* 1314; Ḥḍr p. 701, ce qui, dans le Yéman est قرّب, changement intéressant, mais auquel je ne m'arrête pas ici. Je ne m'occupe que de son sens yémanite. Là, كَرب est *ne pas assez cuire une chose.* اللحم مكروب, *la viande n'est pas assez cuite*; الصّيد مكروب, *le poisson n'est pas assez cuit.* Mais كرب, i, est aussi *mettre du bois au feu.* Ce *feu,* ‛ s'il est grand et hors de la maison, s'appelle

مكْرِيب au Yéman, mais ce même mot désigne en Dṯ *le petit feu* dans l'*âtre*, صُعْد. La forme daṯînoise كَرِيب n'est pas employée au Yéman. Le grand m a k r î b sert à y rôtir la viande de la bête tuée, taureau, vache ou ṛ a n a-m a h, soit pour une seule famille, soit pour plusieurs ensemble, soit pour la communauté ou le w e l î lors d'un vœu. Il y a toujours dans cette solennité, car cela en est toujours une, un homme préposé à l'importante besogne. Il doit surveiller que le bois soit dûment tourné et le feu bien entretenu: il a pour cela le nom de M u k a r r i b. Il a deux assistants avec lui. En Daṯînah, où cette manière de rôtir est plus rare, m e k a r r i b est *charbonnier* = Yéman m u s a u w i d dans la مسْوَاد, *charbonnière*. Pour le reste, je renvoie au Glossaire où ce thème est traité avec toute l'ampleur qu'il mérite.

***

Dans les dialectes yémanites que je connais, j'ai trouvé deux phénomènes morphologiques qui me paraissent assez solitaires en Arabie. Dans le Ḥugarîeh, où il y a, chez les Bédouins, tant de vieilles formes sabéennes, la préformante de la 1e p. sing. du présent est, même chez les ḥaḍar, n i ou, avec les verbes افعل, n a. A n i[1]) n i s-t a ḥ i m i n n a k, *j'ai honte devant toi*; a n a ś a n â k o l, *je vais manger*. On sait que cela n'existe qu'en Afrique.

En Egypte, ج est = g, et j'ai relevé que jamais je ne l'ai entendu que là, 806 n. 1. L'observation de Wetzstein, adoptée par d'autres, ne m'a jamais paru exacte, et je n'ai pas changé d'avis encore; on lira 807 note. Dougthy

---

1) Les Bédouins d'el-Ḥugarîeh disent a n i masculin et a n a féminin.

Travels Gloss. p. 582, 606 dit aussi que ج = g est très rare. Mais dans le Ḥuġarîeh la prononciation de ج est partout g. Elle était aussi par les grammairiens arabes considérée comme yémanite. On voit donc qu'on ne peut se contenter d'un seul dialecte, mais il faut les embrasser tous. Pour le moment, la chose la plus importante, c'est d'explorer le Yéman et les pays limitrophes au point de vue des dialectes. C'est ce que Glaser aurait dû faire. Il en avait tout le temps. Si un jeune arabisant, suivant ma méthode de travail, à laquelle je l'intéresserai volontiers pendant quelque temps, veut consacrer deux ou trois ans à continuer mes travaux dans l'Arabie du Sud, surtout au Yéman, je ferai mon possible pour lui faciliter sa tâche. Mais il doit avant tout offrir toutes les garanties de réussite, sans cela toute coopération de ma part n'est pas possible.

TRANSCRIPTION.

Nöldeke Beiträge II p. VI dit: „Dans la transcription, on devrait autant que possible éviter d'employer de petit crochets et de petits points. Le sémitisant sait que les consonnes ו et י ne correspondent pas exactement à l'allemand w et j, mais tout à fait (ou presque tout à fait) à l'anglais w et y; mais justement à cause de cela on pourra tranquillement les rendre par w et j (ou y) au lieu des vilains u̯ et i̯. Dans le contexte allemand, il me paraît tout à fait pédantesque d'écrire U̯alîd, I̯aḥi̯â, etc..." C'est l'école de Leipzig qui a introduit cette بدعة, suivie également par Marçais et d'autres savants confrères. En Suède, il y a l'école de Noreen qui tient le haut du pavé. On n'a qu'à lire l'ouvrage de Mattson sur le dialecte de Beyrouth, qui vous fait dresser les cheveux sur la tête. Je remercie mon créateur toutes les fois que j'ai fini l'étude d'un ouvrage avec cette transcription fleurie qui fait mal aux yeux et à l'esprit. Au lieu de simplifier, on embrouille. Nous avons cette bonne transcription de notre Z D M G qui a fait ses épreuves depuis tant de lustres: je la garde parce qu'elle est simple et suffisante. Par contre, les textes des publications de la *Südarabische Expedition* se lisent avec un vrai plaisir. C'est là un grand mérite de ces publications dont je m'honore d'être le point de départ. Je n'ai jamais compris pourquoi on

rend le غ par ǵ, car il n'y a, dans cette lettre, pas l'ombre d'un g. C'est un r roulé, et l'ṛ est alors bien plus raisonnable. Je ne vois pas non plus pourquoi le ج est mieux rendu par le ź de Stumme et de l'école algérienne que par le traditionnel ǵ, car dans cette lettre il n'y a pas un z, et elle est même souvent prononcée g tout simplement, comme dans certaines contrées de l'Egypte et du Yéman, p. XII. Les savants seront toujours en désaccord, c'est bien entendu; on se chamaille même assez souvent, mais on pourrait bien, ce me semble, se mettre d'accord sur une transcription unique au lieu des fioritures dont on nous gratifie à présent. Nöldeke, notre maître à nous tous, s'en tient au vieil usage, et les jeunes devraient suivre notre exemple.

Nice, Mai 1913.

CONTENU.

A.

POÉSIES SE RAPPORTANT AU DRAME DE ŚAMʿAH.

42.

99, 6: lak hâḏeh ulak miṯelha. Il faut ici sous-entendre حاجة, *chose*, ou مشورة, *affaire*, cf 108, 11, ou bien prendre le féminin dans notre sens neutre, 983 fin, 1377, 3. Ḥḍr 473 note, 729; Hoḏeyl. Wellh. p. 54 d. l., ib. N°. 199 v. 3, N°. 210 v. 2; فأسرّها يوسف, *J. le (cela) garda pour lui*, Qor. 12, 77; يعيبها, Qor. 18, 75; ma Festgabe Gl. s. v.; هذه منّك, *elle vient de toi, celle-là* (cette histoire ou qqc. d'analogue), Ḥaurân. خذها منى وانا اخو فلانة, *prends-le de moi, et je suis le frère d'une telle*, Musil A P III p. 387, 13. والله جبتها, *par Dieu, tu l'as deviné*, Lieb. v. Amasia p. 96, 3 d'en bas. La IIIe pers. fém. du verbe est aussi employée: جاءت منك = جت منّك, *elle vient de toi, celle-là*, Neǵd, 1362, 3.

99, 7: hîf, pl. de أهيف, *svelte, élancé*, 1211, 9, usité, si je me rappelle bien, aussi en Syrie. Mes Daṯînois prétendaient qu'on ne pouvait dire أهيف. Je crois cela erroné, car j'ai moi-même entendu رجّال أهيف Dṯ, *un homme élancé*, voire même Dṯ انت أهيف منّي, *tu es plus élancé que moi.*

جمل أَهْيَف est *un chameau grand et élancé*, (1 مُمْتَنِع وكبير, surtout s'il est *bon marcheur*, 2) يِهْف شِدًّا. Cela rappelle le sens classique: اهيف وهو ضامر البطن L A XI p. 267, 16. Une route est أَهْيَف, *coupée* par les brigands. De cette racine هيف sont formés quelques mots qui sans doute s'y rapportent: هَيَاف, *précipice*, *rocher à pic* Dt, pl. أَهْيَاف3), = هقاف, Arabica V p. 47 note; مِهْياف, pl. مهاييف, et مهايف Ḥôgar., *escarpement*. Le Nord a ميهافة, *Abgrund*, Socin Diwan III p. 322, qui correspond au méridional مهياف, avec métathèse, comme le ḥarîbite يِهْف, *sentier, escarpé* < هَيف. Dans la luṛah, هاف, i, est *se faner, sécher, avoir le gosier sec* par excès de soif. Ce sens est encore vivant dans le Nord et en ʿOmân 4) en parlant des céréales qui sèchent par manque d'eau ou par un fort vent, et هَيف y est *la plus forte chaleur de l'été*, Hdr p. 391, 15 5), et dans le Sud, *fléau, malheur* en général, Hdr Gl. s. v., qui frappe plus ou moins la totalité des hommes ou des bêtes.

1) Hdr Gl. s. v. منع.

2) Prononcé šìdda, ma Langue Arabe p. 28, Datînah p. 72, l. 5, comme èyda, mais en šaḥḥi èydan B B R A S 1902 p. 258. Il ne faut pas écrire šiddeh comme le font Hein et D H Müller S A E IX p. 40, 15 et note 4.

3) Qui est plutôt le pluriel de هَيف, que je n'ai pas entendu, mais يِهْف, *rocher à pic*.

4) R O p. 69, 9; p 215, 4 d'en bas, Meissner N A G I II p. 80, qaṣîde I v. 1.

5) Musil A P III p. 177, 14 le rend par »Südwind", parce que c'est le vent le plus chaud, mais tout vent chaud peut être un hêf.

Ce sens de *sécher* ne peut, ce me semble, être en connexion sémasiologique avec celui donné plus haut. Je ne serais pas éloigné de ramener celui-là à הוה et à هوى, qui offrent des coïncidences de signification. Dans le sens de *tomber*, هوى est encore courant surtout dans le Nord, où هَوِيَّة[1]), *précipice, mont escarpé*, comme ܗܘܬܐ et هُوتَة = هُوَّة, *dépression de terrain*[2]). Le verbe est aussi bien هوف que هيف, L A. Or, هوف pourrait être une amplification de هوى, et le dialectal هيف s'explique naturellement. أَهْيَف, *élancé*, pourra donc, par une procédure sémasiologique, venir de ce هيف. En tout cas, le verbe هاف, i, a deux sens bien distincts.

99, 7: mĕḥaǵǵab, masc. pour le fém.. Je fis observer qu'il fallait bien محجّبة, mais on répondit: ما يطلع شي في الشلّة, *le chant* (ou le mètre) *s'y oppose*, et les Ḥaḍramites prétendaient que chez eux on dit aussi محجّب. Sur cette particularité assez commune des dialectes du Sud, voyez 56, 8, 9; 723, 4 et note, et 1224. Amrul-Qays dit, Ahlwardt Six diwans p. 149[3]):

---

1) Musil A P III p. 430, 10: qâʿed ʿala qarnel-hawîyeh (c'est ainsi qu'il faut lire), *restant sur le sommet de la montagne escarpée* (sur le bord du précipice; trad. de Musil fautive).

2) Ges.-Buhl p. 159 et Brockelmann V G S S § 225 b ont هَوت, mais cette forme ne figure pas dans L A.

3) Johnson the Seven Poems p. 26, Tabrîzî, Lyall Ten ancient Poems p. 26, el-Ǵamharah, éd. Caire, p. 46 (cf. ibid. p. 37, 7 d'en bas) et Abu Bakr ʿÂṣim b. Ayyûb, éd. Caire, considèrent ذُبال comme un pluriel, mais d'après L A XIII p. 271 d. l. il paraît que ذبال peut aussi être un singulier; c'est alors un nom. gen., et le sing. ذبالة

يُضِيءُ سَنَاهُ او مَصَابِيحُ راهِبٍ أَمالَ ٱلسَّلِيطَ بِالذُّبَالِ ٱلمُفَتَّلِ

Sa lumière éclaire, ou bien (c'est comme) *les lampes [d'un moine*
Qui a tourné les mèches tordues dans l'huile de sésame.
عيال كثير Ṭab. I p. 1163, 14.

99, 7: Ḍaubah ou Ḍôbah est un gros village, situé dans le W. Wagr avant sa jonction avec W. Marrân. Il y a beaucoup de quṣûr, mais les habitants sont pauvres. Etant perché sur *une montagne volcanique*, حَيْدٌ أَسْوَد, *en rase campagne*, سَرْدَاحَة, il est considéré comme inexpugnable. Il appartient aux Ḥasanah.

99, 9: Kâbir est *chef* 496, 2 d'en bas = 1182 d. l.[1]) Ḥḍr Gl. s. v.. Le pl. en est كُبَّر, 288, 8 d'en bas, 289 note, 660, 8 d'en bas, 1182 note. 1270, 10, ou, par assimilation vocalique, كُبُّر. Il se constate pour les participes actifs des verbes sains فاعل, tels que خارج pl. خُرَّج, خاطر pl. خُطَّر, شاطر pl. شُطَّر, قاصر pl. قُصَّر, et quelquefois aussi des verbes فول ou فيل comme هايم pl. هُيَّم, mais c'est plus rare, les verbes فعي suivant le paradigme classique: رامي pl. رُماة. Marçais Ulâd Brâhîm p. 131. كابر est surtout

---

semble militer en faveur de cela. المفتّل serait alors juste, mais il est bien curieux qu'aucun des commentateurs n'ait relevé cela. A présent on dit ذبيلة, pl. ذبايل. ذبالة pl. ذبال est une erreur chez Belot et Harder.

1) Dans le premier passage, ces versets ont été traduits avec leur sens figuré, tandis que dans le second, je m'en suis tenu au sens naturel. La différence est seulement dans le mot الضارب, qui veut aussi dire *migraine*.

le nom de l'animal qui est à droite devant la charrue; celui de gauche, qui est toujours le plus faible, s'appelle رَدِيّ, ma Festgabe Gl. s. v.[1]). Si la charrue n'est tirée que par une seule bête, celle-ci a le nom de عقيب. Au pl. كُبّر est aussi au figuré *braves guerriers*, ainsi qu'il ressort des exemples cités plus haut. Comme beaucoup de noms d'animaux servent, dans le Sud surtout, d'appellation pour désigner *un homme brave*, *un guerrier*, *un chef*, 1239 s.,[2]) je crois que كابر, appliqué à un homme, est un sens secondaire, malgré son synonyme كبير, dont je parlerai tout-à-l'heure. Voici comment on me décrivit le kâbir de la charrue:

Em-kâbir hû' em-taur yôḥrōtu ʿalêh fim-ṭîn, u min śamlâh em-ràdi; yilbidûhin uʿâdeh ṣaʿîr, yiqaṭṭibûn kaʿâlhin ʿala śân la yirkabèyn fôq em-baqar. Uqafâh bĕtûl yizqar em-darâʿ fi yeddah uem-môhur fi yeddah em-tânïeh, yinkòśhin[3]) willa yinkâhin[3]) ʿala śân

1) Lorsqu'en notant le texte ci-dessous, je dis à mes Daṯînois: التِلْم الاعوج من الطور الكبير, Prov. et Dict. N°. 1, ils répondirent avec indignation: كذّاب من قال هذا, car dans le Sud »الثور الكبير est le plus dressé à marcher toujours droit!"

2) Comme en allemand »ein grosses Tier", un gros bonnet.

3) نكش, o, *piquer*, = نعف, *donner des coups de cornes*, et au figuré, *déranger*, *troubler*, *inquiéter;* c'est le synonyme de نكى, i; مَنْكاة, la *marque* ou la *plaie* que produit le مُوهِر, *bâtonnet*, *pique*. نكش الماء, *troubler l'eau*. نكش البير, *écurer le puits* = نشل. Nakàśt mìṯbir ʿaleyna; leś? *tu as troublé les guêpes* (qui sont venues) *sur nous; pourquoi?* (اِثْبِر coll.). نكش الكلام, *soulever de nouveau une question*, *mettre de nouveau sur le tapis.*

yesîreyn sâni fim-mènŝieh[1]). *Le* kâbir *est le taureau* (ou *bœuf*) *avec lequel on laboure la terre, et à sa gauche se trouve le* radî. *On les châtre pendant qu'ils sont encore jeunes: on leur coupe les testicules pour qu'ils ne montent pas sur les vaches. Derrière le* kâbir, *il y a le laboureur*[2]) *qui tient le manche de l'arbre dans une*

1) منشية est le *billon* qui sépare deux sillons et que la charrue verse.

2) بَتُول, pl. أَبْتَال, *l'homme qui tient la charrue, ploughman* Stace p. 125. Î. Dâbî dit dans une longue qaṣîdah:

صبّحت بأهل الرومية وأبتالها
والدم ضلّ عند هل مانع يسيل

Tu as fait une attaque matinale avec les porteurs de fusils [*roûmis et leurs laboureurs,*
Et le sang ne cessait de couler chez les Ahl Mâniᶜ.

بتل, o, i, *labourer la terre.* بَتْلة, action de *labourer.* بتْلة, *gages du laboureur* = شقية البتول. Ceci dans tout le Sud, y compris le Yéman. Les Bédouins d'el-Ḥôgarîeh, qui ont conservé un dialecte ḥimyarite, disent شصر, o. Le تَكْروب est le *second labourage* en sens transversal. Le *troisième labourage* est تلم, i, subst. تلام; après quoi on sème. بتّل, *apporter les provisions* au bétail; c'est presque toujours *une femme,* مبتّلة. Le بتول est toujours à gages, et en cela il se distingue en Daṯînah du حرّاث, *qui laboure* sa propre terre; mais chez les ᶜAwâliq, le حرّاث est aussi à gages; il y appartient même à une caste *ad hoc.* بتول est le babyl. batûla, *jeune homme,* = hébr. בְּתוּל, ce qui est dans le dialecte *chrétien* de Syrie *puceau* et *la Ste Vierge.* بتل ou بتّل, *envoyer,* aussi bien dans le Sud que dans le Nord, Ḥdr Gl. s. v., Dṯ 423, 4 d'en bas, est un autre mot. Les lexicographes arabes font dériver بَتُول de بتل,

main et, dans l'autre, l'aiguillon avec lequel il pique les bêtes, afin qu'elles marchent tout droit dans le billon (sillon). Le kâbir *est* souvent aussi *à gauche*, ترتى, au lieu d'*être à droite*, تكبّر.

كبير dans le sens de *chef* est très courant; le pluriel كُبار et parfois كبارة, comme ربيع pl. رباعة, رفيق pl. رِفاقة, etc.. كبير عُلة, *le chef des ʿÔlah.* كبير العرب, *chef* ou *notable des Arabes*, Musil A P III p. 373, 14. قالوا يا با طالب انت كبيرنا وسيّدنا, *ils dirent: Abu Ṭâlib, tu es notre chef et notre seigneur*, Ṭab. I p. 1176, 9. سيّدُنا وكبيرُنا, ib. p. 1217, 16/7. I. Baṭûṭa IV p. 331, 1. C'est même devenu le *chef d'une corporation*, Bâsim p. 54, 8 (= Dozy), Lieb. v. Amas. p. 68, 3 d'en bas. כַּבִּיר se rencontre souvent avec ce sens dans l'A T, et la correction de H. Winckler, A O F II p. 239 = Lidzb. Eph. I p. 235, me paraît tout à fait justifiée. Dans l'antiquité sabéenne un كبير était également un *chef, un gouverneur*. M. Hartmann, dans son excellent livre „Die Arabische Frage", a dit tout ce qu'on peut actuellement savoir sur cette dignité, id. O L Z 1907 N°. 12 p. 609. Il correspond sans doute aussi au سلطان postérieur, qui est le titre de tous ces petits roitelets qui, après la chute des Ḥimyarites, se taillèrent de petits domaines un peu partout dans le Sud. سلطان est dans ce sens assez vieux, I Qot. p. 346, 9/10, mais c'est originairement une abstraction, Wellh. Das arab. Reich p. 28 n, comme aussi dans le Qorân.

---

couper, L A XIII p. 44/5, c'est-à-dire celui ou celle qui a coupé court à l'amour et qui s'en abstient, mais je doute que les Babyloniens aient été de cet avis.



99, 10: ma yeḫroǵak kân la. Yeḫroǵ est = يَخرِج, 557, 2 et note 1. Paraphrasé par ما يقع لك ناموس, *tu n'auras pas de considération* dans la tribu, si tu ne tues pas l'homme. خرج et les autres formes ont plusieurs significations, connues dans toute la Péninsule, mais non encore enregistrées dans les dictionnaires.

خرج, *devenir*: من كثْر التمشّاط با تخرج أصْمع, *à force de te peigner, tu deviendras chauve.* با تخرج قَحْبة, *tu deviendras une putain*, Jahn M S p. 14, 9. C'est le synonyme de طلع[1]), رجع, عاد. انا خرجت بحقّي منه, *j'ai recouvré, j'ai retiré ce qu'il me devait.* خرج من يد, qu'on trouve dans 1001 Nuits (Dozy), se dit partout = طلع بيد ou في يد, من يد Prov. et Dict. Gl. s. v..

خرّج. Hû' ya'rif yeḫarriǵ el-qor'ân[2]) ḥaqqeh, *il sait trouver l'explication de cela*, me dit un Daṯînois en me voyant lire un livre sur les mètres; cf. Dozy. C'est le mehri śḫarôǵ. C'est aussi le synonyme de اخرج, surtout en Ḥḍr; voyez ce qui suit.

خارج, *convenir*. ما يخارجني, *il ne me convient pas*, dans toute l'Arabie. ما يخارجني سافر في هذه لِنْيام, *il ne me convient pas de voyager ces jours-ci.* ما هو مخارج لي, *cela ne me convient pas.* بكم يخارج الكتاب عليك, *combien te convient-il de demander pour le livre, combien demandes-*

1) Pr. et Dict. Gl. s. v., où autre ex. de خرج, *devenir.*

2) Obs. القرْآن dans le sens d'*explication.* On n'oubliera pas que le dialecte daṯînois ici traité est un vrai dialecte *bédouin.*

tu pour le livre? — Faire sortir: مين يخارجني من هذا *qui m'en fera sortir*, comment pourrai-je me tirer de cette affaire? = Aden يباِرحني.

الله يخارجنا منه, *que Dieu nous en préserve*, dit un ʿAulaqite en voyant un grand canon à Aden. خارج بين, *trancher un litige entre deux partis*, Arabica V Gl. s. v. — *Payer*. Un négociant a dit dans une qaṣîdah, où il se plaint d'avoir été trompé par un Bédouin des Fayyâḍ:

حطّت حصاة ٱلواقعة في وادكم
ما با تخارجها ميازين ٱلتجار

Les pierres qui sont tombées[1] *dans votre wâdi y [sont restées:*
Les balances des négociants ne pourront payer cette [dette.

يخارج الدين, *he pays the debt by instalments*, Stace p. 88, s. u. v..

خارجهم, *he paid them wages*, ib. p. 117 s. v. paid. — مخارجة, *pay*, ib. p. 120.

أخرج, *faire sortir*, au figuré. ما با يخرجك الّا تصفّي وجهك *tu ne sortiras* (de ce déshonneur) *que lorsque tu te seras nettoyé la figure* = lorsque tu te seras vengé. On a la *figure noire*, وجه اسود, tant qu'on n'a pas vengé l'insulte reçue. Šu di bâyìḫrigak min ed-dàʿwa hâḏeh, *qui te fera sortir de cette affaire?* = Ḫḍr bâyiḫarrigak. — In kân wâḥed ḫaḏ minnak el-bôś willa qŭrûś ubaʿad gêt le ʿandeh uqâl: ma śi andìlak, uṣabàrt. lamma yôm ula yìḫrogak in kân la

1) Ou plutôt les pierres de l'évènement = la guerre.

taqaṭṭeyt (تقضّيت) behâ', *si qqn. te prend le bétail ou bien de l'argent et que tu viennes ensuite chez lui et qu'il te dise: „Je ne te donne rien," tu prends patience encore quelque temps et seulement tu feras ton affaire en te faisant droit toi-même.*

خَرْج, *fait, affaire, ce qui convient*, v. Dozy. ما خَرْجي, *ce n'est pas mon affaire.* هذا الحصان ما هو خَرْجي, *ce cheval ne fait pas mon affaire.* ما خَرْجه يحكي معي, *il ne lui convient pas de me parler*, Syrie. — *Argent pour dépenses, frais*, v. d. Berg Le Ḥadhramout p. 267, 7; ib. p. 288, 7. Wa a'ṭa ḫarǵ liḥiyânu biqadar ḫams ayyâm, *und er gab seinen Angehörigen Ausgaben für etwa fünf Tage*, Rössler M S O S I p. 53, 17. Pr. et Dict. Gl. s. v.. Le Toscan dit *mettere a uscita* une certaine somme pour la dépenser dans un certain but, Arlia, *Voci e maniere della lingua viva* p. 352. هذا خَرْجه كَلْبة يتسلّى فيها, *c'est cela qu'il lui faut: une chienne pour s'amuser avec*, Lieb. v. Amasia p. 96, 2; ib. p. 102, 4; خَرْج العُشّاق, *ce qui convient aux amoureux*, ib. p. 124, 12. والله الرذيل خَرْج الذَّبْح, *par Dieu, le vil mérite d'être tué*, Wetzstein Z D M G XXII p. 126. Pour le reste, bien élucidé chez Dozy.

99, 10: ma-kân la, 404, 658 ss., 662, Ḥḍr Gl. 524, Socin Diwan III § 59. Je prends cette phrase: *Je ne sortirai que quand le soleil sera levé*, et cela se dit:

en Dṯ: ma bòḫroǵ ši ḫâriǵ (in) kân lam-šams šâreq

en Ḥḍr: ma bindor bàrra' alla la eš-šams šârgeh

en Ḥôgarîeh: ma bäḫrog[1]) barraᶜ illa lamma tiśraq eś-śams.

en Ḥarîb: ma bäḫroǵ nâdir illa la eś-śams śârig.

La question est ici de savoir ce que c'est que لا. Ce ne peut être la négation, ce qui serait contraire à l'idée qu'on veut énoncer. Il faut donc y voir la particule temporelle-conditionnelle, dont j'ai traité au long Daṯînah 465 ss.. Cela est corroboré par لمّا de la version ḥôgarite. Prenons cette autre phrase: *Je ne saurais écrire que lorsque tu es ici*, ce qui se traduit:

en Dṯ: ma beyṭîᶜäni[2]) ōktob in kân la enta [lenta] häna.

en Ḥḍr: ma bâṭîăᶜ oktob ella [alla] in kunt hina.

en Ḥarîb: mâṭîăᶜ ōktob illa la ènt hina.

en Ḥôgarîeh: ma aᶜṭîq uktub illa u enta hona.

لا est donc l'équivalent de اذا, qui n'est pas usité dans notre dialecte; الا en est la prononciation amplifiée. Stumme, dans sa critique de mon ouvrage, G G A 1909 N°. 11 p. 885 n. 6, veut que son étymologie اذا > الا par ḏ > l, que je rejette, 1166, 1191 s., soit inattaquable, malgré qu'il „ne trouve pas à sa disposition des parallèles de la sphère sémitique pour ḏ > l." Je n'en connais pas non plus. Si, en Arabie et au Levant, iḏa était prononcé iḍa, on pourrait comparer لعب et دعب, 1192 note 1. En Algérie et au Maroc, on entend bien

1) Dans tout le pays d'el-Ḥôgarîeh dans le Yéman méridional, le خ est prononcé g, ce qui est à noter.

1) Sur طاع, i, impersonnel, voyez Daṯînah 463, 2; 678, 6 d'en bas, 1084, 15 et le Glossaire

ida, mais cela ne compte pas, et si iḏa > ida > ila, il faudrait alors admettre que ida est devenu ila en Afrique et qu'il est revenu en Arabie sous cette forme, ce qui est inadmissible. Ilâ n'a étymologiquement rien à faire avec iḏâ; ce sont deux mots différents [1]). Ma „Festgabe" Gl. s. v. إِلَّا et اذا. Rhodokanakis, Ḍofâr II p. 82 et 121, est encore persuadé que إِذا > إِلا, c'est à dire, ذ > ل. On me permettra de garder ma manière de voir: اذا = إِلا < لا > إِلْيا avec Vorschlag.

99, 12: yamṣâlîh. J'ai assez parlé de cette forme étrange 101 s., mais je ne m'explique pas bien le h final, à moins que l'auteur n'y ait vu un moyen de compléter le mètre. C'est probablement un pluriel calqué sur des formes analogues: مولّد, *métis*, pl. مَوالدة; مقدّم, *chef*, pl. مَقادمة; مكتّب, *messager*, pl. مكاتبة; مروّح, pl. مراوحة, *garçon d'honneur de la mariée*, et on pourrait le comparer au collectif en ة de la luɣah et des dialectes du Levant p. e.: مُقاتلة, *guerriers*; cf. Arabica I p. 60 s.; Socin Diw. III § 71 d. Cette manière de dissoudre une consonnance double en v̂c est un phénomène physiologique commun à beaucoup de langues et aussi vice versa, Delitzsch Gr. § 48. Un exemple intéressant de la manière de se tirer d'affaire pour compléter le mètre se trouve dans le Dilectus carminum arabicorum de Nöldeke—Müller p. 77 (wâfir):

---

1) Stumme paraît ne pas m'avoir bien lu, lorsqu'il m'attribue l'analyse de ḥamma: de حين + ما. Je dis, 465, que c'est حلّ + ما, cf. 1174, note 1. C'est le synonyme de حينما et de حالما, mais nullement l'équivalent étymologique.

وَخَافَتْ مِن جِبَالِ ٱلسُّغْدِ نَفْسِي
وَخَافَتْ مِن جِبَالِ خُوارِزْمِ

Mon âme redoutait les montagnes de la Sogdiane
Et elle redoutait les montagnes de Ḥowârazm,

tandis que Yâqût s. v. II p. 481 porte خُوارِزْمِ. Je crois que la leçon adoptée par Nöldeke est la vraie.

Ce verset 3 est un persiflage bédouin des habitants des villes. Les Bédouins disent de ceux-ci: انتو تَعْرِبوا للصلاة ما تَعْرِبوا للبلا, *vous êtes bons pour faire la prière, mais non pas pour faire la guerre.* Les Bédouins ne s'occupent pas de ṣalâh et ils chantent dans leurs réunions de danse:

لا نِصَلِّي ولا نِصُوم ولا نِذْكُر ربّنا حمّا نِقُوم

Nous ne prions pas et nous ne jeûnons pas et nous ne mentionnons pas notre Seigneur lorsque nous nous levons. La langue arabe p. 58 n. Les Bédouins de Daṯînah m'ont chanté cela, et ce ne sont pas „les voisins malveillants" qui leur ont attribué cette qualité, comme le pense le maître de Strasbourg, Z D M G 49 p. 416, dans sa critique de mon ouvrage.

99, 14: qaubah. قَوبة, pl. قَوَب ou قُوَب et قَوبات, *écuelle* en bois de raśḥ, *petit seau.* Dans le Ḥôgarîeh, pl. أقوّب, c'est un *finǵân en bois pour boire le café,* en Dt غرفة. I. es-Sikkît Tahḏîb p. 229. Les Zuyûd du Yéman prononcent kaubah, car chez eux ق > ك. Cf. le babyl. qabûtu, *coupe.*

Il y a encore deux autres mots qui désignent à peu

près la même chose 1°. جُوَيْبَة, *cuve, cuvette*, Ḥḍr 423, Daṯînah 1150, 7 d'en bas, seulement dans le Sud, mais class. *fosse*, Boḫ. II p. 12 [1]); c'est le diminutif [2]) du class. جُوب, *grand seau* (pour traire), Z D M G 59, 605, 4, et *bouclier*, encore usité dans le Sud, Bent S A p. 247, Rhodok. Ḍofâr p. 8; en éthiop. ገይብ, *coupe, gobelet*.

2°. كُوَيْبَة dans le Nord, *bol, coupe*, et dans le Sud, *petit tambour* ou autre instrument en forme de *bol*, aussi dans les Traditions, Nihâya s. v.. C'est aussi le diminutif de كُوب, non usité à présent et dont le pl. أكواب, Qorân quatre fois, où il est expliqué par كُوز sans anse, *chope*, Ḥḍr Gl. 697, Ǵawâlîqî Moʿarrab p. 133, Maǵmaʿ B. el-A. s. v.. Or, je me demande si ces trois mots ont une affinité étymologique. Dans Ḥḍr Gl. j'ai dit que قُوَيْبَة et كُوَيْبَة ne sont pas de la même provenance et que celui-là vient de قاب, *creuser, évaser*, tandis que celui-ci, du bas.-latin *cupa*, aram. כּוּבָא. Après mon article Daṯînah 757, ib. 1323 n., j'incline à y voir la même racine قب, كب. H L Fleischer dit dans Levy N H Ch W. B. II p. 203: „Eben dieselbe (Wurzel) liegt in dem arab. قُوبَة, قُوَبَة, قُوبَاء, قُوَبَاء, d. h. Krätze, welche in der Haut rundliche Vertiefungen zurücklässt, von قاب يقوب, concav aushöhlen, einen Sprössling der grossen Wurzelgruppe נב, כב, קב u. s. w. und nächstverwandt mit قَبَّ, قَبِبَ, concav werden oder

1) Houdas Boḫ. I p. 304, traduit وصارت المدينة مثل الجُوَيبة par »et Médina se trouva comme le centre d'une éclaircie" d'après Qasṭallâni I p. 189, mais Nihâyat s. v. est plus exact.

2) Je crois avoir été le premier à relever ce fait de la formation d'un diminutif en at, Pr et Dict. p. 128, Daṯînah 606, et à présent Brockelmann V G S S p. 420 c.

sein, in dessen Derivaten قبّة, قبّب, קֻבָּה, קָבַב, aber auch der correlative Begriff der Convexität, der Wölbung nach aussen zur Geltung kommt." Cf. نقب et وقب, Gloss. s. v.

La même racine q b, k b se trouve aussi dans les langues indogermaniques: *gibbosus*. Les amplifications sémitiques ǵ bᶜ (g bᶜ), ǵ b n, q bᶜ, renferment également la même idée d'*évaser*, dont le résultat peut être *concavité* ou *convexité*. Le latin *cuppa* n'a donc pas nécessairement donné naissance à كوبة, mais ces mots proviennent de la même racine internationale qui, avec son confrère ǵ l, g l, k l, joue un grand rôle dans les dictionnaires[1]). K u b b â y e h, *verre à boire*, (inusité dans le Sud) est de la même provenance et ne vient pas directement de l'italien *coppa*: Vollers Z D M G 51 p. 316. Un élargissement en est قعْب, *vase* ou *bol en bois*, Boḫ. IV p. 202, 5, I. Qot. p. 189, 6 (*seau* ou *bol pour traire*), 265, 7. Dans le Ḥôgarîeh قعْبة est un نبّاء pour baratter, pl. قَعاب < قِعاب. On observera le babyl. q a b û t u, *coupe*, et le mehri k a ʾ b î t, S A E IX p. 64, 7, 11, 12, 13 et passim, où c'est rendu en „ḥaḍramite" par صَحْفة; c'est évidemment pour كَعْبة < قعبة[2]).

---

1) Le grec κύπη, Hehn Kulturpflanzen p. 558, est de cette racine, de même que ses collègues טֻנָּא (?), *tona*, *tonne* (prov.) *tina* (it.), *tunna* (suéd.), *tonne* (allem. et franç.), دنّ se rencontre en babyl. Ḥḍr Gl. s. v., Daṯînah 1355. Tout cela est le produit de la culture orientale.

2) Le ق est dans ce dialecte ḥaḍramite souvent k; c'est ainsi que nous y trouvons قدّ > g a d, k u d, k i d. Ces textes fourmillent d'erreurs, car venir directement de Vienne à el-Qiśn pour se les faire dicter, sans connaître bien ni l'arabe classique, ni l'arabe parlé, est une *performánce* extraordinaire.

Le verbe classique قأب, *manger* ou *boire*, pourrait bien être une prononciation affaiblie pour قعب et serait donc de la même catégorie que les verbes analogues كأب et كأز, Daṯînah 1359 et note. Une transposition des lettres fait peut-être קֻבַּעַת, *coupe*, Ges.-Buhl s. v., mais il n'est pas sûr que اقتبع, *boire à même l'outre*, en soit un dénominatif, comme les verbes susmentionnés.

99, 16: alàssal = لأسْفَل. Même assimilation 71, 8, 133, 14; 1139, je ne l'ai constaté que dans notre dialecte, cf. nuṣṣ < نُصْف < نِصْف Brockelm. VGSS § 56, et par assimilation totale le tigriña nessû, *lui-même*, < ṅefsu, ib. § 62, Wright Comp. Gr. p. 102.

43.

104, 6: qùṣèr ou quṣùr = class. قَصُر. Il est intéressant de constater la persistance de la forme فَعُل; mais قَصَّر, transit., *diminuer*.

104, 8: nisâweyn < nisâwîn < نَساوِين, pl. du pluriel نِسْوان, qui est le pl. de إِنْسانة, 347, 11. Stace p. 189 donne aussi le sing. نِسّانة que je n'ai jamais entendu. En liḥyâni, le singulier נסת, *femme*, E D A p. 75 N°. 26 l. 2, est à noter. انسانة se rencontre déjà dans le Diw. Hoḏeyl. Wellh. N°. 219, 4, Brockelm. V G S S p. 417, et نساوين s'entend dans la plupart des dialectes arabes. Un poète du Sud [1]) a dit:

لَقِيتِ ٱنْسانْ وِٱنْسانة   عسا ٱللّه يستُر ٱلمَسْتُور
وهى بَيضا كما ٱلشَمْعة   وهو اَسْوَد كما ٱلكَتْمُور

J'ai trouvé un homme et une femme:
Que Dieu les couvre de sa protection! [2])
Et elle était blanche comme une bougie,
Mais lui noir comme un tison éteint [3]).

1) Je n'ai pas noté la provenance de ces vers.

2) C'est-à-dire, ils avaient des relations en cachette; c'est ironique.

3) كَتْمُور est un mot bédouin, qui me paraît être une amplification de كُتْري, pl. كُتُور, 361 n. 5 519 710. Est-ce le parent du



Le péjoratif de انسان est نَيسان, <*أُنَيسان, *petit bonhomme de rien, méprisable.*

104, 11: waḫteǵenna < واختجلنا. خَجَل, i, *retenir, empêcher, retarder, arrêter,* = خجّل ou أَخْجَل, mais خجِل, intransitif. Leś enteh ḫâǵilìnna min es-safar, *pourquoi nous as-tu empêchés de partir?* نَحَقْنا في الطريق وخجلت منّك حصّلت واحد من اصحابي كلّمته, *nous marchions sur la route, et je suis resté en arrière de toi ayant trouvé un de mes amis à qui j'ai parlé.* Es-sâriq farr: izqarôh aḫǵilôh ʿandekom lumma qadniǵî[5], *le voleur s'est échappé: saisissez-le et tenez-le là chez vous jusqu'à ce que je vienne* (= لما قَدْني أَجي). Autres exemples de اخجل 532, 8; 554, 6. — اختجل, *être retenu, empêché; tarder.* Enteh el-yôm eḫtaǵàlt ʿalî[1]), eś eḫǵèlak? *tu as tardé aujourd'hui à venir: qu'est ce qui t'a retardé?* Lenta bâtĕsâfir el-yôm hâḏa sâfer, ammàna ʿâdni muḫtăǵil, *si tu veux partir aujourd'hui, pars; quant à moi, je suis retenu,* Ḥḏr. حسن ما جاء اختجل. Ḥ. *n'est pas venu, il s'est attardé,* me fut paraphrasé par ابطى. ʿÂṭif el Murquśî a dit, suite de 1166:

العافية مدهوف والشرّ أختجل
والّا قد الزحيف يدخل في العُفاه

La santé est vite revenue et le mal est écarté,
Et voilà que le fatigué entre dans les bien portants.

---

babyl. qutru, *fumée,* de l'arabique قتر, *sentir bon,* et du nord-bédouin كتر, *sentir bon, duften?*

1) Ḥḏr et Ḥarîb ʿalèy; Aden ʿàli. 2) ms العفاه; trad. incertaine.

Dô^can a dit:

إِنّ ٱلوَجَع جارْ نِى بِي وٱلمداوِي ٱخْتَجَل
وانا ٱلدُوَى باهٓ من لابِج معه لا حُصُوله

C'est que la douleur que je ressens est cruelle, et le [médecin se fait attendre,
Mais la médecine, je la veux de celui qui a frappé [avec lui: il faut le trouver.

El-Yâfi^c a riposté à Dô^can, suite de 1321/2:

وٱعبَرْ وَجِيتْ مَزْروقْ وحِذْر تِخْتَجِل
عندَ ٱهْلْ عبد الله وخابَرت ٱلآمير

Et passe et tu arriveras à Mazrûq — et prends garde [de t'attarder —
Chez la famille de ^cAbd Allâh et tu informeras l'émir.

خاخَل m'était toujours expliqué par حيّر,<حاجَر, ou خبّل Ḥḍr <خاجّل, 442, et اختخل par تحيّر [1].

Les sens que je viens de donner, et dont il y a des traces dans L A s. v., sont limités aux dialectes entre le Yéman et ^cOmân, car dans ces pays le verbe a le sens de celui de la luṛah, mais qui n'est pas du tout connu en Daṯînah et en Ḥḍr, où c'est استحى. Où est le sens primaire? Comme *avoir honte* est un sens abstrait, tandis que *retenir*, *empêcher*, *retarder* est plutôt concret, on est tenté de donner la priorité sémasiologique au Sud.

104, 11: el-Ḫaḍar medde ṯôbah. Sur el-Ḫiḍr on a beaucoup écrit dans ces derniers temps, mais la matière n'est pas épuisée. Je publierai un mémoire ad hoc sur ce sujet intéressant.

---

1) Mais, حار, i, *être étourdi*, *confus*, lorsqu'on a été brusquement réveillé.

104, 13: miṯĕl mâ = كما, ce qui est encore plus ordinaire.

104, 14: ṭunûbha, pl. de طنْب, *cire*, mais, plus exactement, les *cellules* dont le rayon est formé; Ḥḍr Gl. p. 647. Un homme d'ed-Darb en Ḥarîb, Arabica V p. 98, me dicta, pour l'expliquer, le petit traité d'apiculture que voici: انّه شمع العسل حقّ النُوب الزجّال[1] وانّه يجنُوه من الجبْح[2] في جرْف[3] الحَيد ويعمد العسل اقراص من رَعي النوب وانّه يبلُق العسل في الحُجُور[4] وكلّما وُقع قُرْص طلع البير[5] من فَوق لمّا تقع رَصّة بعدها يدبسُوه[6].

C'est la cire du miel des abeilles bourdonnantes. On châtre la ruche (qui se trouve) *dans une crevasse de la montagne. Le miel se dépose dans des gâteaux, par le butinage des abeilles. Celles-ci crachent le miel dans les alvéoles, et toutes les fois qu'un gâteau est fait, le roi monte dessus, jusqu'à ce que la pile soit faite. Ensuite on ôte le miel de la cire.* J'ignore la provenance du mot طنْب, aussi appelé كَبار au Yéman. Seule l'Arabie du Sud connaît نُوب; نَحْل y est peu employé; نُوبة, *une*

---

1) زجل = دوى i, *bourdonner*, aussi Yéman.

2) Yéman جبْح; lurah, les deux. 3) Yéman خُرْف.

4) Sing. حُجْر, v. el-Moḫaṣṣaṣ VIII p. 179 en bas.

5) = الامير v. el-Moḫaṣṣaṣ VIII p. 179, 3. Aussi appelé class. يعْسوب.

6) دبس, i, *châtrer le gibḥ*, mais le subst. دِبْس, si courant dans le Nord, est inconnu dans le Sud; cf. דְּבַשׁ, *miel*, aussi sabéen; babyl. dišpu.

abeille, aussi Yémân. Un Daṯînois m'en donna cette explication: هو نايب فى الخيود ما يقرّ الّا فى شنخوب حيد, *elles se déplacent dans les montagnes et ne restent que sur un sommet de montagne*, ce qui cadre bien avec la définition de L A II p. 273 en bas. Le vers d'Abu Ḏo'eyb y cité [1]) est ainsi commenté dans son Diwan:

اذا لَسَعَتْهُ النَّحْلُ لم يرجُ لَسْعَها

وحالَفَ [2]) فى بيتِ نُوبٍ عوامِلِ [3])

لم يرجُ لسعها لم يخف ولم يبالها وحالفها لازمها وقال ابو عمر خالفها اى جاء الى عسلها وهى غائبة ترعى وقد سرحت خالفها الى العسل ونوب تنتاب المرعى فتأكل ثم ترجع فتُعسّل يقال نائب ونُوب مثل عائذ وعُوذ وتنوب تذهب وتجيء قال ابو عبيدة خالفها الى موضع آخر وقال ابو عبيدة انما سمّيت نُوبا لسواد فيها. عوامل تعمل العسل والشمع ولا واحد للنوب [4]).

Cette étymologie, de ناب, u, n'est pas prouvable, malgré son synonyme آيب et أَوْب: سُمّيت بذلك لايابها الى المباءة selon el-Moḫaṣṣaṣ VIII p. 178, et celle de نُوب, *noir*, où I es-Sikkît, Muḫaṣṣaṣ l. l., pense sans doute au noir des Noubiens, est impossible. La luɣah connaît aussi la forme لُوب L A II p. 243 en bas, Moḫaṣṣaṣ VIII p. 178 [5]), et

1) S. v. نوب, خلف et رجا; K. el-Aḍdâd p. 6; el-Muḫaṣṣaṣ VIII p. 178.

2) Ainsi aussi el-Muḫaṣṣaṣ et K. el-Aḍdâd, mais L A X p. 438 en bas porte خالف.

3) L A: عواسل.

4) Ce qui n'est pas vrai pour les parlers du Sud.

5) Comme ib. نوبيّ > لُوبيّ, de même que Haffner A L p. 5, 12.

l'on serait tenté d'y voir l'origine de لاب, u, 1480 et Gloss. s. v., mais en assyrien n û b est *abeilles*, et l'hébr. נֹפֶת, *miel* (néohébr. נוֹפֶת), me paraît être le même mot, avec permutation des labiales, que notre نوبة. Je croirais plutôt que نُوب vient de la racine n b (voyez le Gloss. s. v.) > n w b, n y b, *produire un bruit*, ce qui a déjà été proposé par Halévy R S l. l.. نقب serait alors de formation récente purement arabe; en tout cas, si c'est là le singulier de نوب, je ne le connais ni dans un texte arabe ancien ni dans les dialectes du Sud, qui n'ont que l'unité نُوبة. Brockelmann V G S S p. 233 dit que l'arabe n û b est devenu en éthiop. n e h b ንህብ, *abeilles*, mais cette identification, déjà faite par Barth [1]) Z D M G 51 p. 626, ne figure pas dans la petite édition de cet ouvrage capital. Elle n'est pas à rejeter pour cela. جَبْح, pl. جباح [2]), est la *ruche* faite ad hoc, tandis que celle que les abeilles se construisent elles-mêmes dans les montagnes s'appelle وَحْل, pl. أوحال. Je ne puis m'empêcher de corriger ici une bévue de Glaser. Déjà dans ses Mitteilungen p. 68, il combine le sab. ملعب avec لُعاب النحل = العسل, et Skizze II p. 196 il est tout content d'avoir constaté ensuite que „les Sômâl appellent le miel m a l l a b." Et ce m a l l a b doit corroborer son affirmation que ملعب,

1) Et dernièrement aussi par Halévy R S 1910 p. 498.

2) I Sîdah l. l. p. 179 en bas donne aussi le pl. أجباح, comme aussi le sing. جُبح. Ce mot est assez répandu partout; Ǵezîrah p. 194. 16; Rhodok. Ḍofâr p. 64 v. 9; Marçais dans R M T A p. 423, qui a aussi relevé la forme شبح.

Glaser 306, doit signifier „Nutzgarten, Bienenbestände, Baumanlagen für Bienenzucht?" et il va jusqu'à conjecturer que le (1 عبرن نذأخ de la même inscription l. 7 doit se rapporter à „une plantation d'encens, à une terrasse d'encens", Skizze II pp. 197, 306. Or, mallab est d'origine persane: ملاب, *parfum, fluide*, ce qui a donné l'arabe مَلاب, Diw. Ǵarîr p. 55, 14, Zwei Gedichte v. al-ʾAʿšâ, éd. Geyer p. 82, qui le fait venir de μαλάβαθρον, ce qui est erroné. Dans L A II p. 243, 1, c'est une espèce de *parfum*, طيب. Le δουκκα du Périple est le دُقّة arabe, Daṯînah 1074 note 3 2). La plupart des conjectures de Glaser sont

1) عَبْر n'est pas »Gefielde", Glaser Skizze II p. 197, 305, ni »Palmenhain", comme le suppose M. Hartmann, Die arab. Frage p. 395 n. 2, mais c'est *canal*, Daṯînah 661, 8; 1307; 1314; 1335, 14, = Yéman عِبار pl. أعبار (ce qui indique un singulier عَبْر, mais on ne l'y dit pas); c'est donc *le canal de Ḏu Daʾaḥ*. Dans Rehat. 5 + 4 + 1, cité par Hartmann ib., נעון est le nom de l'endroit où se trouvaient le عَبْر et le نَخْل.

2) Glaser Skizze II 197 avait déjà entrevu que δουακα était une faute de copiste. Mais il accepte la forme duka de Hunter, car il ne connaissait pas l'arabe دُقّة. Le terme technique دُقّة لُبان ou لبان دقّة a dû être aussi courant dans l'antiquité, car nous trouvons לְבֹנַת דַּקַּת dans une inscription phén. de Carthage, Euting, Erläuterung einer IIten Opferverordnung aus Carthago, Festschrift Fleischer = C I S 166, Lidzbarski Handb. p. 257; id. Altsemit. Texte I N°. 67 l. 6. On lit Levit. 16, 12: קְטֹרֶת סַמִּים דַּקָּה, ce qui correspond à peu près à notre لبان دقّة comme à קְטֹרֶת לְבֹנַת דַּקַּת de l'inscription de Carthage. Si δουακα était ainsi prononcé, duqqa, il faut admettre qu'on parlait alors déjà l'arabe dans ces parages du Sud de l'Arabie, car en sabéen on aurait duqqat. Cela n'est

de la hardiesse, et je ne vois pas pourquoi ملعب ne doit pas avoir, dans l'inscription, son sens naturel. Je cite pour mémoire منوَاب, qui, chez les ʿAwâliq et les Beyḥânites signifie *miel*, mais je n'ose avancer que le sômali mallab provienne de là. L'Arabie méridionale produit beaucoup de miel d'abeilles sauvages, cf Arabica V p. 238. Ce n'est que dans le Yéman qu'on s'occupe d'apiculture.

104, 15: dìli. دلّي > دَلّي, pl. آدْلية, = ما ينفع [1] ذي سَهْل, *qui est vil et ne vaut rien.* Hâḏem-merâyiq dili, *cet hypocrite est méprisable.* Hû' mifgis dili el-ḥiyal, *il est finaud et vil dans ses ruses, méprisable.* Une route est دلي, *unie, égale, facile.* Les Bédouines de Daṯînah chantent en allant, de bonne heure le matin, chercher du bois et de l'eau:

يا عَقبة كُوني دلّية للحاطبة وآلمسْتقيّة

Ô montée! sois égale (unie) *pour la chercheuse de* [*bois et d'eau* (dans le قَلْت).

Dôan a fait cette mirgâzah:

القَبْيلة ما هي دلّية عندنا
نسرَح قفاها من ضَحَى لمّا تغيب
بطْرَح لها رزّة بعيد آخبارها
للناس لُخرى من بَصَرْها يستهيب

pas impossible d'après ce que j'ai exposé dans mon Arabica V. Sur ce passage du Périple, voyez le Gloss. s. v. مغر. ملاب n'est autre chose que *mel*, *μέλι* + آب, eau de miel.

1) سهْل a bien aussi le sens ordinaire d'*uni*, *égal*, le contraire de عجْي, mais aussi celui de *bas*, *vil*.

L'esprit de tribu n'est pas chose vile chez nous[1]*:*
Nous sortons derrière elle depuis le matin jusqu'à
[ce que le soleil se couche.
Je vais lui ériger une pierre commémorative[2] *qui*
[en parlera au loin
Pour les gens futurs: qui la verra la respectera.

دلى a aussi un autre sens qui en découle: *bon marché* = رخيص, X زبون, *cher.* Bâ toḫriǵlak dālîe(h), *tu la paieras bon marché.* Ḫaràǵ ʿalî' el-muṣḥaf[3]) dalî', *le cahier m'est revenu bon marché.* Je crois que c'est la même racine que دنا, mais ce verbe n'est pas, dans ce sens, dans les dialectes *bédouins* du Sud. Si c'était pour ذل < ذلّ, qui se rencontre dans les inscriptions sabéennes, Praetorius Beiträge I p. 24, le sens d'*uni, égal, facile,* s'en développerait difficilement.

104, 16: awʿâl. وعْل, 745, 9, *bouquetin*[4]); Ḥḍr et Aden: وعْل; les deux formes sont presque toujours ségolées: وَعَل et وعِل, fait déjà relevé par les lexicographes, L A XIV p. 257, où aussi وُعِل, sous l'influence du w.

1) C'est-à-dire, il obéira à l'appel de guerre à toute heure, ainsi que le demande la qabyalah.

2) Sur رزّة voyez 671 et s., 889 et s..

3) بنت مصحّف est en Ḥḍr et à Aden une vierge, une jeune fille non déflorée, qu'on appelle à l'est de Ṣanʿâ': بنت على خواتم ربها. Cette dernière expression trouve son explication p. 834 ss..

4) Je l'ai précédemment traduit par *chamois*, ce qui est une erreur. J'avais aveuglément suivi Belot. بدن est *mouflon* en Algérie, où je l'ai vu. Reinhardt Omân p. 321, 6 d'en bas le rend par *antilope*, et v. d. Berg Ḥadhramaut p. 82 par *bouc sauvage.*

Hommel, Namen der Säugethiere p. 280, veut que وَعِل soit primaire.

Dôʿan dit dans une qaṣîdah:

يا وَعْلْ قَرْنَك فيه ستّ عشر رَجَب
وش قُولْ للبِدْوان من قُنْفُل وثام

Ô bouquetin, ta corne a seize andouillers!
Qu'est-ce que je dirai aux Bédouins depuis Qunful [et au delà?

والوعل متوعّل فى الحُيُود الحَوِيّة المعتلبّة[1] وما يصل القلع ابدًا *et le bouquetin vit retiré sur les montagnes escarpées et élevées et n'arrive jamais dans la plaine.* متوعّل me fut expliqué par معتلى ou متعلّى, ce qui paraît indiquer que la conscience d'une affinité entre وعل et علو, d'une racine sémitique commune عل, est encore vivante. Le class. وعْلة = الموضع المنيع فى الجبل et توعّل de notre exemple datînois le prouvent[2]. La femelle est حَنَبة, Dṯ. ʿAwâl., Ḥarîb[3]), probablement à cause du sens qu'a le verbe حنب dans le Sud, Datînah, 497, 2 en bas, 1182 ss., et وَعْلة, aussi class., Nöldeke Beiträge I p. 82, et renfermant,

1) Ou معتلية, qui est la vraie forme. Même anomalie du féminin en Syrie; cf. 1466, 15.

2) Ṣaḥâḥ et L A: توعّل الجبل علوته مثل توقّلت, où il fait le parallèle: توعّل = قلّ (قُلّة): توقّل, Datînah 887 s., 1231. La première forme وعل = أشرف ne se trouve que dans le Qâmoûs; cf. Ges.-Buhl s. v. יעל.

3) Mais en Ḥdr صبيلة.

comme وعل, l'idée du genre de vie qu'elle mène. Le bois قشعة, Ḥḍr et Ḥarîb, Daṯînah 1198, = Dt, Ḥḍr قرن, pl. قرون. Le pl. est وعول, اوعال, وعلان, اوعلة et au Yéman وعالة[1]). Le mot se rencontre aussi dans les inscriptions thamoudites Littm. Th. Inschr. p. 22 et p. 32.

Dans notre texte, le mot est au figuré: *guerriers, braves*, et rentre dans la catégorie des mots d'animaux mentionnés 1239 s.[2]). Ce sens figure aussi dans les Traditions, = اشراف الناس, comme on peut le voir dans tous les dictionnaires arabes. Zamaḫšarî el-Fâ'iq p. 66, où il apparaît, par la demande adressée au Prophète d'expliquer ce qu'il voulait dire par لا تقوم الساعة حتى تهلك الوعول وتظهر التحوت...., que l'expression n'était pas très courante dans les milieux citadins d'el-Ḥiǵâz.

Les inscriptions minéo-sabéennes comportent déjà ce sens figuré. Hal. 361, 2 = Glaser Altjem. Nachrichten p. 41: وعلن اسدن, *les braves guerriers* ou *les grands chefs*. Os. 35, 2, ib.: وبن وعلن شعبهمو بكلم, *et des chefs de leur tribu Bakîl*. C'est le pl. وعلان, que je ne connais à présent hors de Dt que comme nom. loci dans le pays d'el-

1) Le pluriel فعالة des noms d'animaux est surtout usité dans le Yéman moyen. بغالة, mulets; حمارة, ânes; حناشة, serpents; ديّاكة, coqs; ذيابة, loups; طهاشة, hyènes, de طاهش; كلابة, chiens; نمارة, guépards.

2) A chaque moment on entend chez les Bédouins du Sud des expressions telles que les lions, les guépards, les bouquetins etc. d'une telle tribu. On comparera l'éthiop. ወዓሊ, Dillm. Lex. p. 925. كبش القوم Amâlî p. 146 (ذيل).

Ḥôgarîeh (où prononcé وعْلان) et par la Ǵezîrah, Index s. v.. اوعل صروح, Glaser 891 = Die Abessinier p. 82 l. 3, est bien اوعال صرْواح, et ib. l. 12: وعبر بن موقصم محرم بعل اوعلن. Glaser traduit Altj. Nachr. p. 41, par *le Baʿal des montagnes élevées de Ṣirwâḥ*, ce qui me paraît impossible, mais il n'est pas sûr non plus que la traduction de Hommel A A p. 162 n. *sanctuaire du Seigneur des bouquetins* soit bonne, quoique nullement impossible, d'après ce que j'avance plus bas. Hál. 344 = Glaser Altj. Nachr. p. 31: لوعل قومهم (و) دورم, où la traduction, à cause de l'incertitude du texte, n'est pas facile, mais où وعل désigne sans doute un employé supérieur.

Dôʿan dit dans sa longue qaṣîdah souvent citée:

وٱلكَورْ بالوِه ٱلوُعُول المِرْجِبة   يا ما جَهامة سيلْها صَلّى جُرْور

Les bouquetins aux grands andouillers ont pissé sur [le Mt Kôr.

Combien le torrent de la pluie diluvienne[1]) *a-t-il [emporté!*

مَوعلة < مُوعلة est *l'endroit où se trouvent des bouquetins.*

Aḥmed b. ʿAlî es-Sâḥimî de Ḥawar a dit dans sa qaṣîdah en r, après les versets p. 1204:

يا حَورة ٱلعُلْيا بِلاد ٱلمُوعِلة   مَنْتِي لِواحد بينْ حَمْيَر عٱلدّبار

Ô Ḥaurah Supérieure, pays des bouquetins!

Tu n'es pas à un seul entre les Ḥimyarites ....

Ḥalîmah, fille de Farîd el-ʿAulaqî, 685, a dit:

مَلّا لَبا ٱلمِشْواة تندَح بالدَسَم   حتى ولا هو عادْ فيهم مُوعِلة

1) Sur جهم et جهامة, v. plus loin.

Seulement, nous voulons l'âtre pour rôtir où la graisse
[se fond[1]).
Quand même il y aurait encore parmi eux des bouquetins.

Autre exemple 692, où la réflexion sur l'article em doit être éliminée.

Les cornes des bouquetins sont suspendues aux coins des ḥuṣûn, ou, le plus souvent, en Ḥḍr, aux coins du belvédère, شُرانفة, situé sur le toit du ḥuṣn. C'est contre le mauvais œil, d'après ce qu'on dit, de Goeje Hadramout p. 22. Contre le mauvais œil, je ne dis pas le contraire pour les temps plus récents, mais il faut encore expliquer pourquoi c'est justement le bouquetin qui doit jouer ce rôle. Comme tout a sa raison d'être dans ce monde, il est du devoir absolu de l'Orientaliste sérieux de rechercher le point de départ des idées populaires orientales. Les savants arabisants, à peu d'exceptions près, s'occupent trop peu du côté spirituel de la vie orientale, préférant nous donner de longues listes de paradigmes, au lieu de laisser les mythes et la mythologie orientaux entrer en jeu. Je vais tâcher de retracer l'origine de cette vénération dont on entoure le bouquetin dans le Sud. On prendra mon hypothèse pour ce qu'elle vaut. On a vu que les noms de certains animaux sont employés pour désigner un *vir*, un homme courageux, un brave, un noble, un chef, 1239. Mais, même ici, le Nord diffère du Sud, quant à l'application de ces noms. Tandis que ثَور, > طور, et تَيس sont dans le Nord un

1) ندح, *se fondre* (graisse). نَدَح, *graisse.* بايِدي ندح, *j'ai la main grasse* pour avoir mangé avec les mains une chose grasse. الماء ينَدَح, *l'eau se clarifie.*

imbécile, „un bœuf", un „Ochs", ces mots veulent dire dans le Süd tout le contraire. Je ne doute pas que nous n'ayons dans le Sud l'idée primordiale. La computation astronomique de l'ancienne Babylonie commence, pour nous, par l'ère des Jumeaux, c'est-à-dire lorsque le soleil, lors de l'équinoxe du printemps, était dans la constellation de ce nom. Cela prit fin environ 3000 ans avant notre ère, lorsque le soleil entra dans la constellation du Taureau [1]).

Cette „époque du Taureau" dura jusqu'à l'an 700 environ avant notre ère pour faire place à celle du Bélier, d'où le soleil est presque sorti, étant à présent près des Poissons [2]). Les signes zodiacaux furent l'objet d'un véritable culte dès la plus haute antiquité babylonienne, et les nombreuses légendes mythologiques qui se rapportent aux Jumeaux et au Taureau en sont la preuve. Avec cette précession de l'équinoxe dans la constellation du Taureau, celui-ci devint l'animal sacré de Mardouq, le dieu soleil. Son culte était aussi enraciné en Egypte qu'en Babylonie, et il se pourrait bien que l'indogerm. *teuro-s* soit le même mot que le vocable sémitique correspondant [3]). Le père Kugler, Sternkunde etc. II Buch

---

1) Ce qui est aussi le commencement du Nouvel an, Winckler A S O p. 96, comme encore aujourd'hui pour les agriculteurs de l'Arabie du Sud, Ḥaḍramoût Gloss. s. v. ثور. Le joli taureau de Babel est reproduit chez Fr. Delitzsch, Im Lande des einstigen Paradieses, Stuttgart 1903, p. 37.

2) Voyez K A T^3 pp. 13, 326, 332, 501, 627. H. Winckler A S O p. 95 s.; id. Die babyl. Kultur pp. 22 s., 36; id. Himmels- und Weltbilder der Babylonier p. 30 ss.; Jeremias A T^2 p. 9 ss., 66 ss..

3) H. Möller, Semitisch und Indogermanisch I p. 206, l'admet carrément. On lira ce que j'ai écrit p. 1233 et ss., ce qui m'a valu la verte critique du grand sceptique de Strasbourg dans ses Beiträge II p. 159 n. 2. Cf. Kluge Etym. W B. p. 380.

p. 10 et ss., prétend que les Babyloniens n'ont point connu la précession des équinoxes, ce qui est la théorie fondamentale de H. Winckler. Mais cela me paraît assez douteux, vu l'existence de toute une mythologie astronomique basée sur ce phénomène et qui aurait alors pris naissance vers 700 av. J.-C. avec leur connaissance scientifique des révolutions des planètes. Les Assyriologues ne paraissent point être de l'avis du savant Jésuite O L Z 1909, p. 540/1; 1910, p. 278, p. 509 et p. 545/6; 1911, p. 14 et ss.; G G A 1902 p. 364.

Or, le Bélier a dû, de même que ses prédécesseurs zodiacaux, être un animal d'une certaine portée religieuse. En effet, nous le trouvons souvent représenté sur les monuments babyl. et sabéens, de même que le capricorne-bouquetin [1]).

Le Qorân 69, 17, en parlant du dernier Jugement:

وَالْمَلَكُ عَلَى أَرْجَائِهَا وَيَحْمِلُ عَرْشَ رَبِّكَ فَوْقَهُمْ يَوْمَئِذٍ ثَمَانِيَةٌ

où les exégètes, moins el-Beyḍâwî, expliquent ثمانية par „des anges ayant la forme de bouquetins", L A XIV p. 258, Nihâyah IV p. 221, Moḥ. Ṭâhir Maǵmaʿ Biḥâr el-Anwâr II p. 450. L'idée de cette explication n'est pas sans un fondement, qui nous devient moins obscur, si

3) A. Jeremias A T² p. 192 sur les deux bouquetins de l'autel découvert par Sellin à Taʿannak; ibid. p. 10, les figures de l'Ecliptique; ibid. 195 le relief de Khorsabad où Sargon tient sur le bras un bouquetin; ibid. p. 398 »les discours du bouquetin." Hommel A A pp. 162, 361 ss.. Hartmann O L Z April 1908 p. 174 ss.. Puchstein Die ionische Säule, Abb. 34 p. 31. D H Müller Altertümer im Hofmuseum, planche 12. O. Weber, Göttersymbole auf den südarab. Denkmälern, in Hilprechts Anniversary Volum Leipzig 1909, donne plusieurs reproductions de monuments sabéens, où l'on voit des têtes de taureaux et de bouquetins, mais il n'en a pas reconnu l'origine astronomique. Ce ne sont pas des têtes de chèvres.

nous prenons en considération les rapports astronomiques qui existaient, dans la cosmogonie des Anciens, entre le soleil et le capricorne. C'est surtout dans l'Arabie méridionale que ce dernier paraît jouer un certain rôle. J'ai déjà cité كرم اوعال صرواح. M. Hartmann se demande avec raison, O L Z April 1908 p. 174 n., en décrivant un monument yémanite du musée de Constantinople, où figurent non seulement des têtes de taureaux, mais aussi une tête de bouquetin, si „la fréquence de w ʿl des noms[1]) se rattache à un culte (importé?). du bouquetin." Avec la constatation des astronomes babyloniens de la précession équinoxiale, le culte du bélier se répandit dans le monde sémitique, comme celui du taureau s'était répandu avant lui. Mais le bélier n'est pas le bouquetin. On aura aussi de la peine à croire qu'on aura conservé la mémoire du temps que la précession équinoxiale se trouvait dans le Capricorne, bien avant le Bélier; mais, donnée l'existence des conceptions mythologiques se rapportant aux Poissons et au Verseau, cela n'est point impossible. Avec le temps, on aura confondu le bélier avec le bouquetin dans la légende et l'on aura mis les cornes du bouquetin au lieu de celles du bélier. Ou bien faut-il admettre que les cornes en général fussent symboliques, aussi bien celles du taureau que celles du bouquetin et du bélier? La présence du taureau sur les monuments du Sud est facilement explicable; celle du bouquetin, au contraire, est moins claire.

Les cornes étaient le symbole de la divinité. Je n'ai pas besoin de rappeler ici le rôle qu'elles jouent sur les monuments anciens. Narâm Sin porte des cornes à son casque, Winckler Die Babyl. Kultur p. 15 = Zimmern Keil-

1) Hartmann, Die Arab. Frage, Index p. 670.

inschr. u. Bibel p. 50, de même que le Thor des Scandinaves et des Germains. Le fait que la lune a aussi deux cornes, à une certaine époque de son apparition, était de nature à donner à la corne sa valeur symbolique? Qarnu, corne, est le terme technique en babylonien pour le croissant, Kugler Sternkunde II p. 72. Je crois donc que les cornes de bouquetins aux ḥuṣûn sudarabiques sont une réminiscence de l'antiquité orientale. Mais bien entendu, je ne saurais rien affirmer de précis n'ayant trouvé auprès des indigènes du Sud aucun appui pour mon hypothèse.

104 16: el-Feǵǵ est un territoire des Ahl Zâmik, subdivision des Ḥasanah, dans le W. Waǵr, à une demi-heure au Nord de Ḏaubah[1]).

104 16: durûbha. Sur دَرْب, *mur*, *muraille*, *rempart*, j'ai déjà parlé au long dans le Gloss. de Arabica V. Ce sens est courant dans toute l'Arabie méridionale, y compris le Yéman, mais excepté ʿOmân; Daṯînah 1003 note; Snouck O S Festschrift Nöldeke I p. 106 n. 1. Stace دَرْب, pl. دُرُوب, *parapet*, *wall*; ib. مُدَرَّب, *walled round*. De L A I p. 360 il ressort que cette signification n'est nullement secondaire. En parlant d'Aden, el-Ǵezîrah porte: قُطِع فى الجبل بابٌ .... وصار لها طريقا ودربا, où درب = طريق serait une tautologie inexplicable. الدَرْب est le nom d'un village, Ǵez. 69, 13, entre Aden et Ḥauṭat Laḥiǵ, comme dans le Zâmil d'Ibn Ḥoweydir, poète des Faḍlî, cité p. 333 note:

---

1) Maltzan Reise p. 273, où tout est incorrect.

إِنْتُو لَكُم ذِي هُو مِن ٱلحَمْرا وَثَم
وانا بنيت ٱلدَّرْب قِسْمِي وٱلفيُوش[1]

A vous (appartient) *ce qui se trouve depuis el-Ḥamrâ* [*et au delà,*
Et moi j'ai bâti le mur (de ma maison; c'est là) [*ma quote-part, et* (j'ai pris) *les terres incultes.*

Dôʿan el-Murqušî a dit d'Aden en y entrant:

هذه بلد سِرْكال مَعْنجا دربها
ذي لا بها سارِق ولا حد با يهُوش
قُلْ للدّيبيبي ذي بلاده مبْعدة
سدّة لوتّة ذي شوامخها تُكُوش

Ceci est la ville d'un sirkâl (gouvernement) *dont la* [*muraille est on ne peut plus difficile:*
Il n'y a ni voleur, ni personne n'y veut exercer le [*brigandage.*
Dis au Diyêbite, dont le pays est éloigné,
Que c'est une entrée aux vallées dont les hautes mon- [*tagnes donnent des coups de corne* (ou *repoussent*).

Fim-ḥeyd maḥṣar beyn em-wâdiyèyn ḥâšum-mâʾ bidarb mibni biḥaǵâr unûra, *dans la montagne, il y a un réservoir entre les deux wâdis où l'on a capté l'eau avec une digue construite en pierres et*

---

1) قَيش, pl. فيُوش, *terre qui n'appartient à personne*: أرض مُش مملوك حقّ الله, Ḥôǵar.. Dans Nathan, Ein anonym. W B zur Mišna, Berlin 1905 p. 41, قَيش est la traduction de אגם, *étang, mare.* Glaser, Altjem. Nachrichten p. 99, traduit עהרן פישן de Gl. 926 par »die Gebieter der Wildnis, der Beduinengegenden", ce qui prouve qu'il connaissait ce sens, qui n'est pas compris dans le Nord; v. Gloss.

en chaux par les habitants de Yeśbum. Dans le dialecte de Ḍofâr, Rhod. S A E VIII p. 32, 30; 33, 4, c'est déjà *chemin*, comme aussi en ʿOmân M S O S I p. 87, 7; III p. 19, 18. En mehri, c'est encore *mur* etc[1]: ḥôm lăbné dărb lăraḥbêt dêr me dêr = arabe abṛa ăbni dărb ʿala lbilâd douwârî, *je désire bâtir un mur tout autour du pays*, Jahn S A E III p. 59, où Jahn le traduit inexactement par „Weg", v. mon M J M p. 19, mais ib. p. 62/3, il le rend exactement par „Mauer": tā bărs berék dárăb fenówen mrábbât ṛalqôt qôḍi = حتى قدها داخِل الدرب قدّام الكُتّاب بصرت القاضي[2]). Il est ici à rechercher si le verbe class. درِب = ضرِى, *être habitué à une chose*, que l'éclectique Zamaḫśarî attribue au vrai fond arabe, est un dénominatif de دَرْب, *chemin*, lequel sens est déjà ancien, quoique je ne l'aie jamais rencontré dans les poésies préislamiques, à l'exception du passage d'Imrul-Qeys, Arabica V p. 290, où cependant *rempart* est plus exact, si ce n'est pas une forme arabisée du nom de la ville de Derbe, comme le propose Sachau Gawâl. p. 34. Lammens, dans son remarquable ouvrage Calife Omaiyade Moʿâwia Ier p. 15 et note 3, incline aussi à l'adoption de cette étymologie, parce que darb est „difficile à rattacher à une racine arabe." Si le père jésuite avait lu mes Arabica V et Ḥaḍramoût, il aurait pu s'instruire, mais mes ouvrages sont probablement trop hérétiques pour les حَمَلَة الدين du Pape.

---

1) Cf. Daṯînah p. 1427, 11 d'en bas, où dirbat est sans doute le mehri derbêt, mur.

2) Est-ce que le mehri te est le même que le syrien ta < حتّى, ou bien une autre particule?

Par contre, moi, je prends la science même في بلاد الصين, suivant le précepte du Prophète, et je renvoie au livre de Lammens où l'on trouvera d'autres „darb", qui tous proviennent du sudarabique دَرْب, *mur, muraille.* Cela prouve l'énorme influence des tribus yémanites qui avaient, bien avant l'Islâm, envahi le Nord.

El-Ǵawâlîqî p. 69, el-Ḫafâǵî Šifâ' p. 95 et l'auteur d'el-Miṣbâḥ s. v. ne considèrent pas دَرْب comme étant un mot d'origine arabe. L'évêque Šîr p. 61 lui donne carrément l'étymologie دَرْبَنْد, où la dernière partie serait tombée. Cela ressemble à l'étymologie de Glaser pour Mekka, Daṯînah, p. 673 note. Je ne crois pas que le peuple procède ainsi. En Syrie, درّب, *indiquer la route, mettre qqn sur la route:* دَرِّبني في هالقضيّة كيف يلزم إن اعمل, *instruis-moi dans cette affaire, comment il faut que je fasse,* Syrie. Dans le Yéman, درّب est *laisser qqn s'en aller:* نَهبتُه في الطريق ودرّبتُه, *je l'ai pillé sur la route et je l'ai laissé s'en aller,* Ḥôǵarîeh. Ces sens sont certainement dénominatifs de دَرْب. Mais il n'est pas aussi indiscutable que le class. et le nordbédouin درّب, *instruire, dresser,* p. e. une bête à la marche, au labourage, expliqué par خرّج dans les Lex., Nihâyah, = Sud حرّج, Dt. 1335 (d'une autre provenance), soit dans le même cas. Voyez Socin Gloss. s. v. دارب, où les sens y donnés sont sûrs. Le fait est que دَرْب est aussi dans le Nord le synonyme de سُنّة, شارع, شريعة, *manière d'agir, coutume.* On lira ce que j'ai écrit p. 893. Musil A P III p. 207 dit, à propos d'un

mari qui n'a pas couché chez la femme qui y avait droit et qui prend alors un mouton ou une chèvre pour se dédommager: „Der Mann darf nichts dagegen einwenden, denn dies ist *bei den Arabern anerkanntes Recht:* ḥuqûq al-ᶜArab u durûb al-mâśiyye(!), où la dernière partie doit bien être pour ed-durûb etc. Ib. p. 345: *ich stelle mich unter deinen Schutz nach den Normen, die unter den Menschen anerkannt sind, ich suche Zuflucht und Schutz vor meinem Stammgenossen:* ana dâḫel ᶜaleyk bid-drûb illi bên an-nâs, dâḫel ᶜâyeḏ lâyeḏ min ibn ᶜammi[1]).

Ici دروب correspond au سُنَن (class. aussi سُنَن, sing.) du Sud. Si cette coïncidence vaut quelque chose, il faut admettre qu'il y a dans دَرَّب un dénominatif de دَرْب et une IIe forme régulière de دَرِبَ pour lequel je ne trouve aucune attache dans les autres langues sémitiques. Ne voyant pas la possibilité de faire venir دَرِبَ d'un دَرَّب primaire, force nous est de séparer les deux sens de دَرَّب. Pour moi, il résulte de tout ceci que 1° دَرْب, *mur*, est arabe; 2° le sens de *chemin* est ancien et également arabe; 3° دَرَّب est IIe forme de دَرِبَ et en même temps dénominatif de دَرْب,

104, 22: bâlan-nâṣiri, où الناصري désigne ceux qui sont de la partie de l'enleveur de Śamᶜah, Nâṣir b. ᶜAlî. Sur le singulier pour indiquer le collectif v. p. 401, Socin Diwan III § 71 d, Brockelm. V G S S II p. 56.

---

1) Musil traduit partout دخيل par »der um Schutz Ersuchte", ce qui est absolument faux.



104, 23: yilûbah. لاب, u. Ḥḍr Gloss. s.v.. يلوب حول البيت, *il tourne autour de la maison.* البل تلوب عالبير, *les chameaux tournent autour du puits* = تدور. حسن يلوب على حاجة البيت لمصاريفه, *Ḥasan cherche partout pour trouver le nécessaire pour les dépenses de sa maison,* Ḥôġarîeh. I. es-Sikkît, Haffner A L p. 100, 6, = L A II p. 242, 1 dit: ويقال الابل حوائم اذا كانت عطاشا تحوم حول الحوض ويقال ظلّت الابل تلوب .... اذا كانت تدور حول الماء avec lequel on comparera Ḥḍr p. 107 en bas, où لاب = حام, v. aussi I. es-Sikkît K. Tahḏîb éd. Beyrouth p. 464 et Amâlî, p. (oublié) où = ناب. عطش L A s v, n'est donc pas un sens primaire, mais la cause du لوب autour de l'eau. Cependant, chez les Bédouins du Nord, ce sens de *tourner autour* est oublié, et لاب, u, y est véritablement لاب من العطش ou من الجوع, *languir, mourir de soif* ou *de faim*, ʿAnazeh. Peut-être faut-il séparer ces deux لاب et attacher le dernier à لهب, à sens égal.

105, 1: raʿ = šaʿ, sur lesquels voyez 485 ss; non compris dans le Yéman.

105, 4: ʿalìmna. On observera ici علم, comme dans la luṛah.

44.

107, 16: yil-bêt el-ʿaǵîʾ. Sur يا البيت voyez ma „Festgabe" p. 22, où la chose est traitée en détail. Le verbe عجي est très répandu dans tout le Sud, aussi dans le Yéman: *être incapable de, ne pas être à même de, être difficile*, ayant le même sens que عجز. Moḥ. b. Mahdî el-ʿAulaqî a dit dans une qaṣîdah ces vers, qui précèdent celui de 289 note:

لا عاد[1] معي هاجِس ولا قلبي سَلِي
اِلَّا على شَرْع ٱلقبايل لا بَلِيت
بَا بَسْمَعَه منّك (يا)[2] مَرَدّ ٱلدَيْوَلة
يا ذي تفُكّ ٱحْلاقُها لا قد عاجِيت

Je n'ai plus de veine poétique, ni mon cœur n'est [*content,*
Si ce n'est lorsque j'aurai été à la lutte, comme c'est [*la coutume des tribus.*
Je veux l'entendre de toi, (qui es le) *porte-drapeau* [*de l'honneur qabilite.*
Toi qui délies ses anneaux, lorsque moi je n'y ar- [*rive pas.*

---

1) لا علْ = – –, comme 1307, 5 en bas = عَلْ 522, 15.

2) Le يا est de trop dans mon ms., mais je ne crois pas qu'il provienne de l'auteur.

Mâ bâ[1]) **israḥ ansàrriăᶜ ᶜaǵîku**[2]) **min hâḏimmehrah, ma atmahàr em-yôm,** *je ne veux partir labourer, je ne suis pas à même de faire ce travail, et je ne travaille pas aujourd'hui*, Bédouin de Ḥomâr, près de Taᶜizz.

عاجَى trans. de la Iᵉ. Mais je n'en connais que l'imprécation الله يعجيك, Ḥôgarîeh.

أعجَى. Je n'ai pas entendu cette forme, mais le participe مُعجِي, pl. مُعجِين **moᶜgiîin**, la fait supposer. Le مُعجِي est celui *qui ne sait rien faire, rien dire et reste indifférent à tout;* c'est presque *imbécile*. Je ne crois pas que معجى soit pour مَعجِيّ, **mafᶜûl**, car le verbe عَجِي est intransitif, et عاجى a un autre sens.

تعجّى على ou لِ, *être difficile*. هذا الامر يتعجّى علىّ, *cette chose est difficile pour moi*. **Bilheys! yitᶜaggâli eṭ-ṭarîq fi hâḏel-kìla**[3]), *doucement! le chemin m'est pénible dans cette terrasse de montagne*, Ḥôgarîeh. **Itᶜaggâ'li**, *il m'a fait des difficultés*, Ḥôgarîeh.

تعاجى, *être en difficulté, en désaccord, ne pas savoir faire, avoir de la difficulté à faire*. المَنصب حقّ أنصاب سار الى يشبم لأجل يفارع بين القبايل الّذي هم متعاجين على

1) Je n'écris pas **mâ'bâ'**, car l'accent n'était pas assez fort pour cela.

2) = عاجيت.

3) كلتكم (**kilàtkum**, *votre k.*), pl. كلايكم (**kalâ'ikum**, *vos k.*), *terrasse plantée* dans la montagne, Ḥôgar.. En Daṯînah, كلّة, pl. كلات, *étang dans la plaine*, plus petit que le كريف.

تعميم السلطان, *le Manṣib d'Anṣâb alla à Yešbum afin de séparer* (et de pacifier) *les tribus qui étaient en désaccord entre elles, à propos du couronnement du sultan*, ᶜAulaqite.

اعاجى, *ne pas pouvoir faire, ne pas être à même de*, من, expliqué par ارتبش امره, cf. L A XIX p. 349, 2: عيّ بشأنها اى عجز عنها وأشكل عليه أمرها. Roḥt la fulân etkàllam maᶜu uaᶜtagèyt min el-kālâm ma ᶜaraft etkallam, *je suis allé chez un tel pour lui parler et je suis resté à court de paroles ne sachant m'exprimer*, Ḥôgarîeh, = عجي.

عجا, *difficulté*. Aḥmed abu Nigmah dit dans une qaṣîdah, sur la mort du sultan Aḥmed el-ᶜAbdalî de Laḥig:

نهبى على أحمد بو على واحسرتي
وين عاد بلقي من يفك شور العجاه¹)

Je regrette Aḥmed Abu ᶜAlî. Comme je suis triste!
Où trouverai-je encore celui qui tranche une question [*difficile.*

عجي, pl. عجيين ou أعجية, (cf. le plur. class. أعييا, L A XIX p. 346 d. l.), est en Daṯînah *difficile*, de toute chose, et alors le contraire de سهيل ou دلي, *facile*, mais aussi *puissant, fort, habile, courageux*. صعب est peu employé, ne se dit que des bêtes et a un sens particulier, v. Gloss. Bâsîr bäqtil (ou böqtol) Ṣâleḥ el-Medḥigi uqult entah: mâ bâtᶜauwideh šîᵓ šaᶜah riggâl ᶜàgi, (je dis) *je vais tuer Ṣâleḥ el-M., et tu dis: tu ne le pourras pas, car c'est un homme fort et cou-*

1) La rime est en âh, mais le mot est عجا; je le crois du moins.

rageux. Maṭîq Rahwat em-Maqânăᶜ[1]) aᶜgâʾ makân fi ṭarîq em-Faḍli, مضيق رهوة المقانع أعجى مكان في طريق الفضلي, *la passe de la montée escarpée d'el-Maqâneᶜ est l'endroit le plus difficile sur la route des Faḍli*[2]). Ana bâsîr qàfam-bahm lum-waśal[3]) fi Wâdi Faḥmân mêr innah ᶜaǵîʾ em-tiqinnâᶜ ilêha, *j'irai chercher les chevreaux à la flaque d'eau dans le Wâdi F., mais c'est qu'il est difficile d'y monter.* البيت العجي de notre texte est la famille des Faḍlî d'Abyan-Śuqrah. En Ḥaurân, عجي, pl. عجيان, *petit enfant*, ZDMG XXII p. 128, cf. LA XIX p. 255.

عجي est synonyme de عجز. Une forme variée en est sans doute حجي, Ḥḍr Gl. p. 227, 548, qui, à son tour, n'est qu'une variation de عيي, et l'on comparera حجر = حير, Daṯînah 422 ss.. Abu Ḥâtim, dans Abu Zeyd Nawâdir p. 85, avait déjà juxtaposé حاجي et عاجي, Daṯînah p. 227, 668. Dans le Nord, عيّى عن, *refuser*[4]), est fort courant, 664, 7 d'en bas, Musil A P III p. 214, 4; ibid.

---

1) De قنع, *monter*, *grimper*, 886. المقانع est donc *les montées*, voyez Deflers Revue d'Egypte I p. 426 et Arabica V p. 237, note.

2) طريق الفضلي, est *la route* qui parcourt le pays *du sultan Faḍli* de Śuqrah qui y prélève l'octroi.

3) وشل, *creux dans le rocher*, qui se remplit d'eau lorsqu'il pleut. Mot très classique, Ṭab. I p. 1703.

4) En ᶜOmân: تعايي, *être dans l'incertitude*, selon R O 441, 9, 10 d'en bas, mais c'est le même sens que le sudarabique تعاجي, v. plus haut.

p. 259, 22: ya bu magdûl, hawk lal-gemal, ʿayya yeṯûr ḫabîṯ el-ʿamal, *toi aux cheveux tressés!* (crie) hawk *au chameau* (qui) *refuse de se lever*, *fournissant un méchant travail.* Musil le traduit par: *er hört auf sich zu bewegen*, ce qui est une erreur. الله يعيّيك qu'on entend si souvent chez les Bédouins du Nord, Musil ib. p. 388, 24, correspond au yémanite الله يعاجّيك! ou يَعْجِيك, *que Dieu te rende incapable* ou *faible!* Mais dans le Nord, عيّى على est *retenir*, *empêcher*, comme chez Musil ib. p. 406 v. 25 et souvent ainsi dans mes textes ʿanazites. C'est encore le sudarabique حجى. On est donc en droit de se demander si حجى, عجى et عيى n'offrent pas une affinité radicale avec variation sémantique selon les différents milieux?

107, 19: ed-daqîqeh. الدقيقة est l'endroit sur la face dorsale entre les omoplates.

45.

108, 11: maŝûrah. مَشُورة, pl. maŝêr = مشاير, *affaire, Angelegenheit* en général, = Nord قضيّة. Sur l'origine sémasiologique, voyez Ḥḍr p. 371 ss.. Fên tabâ' el-yôm? Bâwìlli em-Maqbâbah, ma'na maŝûrah. *Où vas-tu aujourd'hui? Je me rendrai à em-M. pour une affaire que nous y avons, pour un abouchement.* — Es-Sarrîeh est un emplacement ancien, visité par Miles, qui en dit, J R G S vol. XLI p. 236: „Sureea is a smale town sicurely situated in a ravine of Jebel Arees (عرحص)." Maltzan, toujours inexact, prétend, Reise p. 256, qu'es-Sarrîeh est (ou était en 1871) la capitale des Faḍlî et le siège du gouvernement. Cela n'est point vrai, car lorsque les Anglais bombardèrent 'Aṣalah, en 1865, le sultan abandonna Ḍaubah et es-Sarrîeh, où il résidait alternativement et se fixa à Ŝuqrah. Es-Sarrîeh a encore des ḥuṣûn, tels que Ḥ. em-Baṣèylieh, quelques soldats et des Bédouins.

108, 14: tisbaḥ. On appelle un homme très intelligent سبّاح, *nageur* dans la mer, ayant la force de s'en tirer. On sait que pendant la Ǵâhilîeh et aux premiers temps de l'Islam il fallait, pour être un homme *parfait*, كامل, aussi savoir *nager*. 'Omar b. el-Ḫaṭṭâb recommande aux habitants d'enseigner la natation aux enfants, Z D M G

XLVI p. 17, note 3, Lammens Mo'âwia 1er p. 330. Cela faisait partie de l'éducation d'alors. وكان الكامل عندهم في الجاهليّة وأوّل الاسلام الذى يكتب بالعربيّة ويحسن العَوم والرمي I. Sa'd III II p. 91, 10. Useyd b. el-Ḥuḍayr et Sa'd b. 'Ubâdah écrivaient l'arabe et savaient nager, ib. p. 136, 6 et p. 142, 18; voilà pourquoi ils recevaient l'épithète de kâmil. Le poète du Yéman, Waḍḍâḥ el-Yaman, dit dans une qaṣîdah à l'adresse de sa bien-aimée Rauḍah la Kindite:

قالت فإنّ ٱلبَحْرَ من دوننا   قلتُ فإنّي سابحٌ ماهرٌ

Elle dit: c'est que la mer nous sépare.

Je dis: C'est que je suis un nageur habile.

K. el-Ar. 6 p. 35, 6 d'en bas. De ce passage on ne saurait déduire que سابح et ماهر soient synonymes, car ماهر a ici son sens premier. Mais مهر et تمهّر ont véritablement dans la luṛah le sens de *nager*, probablement par la raison susmentionnée, Arâğîz el-'Arab. p. 8, 9; 89, 9 d'en bas. Comme مهر est une variation phonétique de مور, qui dans le Sud est encore *tourner*, *circuler*, *couler* [1]), on pourrait admettre deux applications sémasiologiques provenant du même point de départ. Cf. ma Langue arabe p. 67. Mais étant donné que سبّاح est = حاذق dans le Sud, ماهر = حاذق a pu aussi devenir = سبّاح ou سابح.

Le père Lammens trouve que la natation est une addition étrange aux autres desiderata d'une parfaite

---

1) تمهّر et تماهر dans le Sud de l'Algérie, *être habile*, *courir à toutes jambes*.

éducation; „elle est un des nombreux non-sens dont la tradition est coutumière," o. l. p. 330. Certes, les Bédouins n'ont pas toujours de l'eau, même pour se laver, mais dans la Péninsule Arabique il y a autre chose que des nomades. Elle est entourée de mers de trois côtés. Il y a même des rivières où l'eau coule, au moins quelque temps. On rencontre des flaques d'eau où l'on se baigne et où l'on nage même. Le long des côtes, il y a d'habiles nageurs. Mes Daṯînois, qui étaient habitués à leurs عُقْلة, غدير, قَلْت, كريف et وَشَل, nageaient comme des poissons. Les Arabes du Nord n'aimaient pas la mer, qu'ils ne connaissaient pas le plus souvent. Le Prophète en avait une peur bleue. On devait donc en apprenant la natation se garantir contre les conséquences d'un naufrage. C'est peut-être la raison pour laquelle on devait savoir nager. Lammens se demande o. et l. l. „Sous quelles influences la tradition ajoute à cet ensemble la natation." J. Horovitz OLZ 1911 N° 1 p. 34, y fournit la réponse en donnant à la définition d'un kâmil, *nageur*, une origine juive. Pauvres Arabes! A la fin, il ne leur restera comme qualités personnelles que le souvenir des „traces de leur campement délaissé, couvertes de fiente de chameau." Chercher l'explication des us et coutumes arabes dans le Talmoud est vraiment extraordinaire. Lorsqu'on a vu, comme moi, de petits Bédouins nager dans les flaques d'eau, on n'a vraiment pas besoin d'avoir recours aux élucubrations des savants juifs pour trouver une influence étrangère au critérium d'un homme parfait de ce temps-là.

108, 14: ṭâmieh. طمى, a, *déborder*, *inonder*, comme dans la luṛah. Un Bédouin dit au célèbre gouverneur

du Yéman, Maʿn b. ez-Zâidah, le joli vers suivant:

ولمّا رأيتُ ٱلناسَ شدّوا رِحالَهم   الى بَحْرِك ٱلطامي أتيتُ بجَرّتي

Et lorsque je voyais le monde bâter ses montures
[(pour se rendre)
A ta mer débordante (de bienfaits), *j'ai apporté*
[*ma jarre*[1]).

---

1) Ce vers est très connu parmi les lettrés du Sud; j'ignore s'il se trouve dans quelque ouvrage publié.

46.

109, 14: Aɫɫa yeḥeyyi. Sur حيّى voyez l'article 711 ss.. D H Müller S S 55 p. 153 rapporte ce vers d'el-Aʿšâ:

رأيت سلامة ذا فائش اذا زاره الضيف حيّى وبشّ

„Ich habe den S. Ḏû F., wenn ein Gast ihn besuchte, belebt und heiter werden sehen", selon la traduction de l'auteur, tandis que les derniers mots signifient: *il le saluait d'une façon enjouée.* Il y a, en Syrie et en Egypte, un emploi stéréotypé de ce verbe, dont j'ai parlé dans mes Prov. et Dict. p. 364: ḥayàlla. C'est une abréviation de حيّى الله ou حيّ الله, ce qui ressort surtout de son emploi égyptien. On y dit d'une personne de mauvaise vie: فلان من اولاد حيّاك الله = خبّاص, *débauché, noceur*, etc. فلانة من اولاد حيّاك الله = مومسة, *putain.* Appliqué aux objets, c'est ḥayyàlla sans ك. Est-ce que ce ne serait pas la même chose, avec une variation sémasiologique, que la particule verbale de serment hébraïque חַי יְהוָה, Ges.-Buhl p. 222, Strack Hebr. Gr. § 90, König L. Hebr. Spr. II p. 42, id. Syntax p. 566?

109, 15: el-ʿöllieh < العلّيّة, selon la coutume de notre dialecte de prononcer la finale يّة comme ieh. On voit

qu'on chantait fô-qel-ʿöl-i-eh, avec un seul l. La prononciation est aussi ʿallìeh (ʿàllieh) et ʿàlieh. Mon regretté ami S Fraenkel A F W. p. 20 s. considérait la forme عَلِّيَّة comme araméenne, et je crois qu'il avait raison. Les formes sudarabiques semblent le prouver. Le mot est surtout usité à l'ouest de Dṯ et déjà dans eḍ-Ḍâhir. En Dṯ on dit خَلْوة, et dans la Ḥôgarîeh, عَلْوِي.

109, 16: fil-buwâdi di bàdat. بوادي pl. de بادية ou بادي, employé comme substantif. بدى, a, *apparaître, commencer*. بادي est donc véritablement le *commencement* ou la *première apparition* de qqc. بدى بادي بين القبايل, *il a surgi une inimitié entre les tribus*, et si elle n'est pas apaisée, il y a بادي الحرب, *le commencement de la guerre*. Pour illustrer ce mot بادي, je rapporte ici une dictée de Ḥḍr: Ila ṯâr el-bâdi yiwuṣṣûn el-muṣeyyiḥ (Dṯ miṣîyeḥ) yiṣìyyiḥ (Dṯ yiṣîyeḥ) ʿala el-gabâil ǵemîʿäha yinbâhom (Dṯ yinbîhom): bâdi ṯâr fi makân el-fulâni min baṛâʾ ḥôh yilḥaq[1]. *Lorsque la guerre se lève* (*éclate*), *on envoie le héraut qui crie dans toutes les tribus, en les avertissant: „La guerre s'est levée* (*a éclaté*) *dans un tel endroit. Que celui qui désire* (faire cause commune avec) *son frère d'armes* (le) *rejoigne!"* Cet état de choses dure آلمّا يلحق الدَّرِيك *jusqu'à ce que le gros du contingent arrive*, ou, en d'autres termes, الاوّليين يثوّرون البادي ولا لحق الجيش الكبير قام الحرب, *les premiers engagent les*

1) Sur cette locution, voyez Arabica III p. 20/1; Ḥaḍramoût p. 226 N°. 15.

escarmouches, et lorsque le gros de l'armée arrive, la guerre existe au dire d'un Ḥaḍramite d'el-Ḳurfah. ثار الحرب est une locution de toute l'Arabie et correspond à طار الحرب des livres, p. e. Diw. Hodeyl., Wellh. p. 13; Ǵezîrah p. 221, 23. Un de mes Bédouins daṯînois prétendait qu'on dit ṣêḥ [1]) (= صايح), mais à cela les autres répliquaient que „miṣeyyiḥ valait ici mieux, vu qu'il crie souvent et à beaucoup de personnes" [2]). Du reste, صيّاح, Ḥḍr Gl. s. v., est aussi en usage, comme dans ce verset de la longue qaṣîdah de Dôᶜan:

با يفتقد حلّ الشفوف المبعدة
لا صاح صيّاح البوادي والحجر

Il désirera la solution des affaires importantes,
Lorsque le crieur appelle aux armes et ......

Le مصيّح est presque toujours à cheval, excepté dans les pays où il n'y a pas de chevaux, comme en Daṯînah et sur le littoral. Lorsqu'il est fatigué, il est relayé par un autre. On l'appelle aussi نابي, *avertisseur*, parce qu'il ينبّههم (ou ينباهم) *les avertit*, comme dans l'exemple ci-dessus.

1) Aussi ᶜOmân Rössler M S O S 1 p. 74, 18.

2) Jolie illustration du sens intensif ou itératif de la IIe forme d'un verbe transitif dans la Ie, ce que j'ai souvent relevé dans mes ouvrages, de même que Nöldeke dans son Z G C A § 22. Un autre bon exemple se trouve Socin Diw. I N°. 23 v. 7: رقّعن الخيل شهب اذيالها, *les chevaux dressèrent leurs queues grises*. Dans la note ad loc., Socin fait cette remarque: »d'ordinaire on dit tarfaᶜ ḏêlah ou taksir bĕḏêlah." Cela est vrai dans le dernier exemple où il ne s'agit que d'un seul cheval, tandis que رقّعن du texte se rapporte à خيل; *chevaux*.

Les Bédouins du Nord disent صارِخ ou فازِع 1251 et note 2, Arabica IV, 17 s., comme aussi Mofaḍḍ. 20 v. 17 et 18; v. 24[1]). بادي n'est pas encore la guerre, mais l'état d'hostilité et les petites rencontres qui la précèdent, مبْتَدَى الحرب; c'est ensuite ثار الحرب.

Le thème بد a donné بدأ, بدع, بده et بدو, tous d'un sens analogue, qui s'est ensuite spécialisé. بدأ n'existe pas dans les dialectes, où il est devenu بدى et بدع, v. Gl. s. h. v.

1) Cf. Labîd 15, 16; 39, 58. Diw. Hodeyl. 9, 20; 60, 1; 65, 3; Mofaḍḍ. 13, 34; Ḥamâsah p. 188; Zoheyr 6, 6; 19, 9; Ṭabarî III 202, 16.

47.

111, 2: la ṭ-ṭ a b b. طبّ fut aussi prononcé ṭ e b b, avec une voyelle entre a et e, impossible à rendre. C'est un *poison* lent dont l'effet dure longtemps, tandis que سُمّ est un *poison* d'effet rapide. طبّب, dénominatif, *empoisonner*. Sur طبّ et طبيب, on lira 872 et 1215 et ss.; Ḥḍr p. 136 et ib. Gl. p. 642 et ss. Le pl. de طبيب est طُبّاء en Dṯ et au Yéman اطباب ou آطبّاء. Les *Bédouins* du Sud n'emploient pas ce mot pour *médecin*, mais le nom et la personne existent toutefois, car on appelle ainsi un seyyid ou un šêḫ qui parcourent le pays en se donnant pour médecin. Pour émerveiller le monde, ils ont des livres de médecine avec eux. Ce sont toujours des personnes venant de dehors. Pour le peuple bédouin, le ṭ a b î b n'est que celui qui sait extraire le poison du corps, car on s'imagine, le plus souvent, d'être empoisonné. L'empoisonnement est aussi une pratique tout orientale. مكاوي est le *médecin* des Bédouins; Hodeyl. Wellh. N°. 249 v. 4. Le médecin, qui guérit les maladies rien que par l'attouchement, exactement comme Jésus de Nazareth et les Apôtres, en ceci encore de vrais Orientaux, est aussi sorcier; voilà pourquoi طبّ est devenu synonyme de *sorcellerie*, 1223 s.. L'origine araméenne que lui donnent Fraenkel F W p. 260 et Vollers Z D M G 31 p. 292 me paraît peu probable, ainsi que je l'ai déjà exposé ailleurs.

48.

111, 21: môla eṭ-ṭawas uet-tamâsi. Sur طاسة, pl. طوس > طوس, voyez le long article 749 ss., 899. Stumme, dans sa critique des volumes précédents G G A 1909 N°. 11 p. 886, me blâme de faire entrer la mythologie dans mes recherches philologiques. Moi, de mon côté, je le blâme d'avoir exprimé un blâme pareil. Il prouve par là qu'il n'est pas sensible aux recherches modernes, car c'est justement la mythologie qui joue un grand rôle dans une certaine sphère de mots[1]. La science exige aujourd'hui autre chose que de longues listes de vocables pour confirmer les paradigmes. Une langue est un être vivant qui se nourrit d'autre chose que de thèmes.

---

1) A. Jahn M S p. 234 dit que le mehri ṭaweṣôt, pl. ṭawêṣ, est une métathèse du ḥaḍr. ṣayyâṭ, de même sens. Je n'ai pas besoin de dire que صيّاط n'a rien à faire avec ṭaweṣôt, qui est notre طاسة, et où le ṣ est par assimilation avec ṭ. On entend aussi qqf ṭâṣah dans le Sud, de même qu'à Tripoli, Stumme M G T p. 306. A présent, L. v. Schröder, a également prouvé dans le Sitzungsber. der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien, philos.-histor. Klasse 1910, que pour l'Inde la forme de certains vases provient de celle de la lune. Je recommande instamment à Stumme et à tant d'autres confrères la lecture de ce mémoire du savant indologue viennois: Die Wurzeln der Sage vom heiligen Gral; ils liront alors avec plus de recueillement ce que j'ai écrit sur طوس et إناء dans le volume précédent.

Il y a aussi des mots qui proviennent d'idées et de conceptions mythologiques. Pour l'usage et l'importance des timbales, je renvoie à ce que j'ai déjà dit 745 et ss. et Ḥḍr Gloss. p. 642. La ṭâsa ou le ṭabl était aussi la prérogative des Empereurs mogols de Dehly, v. Kremer Culturgeschichte II p. 81. Dans ma jeunesse, on avait encore à Stockholm un héraut, assis à cheval entre deux grandes timbales, et qui proclamait l'ouverture et la clôture de la Diète. On sait, par l'ouvrage de Hirth qu'en Chine les timbales en cuivre remontent à une haute antiquité. Elles étaient fort précieuses. — Tamâsi, pl. de تَمْسِيَة, Ḥḍr p. 642 en bas.

112, 1: ʿurub. عُرْب est la vraie forme, mais le mot est dans notre texte ʿurub, avec voyelle anaptyctique, et le mot devient ⏑– dans le mêtre. Ce traitement des فُعْل > فُعُل est fort commun dans le mètre et nullement rare dans le langage parlé, ma Festgabe p. 79. Nous voyons même ici que l'anaptyxe est possible après les sonores, ici spécialement à cause du mètre, cf. Brockelmann Précis de linguistique sémitique §§ 109, 133, id. VGSS p. 212, Vollers VS pp. 17, 97 et ss.. Jusqu'ici je suis tout à fait d'accord avec mes savants confrères, mais lorsque Brockelmann soutient, Précis p. 101, que „l'adjonction de cette voyelle n'amène pas la division du mot en deux syllabes expiratoires; il n'a toujours en réalité qu'une seule syllabe (ḥúkŭm, non ḥú-kŭm)," il a tort. Dans ma Festgabe p. 79, j'ai rectifié cette opinion. Je suppose que Brockelmann veut ici parler de la langue parlée où les désinences sont tombées, car le حُكْم classique est bien de deux syllabes. Si l'on prie

un Arabe de prononcer lentement حُكْم, il dit ḥù-kum et nullement ḥuk-um. Dans les mots où la seconde consonne est une sonore, on n'entend qu'une seule syllabe: kalb, voire même kalb al-bêt, non kal-bal-b, mais ce sont là des monosyllabes impossibles en poésie.

Sur عرب, i, o, et ses dérivés, voyez Ḥḍr 470 et ss; les significations sont les mêmes en Daṯînah. Em-dehneh ma taʿrob, *le beurre ne vaut rien*, *taugt nicht*, Dṯ. C'est le mehri yaʾóureb chez A Jahn M S p. 164. Chez les *Bédouins* du Yéman, عرب est le verbe ordinaire pour ناك, Ḥḍr 471, note 5, ce qui est assez curieux, tandis qu'en Daṯînah c'est *être glouton*, *grand mangeur*, 671, 3. Est-ce parce qu'on est un vrai Arabe lorsqu'on a ces deux qualités? Elles sont certainement tout arabes! عرّب aussi *travailler*, ce qui est évidemment le meḥri ôreb, que A Jahn M S p. 164 fait venir de „l'arabe أَرَّبَ, *festmachen*"! Je crois même que le mehri ṛarôb, *connaître*, *savoir* = soqoṭ. ʿarôb, S A E IV p. 34, 25, et que Jahn o. l. p. 184 compare avec l'arabe عرف est justement notre عرب, mais je ne sais si le sudarabique ع peut devenir غ en mehri. En ʿOmân, عرب, *klar sprechen.* R O p. 129 7.

J'ai déjà relevé, Ḥḍr p. 653 et ici p. 189 n. 2, que dans tout le Sud, y compris le Yéman, عَرَبٌ n'a jamais le sens de *Bédouins*; c'est là le contraire de Bédouins: la *population sédentaire*, *les citadins*, *les non qabîli*, enfin. Les *Bédouins* y sont بَدْو, et *se civiliser* y est تعرّب, *devenir arabe*, = تمدّن des Ḥaḍar, ce qui, chez les Bédouins, est autre chose Ḥḍr p. 194, et dans le vieux temps تعرّب était tout le contraire: *devenir Bédouin*,

L A II p. 76, 14. يا عُرْبان الله, qu'on entend souvent dans le Sud, est = يا خَلْق الله et non pas *Bédouins de Dieu!* M. Hartmann, dans son ouvrage si utile, Die arabische Frage p. 114, aurait autrement formulé sa thèse, s'il s'était donné la peine de lire mes ouvrages et ce que j'y ai dit sur les عرب. Les عرب de l'antiquité n'étaient pas tous des Bédouins, et la question est de savoir s'il y avait de vrais Bédouins nomades. Je suis persuadé que dans Glaser 618[1]) les عربن l. 49 et l. 64/5 sont les العرب qui vivaient à côté des Ḥimyar, d'après les preuves que j'ai apportées Arabica V p. 114 et ss..

Le Périple § 20 nous raconte que dans „le pays arabe, qui s'étend très loin le long de la mer Erythrée, on parlait différentes langues", et dans l'intérieur „il y avait des villages et des pâturages habités par de mauvais hommes parlant deux langues." C'est évidemment l'arabe et le sabéo-ḥimyarite. *Muza*[2]) était totalement rempli d'armateurs et de bateaux arabes, ib. § 21. Les Arabes ne manquaient donc pas à cette époque. En-Noʿmân b. el-Mundir, roi d'el-Ḥîrah, appelle Seyf b. ḏi Yazan عربي, K. el-Aṛ. XVI p. 74, 6, 8. Miḥwas, un des quatre rois ḥaḍramites qui vinrent faire leur soumission au Prophète, est appelé سيد العرب, Wellhausen Skizze IV p. VI. Dans la Tihâmah, on a dû parler arabe, ce qui explique qu'on n'y a pas trouvé une seule inscription sabéenne. Praetorius Z D M G 53, p. 5 et avec lui Hartmann o. et l.l. le traduisent par *Bédouins*, ce qui est évidemment une erreur. Dans le Sud de l'Arabie, il n'y a pas de tribus

1) Dammbruch von Mârib p. 33 et 34.

2) Sur Mouza, qui n'est pas المُخا actuel, voyez Dt p. 1140 note.

nomades, et si عربن était *Bédouins*, il est bien étonnant que عرب ne le soit point encore aujourd'hui dans le pays même des Ḥimyar. Dans les inscriptions thamoudites, publiées par B. Littmann, le thème عرب se rencontre deux fois: p. 70: הלהי הפתי[1] ערב לכ סעדת, *ô Allah! ô puissant, par toi les Arabes ont la félicité.* Ib. p. 72 nous lisons הלהי ערבנ ודד, où l'on voudrait bien lire عُرْبان, mais le contexte ne s'y prête pas beaucoup. Littmann voit dans ces deux passages le verbe عرب, ib. Gloss. s. v..

Pour les anciens Arabes, tous les peuples de l'Arabie étaient arabes. Maqrîzî, de Valle Hadr. p. 35, dit même ارض الشحر وبها قبائل مهرة وهم عرب صُراح, *le pays d'eš-Siḥr, où il y a les tribus de Mahrah, qui sont des Arabes pur-sang.* Le Périple § 33 dit que les habitants de l'île de Serapis (= Maṣîrah) *se servaient de la langue arabe.* Mais les Maṣîrites parlaient sans doute alors déjà le mehri ou le qarawî, peut être aussi le jargon arabe encore en usage sur cette côte. Hartmann o. l. p. 114 a donc tort lorsqu'il s'appuie sur le sens sudarabique du mot, mais il a raison lorsqu'il dit qu'il y avait d'autres ʿArab que les Bédouins nomades.

Je ne veux me perdre dans les conjectures hasardeuses en cherchant l'étymologie de عرب. Hartmann, l. l., le compare à عَرِبَ بطنه, *avoir une indigestion*[2]), Fâiq I p. 67, et Haupt, OLZ 1909 N°. 4, p. 163 note 2, considère عرب comme une métathèse de عبر et identique

---

1) فتى voyez 501 s.; je le comprends ici comme épithète d'Allah. Littmann le traduit par »gütiger," mais je ne sais si cela est juste. Le texte de Littmann porte לב, mais il en doute avec raison.

2) Cf. ici p. 1497 et le Glossaire s. v.



avec le nom des Hébreux, pour ne nommer que les plus récents. L'hypothèse de Haupt n'est pas impossible, vu que la métathèse est un trait caractéristique des langues sémitiques, et elle confirmerait celle de Hommel que les Hébreux seraient de vrais Arabes parlant un dialecte arabe. On lira Ḥḍr p. 653 s.

112, 2: qahàd. On dit aussi, et le plus souvent, قهد, aussi yémanite, *veiller sans dormir*. امسيت قاهدة مع ابني طول الليل, *j'ai passé toute la nuit à veiller (avec) mon fils.* Yimsi meqâhidìnnha, *il veille la nuit* (ها = الليلة). Amseyna qahdânîn, *nous avons passé la nuit à veiller*, Ḥôgarîeh. Ce verbe ne figure dans aucun dictionnaire. Il est pourtant répandu dans tout le Sud, y compris le Yéman. Peut-on penser à une affinité avec ትጉ, *veiller, ne pas dormir?*

112, 4: bèṯĕr (śaura)[1]). Nous avons ici la contraction beṯĕr, dans le mètre beṯ-re, –◡, et cela vient de بأثر, tandis que la contraction du Nord baṯar, 785, 11, est بأثر. Un zâmil d'Abyan dit:

قدكم بقر من بثر كنتوا وعول

Vous voilà des vaches après avoir été des bouquetins. Expliqué par من بعد ما. Nôba bàṯĕr nôba, *l'une fois après l'autre*, ʿAnazî. Ana azmìllak in ṭâb làmmak willa ʿala ṛêr ṭàib, kûd àlla yirziq̃en nâga biṯàrak. *Je te fournirai une monture, si ta mère le veut bien, si non, contre sa volonté; Dieu me donnera assurément une chamelle si je suis avec toi*, Histoire

1) Lisez ainsi et non eś-śaura.

ʿanazite d'el-Hōtrōbī. Ici le Bédouin méridional aurait plutôt dit قفاك, 426, 14; 445, 5 d'en bas; 521, 11; et le Gloss. s. v. اثْرة, على, *ensuite*, est une locution fréquente dans Boḫârî, p. e. I 118, 143 (Krehl). Nöldeke, Z D M G 40 p. 730, nous apprend que بأثر n'est pas seulement un idiotisme arabe, mais aussi syriaque, Brockelmann V G S S. I p. 185, Ges.-Buhl p. 890 et p. 892, et en palmyrénien où בָּתַר, *après, derrière*, fréquent dans les inscriptions funéraires de Palmyre, Lidzbarski Ephem. II Gloss. p. 414 s. v.; id. Handbuch p. 229/30. Est-ce là un arabisme: בתר = بثر?

112, 4: laqaṭna. لقط, a, *atteindre le but, frapper, toucher, porter juste, ramasser.* لقط الدّوس, *il a touché la cible*[1]). ضرب الطيري ولقطه, *il tira sur l'oiseau et le toucha.* لقط الحجر من الارض, *il ramassa la pierre du sol*, ce qui est aussi classique; = رقط, en ʿOmân R O § 264. En Ḥḍr ملقاط, *fourchette.*

112, 7: ḫumâsi. خُماسي, balle adaptée au calibre N°. 5 du fusil. Un tel fusil ḫumâsî, ou ḫams, doit être chargé de cinq قفال[2]) *mesures* de poudre et de cinq قفال de plomb.

112, 8: winnehiʾ où hî se rapporte à حبّة الريفل = الرّصاص.

---

1) دَوس, pl. أَدْواس ou دَواس, 197 n. 5; c'est presque toujours une pierre.

2) Sing. قفْلة.

112, 8: ḥambali, voyez 446 et le Glossaire.

112, 9: ḍawârib. ضوارب est le pl. de ضارِب, *mal de tête* = سالوك. ضارِب براسي بِي, *la tête me bat.* شقيقة, *mal dans les tempes.*

49.

113, 18: môdieh = أمأودية < الأودية. J'ai toujours entendu môdieh ou mûdieh, jamais maudieh. Môdieh est le territoire des Mayâsir des ʿÖlat el-Baḥr, Arabica IV p. 28 ss., qui sont aussi appelés اهل مودية. Ce sont les quatre wâdis: le grand W. Marrân, qui reçoit W. Ṯûʿah et W. Kabarân, W. el-Qoleyt.

La forme وادْ est usitée dans toute l'Arabie, et Brockelmann VGSS p. 54/5 l'explique par la chute de la voyelle finale devant l'article, soit wâdi el- > wâdel. Il cite, d'après Marçais GT p. 43, qâḍî el-bilâd > qâdel-blâd. Cependant ce n'est pas tout à fait cela, car ce n'est pas ici la voyelle finale de wâdî et de qâḍî qui est tombée, mais la voyelle de l'article qui a été absorbée par elle [1]). C'est le même cas que Brockelmann traite dans le § suivant de son ouvrage. Wâdi devient wâd par la même raison que جوار < جواري, Vollers VS p. 139 et 168, Brockelmann o. l. p. 55, متعالْ Qor. 13, 10,

1) Cf. Qor. 28, 30: الوادِ الأيمن = al-wâdil-aymani, et non al-wâdi'l-, avec Brockelmann o. l. p. 54, où fî albaiti < fi'l-baiti, car la fusion des deux voyelles est parfaite: fil-bayti et non fi'l, comme on le voit presque toujours, cf. ma Festgabe p. 55 note 1. Mes Yémanites prononcent wâdi an-nîs lentement et wâdin-nîs, vite.

Vollers V S p. 139 s. Dans le mètre des poésies, la syllabe finale de وادي, peut être longue 123, 11; 537, 8; ou brève 123, 14; 879, 4; 1286, 7 d'en bas, (1447); cf. war-Reydi, --⏑, 1166, 8 d'en bas. Ḥalîmah, fille de Farîd el-ʿAulaqî a dit dans une qaṣîdah:

ناصِر تَعبّر فى ٱلشوافِع كلّها من وادِ بِن دغّار لمّا ٱلخامِلة

Nâṣir est passé chez tous les Châfeʿites:
Depuis Wâdi bin Daṛṛâr jusqu'à el-Ḫâmilah.

Tandis que dans le verset suivant: وٱلصَّبح فى ٱلوادى الج,
la même syllabe دى est longue.

La poésie rapportée p. 555 continue comme suit:

يا مَصْنَعة حبّانْ يا بَيضا ٱلشَرَف
جِينا لَبا ٱلمحبوس والجارِى يسِير
وِانْ ما تِبِيِن ٱلوادِ لَعْوَج بَعْمِدَه
عاد ٱلْعَسَل نى كانْ حالي يقِير

Ô Château de Ḥabbân, d'un honneur sans tache!
Nous sommes venus demander le prisonnier, et les [événements suivent leur cours,
Quand même tu (Ḥabbân) ne voudrais que je reste [dans le fichu wâdi;
Le miel qui était doux peut-il encore devenir amer![1])

Aussi dans la langue classique. Ǵauharî s. v. قمر donne:

لا صُلْحَ بينى فٱعلَمُوهُ ولا بينكُمْ ما حَمَلَت عاتقي
سَيفي وما كُنّا بِنَجْدٍ وما قَرْقَرَ قُمْرُ ٱلوادِ بالشاهِقِ

Il n'y aura pas de paix — sachez le bien — entre moi
Et vous tant que mon épaule porte

1) Cf. Ḥḍr p. 665 s.v. عوق.

Mon glaive et tant que nous serons à Neǵd et que
La tourterelle du wâdi roucoule sur une haute branche.

Autre ex. de وادْ en pause 498, 1. Le pl. en est ودّة, 698, 9; 895, 3, ou ودّة, Ḥḍr p. 735.

Aḥmed Abu Neǵmah a dit:

يا ذي نَشَدتونا مِنَ اخْبار اليمن وادي من الوْدّة تغيّر هو وماه
والاوديــة كثْرة باقْطار اليمــن ما هي كما معْقل ولا تاتي بماه

O vous qui nous avez demandé des nouvelles du Yéman!
C'est une vallée parmi les vallées: il s'est changé de [même que ses eaux.
C'est que les vallées se trouvent en quantité dans les [contrées yémanites:
Elles ne sont pas comme une maᶜqalah[1]) *ni n'offrent [les mêmes changements.*

Dôᶜan a dit dans la qaṣîdah souvent citée:

حيّى بقول المرتجز لا عندنا ما تصبح الودّة تلاطم بالدّفور

Que les paroles du poète adressées à nous soient les [bienvenues!
Tant que les vallées s'entrechoquent dans leur im- [pétuosité.

Cette forme ودّة est pour أودّة, qu'on dit effectivement dans le Yéman (Ḥôgar.), où, dans les dialectes que je

---

1) مَعْقَل ou مَعْقَلة et en Ḥrb مَعْقالة est *la charge du ᶜâqil.* La locution fait allusion à la facilité avec laquelle les Ahlum-Saᶜîdî changent de ᶜâqil. Ils vendent la maᶜqalah à qui paie le mieux. يتقاطبون المعقلة est le terme technique courant pour cette manœuvre de s'approprier la maᶜqalah moyennant finances; elle rapporte toujours beaucoup à son détenteur. Voilà pourquoi معقلة دثينة est devenu proverbial pour désigner qqc d'instable.

connais, l'a initial formant syllabe simple ne tombe pas. Dalman PD p. 9 rapporte une poésie de Marǵ ᶜAyûn ainsi conçue:

Hêjâulide*ṭabaᶜak radi*wêsch maukûlak* laḥm-eǵǵidi *schû maschrûbak*mojjet widi* ja ᶜaḏîdi * chuḏ ᶜan îdi * ḥabl ilḳinnab * ḳaṭaᶜ îdi. Corrigeons d'abord cette poésie bédouine:

Hêyawlìdi * ṭabᶜak radi
Weś mâkalak*laḥ-meǵ-ǵidi
Śû maśrabak * moyyet widi
Yâ ᶜaḏidi * ḫuḏ ᶜan yadi
Ḥablil-kinab * qaṭṭaᶜ yadi[1]).

C'est un raǵaz parfait, mal transmis par un paysan. C'est moyyet widi qui est à relever. Widi sans l'article m'étonne, et je suis disposé à lire moy-tel-widi. Mais j'avoue ne pas connaître ce pluriel widi.

113, 20: baḥĕr el-ḥadab. Maᶜǵar b. Dâbî a dit:

اللَيلَةَ ٱلهاجِس وَلَب²) جاب ٱلمناعِش³) وٱلخَشَب
وٱتّخُلْ بها بَحْر ٱلحَدَب نَي قولْ من شاعِر مُدِير

1) La traduction de l'auteur est à peu près bonne. Kinab, pour kinnab, est une prononciation qui figure dans mon recueil de poésies ᶜanazites. Si le savant auteur voulait, dans une seconde édition, redresser toutes ces poésies selon le mètre, car il y est toujours, il nous rendrait un immense service.

2) Ainsi dans mon recueil, mais le peuple dit وِلب parce que يِلب.

3) Mon recueil porte المعاشي, qui ne veut rien dire. Il faut certainement lire المناعش, sing. مَنْعَش, *perches pour porter* (نعْش, a) un lourd fardeau = Ḥḍr مَعْتَلة Ḥḍr p. 402. Cette correction est d'autant plus probable qu'on dit dans le Yéman méridional السَيل جاب المناعش والخشب. Le poète veut dire que son hâǵis lui in-

Ce soir la veine est venue; elle a apporté les perches
[et le bois
Avec lequel j'entre dans la vaste mer (des pensées).
[Ceci est le dire d'un poète qui s'y connaît.

بحر الحَدَب est une locution figurée assez commune des poètes du Sud. J'en ai parlé Ḥḍr p. 35 s. et Gl. p. 548, mais elle ne s'applique pas exclusivement au golfe d'Aden. حدب, *être convexe,* dans la luṛah et les dialectes. Aus b. Ḥaǵar, Geyer, N°. XII v. ٢٧:

يآل تميمٍ وذو قارٍ له حَدَبٌ من الربيع وفى شَعْبانَ مَسْجُورُ

Ô vous Tamîmites! C'est que D̲û Qâr est (comme)
[un ondoiement
Par (les pluies) *du printemps et au Śaʿbân il est*
[plein (d'eau).

Autre exemple ibid. N°. 32 v. 11. Cf. A. Fischer. Z D M G 49, 94 ad locum. Lebîd, Moʿall. v. 26: يَعْلُو بها حَدَبَ الإكام, *he ascends the slopes of the hills with her,* Johnson, The Seven Poems p. 101; Lyall, Ten ancient arabic poems p. ٧٣, où commentaire; G. Jacob, Studien in arab. Dichtern II p. 99: *Der Esel treibt sein Weibchen die Hügelwellen empor,* ce qui est une traduction parfaite. L'idée de hauteur y est, et حدب السَّيل = ارتفاعُه, L A II p. 292. 8. Nous disons aussi la haute mer. Dans le verbe classique حدب, plusieurs racines, ou au moins deux, ont été fusionnées.

113, 21: maʿâqemha. مَعْقَم, Ḥḍr p. 660. El-maqṭaʿ

---

spire toutes espèces de choses avec lesquelles il se laisse aller au *mare magnum* de ses inspirations, comme le sêl de la montagne rafle tout sur son passage et le verse dans la mer.

lawqà^c (= وقع لا) fil-ğirbeh ^caqàmtah, *la crevasse, si elle se produit dans le champ, tu la bouches.* Dô^can a composé ce zâmil en même temps que celui cité p. 746:

قُلْ لِلْقبايل ذى يبْبُون ٱلْعافية
مَن ما حَضَر فى ٱليوم ما شي لَه جناب[1]
احْنا توكَّلْنا على اللّه وٱلنبي
با نَعْقم ٱلساحِل بِزَيْنات ٱلْقصاب

Dis aux tribus qui désirent le salut: celui qui n'est
[pas présent à la guerre n'aura pas de soutien.
Nous mettons notre confiance en Dieu et le Prophète.
[Nous allons fermer la côte avec des fusils aux
[beaux canons.

où عقم fut paraphrasé par سدّ.

113, 21: taṣûn. صان, u, a, outre les sens du dictionnaire classique, aussi celui d'*avoir soin de*, = طَلّ. صُنْ ثيابك يصطانَين لك, *aie soin de tes habits, et ils te dureront* = يبطّين. صوّن est intensif: صَوِّنْ عمْرك من القتل, *garde-toi d'être tué.* اصطان est réfléchi, *se conserver*, et non pas transitif comme dans la luġah.

113, 21: abdânha. بدن me fut d'abord traduit par بَطْن الْجِرْبة, et c'est à peu près ainsi que je l'ai traduit Ḥḍr p. 550, mais quatre ans après on disait qu'il se rapporte ici aux اعمار, *corps des hommes* de la Môdieh. Le poète a en vue la protection des habitants et du pays.

---

1) Mon MS porte حناب, et la copie de mon secrétaire arabe, حيات, ce qui ne va pas du tout. La traduction du mot est incertaine.

بدن est aussi une espèce de *bateau*, *vaisseau*, Stace p. 181, s. v. vessel, R O p. 75, 5.

113, 22: šuᶜbân, pl. de أَشْعَب, *qui a les cornes qui se dressent droites.* ثور اشعب, *taureau cornu.* الشُعْبان, *le bétail*, parce que *cornu.* Si les *cornes* sont *tournées en bas*, on dit qu'elles sont منكّسات, et *en arrière*, أَعْكَف, pl. عُكْفان. اشعب est aussi *courageux*, *de caractère posé*, *réfléchi*, *travailleur.* Le ᶜâqil des Ḏiyêb es-Suflâ, à el-Ḥaura, que j'amenai de Bal-Ḥâf à Aden, Aḥmed b. ᶜAlî el-Ḥamyarî, me donna une qaṣîdah citée Ḥḍr p. 605/6, où il dit après quelques rodomontades de menace:

وِالّا معى شِعْبانْ تِرجِفها رَجيف

Si non, il y a avec moi des hommes courageux qui [la feront bien trembler.

Dôᶜan el-Murqušî a dit dans sa qaṣîdah citée p. 337:

ما حَدْ من ٱلثِيرانْ شِعْبان ٱلعَمَل

Pas un des taureaux forts à labourer le champ [(= guerriers courageux).

Dans les nombreuses métaphores tirées de la vie agricole des Bédouins du Sud, on voit la différence d'avec l'état des choses chez les Bédouins du Nord. J'ai souvent relevé que dans le Sud il n'y a pas de ces grandes tribus nomades du Nord, pour lesquelles l'agriculture est presque une honte. Aussi leurs métaphores sont-elles d'une tout autre provenance. Les Bédouins du Sud sont tous agriculteurs et ont leurs terres à eux bien limitées. Pour l'émigration des tribus méridionales vers le Nord, ce fait est à prendre en considération. On lira ce que j'ai dit p. 1497 ss sur عرب et بدو.

113, 22: ràǵab. رُجْبة, souvent prononcé ruǵbuh par harmonie vocalique, pl. رِجَب > رُجَب, *andouiller.* Le verbe ارجب, *avoir des andouillers.* Je ne le connais cependant que dans la seule forme مُرجب. Aḥmed Abu Niǵmah a dit dans sa longue qaṣîdah souvent citée:

وٱلنيلْ باقي يا ٱلقُرون ٱلمُرْجِبة سافح طافح في ٱلمعالي وٱلفلاة

Et le Nîl reste, ô vous cornes aux andouillers (= *guerriers*),
Se répandant, couvrant les hauts lieux et la plaine.

القرون المرجبة est, dans les poésies bédouines du Sud, une métaphore our *guerriers.* C'est toujours au bouquetin que cela se rapporte; encore une preuve du rôle que joue cet animal dans ces pays. رُجْبة ne se trouve pas dans les dictionnaires, mais Kurâᶜ, L A I p. 398, 12, a dit que c'est le sing. de رواجب, *phalanges des doigts* ou le *bout des phalanges;* il ajoute cependant que cela est étonnant, vu que رُجْبة ne fait pas رواجب au pluriel. On ne connaissait pas le mot sudarabique. Peut être رَجِب, رجّب, ارجب, ترجّب = عظّمه وهابه, *vénérer qqn,* L A I p. 396, renferment-ils un courant sémasiologique provenant de l'Arabie méridionale? Ou bien y a-t-il ici un développement de la racine رج? cf. رجف. Qui peut le savoir! Chez les Bédouins du Nord مرجوب est *denté:* حالوش مرجوب, *faucille dentée,* = Yéman مِنْشارة.

113, note: var. بالحَرَج, voyez 1335, de حَرِج = طلع للعمل, *être bon pour faire le travail des champs* (bête). *Dresser les chevaux* est طبّع, tandis que خرّج s'applique à l'homme.

50.

114, 18: minšâr. Sur منْشار voyez 687 et ss.[1]); avec le diminutif منْشارة, *faucille dentée.* Le dialecte de Ḍofâr a le verbe مشر *scier*: wel-ḥâkem mšàr eḏ-ḏiʾâb bil-minšâr *et le sultan scia eḏ-Ḏiâb avec la scie*, Rhodok. Ḍofâr p. 19, 33. C'est là plutôt un dénominatif de منشار ou de ميشار que نشر (نسر) > مشر. منشار الحرب est un idiotisme des dialectes bédouins. Le sens de notre texte est: si les Ḥasanah (= شافي) sortent, nous leur ferons la guerre. Le sujet de yuṣbaḥ est em-minšâr. — نذّق est intensif de نذق, o, *jeter.*

114, 20: mêḥ. مَيح, pl. آمْياح, ميـاح 123, 12, et مُيُوح, 1157, 10, *corde.* Dans notre texte, c'est la *corde du filet; c'est* aussi la *corde du puits*, et 123, 12 c'est = حبل الحرب. Nous trouvons dans L A III p. 447 que ماح, i, est *descendre dans le puits pour y remplir le seau, lorsqu'il y a peu d'eau:* ينزل في القليب ويغرف الماء في الدلو, L A I p. 448, 5 d'en bas. ماح et امتاح ont dans la luṛah un sens figuré, comme dans les locutions analogues avec

1) L'autre نشر y traité p. 684 n'a, bien entendu, rien à faire à celui-ci; cf. Nöldeke, Beiträge II p. 182, dont l'article contient à peu près tout ce que j'avais déjà dit 687 et ss.

حَبْل[1]), et cela doit provenir du sudarabique مَيح = حَبْل. Je dis sudarabique parce que, pour le moment, nous ne connaissons ce sens que dans les dialectes de là-bas. Le sens primaire du classique ماح, امتاح doit être *puiser l'eau* avec le مَيح, sens qui est effectivement courant

---

1) Dans la qaṣîdah d'un Bâ ʿAṭwah, publiée par Snouck, OS Festschrift Nöldeke I p. 103 v. 13:

Besoʿdoh deḫalt el-ḥadir mèddèt ḥebâlî
Par sa bonne fortune, je suis entré dans la contrée de l'Est
[*et j'y ai tendu mes cordes.*

Rağaz bédouin, où il y a une syllabe de trop au commencement, comme souvent dans cette qaṣîdah, qui est mal transmise. Dans le chant, il faut dire tel-ḥadre. Snouck dit p. 106 n. 7 que meddet est pour مدّدت, mais cette haplologie n'est pas nécessaire, si l'on dit med-dêt, car une syllabe pareille (dêt) n'est pas insolite dans les poésies du Sud. Dans la célèbre qaṣîdah d'el-Ḥāyârî, dialecte ʿanazite, je lis:

وَأَبْدِل قبيح ٱلْخَيِّرين-نَبْجَيِّد وامدّد-حْبال للرجال-طْوال

Wàbdil q̈abîḥil-ḫeyyirî-nabǵeyyid
Wâmad-di-diḥbâl lar-riǵâ-litwâl.

Ce que les généreux pourront faire de mauvais, je le change
[*en bien*
Et je dispense aux gens mes grandes libéralités.

فلان مدّد حبال لفلان, *un tel a fait des largesses à un tel,* propr. *lui a tendu des cordes*, qui sont les bienfaits par lesquels il le prend, GO. Alla umtàuwil aḥbâl felân, *que Dieu lui dispense ses bienfaits!* ʿAnazî. أنا مْتَقبِّض بَاحْبالك ولا تْتْركني *je me tiens à tes cordes, et ne me quitte pas* = j'attends un don de ta part, disent les ʿAnazeh. Maʿṭi ʿala ḥable est par Musil, A P III p. 79, 16, traduit par »*hilfsbedürftig sein*", mais cela n'est pas tout à fait exact, car cette phrase s'y rapporte à celui qui donnera l'aide ou à ceux qui lui enverront un cheval ou un chameau مقلّد بشقّة سودا.

chez les Bédouins du Nord, Socin Diw. I p. 80 v. 15 et note ad locum. De امتاح (أمْتَحَت; impér. أمْتَحْ) est sans doute dérivé le verbe classique et dialectal متح, Ḥḍr Gloss. s. v.; cf. ici 430. Cela est plus probable qu'un développement de √ مت, 1161. Il y a un autre ماح, i, = مال, i, aussi bien dans la luṛah que dans les dialectes. ماح على = عبر على, *passer par*, *devant* ou *chez* Dṯ, ce qui rappelle singulièrement l'hébr. מחה על, Num. 33, 11. Mâlak temîḥ ʿala felân, *pourquoi cours-tu toujours chez un tel?* = تجى وتروح. Bâ limîḥ min hâḏemqaum, *nous voulons éviter ces gens-là.* الماء ماح من العَبْر, *l'eau s'est écoulée du canal* = سَرَف الماء[1]). C'est aussi *danser une ronde*, *une farandole*, lorsqu'on se meut à gauche et à droite avec dignité; subst. مياح. Bâ limîḥ, *nous allons danser une ronde.* C'est le شَرْح du Sud. Afrique: ʿal-ʿâtik mâyiḥ sâlifha, *auf die Schulter fällt ihre Vorderlocke herab*, Hartmann L L W p. 81 N°. 23 Str. 6, où mâyiḥ fut expliqué un peu librement par nâzil, de même que ib. p. 101, Str. 1: yâ bû garne derǵeḥ mâḥ, *du mit den Locken, die schaukelnd sich bewegen*, où la glose est yetmauwaḥ, yitmâyil kide u kide. ماحوا الرمقات, *die Blicke schweiften hin*, Stumme T B L v. 410 et Gloss. p. 151; id. T M G p. 89, N° 18; N° 61; مَيح y est „Sehnsucht", propr. une *inclinaison* vers.

ميّح, *passer.* با لميّح للساكن, *nous allons passer au village* (ou *campement*). Autre exemple 565, 1 d'en bas.

---

1) سرّف *(faire) dévier l'eau*, 123, 11.



Ḥalîmah, fille de Farîd, a dit après les vers cités 1504:

جاهم مميّح بالسيارة وٱلرفق (2 وٱلصّيح فى ٱلوادى وطرّح مكملة

Il (Nâṣir) *est venu chez eux, passant avec la siyârah*
[et les compagnons de route,
Car le cri de guerre (retentissait) *dans le wâdi, et*
[il laissait là alors son sac de nuit.

C'est l'intensif de ماح, 565, 1 d'en bas.

تميّح, *aller et venir, rôder autour.* ليش تتميّح هنا, *pourquoi rôdes-tu ici?* Omân R O p. 315, 5: sârit uḫaṭfit qiddâmo titmâyaḥ (il faut lire ainsi) utitmâyal, *sie ging indem sie vor ihm herschritt und sich* (dabei) *hin und her balancirte und bewegte.*

Il y a donc en ماح deux significations, de provenance différente, car il me semble peu probable que ماح, *puiser l'eau,* puisse être le même que ماح = مال. Si cela est le cas, il faut rechercher quel rapport il y a entre ميح = حبْل et le verbe ماح = مال. Pour mes faibles lumières, ce rapport est nul, et je suis disposé à considérer ميح comme un vieux mot arabe (?) dont les verbes ماح et امتاح, *puiser,* sont des dénominatifs. Quoi qu'il en soit, nous voyons que les dialectes nous aident à élargir nos connaissances de la langue dite „classique." Il n'y a pas de langue „classique", car cette langue, la luġah par excel-

1) السيارة et الرفق sont ici la personne qui donne la conduite et les hommes qui l'accompagnent.

2) = كامل, le *sac* dans lequel on dort dans les montagnes. Le poète veut dire que Nâṣir quitte la maison pour aller à la guerre, lorsque le صيح l'appelle.

lence, n'impliquait pour les Arabes que l'observation de l'Iʿrâb, tout au plus la langue des poètes.

Mais les poètes se servaient de la langue connue, à eux mieux connue qu'au *profanum vulgus*, absolument comme nos poètes à nous. Victor Hugo et Edmond Rostand ont bien une foule de mots dans leurs œuvres dont nous ne nous servons pas, mais nous les connaissons, et un beau parleur, qui a étudié les richesses du dictionnaire vivant de sa langue s'en sert aussi. Si l'on entend par cela „la langue classique", je suis d'accord.

مِبيَح, dans notre texte, est la *corde* du filet du pêcheur. Mais c'est également celle du *filet* du chasseur, شَبَك. On chasse ainsi le lièvre et d'autres petits animaux, et c'est de cette façon aussi que les Bédouins de l'Egypte font la chasse aux cailles, qui sont ensuite exportées en Europe. Le verbe en est شبك, o, tandis que قنص est la chasse au fusil. صاد, dans le Sud s'applique plutôt à la pêche, 1238. Du reste, صاد a dans notre dialecte le sens plus original de *rencontrer qqn par hasard*, et non pas seulement à la chasse. Ṣiṭṭ el-yôm eṣ-ṣeyd. Ṣiṭṭ śi minhin? *J'ai rencontré aujourd'hui des animaux à la chasse. — En as-tu tué quelque chose?* = اسرت شي [1]). Ṣidna wâḥed u farr ʿaleyna, *nous en avons touché un qui nous a échappé* = صِبْنا. Ya Marzûq ṣiṭṭe ḫûi, *M. as-tu rencontré mon frère?* Il s'applique aussi à l'homme: *attaquer, se mettre en embuscade, guetter au passage.* El-yôm bâläsîr makân el-felâni dàuna (= دَونا) bâlṣîd ḥadd, *aujourd'hui nous irons à un tel endroit;*

1) Pour عسرت, v. 528.

peut être attraperons-nous quelqu'un. Laqît wâḥed uàna dûwir li šì', qùlteleh: ši ṣiṭṭ ba'îr gìza'[1]) fit-ṭarîq hâḏa uyiqûl hû': ra'ni ṣiṭṭeh, u qùlteleh: wên bâṣîdah ana? qâl: quṣṣ bèṯrah. *Je trouve qqn pendant que je cherche qqc et je lui dis: As tu rencontré un chameau passant par ce chemin? Il me répond: Certes, je l'ai rencontré. Je lui dis: Où pourrais-je le trouver? Il répond: Suis ses erres!* Qùltulak[2]): Ana bāḍrib hâḏem-ḫanaba. Uqùltali enteh: mâ bāṭīă'ak ši. Uraddeyt 'aleyk: Ḫâfeni bâṣîdĕhā. *Je te dis: Moi, je veux tirer sur cette bouquetine, et tu me dis: Tu ne le peux; à quoi je te riposte: Peut-être la toucherai-je.* اصطاد a le même sens que صاد; il fut paraphrasé par صادف, *rencontrer.*

---

2) Sur cette forme فعّل des verbes, voyez ma Festgabe p. 79.

3) Ces qùltulak et qùltali sont à noter, et on lira ma La langue arabe p. 23 et ss.. Dans le pays d'el-Ḥôgarîeh, il y a des districts où l'on parle encore un dialecte ḥimyarite, tels que Mâwiyah, Bilâd Ḥomâr, Sifâl, Ṣohbân, Šar'ab, Bilâd Ḥadîr, Ǵebal Ṣabir, etc. Là on dit p.e. ana qulkûlak = انا قلْتُ لك, *je t'ai dit:* Eyna daggeytâ', *où as-tu passé la nuit?* (ج ici = g). Les désinences vocaliques sont encore assez bien conservées, même dans le dialecte ḥaḏarî, que je parle depuis un an avec des hommes de là. Habèytu lak, *je t'ai donné*; habèyta li, *tu m'as donné* (où وهب > هبى, comme dans le Neǵd ودع > دعى, *laisser.* Naḥnu ma naḥnûš sà'ukum, *nous autres nous ne sommes pas comme vous.* Illaḏîna hom ḫobarâ', *qui sont compagnons*, ainsi qu'on le verra plus tard à profusion. Et l'on veut encore soutenir que l'arabe »classique" soit une langue de convention des poètes! On ne se rend pas bien compte de la monstruosité d'une telle prétention. Elle vit encore, cette ancienne langue merveilleuse, mais je suis seul sur la brêche. Pourtant le maître de Strasbourg est avec moi — et les dialectes pour servir de šawâhid.

رَعْ وَين الأَرْنَب لا ضربتها يا تصْطادها, *le voilà, le lièvre; si tu lui tires dessus, tu le toucheras.* Mais il signifie aussi *aller à la chasse.*

114, 21: ʿâdah, ici *précisément, justement.* L'adverbe verbal عادْ est très usité dans tous les dialectes arabes. Dans la poésie méridionale, il fait souvent une seule syllabe, –, 1307, 5 d'en bas. Nous ne la trouvons, la syllabe c v̂ c, dans la luɣah, que dans des formes dérivées des verbes فعّ et افعالّ et certaines personnes du temps énergique des verbes. On l'évite toutefois dans la poésie littéraire, et l'observation de Brockelmann V G S S p. 63 n'est pas exacte, ainsi que je l'ai déjà relevé dans ma Festgabe p. 55 note 1. C'est pour cela que dans notre texte 20, 5 màl-maṭàr est pour ماء المطر, 588. Les dialectes supportent bien la syllabe c v̂ c dans le parler rapide, et dans la poésie populaire de mauvaise allure elle n'est pas très rare. Nous la trouvons p. e. ici تقاليبْ ‿ -- 486, 6 d'en bas; خارْ 587; خافْ 640 note; لا عادْ -- 1387, 5 d'en bas; ما عادْ -- 640 note; شامْ 1304, 4; لاحْ 538; يا موتْ 1400 en bas.

Dôʿan a dit dans une qaṣîdah (v. p. 451 en bas et p. 1211):

قُلْ لَه قتيلَه عبدْ وأمّه جارية
ما عادْ نَفَق للبَيع عند ٱلمشْترى

Dis-lui que l'homme qu'il a tué est un esclave et sa [mère est une esclave:
Il n'aurait plus été bon pour la vente auprès de [l'acheteur.

Comme لَعَدْ 522, v. 5, 2 = mehri lâd Jahn M S p. 12, 16 et مَعَدْ, v. infra. Il ouvre souvent une demande rhétorique, comme dans une qaṣîdah de Dôʿan:

عادْ يا تخافَ ٱللّه ويا ترْثا لِحَدْ
يا ينْفَعُونك لا بَرَق شَرْقي وشام

Craindras-tu donc Dieu et auras-tu pitié de quelqu'un!
Ils te serviront, lorsque luira l'éclair (de la guerre)
[*à l'Est et à l'Ouest.*

Cet emploi coïncide avec celui de la Syrie et de la Palestine: uskut ʿâd, *tais-toi donc,* Bauer, Palästin. Arabisch[2] p. 90. عاد ٱلعَسَل ذي كان حالي يا يقير, *le miel qui était doux, peut-il* (*donc*) *encore devenir amer!* fait partie de la poésie 555. ʿÂd ḥaddidi el-faras, *va donc mettre le garrot de fer à la jument!* Meissner M S O S VI p. 100, 4 d'en bas. Dans le Sud, on doit en général le traduire par *encore,* Ḥḍr Gl. p. 665. عاد منّه, *il y en a encore,* Ḥḍr et Dṯ, 1195, 2. On le fait souvent précéder de بعد: بعد عاد شي عندك, *as-tu encore quelque chose?* Dṯ. عاد ابوك حَيّ, *ton père est-il encore vivant* (ou *bien portant*)? Dṯ. A quoi on comparera הַעוֹד אָבִי חָי, Gen. 45, 3. Dans un papyrus d'Assouan nous lisons: זי לא עד נפלג = ذي لا عاد فلّجنا ou قسمنا, *que nous n'avons pas encore partagé,* Z A XX p. 137 n. 1; 144, 18. Dans beaucoup de passages de l'A T, עוֹד peut se traduire par le عاد dialectal. Bâǵîʾ ʿandak; ʿâd ḥad fim-bêt? *Je viendrai chez toi; y a-t-il encore quelqu'un à la maison?* est tout-à-fait עֹד מִי לְךָ, *y a-t-il encore quelqu'un chez toi?* Gen. 19, 12. C'est donc un emploi fort ancien. Nöldeke Beiträge I p. 66 n. 2 ne veut rien savoir de cette identifi-

cation, qui me paraît hors de doute. En ʿOmân, *déjà*, R O pp. 114, 208, 274. Tô ʿâd lêl, *il fait déjà nuit maintenant*, Rössler MSOS I p. 60, 15; p. 70, 4 d'en bas; yôm ʿâd qurbhum, *lorsqu'il était déjà près d'eux*, ib. l. 6 d'en bas; ib. p. 64, 3 d'en bas; ʿâd gâi nefâf, *il est déjà venu une légère pluie* ib. p. 66, 7; er-riggâl ʿâd wârum, *l'homme était déjà gonflé* ib. p. 67, 4 d'en bas; ib. p. 79, 16; ib. III p. 5, 6; 17, 10; 21, 11; 24, 8. En mehri, *encore*, selon Jahn G M S p. 120, id. M S p. 49, 23, où âd fîrhîn dă ṛayên = ʿâd faras el-ulêd, ce qui est le class. ما عدا فرس الولد. Socin Diw. I N°. 20 v. 19 porte:

Fin kâne raddat lāḥdăhâ băl-ṛaṣâyib
Fal-ṛôǵe ma yilḥăg ilâ ʿâde faḍḍâ.
Et si elle (la fille) *refuse, je la prendrai bien par*
[*des moyens violents,*
Et l'etalon (*du poursuivant*) *ne nous rejoindra pas,*
[*quand même il courrait ventre à terre*[1]).

Une glose ad locum est: ila ʿâd măntĕ bĕmʿâwĕnăn lêś tĕgì mĕʿı̄ = Dṯ (i)la menteh śi meʿâwinìnni leś tiǵì' maʿi, *si tu ne m'aides pas, pourquoi viens-tu avec moi?* Ici ʿâd ne serait pas, dans le Sud, bien à sa place. ولا ظنّي عاد بيُخَلّق, *et je ne crois pas*

1) La traduction de Socin est ici, comme dans tant de passages de son beau livre, fort inexacte. عاد a ici son sens dialectal. Dans le Sud, on pourrait dire ici ila ʿâduh. غوج est *étalon*, non *poulain*. Musil A P p. 238 en bas: ya râkiban fôq ṛôgen muḍàmmar, ce qu'il traduit par »O der du reitest auf dem gebogenen Rücken eines Abgemagerten"! On rencontre à chaque pas de ces fautes dans le joli livre de Musil. Le mètre est aussi presque partout en désordre. Sur l'étymologie غوج, voyez le Glossaire.

qu'il (Dieu) *en crée encore,* Dalman P D p. 120, 16. وعاد جرّب هلعمليّة ثاني مرّة, *et il essaya encore cette chose une seconde fois,* Liban, Sag'ân, M S O S V II p. 53, 10. Voyez aussi Socin Diw. III Gl. p. 294, s.v. et Wetzstein Z D M G XXII p. 126 s.. Pour l'Afrique, Marçais G T p. 182; id. UI p. 190.

عاد est surtout employé avec les suffixes, Ḥḍr Gl. p. 665 et Dṯ Gl. s. v.. Dô'an a dit dans sa qaṣîdah citée p. 1286:

با سير با عيّد بلادي مبعدة
وإنّ عادني باجيك لا شي لي قسم

Je vais partir pour passer la fête dans mon pays [*éloigné*
Et si je te reviens encore, il n'y aura pas une part [*pour moi.*

Mais Ḍofâr, aussi mâ 'âdi, Rhod. Ḍofâr p. 123, 13. Cf. mon M J M p. 15. Je ne sais si l'n est ici le نون الوقاية, le ν ἐφελκυστικὸν des Grecs, plutôt que le suffixe verbal ni, parce que عاد est aussi, dans le Nord, régulièrement conjugué dans cette locution? Mais on dit également قدني, *j'ai déjà.* Hîne 'âdeh aḥsan min ḥeyṯ konna, *il vaut encore mieux ici que là où nous étions.* Uṣ-ṣeyṛa li fil-'ešera lik 'âdah, *et les bijoux qui sont sur l'arbre* (Calotropis procera) *sont encore* (= *aussi*) *à toi,* Rhod. Ḍofâr p. 45, 3, 4. Dans ces exemples, le suffixe est neutre, 399 note 2. *Déjà:* عادُه جاء, *il vient d'arriver* Dṯ. Hât 'âduh, *donne encore*[1]). عادم

1) = Syr., Palest et Egypte كمان, qui n'est pas usité dans toute l'Arabie, où, dans le Sud, on peut dire, dans un certain sens كماه, Ḥḍr Gl. p. 665.

حَلَبُوهُ, *on l'a déjà trait* (le lait), *on vient de la traire,* Meissner M S O S V, II p. 120. Wahum ʿâdhum msauwîllu tartîb, *et ils avaient déjà fait un complot contre lui,* Rössler M S O S I p. 65, 4. En ʿOmân et dans le Nord, on dit aussi بعد + suffixe, *encore.* Weldi dwên yūblaṛ, baʿado mitḫattìnši, *mon fils sera bientôt nubile, il n'est pas encore circoncis,* R O p. 170, 6 = Ḥḍr et Dṯ waladi qarîb yibloṛ, ʿâduh ma hu ḫâtin (šîʾ).

ما-عاد ou لا-عاد, *ne-plus* ou *ne-pas encore* avec les suffixes, Ḥḍr Gloss. 665, Dṯ Gloss. s. v., v. d. Berg Ḥadhr p. 258, Pr. et Dict. Gloss. p. 416, Snouck M S p. 81, 16 d'en bas et note 1, Hartmann L L W p. 136, 16, Stumme T Gr. p. 139, Marçais G T p. 189, id. U I p. 190. Aussi ما عاد > مَعاد. Il correspond au syro-palest.-égypt. lissama, mais il peut, de même que lissa, être négatif sans ma comme réponse à une demande, p. e. akalt? *as-tu mangé?* rép. ʿâdu(a)h (lissa), *pas encore.*

En Omân, R O pp. 114, 208, 274, dans les dialectes septentrionaux, en Syrie et en Palestine, rarement en Egypte et jamais à l'ouest de là, عاد *avec la négation* conserve quelquefois sa conjugaison, Pr. et Dict. p. 416. Ma ʿâdit ʿam bitšatti, *il ne pleut plus,* Harfouch Drogman p. 211 en bas. Ma ʿâdet muṛàyyime, *le ciel n'est plus couvert,* ib. p. 212, 2. Ma ʿâd katàblak, *ne t'a-t-il plus écrit?* ib. p. 221, 11. ʿAṭeytak bałłâh inni mâ ʿodit abûqak, *je te donne l'assurance par Dieu que je ne te trahirai pas,* Musil A P III p. 397, 15. Ya ibni es-sâʿ el-ʿArab kullha teḥöbbak uent garm manîăʿ uma ʿatt aḫâf ʿaleyk, *mon fils! à présent tous les Bédouins t'aiment, et tu es, toi, un solide*

gaillard pour lequel je n'ai plus de crainte, récit de Ḥaurân. Wa la ᶜödtu ḏakartûna fard nôb, *et vous n'avez plus pensé à nous une seule fois*, Dalman PD p. 67, 7. Min êmta mă ᶜudtiś hunâk, *depuis quand n'es-tu plus là?* Bauer, Palăst. Arabisch p. 122. انا ما عاد اقعد بالمراح آلّي كانت حمدة بيه ولا عاد عيني تشوفه, *je ne resterai plus dans un campement où Ḥ a été, et mon œil ne le verra plus*, Wetzstein ZDMG XXII p. 80, 11, expliqué p. 142 par الخ ما عُدت تعود. وكلّما اردت تقوم تقع في الماء, *et toutes les fois que tu voudras te lever, tu retomberas dans l'eau*, Usâma p. 163, 10. اخذت تنمو حتى لم تعُد اثوابها تنطبق على طولها, *elle grandissait tellement, que ses habits n'allaient plus à sa taille*, en parlant d'une femme gigantesque, Journal en-Naṣîr (Liban), année II N° 67 p. 3, col. 4. La luṛah connaît aussi quelque chose d'analogue, comme ce vers de Hoḏayl. Wellh. N° 227 v. 6: اذا رمَونا بها عُدْنا نُدَهْدِيها, *lorsqu'ils nous l'auront jeté* (ou رمينا, ainsi trad. par W.), *nous l'enroulerons de nouveau*. ثمّ خرج المعترض .... العامَ المُقبِلَ مُعاوِدًا يغزوهم, *ensuite, el-M, l'année suivante, partit de nouveau en ṛazû contre eux*, ib. N° 143, 3 et s.. Cet emploi du verbe عاود pour indiquer la réitération d'une chose est fort commun dans les dialectes ḥaḏar du Nord et même en Afrique. Halḫûri Naᶜmat Ałła ḫaṭra kân haun yaᶜmel ḥàraki maᶜ rohbân had-dŭyûra, baᶜàtlu Emîr Ḥeydar Bû Ḥâlim uḫdûh ᶜala Qobroṣ uharab min Qobroṣ ᶜâwad uǵâʾ ᶜala mînat Ṭrâblos. *Ce prêtre NA était une fois ici faisant des intrigues avec les moines de ces couvents. L'émir Ḥ. envoya Abû*

Ḥ. (contre lui), *et on l'envoya en Chypre, mais il s'enfuit de nouveau de Chypre et vint au Port de Tripoli*, récit de Bilâd Bišarri, Liban. عاود chez Hartmann L L W p. 106. Pour l'Afrique, Hartmann L L W p. 136, 15, Stumme T Gr. § 179, Marçais G T pp. 184 note 3 et 189, id. U I p. 190.

Comme لا عاد > لَعاد > لَعَدْ, ce ما عاد peut aussi devenir معاد et مَعَدْ, par le fréquent emploi, v. le Gloss. s. v.. Aḥmed b. ᶜAlî el-Ḥamyarî dit dans une qaṣîdah:

امّا توَدّيني بلادي بالمَدَى وإلّا مَعَدْ باجي عليك ...[1]

Ou bien tu m'enverras dans mon pays avec un secours,
Ou bien je ne viendrai plus chez toi, ...

Chez v. d. Berg Le Hadhr. l'adverbe verbal معاد se rencontre souvent dans les lettres ḥaḍramites y rapportées, p. e. pp. 267, 5, 6 d'en bas; 271, 6 d'en bas; 274, 4 d'en bas; 288, 13; il y alterne avec لَعاد < لا عاد pp. 267, 8; 277, 12, et ce لعاد devient même العاد elᶜâd p. 273, 4, comme لحيث ib. p. 288, 6 d'en bas, *parce que*, > الحيث, ib. pp. 263, 8, 9, 10, 11, 12; 283, 5. Le même cas dans notre dialecte. Pour لا عاد > لعاد > لَعَدْ voyez le Glossaire.

Il y a dans le Nord un autre لعاد, où لَ est le لام التأكيد, Prov. et Dict. p. 197, Wetzstein Z D M G XXII p. 126, et qui, comme formation et sens, correspond au syrien لكان. C'est le même لَ + عاد que j'ai mentionné p. 1518. Qàllu el-ᶜaqîd: malăᶜûn el-wâldeyn, la ᶜâd

1) Mots incompréhensibles. Il se peut qu'il faille lire اذا تريد, *lorsque tu voudras*.

mant bâṛi el-aḥḏîye, weddak tefukk el-ṛàzu[1]). *Le chef de la razzia lui dit: „Maudits soient tes parents! Tu ne veux donc pas la restitution d'une part du butin; veux-tu rendre la razzia bredouille?*, récit de Ḥaurân. Ici paraphrasé par فاذًا ou لكان. Autre exemple 1363, 12. Aussi en ʿIrâq, Meissner N A G I p. 134. Dans la Djâzya de Bel p. 64 v. 11, il y a لعود ou انعود, avec Vorschlag, *peut-être que*, ib. p. 84, qui me paraît être de la même provenance.

114, 21: fim-baḥĕr. Que dans la *récitation* fim-baḥer fasse –⏑–, cela n'a rien d'étonnant, car alors on ne s'occupe pas du mètre, ou plutôt le mètre est offusqué. Mais le poète le connaît par intuition et il a certainement chantonné fim-baḥ-re en composant ce zâmil. Par contre, dans le *chant* de mes Daṯînois, cela devient –⏑ ⏑– fāl-bàḥar mìn etc., ce qui est exigé par le rythme de la mélodie. Je suis à présent de l'avis de M. Hartmann, ici p. 101, qu'il faut distinguer „entre le rythme de la langue et le rythme musical." Mais la question du mètre n'est pas par là élucidée. Le mètre arabe est basé sur *deux* principes: la *quantité* de la syllabe et l'*accent* du mot. Dire avec Stumme T T B L p. 24 et tant d'autres, que „la poésie arabe classique repose, comme on le sait, sur le principe de la quantité,

---

1) حَذِيّة est la *portion du butin qu'on rend* = عُقْلة; v. Hodeyl. Wellh. N° 155, 1 et le Comment. ad locum Z D M G 93 p. 425. C'est un mot très »classique". Est-ce que حذى est une variation phonétique de هدى? Sur عقلة = حذيّة, Wetzstein Z D M G XXII p. 96, note 22; et sur فكّ الغزو ib. p. 136

tandis que la poésie populaire montre, quant à la structure du vers, deux principes: elle est (comme l'ancienne) basée soit sur la quantité, soit sur l'accent", est tout à fait méconnaître l'*indoles* des mètres arabes. Stumme prétend même que toutes les chansons bédouines qu'il rapporte dans son livre suscité sont „quantitierend." Elles sont „quantitierend" et „accentuirend" en même temps. Il y a dans la poésie populaire du Nord des chansons où l'accent seul joue un rôle, le mètre étant presque toujours composé de spondées. L'accent est tantôt – –́, tantôt –́ –, comme dans les nombreuses قصايد السحجة que je possède ou dans les poésies rapportées par Rhodokanakis de Ḍofâr. Mais dans ce cas, le vers est construit de façon à ce que le mètre musical devienne –́ – –́ – etc, c'est-à-dire les mots conservant leur accent naturel. Voilà un des nombreux points sur lesquels je diffère de Stumme. Il me désapprouve dans la critique irritée et très injuste qu'il a faite de mon Daṯînah, G G A 1909 N° 11. J'espère revenir ailleurs sur la théorie de Stumme, qui me paraît erronée et de nature à fausser l'opinion de nos arabisants.

51.

115, 21: mŭṭahhar. On prononçait toujours mŭṭaḥḥar. Stumme me fait le compliment G G A 1909 N° 11 p. 887 que je n'entends jamais mal une consonne. Après avoir parlé l'arabe pendant presque 40 ans, il faut bien supposer que mon honorable confrère de Leipzig est dans le vrai. Et cependant j'avoue volontiers que souvent, bien souvent, je ne distingue pas s'il faut noter h ou ḥ. Cela n'a rien d'étonnant, car dans le Sud les deux sons se confondent; ma langue n'est pas nabatéenne, cf Ǵâḥiẓ K. el-Bayân, Caire II p. 3, 11, mais mon oreille n'est peut-être pas assez arabe. Je préfère pourtant y voir un affaiblissement de ح et une gutturalité plus forte de ه, comme ici قهر > قحر 362, 7, Ḥḍr 84, هجر < حجر, 1225. Hirsch a constaté le même fait pour le Ḥḍr, Reisen p. 53; ib. p. 188 حِينَن pour هَينَن[1]), Ǵez. p. 86, 20, et p. 262, 9 Haḍbe pour حَذْبة. J'ai rencontré la même difficulté dans le Ḥaurân, et je m'explique parfaitement que Wallin ait pu commettre des erreurs sur ce sujet, Wetzstein Z D M G XXII p. 160. Si cette confusion, ou plutôt fusion, des deux gutturales peut s'expliquer dans le Nord par l'influence persistante de l'araméen[2]), cet

---

1) Snouck, O S Festschrift Nöldeke I p. 104 n. 10, écrit aussi Ḥênin. Mes Ḥaḍramites m'ont assuré que c'est avec ه.

2) Lisez la jolie histoire dans de Goeje Histoire Khalifatus Omari

argument ne saurait être allégué pour le Sud. Dans la luṛah nous trouvons une certaine quantité de thèmes ou ح > ه, comme لكحس > لهس, L A VIII p. 94 en bas; مكلح > مكله, L A XVII p. 437; كحر > مهر, Qâm. seul II p. 191; √ حز et هز, Qâm. II p. 190 en haut, شهق > شكق, R M T A p. 445, et bien d'autres; cf. Socin Diw. III § 170 d. Cette gutturalité plus forte que d'ordinaire se retrouve également dans le mot اهل des inscriptions minéennes d'el-ʿÖla, où c'est écrit אחל, D H Müller E D A pp. 22, 34. Cela confirme la justesse de mon observation, et l'épigraphiste minéen n'était pas un savant.

115, 21: rûmiy̌eh wàqwileh. بندق رومي et بندق قوال sont deux espèces de fusils; pl. بنادق اقولة. Ceux-là sont de provenance européenne; ceux-ci sont faits dans le pays. La différence n'est pas dans l'ornementation, comme le dit Hein S A E IX p. 164 note 4 [1]), car قوال

II etc tirée du كتاب العيون p. 32, à propos de la prononciation d'un Nabatéen de ح comme ه et ع comme a. Cf. Brockelmann V G S S p. 126.

1) Cet ouvrage posthume de Hein est misérable. D H Müller a dû avoir beaucoup de peine à publier un salmigondis pareil, qui fourmille de fautes et où la traduction est aussi mauvaise que le texte. Aller directement de Vienne à el-Qiśn, avec le peu de connaissances en arabe de Hein, était insensé. De tous les volumes de S A E, celui-ci est le seul mauvais. Et relever le nombre des habitants et des maisons, sur le conseil de S. Ex. M. le chef de section le Dr. Karl Theodor von Inama-Sternegg, était le vrai moyen de se faire détester et emprisonner. Ce que le gouvernement turc n'a jamais pu faire, Hein voulait le tenter dans un pays absolument sauvage! Hein était un brave homme, un travailleur appliqué dont j'ai conservé un bon souvenir, mais مُش كلّ عُودة تصلح للقالودة, comme on dit dans le Sud.

indique la provenance du fusil, nous dirions la marque de fabrique. C'est tout ce que j'en sais.

116, 3: gèdaḥ ou gedâḥ. Sur جِدَح, voyez 1124 et s.; je ne sais d'où il vient. C'est un mot des Bédouins. Ceux du Yéman disent pourtant كِدَاح. Baṣûrna ṯamma kihâm kidâḥ, *nous y avons vu quantité de femmes mariées*, Ḥôgarîeh[1]). Fi arḍena mahâ'îf udiyâḥ kidâḥ, *dans notre pays il y a beaucoup de précipices et de montagnes escarpées*, Ḥôgarîeh[2]). جدح paraît être la forme primaire, parce que ج peut devenir ك par l'entremise de g, et c'est ainsi (g) que le ج est prononcé dans cette partie du Yéman, mais le ك ne devient pas ج dans le Sud. En mehri جِدْاح, 1125, est *dune*, Jahn MS p. 140, 4.

---

1) Observez بصَرنا, comme le class.. جَهْمَة, *femme mariée.*

2) مهياف, *précipice, flanc escarpé.* — ذاحة, *montagne escarpée où l'on ne peut monter.*

52.

117, 18: Ḥambali. De ل أَحَبّ, avec dégémination de la consonnance double, 446, cf. 341 et s., v. le Gloss., et la chute de l'a initial. Dans le Yéman, on dit ḥàbbali. Ce n'est qu'à la 1ère personne sing. qu'on dit ḥàmbali. Dans toutes les autres, c'est ḥamba-lêk, -lêna, -lêkum etc, où la préposition est إلى, 446, > ley, lê, même lî. On peut le traduire par *il vaut mieux*. Ḥambalêk-ḥambalêk, *veux-tu ...... ou bien ......?* La' ḥambalêna lesâfir, *non, il vaut mieux que nous partions.* Etraddeyt?-La'.-Ilhàm[1]) ʿadâk ḥambalêk tiǵâh ma toḥroǵ bàrraʿ. *As-tu déjeuné?—Non! — Avale vite ton déjeuner; c'est mieux pour toi avant que tu sortes dehors.* Il est assez curieux qu'on dise partout ḥambali, ḥabbali, ḥambaleyna, ḥabbaleyna, où l'a dans ba n'est certainement pas une voyelle adjuvante, mais la voyelle désinentielle primitive du mot, conservée à travers les temps. Elle est encore aussi conservée dans يا حَبَّذا, qu'on entend quelquefois dans le Nord, et dans حَبّما علينا, usité dans toute l'Arabie. Or, comme ḥabbali et (a)ḥabba mâ, proviennent certainement de أَحَبَّ, où la voyelle finale est demeurée a par attrac-

1) Ou ilhaf: لهف=لهم.



tion vocalique, à moins de le considérer comme l'accusatif exclamatif conservé dans ce mot, ne faut-il pas voir dans la vieille particule verbale حَبَّذَا la même chute de l'a initial et non pas le parfait حَبَّ? C'est ainsi que l'analysent les grammairiens arabes. Si c'est le parfait, je ne comprends pas qu'on puisse y voir un accusatif exclamatif. Reckendorf est plus prudent et S V § 127 il pense aussi à un substantif à l'accusatif exclamatif. Nöldeke Beiträge II p. 229 et ss y voit le parfait et la même construction que نِعْمَ الرَّجُلُ زَيْدٌ. Je crois que c'est une vieille cristallisation de يَا أَحَبَّذَا. Les exemples que Nöldeke, o et l. l., donne de حَبَّ ou حُبَّ, avec ou sans إِلَيَّ ou بِهَا, comme aussi dans les dialectes, ne me paraissent pas être de nature à statuer un *parfait*. L'arabe parlé existait de tout temps, et bien des locutions de la langue littéraire, qui à présent échappent à une analyse exacte, peuvent provenir des parlers populaires, à l'aide desquels l'analyse devient plus claire.

Notre ḥabba li > ḥambali a originairement aussi été une exclamation et a, *comme telle*, donné naissance au verbe تَحَنْبَلَ, taḥambal, *préférer*, 446 = تخيّر, avec la forme secondaire تَحَنْبَلَى. Itḥambalêtkum taʿṭinûn em-maṣâb, *je prefère que vous emportiez le blessé à la maison.* On dit, bien entendu, aussi hâḏa (a)ḥabb li min hâḏa; il n'y entre pas de sens exclamatif. On ne niera pas qu'il n'y ait dans la langue „classique" une foule de mots provenant des dialectes. Cela deviendra de plus en plus clair au fur et à mesure que les dialectes de l'Arabie nous seront connus. Les explications

des grammairiens arabes ne doivent pas constituer ***pour nous*** une vérité indiscutable. A présent, nous connaissons l'arabe bien mieux qu'eux, du moins sa structure.

117, 19: waś bâlih = باله < له أَبَى, expliqué, 118 n. 1, par سِيبَه < به أَسِي = به أَسِّى. Dans le chant, cela devient bâ-le-hel où l'h de له fait corps avec la syllabe suivante à voyelle initiale, 340, 660, 8, ce qui était également le cas dans la récitation. Le même cas, 43, 12 leyl hemberd; 45 note 2; 125, 11: usâʿa hal-ʿaṣĕr; 131, 20: wel-Ḥôṭa hal; 133, 20: yałła hal; ib. l. 14, 23: walla hân; 144, 10: ḫatâʾ harbaʿ; 149, 8: leyle-hel; 150, 3: mente-hel. Cf. La langue arabe et ses dialectes p. 47.

117, 21: ʿÂd expliqué par دَلْحِين, *à présent*, mais c'est plutôt *dejà.*

117, 21: lâḥ. لاح, *apparaître soudainement.* لاح عَلَي فلان, *un tel m'est apparu*, expliqué par بَصَرتَه جَرَع من هِنا, *je l'ai vu passer par ici.* Cf. 1157, 9. Barakât, neveu de Umbârak b. Maṭlib, cheykh des Ḥasanah (ʿAnazeh), pendant le pèlerinage de son oncle paternel, avait trouvé grâce devant sa jeune tante, qui voulait le posséder. Elle se présenta chez lui un certain soir, mais Barakât, ne voulant commettre une turpitude, lui dit: „Gûmi, rôḥi la ìġi ḥàda min el-ʿArab yiśûfik̇ hôn." Gâlètlu: ma weddi gûm[1]); ḥèna ma ilûḥĕlna (= يلوح لنا) hal-malâḥ kull sâʿa", *Ôte-toi d'ici, va-t'en afin que quelqu'un des Bédouins ne vienne pas à te voir ici! Elle*

1) < أقوم et ainsi toujours en Syrie après بدّي.

lui dit: „Je ne veux pas m'en aller: une pareille aubaine ne se présente pas à nous à chaque moment, et la continuation dans ma Festgabe p. 37, Rûṭat eš-Šâm.

لاحت لك Béd. et Ḥaurân = دارت لك, Ḥaḍarî, *as-tu compris? Lux tibi oboritur;* cf. L A III p. 422, 10 d'en bas; ce qui explique le ḥaḍramite لَوح > لُوح, *entendement*, Rhod. Ḍofâr p. 19, 14 et p. 138. على صغيرة تو ما لاح سنّه, (je soupire après) *une petite fille dont la dent n'est pas encore apparue* = elle est encore petite, Wetzstein dans Hartmann L L W pp. 236 et 238. Ibidem لاح بالمَحْرمة, *agiter le mouchoir.* Cependant لاح intransitif est plutôt rare en Syrie; dans le Sud, toujours intransitif. Un quatrain populaire syrien porte: حاجة تلوحي بغصينك طَهْري إنْحَنى, *C'est assez dandiner ta petite branche* (= ta svelte taille), *mon dos s'est courbé.* البَنْديرة تلوح, *le drapeau flotte*, Sud et partout. عند لَوحة الفجر, *à la première lueur de l'aube*, est une expression courante dans toute l'Arabie. Les Bédouins du Yéman: لُحْنا لعندكم ou نوّرنا لعندكم, *nous sommes arrivés chez vous à l'aube.* Ǵâtna az-zerqa al-lauwâḥe titbaš-raq bidmûᶜ eṛzâr, *la rapide jument alezane vint chez nous pleurant à chaudes larmes*, Musil A P III p. 445 en bas.

لوّح, *faire flotter, agiter* = لعلع. الريح يلوّح ou يلعلع البنديرة, *le vent fait flotter le drapeau*, Syrie, mais aussi dans le Sud, et dans toute l'Arabie. En Syrie, on dit même تَلْولَح. Musil A P III p. 432 donne ce raǵaz que je ramène à sa vraie teneur, --⏑- | --⏑- | -:

Laḥ-qal-ṛa-nam ḥâ-fi wa ʿar-yân
Śab-bin ya-lô-leḥ zê-ne lardân
Ya saʿ-de min yelfi ʿalêhom
Il rejoignit les moutons, nu-pieds et nu:
Un jeune homme qui laisse flotter les jolies manches.
Quel bonheur pour ceux chez qui il arrive!

لو لَوّلَح اَلدَبّوس فى ايدَه, *s'il brandit la massue dans sa main*, ib. p. 447, 9 d'en bas. Ṛanna ṣabi lauwaḥ el-bên ḫâṭru, *a chanté un jeune homme, dont l'esprit est agité par l'idée de la séparation,* Musil A P III p. 244 (mal transmis; le mètre doit être sarîʿ). *Sauter en selle* = شلب, ʿAnazeh, 904 n. 5. Il n'est pas sûr que ce soit originairement *briller*, Wetzstein Z D M G XXII p. 151 et s., Musil A P III p. 299, 4 d'en bas, comme dans les verbes apparentés لكلح, لمح[1], لمى; لألأ, لعلع et لمع, 1157, 9, 1257 en bas et le Glossaire. Tous usités dans le Sud, à l'exception de لكلح. شرْواله يلكلح على رجليه, *le pantalon lui flotte aux jambes*, Syrie. Mais aussi transitif: لَكْلِجْ الاواعي ou الصُحون, *nettoie les habits, rince les assiettes* etc, Syrie, et ainsi de toute chose qu'on nettoie dans l'eau en la remuant. شوف كيف يتْلَكْلج ادِصَرْ كيف يتلكلج المَصَرّ فى الماء = المحرمة فى المي, Syrie = Dt, *regarde comme le mouchoir ondule dans l'eau.* خدّامي تَيس انشلّه يتلكلج عندك, *mon domestique est un bouc (imbécile); il faut espérer qu'il se dégourdira chez toi*, Syrie.

---

1) لوّح est en ʿOmân = class. لمّح, *faire allusion à*, R O p. 323, 2, d'en bas, تلويحة, *observation*; w > m.

مُلَخْلَجٌ انسان, *un homme dégourdi, qui sait se remuer.*

J'ai dit que لاح est *peut-être* originairement *briller*, sens qu'on trouve dans les dictionnaires, à côté de *apparaître*, L A III p. 422. لاح, *apparaître*, appliqué à un corps céleste, est en même temps *briller*, cela est clair, mais لاح, se rapportant à une personne ou à un objet n'implique pas cette idée. Dans les exemples que je viens de citer de différents dialectes, l'idée de *mouvement* y est. L A l. l. dit: الاّح بالسيف ولوّح لمع به حركه, c'est-à-dire, il le fait briller en l'agitant, mais de cela il ne s'ensuit pas que لاح soit *remuer;* d'un autre côté, le sabre peut briller sans être agité, de même qu'on peut يلوح بالمحرمة, ou يلوّح بالبنديرة, sans que le mouchoir ou le drapeau brillent pour cela. En tout cas, *briller* comme sens primaire me paraît sujet à caution. Dans notre dialecte, لاح من الطريق est *dévier de la route, s'égarer,* où le mouvement est apparent. خَلَّيت لَوحة وما لقيته, *j'ai fait un tour, mais je ne l'ai pas trouvé* Dṯ. لَوحة, *détour,* R O § 112 = لاَيحة, ib. p. 411, 2 d'en bas. Si لَوحة dans la phrase raṣedûlu ʿala lôḥet gebel, *sie lauerten ihm bei einem Bergvorsprung auf,* Rössler M S O S I p. 73 en bas, provient de لوحة, *planche,* n'est pas très sûr; je ne le crois pas, car le sens de لاح est aussi = لوى, et مُلَتَّح, dans le śaḥḥi, est *en zig-zag,* B B R A S 1902 p. 271. Dans le Nord لَوحة est l'*apparition* d'une chose, comme dans les exemples cités plus haut.

117, 21: Le suffixe dans برّاقة = بارق ou بَرْق, et dans مُزُونه se rapporte à البلا. مُزْن, pl. مُزُون, مزان, 402 et

آمزان. Comme les éclairs sont toujours, dans le Sud, précurseurs de la pluie, le rapt de Šamᶜah aura aussi pour conséquence la guerre entre les deux tribus. Cf. 402, 7 d'en bas. Ǵassâs b. Murrah dit, Šuᶜarâ' en-Naṣr. I p. 251:

فإن أبيتم فاركبوها بما فيها من الفتنة ذات البروق

Dôᶜan a dit:

حيّى لهم عندي سوى والّا سرف
ما طلعت الأمزان ورخّت بالخصيب

Qu'ils soient les bienvenus chez moi! (Si le venant) [*vient tout droit chez moi ou s'il s'est égaré,*
(*Au*)*tant que les nuages se lèvent et versent leur eau* [*fertilisante!*

Dans notre dialecte, مزن est collectif, puisqu'il y a مزنة, pl. مزنات, *nuage de pluie,* également dans le Neǵd du Nord, où مزن et مزنة. Chez les Bédouins d'Egypte, j'ai entendu مزن comme nom. unit. De Hartmann L L W p. 195 N° 75 et de Stumme T T B L v. 237 il n'appert pas bien si مزن est, ou non, collectif. Dans le Yéman, cela n'est pas le cas, et مزن y est une *pluie torrentielle,* presque une *trombe de pluie,* comme cela arrive si souvent dans les montagnes du Sud; ce n'y est pas le nuage même: المزن ينزل من السحاب, *l'averse torrentielle vient des nuages,* me dit un Ḥôǵarite. Le verbe مزن, *s'enfuir,*

1) يرخي على الارض, *il pleut,* sc. المطر. المطر دلّى يرخي طول اليوم, *la pluie continuait de tomber toute la journée.*

s'éloigner, L A XVII p. 293, n'est pas inconnu chez les Bédouins de Daṯînah, d'après ce qu'on m'a assuré, mais je ne l'ai pas entendu dans mes conversations, ni trouvé dans mes textes.

117, 22: tiǵirǵir. C'est pour titǵirǵir, mais جرجر est aussi usité avec le même sens. جِرْجِرْ, sc. عمْرك ou بِعمرك, *ôte-toi de là, retire-toi* = جُرّ عمرك. لا تجرجِر من القتْل ou من الحرب, *ne te retire pas de la guerre, ne t'esquive pas de la guerre*, il faut y prendre part, 337 d. l. — ʿâd śi = la ʿâd śi.

117, 23: laḥdah. لَحْد, pl. لُحُود, est une excavation longitudinale dans le côté qui est tourné vers Mekka dans la tombe, et c'est là que le mort est placé: لَحْد.

Devant le laḥd on met des pierres et l'on comble la fosse. La même définition dans les dictionnaires, Lane s. v.. Dans S A E VI (Soqoṭri-texte) N° 416, il y a une description du laḥd qui confirme cette définition: *Lorsqu'un homme meurt, une tombe spacieuse* (qaber raḥab) *est creusée, et à sa partie inférieure il est fait une excavation étroite* (láḥad k(y)ófid), *et l'excavation est évasee en bas de la tombe, à une profondeur d'un empan. On y apporte du sable de la mer qu'on répand dans l'excavation* (laḥad), *et l'on met le mort dans l'excavation* (beláḥad). *On apporte sept larges pierres* (ébehon ráḥabéten) *qui ont une longueur de 2½ empans, et l'on couvre le* laḥad. *On met de l'eau dans la terre, et cette terre mouillée est mise sur ces pierres et y répandue. Cela est* méṭfel, le dual meṭfíli

et le plur. métfol[1]). رَمْسٌ مُلْحَد, Mo'all. Ṭarafah V. 71, est une *tombe* avec cette *niche latérale*[2]). Boḫ. II p. 92: سُمِّي اللَّحْدَ لأَنَّهُ فِي نَاحِيَةٍ, *Elle est appelée* laḥd, *parce qu'elle est dans un côte de la fosse,* et cf. Traduction I p. 433 note, où l'explication de Houdas n'est pas exacte. Ce qu'el-Boḫârî ajoute après: ولو كان مستقيما كان ضريحا n'est pas rendu bien exactement non plus par „quand l'excavation est à parois verticales, elle prend le nom de ḍarîḥ." Boḫârî veut dire que, quand la fosse n'a pas le laḥd, elle est appelée ḍarîḥ, car les parois d'une fosse sont toujours verticales, ce me semble. Du reste, el-Oasṭallânî II p. 441 en bas est ici très explicite, de même que L A s. v.. Dans ce chapitre et les suivants Boḫârî nous donne une idée exacte de la façon d'enterrer au temps du Prophète, et c'est ainsi qu'on enterre encore aujourd'hui dans le Sud. Voyez à présent I Sa'd II, ıı p. ٧٣ et s, cf. ib. p. 34 et s.

Nous lisons I. Sa'd IV ı p. 21: فلمّا انتهوا (بنو هاشم) الى اللحد ازدحموا عليه ... وكانوا هم الذين نزلوا في حُفْرَته ودلّوه في اللحد, *et lorsque les B. H. arrivèrent à la fosse, ils s'y massèrent.... et ce fut eux qui descendirent dans sa fosse et descendirent le corps d'el-'Abbâs b. 'Abd. el-*

---

1) D H Müller croit que ce metfel est le nom du لحد, puisqu'à la ligne 13 il le traduit par *Höhlung.* Ce sont les pierres couvertes de ce *gâchis de terre* qui sont ainsi appelées, de طفل, Ḥdr. Gloss. s. v., طفال: cf. טפל.

2) La traduction de L. Abel, Die Sieben Mu'all., p. 142, »Seitwärts gehöhltes Grab," n'est donc pas inacceptable et ne mérite pas la réplique de G. Jacob, Studien in Arab. Dichtern I p. 66, où le »Seitengrab in einem älteren Grab" de celui-ci est moins bon.

Muṭṭalib dans le laḥd. Déjà ici, au commencement de ce passage, لحد paraît désigner toute la *fosse*. Cela est le cas dans les temps postérieurs, *pars pro toto*, et c'est ainsi dans la description 1295. Classiquement, c'est aussi *côté*, 1151, 14. Aujourd'hui لحد est même la *dalle* qu'on met dans la fosse pour couvrir le corps, voyez Lane Manners éd. allem. III p. 159 et planche 59.

Ya min daḫal taḥt el-laḥûd
Śâf eś-śawâreb kêf takûd
Ô toi qui es entré sous les dalles sépulcrales
Et qui as vu la moustache comme elles ......[1])

Musil A P III p 431, 4: –⏑– [–⏑–. Ibid. p. 434, 15, Musil traduit leḥûd par *fosse*, au singulier, mais il faut y lire el-laḥ-de maqṣûr, et le texte y est mal fixé; le mètre en est –⏑– | –⏑– | –. Ibid. p. 445, 5: telqi ᶜeddati mâ bên leḥdêni, *tu trouveras mes armes entre les deux dalles dans ma fosse*. Ibid. p. 443, 8: Baḥḥâś el-qabr sauwîh elḥûd elḥûd, *fossoyeur, fais la fosse en mettant dalle à côté de dalle.*

Naṭaḥni yôme ᶜêd alla uil-ḥadd
Umin baᶜ-dil-meṯamman lâbi-sil-ḥadd
U min lak fi luḥû-dil-qab-re tatḥadd[2])
Il me rencontra le jour de la Fête de Dieu et le [dimanche,
Et après le costume précieux, il portait les habits [de deuil,

1) takûd est traduit par »er aussieht"; je ne connais pas ce sens; cf. Socin Diw. III p. 308 s. v.. كاد, et كدّ, كدح, كداه, ma Festgabe Gloss. s. v..

2) J'ai corrigé le texte fautif. Le savant auteur m'excusera de lire son charmant ouvrage avec les lunettes du philologue.

Et qui as-tu donc dans la tombe pour que tu sois
[en deuil?

Dans une note l'auteur, Dalman P D p. 67 N° 7 ajoute: laḥd, pl. leḥûd, s'appellent les pierres qui sont placées dans la fosse autour et sur le mort enterré sans bière. لحد, a, *enterrer*, Lieb. v. Amas p. 122 avec la note de Wetzstein p. 123, mais dans le Sud, c'est uniquement *creuser le* laḥd dans la fosse.

Ce لَحْد, dans son sens original de *niche latérale dans la fosse*, doit bien, comme toute chose, avoir sa raison d'être. Cette pratique est sans doute ancienne. Lorsque le tombeau est grand et pour plusieurs personnes, chacun a son laḥd. Dans les nombreux puits funéraires que j'ai explorés sur la côte phénicienne, dont deux étaient absolument intacts[1]), il y avait des *loculi* où les morts avaient été enterrés avec quantité de verreries de toutes sortes[2]). C'est la même idée que les *loculi* dans les catacombes, les גמחין des inscriptions palmyrènes. Dans les montagnes du Yéman, on construit encore des catacombes dans le flanc de la montagne avec les loculi لُحُود qu'on bouche avec une *dalle*, صَلَلَة, pl. صلال. Le nom de ce *cimetière* est مَجَنَّة, tandis que مَقْبَرة est le *cimetière* où les tombeaux sont sous terre. Or, ces *loculi* sont plutôt

1) Comme celui de Qalʿat Šamʿah, à quelques heures de Tyr.

2) J'en ai fait don, en 1878, au musée du Louvre et à celui de Stockholm. Ces puits funéraires sont une espèce de silo sépulcral, et qui sait si le babyl. šîlu, K A T³ p. 636 n. 5, n'est pas l'origine du mot *silo*, qu'on fait ordinairement venir de σιρός (vulg. [illegible]), σειρός, de même sens?

une habitude continuée du lahd, et non pas le contraire. Je suis bien tenté de lancer une hypothèse à propos de ce lahd où les conceptions de l'outre-tombe des Babyloniens avec leur Arallu et les Hébreux avec leur Chéôl entreraient en jeu, mais Stumme m'a publiquement blâmé, GGA 1909 p. 886, de ce que je m'occupe, dans mes recherches philologiques, de la mythologie, que je préfère cette fois le laisser dans le cercle limité de ses aspirations. Pourtant, c'est justement la mythologie orientale qui nous donne la clef de toutes les conceptions orientales. La laisser de côté serait un crime envers la science. Ce crime, je ne le commettrai jamais, malgré les protestations de Stumme. Heureusement, il y a d'autres confrères qui pensent comme moi.

117, 24: tefûha. تَفُو est interjection avec l'accusatif de l'objet. فسد est ici verbe.

117, 26: yalweymâh. لُوَيم, dim. de لَوم. Sur la forme diminutive et exclamative يا — آهْ ou وا — آهْ, voyez 400 et Barth ZDMG 46 p. 706, Ḥḍr p. 498, 3 d'en bas. Yâ rabbâh, *ô Seigneur!* Rhod. Ḍofâr p. 68, 1. Ya yubbâh *ô petit père!* Hartmann ZDMG 51 p. 200 note 1. Wâʿandi, *à moi!* 371, 9 d'en bas. Cf. Socin Diw. III p. 320 sub. وا. Lidzbarski Ephem. II p. 6 est particulièrement intéressant au point de vue comparatif. Sur lûwam < لَوّم, voyez 346, Delitzsch Ass. Gr. § 40.

117, 27: diyisil = diyisî el, = -⏑-, cf ma Festgabe p. 55 note 1. Sur سا, يسي = سوّى, يسوّى, *faire*, Arabica V p. 296 et ici Gloss. s. v.. Brockelmann VGSS p. 263 veut que de yesûwûn (= yesuwwûn) on ait fait, par haplologie, yesûn, et ensuite les autres per-

sonnes et le parfait سا, سيت etc. Cela se pourrait, mais un afʿal ne serait pas non plus impossible, 1313.

117, 29: ḥabb. Il y a ici un jeu de mots, car حَبّ est aussi le *plomb* dont on fait une *balle*, حَبّة, 871, et dans presque tous les dialectes, 520, 7 d'en bas, Hartmann L L W p. 94, et *souche*, *origine*, 1228, comme nous disons c'est une mauvaise graine=de mauvaises gens.

117, 30: tisʿarûneh. سعر, a, ou سعّر, *vendre* à qqn على احد, et *acheter* من احد, parce que c'est véritablement *faire le prix*, سَعْر, pl. اسعار, mais تسعّر et استعر, *acheter* seulement. ساعر, *aller à la foire*, R O § 293. مساعرة, *commerce*, ib. p. 132, 5 d'en bas. سَعْر (cl. سعْر) est usité dans toute l'Arabie, Wetzstein Z D M G XXII p. 141. Dans le Sud, ce verbe ne s'applique qu'au *prix des céréales*. Cela est important à noter, car שְׁעָרִים, Genèse 26, 12, se rapporte également à l'agriculture. Fraenkel F W p. 189 veut que سعْر, *taxe*, provienne de l'araméen. Je crois plutôt que c'est un vieux mot cultural sémitique, dont l'étymologie est encore inconnue. Cf. Ges.-Buhl. p. 847. سعر aussi *attiser le feu* avec le مسْعار ou محْماش, en soulevant le bois trop tassé. Au fig. محْماش الحرب = مسْعار الحرب, ou مشقاص 640, 3 d'en bas, Arabica III p. 35, note, V p. 249 n. et s.

53.

119, 15: ḫazeyn = خزاين. Sur la forme v. 519 et s.

119, 19: yiłâmid = يضامد où ض > ł, 674, note, 1189 et ss., Brockelmann V G S S I p. 132, 162 φ, et د > ḋ, c'est-à-dire un d emphatique, ce qui est bien la même prononciation vulgaire de ض, mais non celle du ض classique[1]). Brockelmann rend mon yiḋboḫûn 57, 10 par yiḍboḫûn, o. l. p. 1632, ce qui n'est pas exact, car cela, selon sa transcription, serait يضبخون, tandis qu'ici ṭ > ḋ, comme t > d. J'ai commis, Ḥḍr p. 638, 4 d'en bas, la même faute, n'ayant pu exprimer autrement en arabe l'emphaticité du d[2]). Sur ضمد, v. Ḥḍr Gloss. s. v.. Cf. le babyl. ṣamâdu, *festbinden*, *anschirren*, Delitzsch H W B p. 570; ṣimdu, *bandage*, Winckler Gesetze Hammurabis p. 110, et *attelage*, Zimmern V G S S p. 31. Les thèmes صم et ضم sont congénères, 632, 803, Zimmern o. l. p. 14. ضمادة, *fichu* pour la tête, 764 note, 804, dans toute l'Arabie, = Syr. كفية. J'ai déjà, Ḥḍr p. 639, exprimé mon étonnement que ce verbe ne figure

---

1) Cf. لمظ 674 note et les rapprochements y cités.

2) Lorsque ṭ devient d, l'emphaticité est conservée: ḥeyḋ < حَيط, *jardin clos*, 145 n. 6, mais ḥeyd = حَيد, *montagne.*

pas dans les parlers du Nord comme terme technique agricole, du moment que dans tout le Sud il est fort commun, de même qu'en assyrien. Dans le Nord, je ne connais que le sens figuré *être uni à:* Gâlìlha: ḫasrân killmen yeteḍommed bîk̄en, *il lui dit: Celui qui se joint à vous, fait une perte,* Meissner N A G I p. 38, 18 et rectifié par Weissbach Z D M G p. 945. Ex. de ضمد, u, *atteler les bœufs à la charrue,* 639 note 3; v. le Gloss.

Em-Heyṯamî veut dire qu'il ne fait aucun cas de ceux qui ne se joignent pas à lui dans la guerre qu'il a déclarée aux Ḥasanah, ذي لا يضامد معي في الحرب. De même que dans le ضَمْد l'une bête est le ضَمِيد de l'autre, son *conjoint,* de même dans la guerre, les contribules sont conjoints: يضامد معه في العمل, il est lié avec lui, comme les bœufs le sont dans le labourage. Cette phrase qui, prise au vocabulaire agricole, s'adapte au figuré aux choses de la guerre, est une preuve que les tribus bédouines méridionales s'occupent aussi d'agriculture. Elle renferme à elle seule, un petit brin d'histoire et montre la différence fondamentale qu'il y a entre les tribus bédouines du Sud et celles du Nord.

119, 19: ʿänâdi < عنادي, sur فعال comme les autres mots qui signifient *vis-à-vis, à côté de,* etc. Le verbe عند a été traité Ḥḍr p. 166 et ss. et ib. Gloss. p. 664, d'où il ressort comment il a pu devenir un ضدّ, K. el-Aḍdâd p. 187. عاند, *se révolter contre,* Hartmann L L W p. 117, 4 propr. *se mettre à côté de* ou *en face de,* et par conséquent *être l'émule de qqn* dans un sens bon ou mauvais.

نسكن فى (1 جوّ ٱلسما ونْعانِد ٱلأرْوى

J'habite l'espace du ciel et je rivalise avec le mouflon.
Marçais Gr. Tl. p. 211, 2: – – ᵕ – | – ᵕ – || – – ᵕ – | – –

تعاند, *se disputer,* Sud et Nord; et Sud, *être vis-à-vis.* Weissbach Irâḳ. Arab. p. 131, 13. El-ᶜâqil Sâlmîn Aḥmed el-Bû'bakr sâkin ᶜanâdah fi Ḥuṣn Ḍimrah, *le ᶜâqil S., fils d'Aḥmed, fils d'Abu Bakr, habite près de lui au Ḥ. Ḍ.,* ᶜAzzânî (des Banyar).

120, 1: ᶜağibtu. عجب على, *trouver joli, avoir plaisir à.* ما عجبت على هذا المكان الناس متوكّرين علينا فى التحيد, *je ne suis pas enchanté de cet endroit: les gens sont nichés en embuscade contre nous dans la montagne,* me dit un Daṯînois lorsque j'étais en route pour ᶜAzzân. انا عاجب على هذا النينو (2, *je trouve ce bambin gentil,* Laḥiğ. Cet emploi ne s'écarte pas beaucoup de celui de עגב על, *aimer* avec un sens spécial, Ges.-Buhl. s. v.[3]) عجب ب, *aimer,* Dṯ, Ḥḍr, Ḍofâr, Rhod. II Gloss. s. v., Mehri, Jahn M S p. 62, 1 et Šḫaurî, S A E VII p. 122, 24, 156, 4. En ᶜOmân, il y a un adverbe عجب que R O p. 125 traduit par *nun, wohl, doch,* et Rössler M S O S I p, 59, 1, 70, 15, ib. III, p. 8, 11 par *nun;* > عَبْ, R O p. 125. Nöldeke W Z K M IX p. 4 le compare avec عجايب.

120, 1: ɫôᶜ. Jamais je n'ai entendu ce mot prononcé autrement qu'avec l emphatique (ɫ), et c'est pour cela

---

1) Où فى est bref.

2) En Syrie et en Palestine nûnu et ninni, Littmann N A V P p. 56, note 1.

3) Où عجب est traduit par *bewundern,* au lieu de *wundern.*

que je croyais que c'était pour ضوع, 8, 16; 1191 et Ḥḍr Gloss. p. 589, 15. Mais je m'étais trompé. Dans le verset qui vient après le second hémistiche de la qaṣîdah de Dôᶜan citée p. 660, je lis:

قُلْ له مِرسَّل من سِنان القَبْيَلة   فى ٱلعَسْكرة جالِس معا لوعَ ٱلنِمار

Dis-lui (que tù es) *envoye de la part du chef des* [*tribus*,
Qui se trouve dans son camp avec les braves guerriers.

C'est ainsi que Dôᶜan l'a lui-même écrit; je croyais que c'était le ʇ < ض et qù'on écrit également ainsi. Le mot se rencontre ici 8, 16: بَيت سبعة لوع, *je veux sept hommes*; 37, 20: لوع عمّي, *mes contribules*; 41, 12 لى دحج اللوع, *qui a frappe les garçons*; 43, 8: اللوع نى فى الفريقة, *les gens qui sont dans la couverture.*

Comme il n'a pas de singulier, il faut le considérer comme collectif. Il correspond à ولد, *enfant, jeune-homme*, ولد عمّ, *cousin*, اولاد عمّ, *contribules.* L'origine m'en resta longtemps énigmatique, jusqu'à ce que j'eusse approfondi les parlers du Yéman. Là on dit لوع sans emphaticité. Ce n'y est plus un collectif, mais un singulier, avec le pl. الواع, *petit* de toute chose; ألْوَع, *plus petit.* لا تبعَد هذي الشجرة عادَها لَوع (lawĕᶜ), *n'enlevez pas cet arbre, il est encore petit*, Hôgarîeh. Hâḏal-bustân ᶜâdahu lawĕᶜ, *ce jardin est encore petit.* Hâḏil-ᶜusâna[1]) alwaᶜ min hâḏîk, *cette chatte est plus petite que celle-là*, Bédouin du pays de Qobeytah, province d'el-Ḥôgarîeh.

---

1) عُسان, pl. أعسنة, *chat*; ة —, *chatte*, Bédouins du pays de Qobeyṭah à 10 h. au N. O. de Laḥiǵ; mot particulier de ce pays-là.

ʿAkâbîr[1]) belâdena alwâʿ, *les souris de notre pays sont petites.* Ce لوع n'est qu'une métathèse de عول, *famille, membres d'une famille.* Son origine n'est pas complètement offusqué dans le collectif, à l'Est du Yéman; mais, dans le Yéman, son emploi comme singulier et élatif ne rappelle en rien sa provenance.

120, 2: ḥamma. Ḥḍr Gl. j'ai fait figurer حمّا, *lorsque,* sous حم, ce qui est bien mal à propos. Cette conjonction est composée de حَلْ et ما 465, 1174; ce n'est pas حال et ما, si commun dans le Nord, mais non dans le Sud, 1174, note 1. Maintenant, Stumme, dans sa critique de Daṯînah II, G G A 1909, p. 885 note 6, dit: „L. analysirt 1465, 18 ḥámma ganz richtig als حين + ما." On n'a qu'à lire 465, 18 pour se persuader que je ne dis pas du tout cela, mais je *compare* seulement لا avec حين, comme sens. حمّا = حين ما est autre chose que حين ما > حمّا; la première formule est seule bonne, 1454 n.. Ḥîn mâ = ḥâl mâ, *lorsque,* dans tout le Yéman. Souvent j'ai entendu des habitants de Bilâd es-Salu, dans le Ḥôgarîeh, dire ḥîna konna etc, *lorsque nous étions,* et l'homme ḥôgarite que j'ai devant moi en ce moment-ci prononce également ḥîna[2]).

---

1) Sing. عكْبار, *souris.* C'est surtout un mot bédouin du Yéman = فار des Ḥaḍar. C'est l'hébreu-araméen עַכְבָּר, *souris.* L A VI 278 en bas ne donne que le pluriel: العكابر الذكور من اليرابيع. Dans le Yéman عكبر comprend la *souris* des maisons et la *souris* des champs.

2) Je recommande ce ḥîna à la bienveillance de notre grand politicien M. le prof. M. Hartmann, qui a douté de ce que j'ai rapporté Arabica I p. 56 à propos de tilka. Il doutera alors aussi du yâ

120, **2**: teḍułłi = تصلّى où ł est à cause du ص, 51 note 4.

120 2: terâśiḫ. رشخ, a, Ḥḍr Gloss. s. v., ici 1341. عيد عاشور الاوادم يشلّون الماء بالمغارف ويرشّخون به بنى آدم ويقولون

يا عاشورْ عرّ السّنة تدور يا عاشورْ بالماء والبُخور

A la fête de ʿAśûrâʾ, le monde prend de l'eau dans des bols et la jette sur les personnes en disant (à Aden):

Ô ʿÂśûrâʾ! Laisse l'année évolutionner!

Ô ʿÂśûrâʾ! (donne-nous) *de l'eau et de l'encens!*

رَشّخونا المتصوّرين (= المتنكّرين) بالحصم وهو من النورة لو وقع المطر با يقع خَرَق, *les personnes travesties nous jetèrent des cailloux, qui étaient faits de chaux, et si la pluie tombe, ce sera de la boue*, me racontèrent mes Daṯînois

---

nâśedan ʿanni, ana ʿanka nâśed de Musil A P III p. 385, mais il aurait tort; cf aussi Littmann Z A 21 p. 52. *Dans certaines contrées du Yéman, les désinences vocaliques sont encore en pleine floraison.* Je ne rapporte rien que je n'ai pas entendu et lorsque je dis une chose, c'est que je crois en être sûr.

1) On brûle l'encens dans les maisons. L'*eau* et l'*encens* sont ici accouplés, et ce dicton doit remonter bien haut, aux temps que le بَخور était un grand article d'exportation pour le Sud. Il est intéressant qu'on le chante justement à cette fête. La fête de ʿÂśûrâʾ correspond au Carnaval babylonien et au Nûrûz persan, Prov. et Dict. p. 177; elle est encore célébrée partout dans les pays arabes; voyez l'intéressant ouvrage de Doutté, Magie et Religion, p. 496 et ss. Cf. H. Winckler A S O p. 95 et ss. et I. Saʿd I ɪ p. 17, où l'on trouvera peut-être l'explication de l'eau. عاشور est la forme sudarabique: لا قد خرج عاشور با يدخل صفر, *lorsque ʿâśûr finit, ṣafar commence*; dans la grande qaṣîdah de Maʿǵar, poète des Faḍli. Avec ʿÂśûr commence donc un nouveau mois, ce qui cadre avec l'hypothèse de Winckler o. l. p. 98. Effectivement, après ʿÂśûr commence pour les *Bédouins* du Sud le mois de ʿAḏâr.

après une bataille aux confetti à Nice. رشخه برجله, *il lui donna un coup de pied*, Ḥôǵarîeh. رشخه بالما, *il l'aspergea d'eau* = طرش, u. Ce thème manque tout-à-fait dans nos dictionnaires, mais son synonyme رشق s'y trouve, usité également en Syrie. الّي بيته من قزاز لا يراشق بالاحجار, *celui dont la maison est en verre, ne jette pas de pierres* (sur les autres), Tallquist Arab. Sprichw. N° 15, où راشق est exactement le راشخ ب de notre texte. Tous les verbes qui signifient *jeter* se construisent, surtout dans le Sud, avec ب de l'objet avec lequel on jette. رشح, رشخ et رشق sont des verbes amplifiés de رش.

54.

Déjà deux ans après le drame de Śamʿah, cette poésie me fut récitée par des hommes qui venaient directement de Mârib à Aden. Ils connaissaient aussi très bien tous les détails de cette émouvante histoire.

121 6: šûwâʿatiš. شوّع 648/9; 719 et s.. Tous les mots de ce thème شوع sont du domaine de la langue bédouine, aussi dans le Yéman. Le ḥaḍarî yémanite appelle „les garçons d'honneur" مُروِّح, pl. مَراوِحة [1]), = فوارد chez Musil A P III p. 196, et celle qui coiffe et pare la fiancée مُخَنْجِرة [2]) = ضَبِحة 771, la *νυμφώτρια* des Grecs.

121, 7: âwet. أوى, *s'en aller*, *partir*, *rentrer à la maison*, *faire halte*, *prendre quartier*.

121, 7: qaṣal. Sur قَصْلة voyez 435 note 1, 1310 et ss; فُعْلة, forme préférée en Ḥḍr, est plus exact que فَعْلة (قَصْلة). قصل, = عصب, عكف, *lier* les cheveux avec le قَصال, < قصال, pl. أقْصلة, Ḥḍr Gl. s. v.. Ce mot est sans doute le babyl. qiṣru, *nœud*, 1312. Faut-il l'identifier

1) Sur le pluriel, voyez 1454.

2) خنجرت الشعر, *elle a coiffé la tête*, Yéman.

avec l'éthiop. ቀጸለ, *corona, diadema*, dont ተቀጸለ est peut-être dénominatif? قصر et قصل sont des amplifications de قص, mais je ne vois pas trop comment on pourra combiner cela avec notre قُصْلة. Pour ቀጸለ, cette étymologie serait plus acceptable, car la couronne était peut-être à l'origine une branche coupée, une *feuille* ቈጽል ou quelque chose d'analogue. Le babyl. qaṣâru, *lier*, Del. H W B p. 590, éth. ቈጸረ, offre une étymologie plus acceptable avec permutation des sonores. La *chevelure courte*, à l'instar de celle des Arabes citadins et des Européens, est شَعْر, cf L A XVII p. 106. Dans le Yéman, قُصْلة est *gourdin*, pl. قصال = صميل. شكخته بالقُصْلة, *j'ai jeté le gourdin sur lui*, avec le dénominatif قصل, u, *frapper avec le gourdin.*

121, 8: Qarn em-Meǵalî est le même que Q. bir ʿAśśâl, Arabica IV p. 30/1.

121, 9: ʿaddât. عدّة, *un paiement*, propr. subst. de عدّ, *compter l'argent;* v. 445, 4 d'en bas.

55.

122, 8: yâ mâ. Sur يا ما v. Prov. et Dict. p. 28. On voit donc que le verbe peut aussi être à l'imparfait, mais cela est plus rare. يا ما جمعت راسَين على فَرْد مخدّة *que de fois j'ai réuni deux têtes sur un seul coussin*, Lieb. v. Amasia p. 88, 2 d'en bas.

122, 8: taqtal est ici pour تُقْتَل, passif. Le passif est encore très vivant dans les dialectes du Sud, ainsi que j'ai déjà relevé Arabica III p. 79 et il s'entend souvent aussi dans ceux du Nord et des Ḥaḍar. Brockelmann V G S S p. 537, où l'auteur a oublié ce que je dis dans mes Arabica III l. l.. Ce que mon savant confrère dit p. 538 *β* de la *vocalisation passive* de certains verbes du dialecte syrien n'est pas là à sa place et ne se limite nullement à ce dialecte-là. Les exemples qu'il y cite, tirés de mes Prov. et Dict. sont des فَعِل > فِعِل > فُعِل. Je ne crois pas, avec Littmann, o. l. p. 538 note, que cet u soit „explicable par l'effet de la consonne", mais simplement par la permutation constante de u et i, quoique quelquefois elle a pu y contribuer, comme dans wuṣil < وُصِل, parce que l'imparfait est يِصِل[1]), Prov. et Dict. p. 60

1) Mais dans d'autres dialectes waṣal, yaṣal, Rhod. Ḍofâr II p. 162 note 5.

et s, Barth. Z D M G 48 p. 3, ma Festgabe p. 94 et la critique de Littmann D L Z 1909 N° 49 p. 3097.

122, 8: wuḥûš. وَحْش a ici le même sens figuré que les noms d'animaux mentionnés 1239 s., 1469.

122, 9: yâḥrab. حرب, *ne pas être cultivé* (champs), *être en friche*, Ḥḍr Gloss. p. 550. احترب, *devenir inculte.* Je me demande si ce verbe n'est pas une amplification de حرّ, *être chaud*, 572; 635 note. Dans le Nord, حرب est *brûler* intr. et حرّب, *brûler*, tr., et se dit du *vent d'est*, شلوق, شَرْقي ou شَرْقيّة, qui *brûle la verdure*, زرْع، Musil A P III p. 4, 19. Un *champ inculte* est جِرْبة حارِب ou صالب (jamais ة–), 1313 note, et le terrain est حَرِب ou حَراب = صَلَب ou صَلاب, Ḥḍr p. 550. Ce terme n'est pas connu dans le Yéman. Les Yémanites me disaient au lieu de cela حَرِم et خَرِب, mais je ne veux pas par là dire que حرم soit *ici* une variation consonnantique de حرب, et le yémanite جربة خارِب est un *champ dévasté* par le sêl et ne correspond pas à جربة حارِب. J'ai déjà comparé حرب à l'hébr. חרב, Ḥḍr p. 294, dont le sens primaire n'est pas sans doute *sécher*, mais doit se rapporter à la *chaleur*. Une terre est حارِب parce que le soleil sèche tout, et la culture devient par là impossible. Le classique حَرِبَ, *être en colère*, I. Sa'd I p. 152, 22, = احترّ, très usité dans les dialectes, cf. 635 note, renferme encore cette idée. Ges.-Buhl admet trois thèmes חרב dont I et III sont certainement notre حرب, et je crois aussi,

en partie, II, mais je ne sais si حرب et خرب sont parents. Le nom de Sînaï-Ḥôreb provient peut-être de حارب, *inculte*, plutôt que de חרב = خرب, comme le pense Paul Haupt [1]). Hommel A A p. 158 en bas le traduit par *sécheur*, mais חֹרֵב, d'après moi, ne peut être transitif en hébreu. C'est plutôt le *sec*, l'*inculte*, peut-être aussi le *brûle*, le Mont Pelé, avec lequel Haupt le compare justement, o. et l. l.

1) The burning bush and the origin of Judaism, Proc. Am. Phil. Soc. Vol. XLVIII: N° 193 p. 364 note 37.

56.

Cette „qaṣîdah" et la suivante furent d'abord écrites par mon secrétaire arabe d'Aden, 163 note, sous la dictée de l'auteur. Mais sa copie fourmillait de fautes, car il n'y avait rien compris. Cela prouve qu'il ne faut jamais se fier aux Arabes des villes, qui ne savent jamais la langue des Bédouins. On ne doit avoir recours qu'à ses propres lumières, et le travail personnel doit former la seule base. Les Yémanites que j'ai autour de moi en rédigeant ces commentaires ne comprennent pas grand' chose à ces poésies. La récitation et le chant de ces morceaux sont de la bouche même de l'auteur.

123, 8: nabśah. نَبْشة, *poignard droit*, pl. نباش ou نَبْشات = Ḥḍr نَمْشة, *sabre*, v. d. Berg Hadhr. p. 47, Ḥḍr Gl. s. v., > لَمْشة, aussi usité en Ḥḍr Jahn MS p. 82, 19 et ma critique MJM p. 40. Hartmann LLW p. 112 Str. 5 a syûf lemeś, ce qui lui fut expliqué par: سيوف عليهم فضّة.

123, 8: mièh ou mìeh, qqf sous la pression de l'accent mìeh, jamais dans le Sud, ni dans le Yéman, mâyeh. J'ai dit 124 note 2 que le mâyeh du chant sonnait à mon oreille „presque comme mâyeh", mais c'est que la syllabe mä porte ici l'accent; elle doit être,

et l'est aussi, métriquement brève. Brockelmann, V G S S p. 487, n'est donc pas dans le vrai lorsque, en vertu de cette remarque, il revendique au dialecte daṯînois la forme mây e. Elle appartient uniquement aux dialectes du Nord. Le ʿomânais a m y é, ce qui est plus correctement rendu par m y è h, et m î y e, R O § 153. Rössler donne, M S O S I, mâyit qurš, p. 73, 11, mâyat qurš, ib. l. 8 d'en bas, mâyetên, 200, ib. l. 9 d'en bas, p. 85, 15 d'en bas, et voyez sa préface sur cette forme. Dans le Yéman, c'est mìy̌ah > mìah. Mìy̌at kelb, *cent chiens.* Mìy̌at alf, *cent mille.* Hât mìyat qarš[1]), *donne cent réaux.* Il y a dans mìeh un hiatus très bref, presque mìʾeh ce qui est en vertu d'une loi générale physiologique, Hommel A A p. 120, Ḥḍr p. 376 note 2 et p. 377 note 2. Cela prouve que le mot est mì·(y)eh ⏑–, comme aussi dans notre texte 123, 8, et dans les poésies classiques مِئَةٌ est aussi ⏑⏑–. Déjà de bonne heure, ce مِئَة classique est devenu مِيَة[1]) en vertu d'une règle morphologique: لانه يجوز إبدال الهمزة المفتوحة او الساكنة بعد كسرة ياءً محضة ما لم يُوقِع الابدالُ فى الإلباس, el-Maṭâliʿ en-naṣrîyeh p. 75 par N. el-Hûrînî, Caire 1302. Zarqâʾ el-Yamâmah, à la vue perçante, s'est servie de cette forme L A XV p. 49, 7 d'en bas, M. et Moḥ. s. v. Mais plusieurs grammairiens admettent aussi la graphie مِأَة, et el-Farrâʾ a dit: يجوز ان تكتب الهمزة الفًا فى كلّ موضع, el-Maṭâliʿ p. 149. Les grammairiens arabes et avec eux Nöldeke, Geschichte des

---

1) Et vulgairement ensuite ميّة, comme ديّة < دية, ريّة < رية < رئة etc.

Qorans p. 259 et note 4, prétendent que la graphie مائة offre un â adventice pour distinguer la carcasse مىه de منه, et c'est cette graphie augmentée que nous trouvons dans le Qorân, dans le Sud, et dans tous les nombres composés avec مئة. Mais, si c'est un الف زائدة, je m'étonne qu'on n'ait pas procédé ainsi p. e. pour فيه, qu'on pouvait confondre avec فيه. Abu Ḥayyân, grammairien très critique, dit, el-Moṯâlic p. 149: وكثيرًا ما اكتب انا مئة بلا الف مثل كتابة فئة لانّ زيادة الالف خارج عن الاقيسة. مائة est donc seulement une graphie, mais il ne s'ensuit pas que les Mekkois aient prononcé mâyat, comme on pourrait le croire d'après Brockelmann V G S S p. 487. Cet â dans مائة doit avoir une origine autre que celle que les savants arabes et européens, lui attribuent. Nöldeke, Beiträge II p. 153, appelle مائة „une graphie qorânique maladroite". Mais cette graphie est originairement مايه, et ce n'est que plus tard qu'elle fut voyellée مائة. J'ai déjà traité de ce mot au long dans mes Prov. et Dict. p. 168 et ss. et je crois aujourd'hui devoir garder la même opinion d'alors. La forme primordiale est مئْيٌ L A XX pp. 137, devenue, après la chute du ي, مئة. Mais مئية a aussi été considéré comme forme originale et entendu chez les Bédouins, L A l. l. p. 138, 9. Les Mekkois, voulant distinguer مىه = مئة de منه = مىه ont choisi la forme vulgaire usitée chez eux: مائة > مايه. Je ne crois pas qu'il faille la considérer comme une simple „maladresse" des Mekkois, comme le pense le maître de Strasbourg. L'existence de cette dernière forme est une

simple supposition, mais tout autre explication me paraît peu plausible. Si ماية des premiers temps, lorsqu'on n'avait pas encore les points diacritiques, était simplement une graphie conventionnelle, les lecteurs du texte sacré auront aussi lu mâyah, et le peuple aurait accepté cette prononciation, qui se serait répandue partout dans le Nord et dans l'Afrique, jusqu'à nos jours. Je ne crois guère qu'une telle argumentation soit acceptable. Cet â orthoépique n'existe que dans ce mot. Si les Mekkois ont eu un mâyat qu'ils ont jugé à propos de faire figurer dans le texte qorânique, c'est qu'il devait déjà être vieux dans ce temps là. Cela n'a pas empêché les savants et ceux qui, dans leur parler n'avaient que مِئَة, miyeh, de prononcer ce ماية comme مِئَة. Pour ma part, je crois que مِئْيَة > mâyah est plus ancien que مِئَة, et son origine d'un thème مَأَي ne me paraît nullement indiscutable, malgré les formes similaires des autres langues sémitiques. C'est en tout cas un vieux mot cultural dont la provenance nous échappe, et l'hypothèse de Praetorius Amh. Sprache § 162 a, Brockelm. l. l., renferme peut-être quelque vérité. Les formes araméennes, passées en revue par Nöldeke, Beiträge II p. 152, pourront servir pour expliquer مايَة.

123, 9: min-ḥuṣĕn yil-Qufĕl = من حُصْنِي القُفْل et chanté min ḥuṣ-ne-yil. Prié de prononcer le texte récité lentement, mon Daṯînois dit min ḥuṣ-ĕn-yil et non ḥu-ṣĕn, parce qu'il avait le sentiment que ḥu-ṣĕn n'allait pas avec le mètre. Mais en prose, c'est ḥu-ṣĕn, avec anaptyxe, ma Festgabe p. 79 s.. Ce n'est pas ici = من حصن يا القفل, Festgabe 22, ce qui, du reste, n'est

pas une construction logique. Le ي final est fort souvent dissout en ĭy et le y fait alors corps avec la syllabe suivante, qui n'est pas toujours l'article. Cette particularité est commune à la poésie de tous les dialectes arabes, dans quelque pays que ce soit. Un cheyk bédouin d'el-Manqaʿah a dit: خلّونيَ آصحابي ونا [1] خلّيتهم

ḫal-lû-nĭ-yaṣ.

Après les versets Dṯ p. 659, 11 d'en bas et Arabica V p. 152, il y a:

واحد من ٱلعُرْبان يشقي بٱلشّقا وانا [1] ليَ ٱلعَلْيا ونلّاح ٱلنّكوس

Un des Arabes fait son travail,
Tandis que moi je suis dans le haut du ḥuṣn et de
[là je braque mon fusil vers en bas.

Dôʿan a d't:

تعْاجبنيَ ٱلصّكّات في راس ٱلوْعُول

Les coups de pique à la tête des bouquetins me plaisent.

Autre exemple 1107, 8. Cela est tout à fait conforme au processus de la poésie classique dans le suffixe de la 1ère pers. masc. sing. et dans l'ethnique en ي. يا عباديَ ٱلّذين Qor. 39, 54 = يا عباد ٱلّذين Qor. 39, 13. في المزنيِ ٱلّذى Hodeyl., Kosegart. N° 3 v. 21. راسيَ ٱليوم, Hodeyl. Wellh. N° 255 v. 13. في الفارسيّ ٱلمسرّد, Šuʿarâʾ en-Naṣr. I p. 756, 3 d'en bas. فقال ليَ ٱلمكّي Kâmil d'el-Mobarrad p. 162, 20. Wright Gr. I p. 21 D. بيَ البازل Haffner A L p. 67, 12. On peut aussi faire la construction منازليِ ٱلغاصّ

1) Ici ونا ⏑ –, mais, deux lignes plus bas وانا – –.

(-lil) Vernier Gr. I p. 107, cf. ma Festgabe p. 55 note et Nöldeke Geschichte des Qor. p. 246. Mais la poésie populaire va plus loin, car là tout î final peut se contracter avec une syllabe simple suivante. نوّل فى طرف, nûwil fi yaṭraf, Ḥḍr p. 67 v. 23 et p. 92. Ici 1565, 10. فى الوادي = fiyal-wâdi 687, 3 d'en bas. Dôʿan a dit dans la qaṣîdah citée p. 639 n. 2, 878 d. l., 1107:

والدَّين نى فى ٱلكور عندهُ مَخْلصه
ستّة في ٱمساكن وهو بيده قتل

Et la dette (= vengeance) *qui est à el-Kaur, il sait [la degager:*
Il y avait six personnes dans le village, et de sa main [il les a tuées.

Nous trouvons en Algérie le même processus concernant فى. Chez Basset Une complainte arabe sur Mohammed et le chameau, Florence 1902, nous lisons N° 8: lòu gû fĭ yaṯ-rak tâbiʿîn, *si les poursuivants viennent sur tes traces.* N° 36: ʿAli fi-yâ-ṯâ-rak yasîr, *ʿAlî marche sur tes traces.* C'est bien ainsi que cela est chanté. Basset transcrit: ʿAli fiátharek iasír, ce qui doit probablement représenter علّى فى آثارك يسير. En Algérie فى devient effectivement souvent fĭ dans le vers, p. e. Marçais Gr. Tlem. p. 211 v. 2: neskun fegéuw-ōs-semâ – – ⏑ – | – ⏑ –; ib. p. 214, v. 5: šâʿlet fe[1]) qalbi-n-nâr, – – ⏑ – | – –. Dans la qaṣîdah

1) Ce فى est noté par Marçais f, mais dans le chant il a une voyelle et une note. Je prétends que dans le parler il a aussi sa voyelle furtive, car si nous écrivons fqólbi avec Marçais et tant d'autres, *nous* le prononçons fĕqölbi, parce que f est par nous prononcé comme nom de lettre avec une voyelle suivante: fe ou précédente:



d'un Bâ ʿAṭwah publiée par Snouck O S I p. 103, nous lisons v. 6:

Umilgî ugâʾî èl-jôdarî wèl-geṭîfèh

ce qu'il faut lire chanté:

U milgi ugâʾ yil etc

Et je fais mon lit de la couverture et du tapis [1]).

Nous trouvons dans nos textes p. 136, 14: min wâdĭ yaḥwar = وواديِ احور; p. 153, 13: yal-wâdĭ yitwassaʿ = يا الوادي أتوسّع; p. 154, 10: lâ ḥêrĭ yel-Yûbî = لا حَيري اليُوبى et l. 11: mâ ḥêrĭ yella = ما حَيري الّا. C'est ainsi que s'explique mḥala mâ tismaʿ tlîjellêlî = ما أَحْلَى ما تسمع تَلِيّ الليل, de Hartmann L L W p. 187 N° 138 [2]). Voyez pour le Nord Socin Diw. III § 177.

132, 11: wâdi. On observera qu'ici wâdi est – –, mais l. 14 – ⏑, cf. 1504.

123, 13: ḥanaq. Ce verbe m'était souvent prononcé ḥaniq et ḥăniq, qqf aussi ḥinjq, 482, 14. La forme classique est حَنِق. Dans les verbes فَعِل > فعل, la pre-

---

e f. Je sais bien que je suis en désaccord avec tous mes confrères, qui sont trop sous l'influence européenne pour voir clair dans une question aussi simple. Si on ne veut la marquer graphiquement, elle n'a pas pour cela disparu.

1) Sur وقاء, voyez Hdr Gl. s. v. et Snouck o. l. p. 104 n. 8, où la remarque est juste; cf. ici p. 1114. Cette poésie est mal transmise. Snouck note par ci, par là comment on l'a chantée (ma découverte d'il y a 30 ans paraît porter fruit), mais la qaṣîdah a encore besoin d'être redressée. C'est un – – ⏑ – | – – ⏑ – | – ⏑ – régulier avec une syllabe initiale de trop dans quelques versets, Dṯ 1093 note 4.

2) Mètre en désordre; doit être le sarîʿ.

mière voyelle peut dans toute l'Arabie et dans les dialectes ḥaḍar devenir ä, de même que dans les substantifs u/i = ä: qurš, qirš, qärš et cela explique pourquoi on entend souvent mäšu, même mešu en Syrie. Ma transcription, Festgabe p. 13, 7, mešu et pp. 13, 20, 14, 20, mạšu, qui a motivé la remarque de Littmann DLZ 1909 N° 49 p. 3097, n'est qu'une coloration bien ordinaire de l'i. Mišyu des dialectes ḥaḍar n'est point une règle dialectale générale, 320, note 2.

حنق[1]) est très „classique" Ṭab. I p. 908, 17, et en même temps très courant dans les dialectes bédouins du Sud[2]), où l'on dit aussi حانق. Leš ḏiʿirt[3]) minni, ana mâni miḥâniq šî' ʿaleyk, *pourquoi t'effraies-tu de moi? Je ne suis pas fâché contre toi,* = مُوطم منك (pron. môṭum[4])). Màratak miḥâniq yôm enteh šî' ʿandha, *ta femme est fâchée parce que tu n'es pas avec elle.* RO § 187 fin donne حنق فيه, *desirer qqc.* Le dict. de Belot dit que le vulgaire حمق, *se fâcher,* est pour حنق, ce qui figure déjà chez Cuche, mais je

1) = حرن Dt et Aden; حَنْقان = حَرْدان, Stace s. v. *vexed* p. 181.

2) Stace s. v. *angry* p. 9/10; ib. s. v. *offended* p. 114: حنق; ibid. s. v. *vexed* p. 181: حنّق.

3) ذعر, *craindre, s'effaroucher,* من. الغنم ذعرت, *les moutons se sont effarouchés, se sont débandés.* ذعّر, *faire peur, effaroucher,* = أذعر. ذُعْر, *frayeur.*

4) أطم من, *se fâcher de.* وجه مُوطم, *figure renfrognée.*

ne le crois pas. جحق est un développement de √ حم 571 et ss.. Les deux verbes تحانق et تحامق, *s'offenser*, se rencontrent, dans le Sud, sur le terrain sémasiologique, mais linguistiquement il faut bien les séparer.

123, 14: mekîleh. مكيلة, *mesure de poudre.*

123, 15: sîha < asîha = أسوّيها.

123, 16: mûlel = مَولَى أل. La diphtongue a w devient d'abord ô et puis û. Nous avons ici l. 12 (l)ûᶜöleh, car le pl. أوعلة est aussi prononcé ûᶜöleh (-ah). Cela explique Ḥaḍramôt > (Ḥaḍramût >) Ḥaḍramaut, 295 et note, 336[1]) = Ḥaḍramât. Cet ô > û est aussi commun en mehri, Jahn G M S p. 15, Bittner, Studien p. 9[2]). Û > ô est tout aussi ordinaire, v. Gloss. s. û. Môla peut même devenir mŏla, comme dans la qaṣîdah en îr de Dôᶜan qui commence ainsi:

اليَومْ يا بَاحْري هَدِيّة جَيننى [3]) انْتَه ويا مولاك حيّاكم كثير
حيّى مْلى وادى يَرامِس وٱلقَدَم وٱلزَيدْ يطلَع حَيد رَدْفان ٱلوَعِير

Aujourd'hui, ô ma fantaisie, un cadeau (poétique) [*m'est venu.*

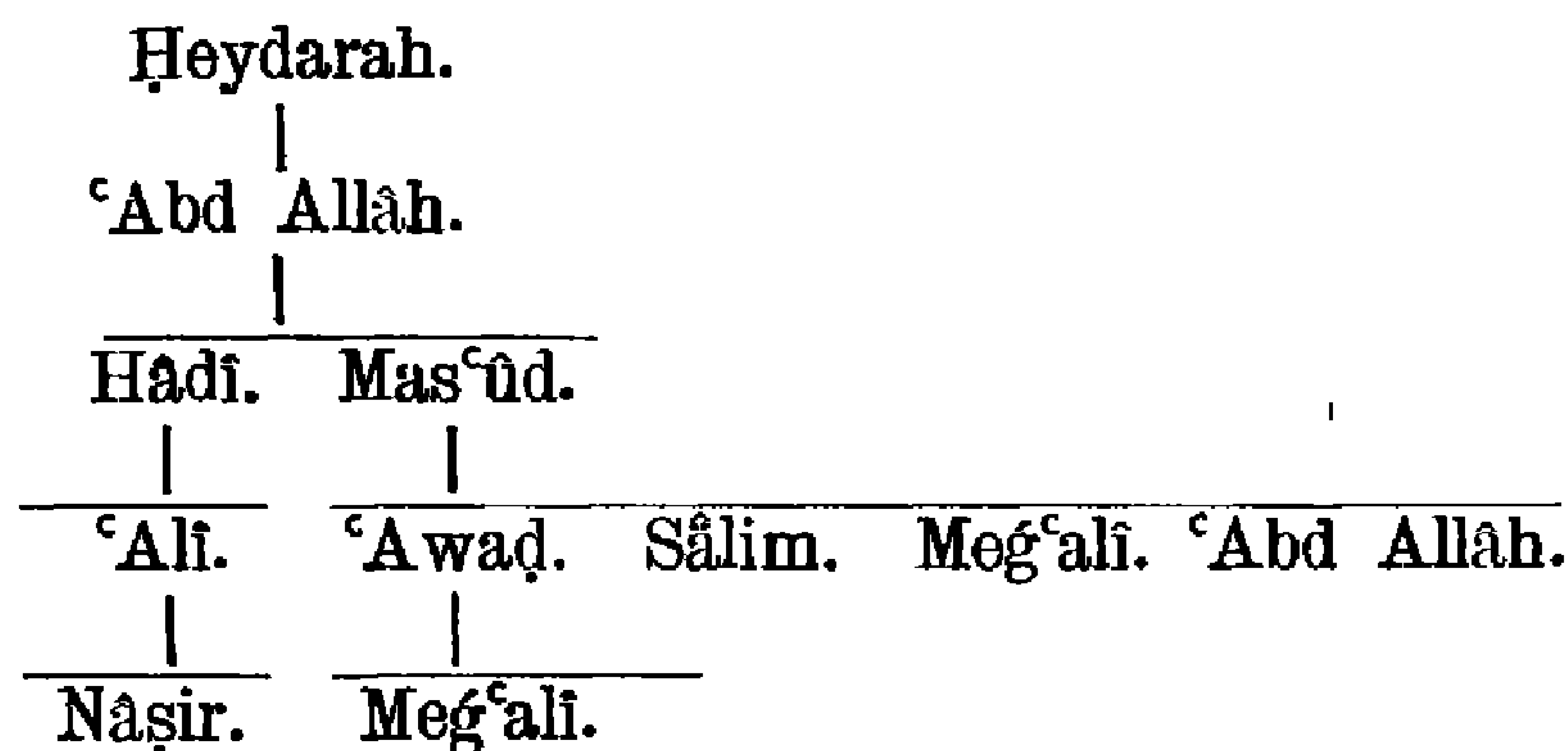
Toi et ton maître, soyez les bienvenus!
Salut au seigneur de W. Yarâmis et d'el-Qadam,
Et ez-Zeyd (?) *monte au M^t^ Radfân rocailleux.*

1) Bent Southern Arabia écrit toujours Ḥaḍramût, de même que Hein dans ses textes, S A E IX, et dans M. Östr. G G vol. 46 N° 7 et 8 et Moritz, Zanzibar; la remarque de Snouck O S Festschrift Nöldeke I p. 97, cf. ici 295 note, est donc trop péremptoire.

2) Pour les dialectes du Sud, les sons gutturaux et emphatiques ne sont pas seuls la raison de la diphtongaison de la voyelle longue. Elle peut avoir lieu avec toutes les consonnes; cf. Bittner o. et l. l.

3) Pour جانّى avec forte imâlah: rendue graphiquement par يْ.

En Irâq aussi m o l l e, 740, 14, *maître d'école*, ce qui est aussi la forme en persan. Dans le Sud, مولى est *seigneur*, soit politique, soit spirituel, d'un endroit; le *patron tutélaire*, le *saint spécial* d'un endroit, 165, 6, 7, comme chez les Catholiques encore à l'heure qu'il est[1]. J'en ai déjà parlé 457 et s., Arabica V, p. 17, note et ib. Gloss. s. v.. Le مولى d'un sanctuaire est donc le ربّ البيت, Qor. 106, 3, le מרא ביתא des Nabatéens, Lidzbarski, Eph. III p. 88. Le مولى politique d'un endroit, le *seigneur* qui y règne, est le babyl. q ê p u ś a, Delitzsch Gr. p. 20, 4 d'en bas, devenu le قائف arabe, 844 note 1. La marche sémasiologique de ces mots est très instructive. Dans notre texte مولى الفجّ est la subdivision Ahl Zâmik, Arabica IV p. 32 et 33, dont ᶜAlî Hâdi, père de l'enleveur de Śamᶜah, est le principal personnage. L'arbre généalogique est celui-ci:



1) مولى n'est jamais dans aucun dialecte, à ce que je sache, *client*, *protégé*, *affranchi*, comme dans la luġah, Nöldeke Beiträge II p. 73.

57.

125, 6: hât. L'impératif هاتْ, *donne*, est régulièrement employé dans toutes les personnes, ce qui est déjà vieux, L A II p. 412. Barth, Sprachw. Unters. p. 22, veut que le class. هاتِ soit composé des deux démonstratifs hâ + tî, *da her!*, et Brockelmann V G S S I p. 521 a adopté cette étymologie. Le fait qu'on ne peut dire لا هاتِ, L A l. l. semble confirmer cela, mais les autres mots analogues, Brockelmann o. l. § 255, et notre رَعْ = شَعْ, ne s'emploient non plus avec la négation. Les Arabes le font venir de آتِى + ه, comme on le sait. En datînois آتِنِى est effectivement *donne-moi* ou *apporte-moi*, et لا تاتِينِى, *ne me donne pas*. Il y a en arabe quelques verbes quadrilitères, هَفْعَل, p. e. هرشف et رشف, 1389, mais ce sont, je suppose, plutôt des contaminations de deux thèmes. Plusieurs des verbes هعل qu'énumère Mez O S I p. 251 ne sont certainement pas de cette catégorie; cf. 1567.

125, 6: hâǵisi. Sur le هاجِس, voyez Ḥḍr p. 730 s. v.. Outre les exemples y donnés, de même qu'ici 520, 8; 992, 6 d'en bas; 1383 et ailleurs dans ce volume, v. le Gloss., je rapporterai encore quelques autres de ce mot,

qui joue un si grand rôle dans le Sud. Dôʿan dit dans une qaṣîdah souvent citée:

يا ٱلعاقل أنّ ٱلقلب وٱلهاجس خرب
لا هو من ٱلتعبة ولا شهر ٱلصيام

Ô ʿâqil, c'est que le cœur et la veine poétique sont [en dégringolade.
Cela ne vient ni de la fatigue, ni du mois de jeûne.

Aḥmed b. ʿAlî es-Sâḥimî dit, avant le vers 481, 10:

كلّفني ٱلهاجس وعذّب خاطري
يمسي في أحوالي كما باروت حار

La veine poétique m'a saisi et elle a affilé mon esprit,
Qui est devenu, dans les circonstances actuelles, comme [de la poudre brûlante.

Un poète ḥabbânite:

كلّن معه هاجس ونا هاجس معي
ساعة وهو يبدّى وساعة ما بدّى

Chacun a son inspiration, et j'ai aussi la mienne:
Tantôt elle trouve son expression poétique, tantôt elle [ne la trouve pas.

Dans la qaṣîdah de Ḥalîmah, fille de Farîd el-ʿAulaqî, souvent citée, il y a ce verset:

لا شي معي هاجس ولا باقول شي
ملّا ٱلخطيبى يوم جاني زاملة

Je n'ai pas de veine poétique et je ne dis pas de choses poétiques,
Si ce n'est le jour où me vint le zâmil du Ḥaṭîbite.

Aḥmed b. ʿAlî eḏ-Ḍiyêbî a dit:

وَراكْ تِحَشِّم قوم هادى بن علي
ذي شقّوا الديوان وصلّحنا ٱلْهُجُوس

Pourquoi donc affliges-tu les gens du Hâdi b. ʿAlî,
Qui ont ..... l'assemblée, et nous avons calmé les [esprits?

Ici هُجُوس est = هاجس. Le mètre est en désordre.

Dans le dialecte de Ḍofâr, هجس est employé dans le même sens moral, Rhod. o. l. I p. 72, 23: yam gidah fiṭ-ṭarîq yeheyìs fi galbah, ṛanna bil-gaṣîde ḏi, *Als er auf dem Wege war, sann (meditierte) er* (über das Vorgefallene) *und sang dieses Gedicht.* Ibid. p. 80, 10: fil-leyl hayès fi galbah, ṛànna bil-ranȧ ḏî, *in der Nacht sann er bei sich und sang diese Verse.*

Pour le ʿOmân, nous trouvons chez R O p. 135 et p. 147 *fühlen, merken;* mais là aussi physiquement, comme Ḥḍr p. 730 et R O p. 274: keme mâkil semm yuhges, *als ober Gift gegessen, fühlt er sich;* ici le Daṯînois dirait وحي. الهَجْس على, *nach dem Gefühle*, ib. p. 347, 6/7.

Qâl el-Ḥäyâri: ya ʿarab, ed-dôli bäliyàtna uḥanna ṭâiḥîn ʿal àllah, hagsi innu yiśfog ʿaleyna. *El-Ḥ. dit: Bédouins! le gouvernement nous a tourmentés, mais nous nous réfugions en Dieu, et j'espère qu'il aura pitié de nous*, récit ʿanazite de فرسان · ذبايح البل.

Ici هَجْس me fut expliqué par ظنّي ou راجى رَجْوة انّه الج.

Un bédouin ʿanazî me dit une fois lorsque je lui refusai une baḫśiś: هجست فيك الهَجْسة الغانمة وانت عاملتنى بالقاينة, *j'avais une haute idée de ta générosité, mais tu m'as traïté chichement.*

D'abord Mez, dans O S Festschrift Nöldeke I p. 252 et s., et, après lui, Brockelmann V G S S I p. 251 ont parlé de quelques verbes primæ ه où ils voient le préfixe causatif dont la portée aurait été oubliée à travers les temps. Notre verbe y figure aussi. Ce serait, d'après eux, „هَجَسَ, *sorgen*, de جاس, *forschen*." Mais d'abord, هجس n'est pas classiquement „*sorgen*", mais *se présenter à l'esprit*. La phrase ḍofârite هجس في قلبه est tout-à-fait celle de L A VIII p. 132 s. v.; et puis هاجِس est paraphrasé dans les dictionnaires par خاطِر, et cela coïncide avec ce que j'ai déjà dit 1383. Je crois donc que هجس est originairement la même chose que خطر, *passer*, employé aussi au figuré, comme l'est aussi خطر. Il se rangerait alors dans la catégorie des verbes √هج que j'ai traités 1381 et ss. سهج, l. l., en est sans doute la métathèse. On pourra comparer وحس = خطر, *avoir l'idée, le sentiment de qqc chose, empfinden*, des Bédouins du Nord et حاس, *aller par ci par là* 719, *errer* 875, 5 [1]), Dṯ et Ḥḍr; cf. חוש, *se dépêcher*. La plupart des verbes qu'énumèrent les deux savants confrères sont des intransitifs, et leur provenance ne doit, à quelques exceptions près, rien avoir à faire avec le préfixe causatif ه.

On pense, dans le Sud, que chaque poète a un génie qui l'inspire. Plus ce génie est puissant, plus le poète est doué, et sa poésie porte l'empreinte de cette inspiration. Il en fut de même dans l'antiquité arabe, comme l'a si bien prouvé Goldziher dans ses M S I p. 44 et

---

1) Musil A P III p. 242 v. 12 traduit أحاس par *Niederlage*, tandis que c'est *fuire*.

Z D M G 45, p. 685 et ss.. Un homme qui a seulement son هاجس n'est pas encore inspiré par un génie, si toutefois il en a un. Voilà pourquoi le poète reçoit l'épithète de مجنون. Il a son حليلة, Ḫḍr p. 218, *le feu sacre.* Aḥmed I. Dâbî, dont on trouve ici des poésies, est un de ceux qui a le حليلة الشاعر.

Le Prophète avait aussi, selon l'imagination populaire, son śeyṭân qui l'inspirait, Boḫ. II p. 49 (باب ترك القيام الخ): احتبس جبريل على النبى فقالت امرأة من قريش أبطأ عليه شيطانه فنزلت الخ, *l'ange Gabriel s'étant fait attendre au Prophète, une femme des Qoreych dit: „Son démon tarde à lui venir"; c'est alors que fut révélé,* etc. On lira sur ce sujet v. Vloten, Dämonen etc W Z K M VII p. 186 et ib. VIII p. 65. La rencontre des deux poètes el-ᶜAǵǵâǵ et Abu en-Naǵm, dans I. Qoteybah, éd. de Goeje p. 382, = Ḫiz. el-Adab I p. 50 = Goldziher Abh. I p. 13, à propos de ce vers de celui-ci:

إنّي وكلُّ شاعرٍ من البَشَرْ شيطانُهُ أُنْثَى وشيطاني ذَكَرْ .

Tout poète de ce monde a
Un śeyṭân qui est une femelle, mais mon śeyṭân
[est un mâle.

est fort drolatique.

Toute une tribu pouvait aussi avoir son śeyṭân, comme le B. Hamâm, ainsi qu'on le lira dans le K. el-Bayân.

D'après Ǵamharat aśᶜâr el-ᶜArab p. 24, les poètes ont même deux śeyṭân. Un Tamîmite avait soumis à l'appréciation d'el-Farazdaq un mauvais vers, et

فضحك الفرزدق ثم قال يا ابن اخي ان للشعر شيطانين يدعى

احدهما الهَوْبَر والآخر الهَوْجَل فمن انفرد به الهوبر جاد شعره وصحّ كلامه ومن انفرد به الهوجل فسد شعره وانهما قد اجتمعا لك فى هذا البيت فكان معك الهوبر فى اوّله فاجدتَ وخالطك الهوجل فى آخره فافسدت

Farazdaq en rit et dit ensuite: Mon brave homme, c'est que la poésie a deux šeyṭân, l'un s'appelle el-Haubar *et l'autre* el-Hauǵal, *et celui qui ne possède qu'el-Haubar fait de bonnes poésies, tandis que celui qui n'a qu'el-Hauǵal en fait de mauvaises. Or, les deux se sont donné rendez-vous chez toi dans ce vers. Tu avais el-Haubar dans la première partie du vers, et c'est pour cela que tu as été bon, tandis qu'el-Hauǵal s'est mêlé du second hemistiche, et tu l'as gâte.* Qui ne reconnaît pas ici notre verbe هجل et ses dérivés, dont je parle plus loin, et l'écho des dialectes sudarabiques? On aura su dans le Nord que les tribus du Sud parlaient souvent de leur هاجل et l'on en aura fait un démon هَوْجَل qui inspirait les mauvais هواجل, d'autant plus que le paradigme فَوْعَل n'est pas rare pour les noms de démons; je ne cite que طولق, عولق, لوسج, زوبعة, etc.. On est même tenté d'y voir une forme mehrite.

Cette persistance de la croyance des Anciens Arabes chez les Arabes actuels du Sud est une preuve de l'absolue nécessité de diriger nos études vers la société encore si peu connue des tribus sudarabiques qui, à mes yeux, sont bien plus intéressantes que celles du Nord. Je m'attribue le petit mérite d'avoir, le premier, battu cette route et d'avoir ouvert un champ nouveau à ceux qui continueront après moi ces études. Mais il faut connaître la langue et la littérature arabes à fond,

sans cela toute recherche restera forcément infructueuse.

125, 7: tiǵdib. جدب, i, n'est pas *être sterile* (terrain), mais *manquer d'eau*, c'est le contraire de خصر, comme 653, 10. ارض جَدْب, *terrain sans eau* est l'opposé de ارض ممطورة, *terrain arrosé par la pluie*. Hartmann LLW p. 88: ǵideb = mâ ǵahôś maṭar est très juste, mais ib. p. 145, 24: ǵadabet ʿalêh eddinyi yiḥuṭṭ (il-ibdûwi) fi maṭraḥ tâni est trop librement traduit par: *hat er nichts zu essen, so* etc au lieu de *si sa terre ne reçoit pas de pluie*, etc. Le gedeb de RO p. 145, 2, *puiser*, est < جذب.

125, 8: atʿabtak. Les verbes افعل ne sont pas aussi rares qu'on le croit dans les dialectes. Dans mon Arabica I p. 67 et ss, j'en ai donné une foule d'exemples de la Syrie et de l'Egypte. Dans ma Festgabe, nous trouvons ابعد p. 13, 15; 14, 11; اركب p. 14, 19; اردف p. 14, 33; cf. Littmann DLZ 4 Dez. 1909 p. 3099. Dans les dialectes du Sud, cette forme est encore très vivante, p. e. ابرد, *devenir frais*; اشتاق ل, *avoir le mal du pays, desirer*: اخرب *détruire, ruiner;* اعجب, *plaire à qqn* avec acc., 127, 6. اجهم, *devenir noire* (nuit) Nord; ازغب, *activer la marche* Nord. Cf. Socin Diw. III p. 154. Il y a dans les dialectes du Nord très souvent un Vorschlag devant la I forme, mais alors on peut toujours constater si c'est un afʿal en se faisant donner des exemples où entre le participe présent.

125, 9: śâʿel. Dans le texte arabe, je l'ai bien rendu par شاغل, mais ce n'est que longtemps après que l'idée me vint qu'ici ʿa < ṛ. J'avoue franchement ne pas en

être sûr, car le thème شغل, *travailler*, ne m'est pas connu dans le daṯînois, qui exprime cela par شقى. Si c'est ici شغل, c'est en tout cas au figuré. انا في شاعل من خوي, *je suis préoccupé à l'égard de mon frère = je désire le voir.* Walâbna in kân eš-šâ^cil minnek (ولا بنا). *Je n'ai rien, si ce n'est le désir de te voir, mir fehlt nichts, nur die Sehnsucht nach dir* (habe ich). انا مشتعل من صاحبي مستعل[1] على خبره, *je suis soucieux à propos de mon ami, je désire avoir de ses nouvelles.* انا مشتعل من هذى الكلم ما بدري كيف خرجها, *je suis préoccupé de ces mots, je ne sais comment les expliquer.* Ana mišta^cìll kêf bäḫarrig̃ hâḏeh em-kìlemeh, *je suis embarrassé pour expliquer ce mot.* On prononçait toujours mišta^cìll. C'est peut-être de شعل *allumer*, شعل, *être allumé*, اشتعل, *s'allumer*. Si un vétéran, comme moi, dans l'étude des dialectes, rencontre si souvent des pierres d'achoppement, comment peut-on alors se fier aux explications des jeunes Viennois, qui ne savaient bien ni l'arabe classique ni un seul dialecte? Je confesse, moi, mon insuffisance, tandis que d'autres n'étalent que leur suffisance. Ce qui me fait pencher vers شعل pour

---

1) استعل, *désirer savoir*, de عل = علم, درى, Arabica V p. 137 note. Ce verbe est fort connu, et il n'y a pas ici de doute. Il est aussi yémanite. Mais c'est ici مستغل. بي غل, *je désire savoir.* J'ai dit Arabica l.l. que عل est peut-être la racine simple de علم; aujourd'hui j'en suis moins sûr, car cela peut aussi être = علا: علا الامر, Ṭab. III p. 670, 5.

notre texte, c'est qu'on dit الحرب مشعال, *la guerre est un flambeau* = مشقاص, مباكاس 1400 note 1, et مكحماش. Si مشتعل < مشتغل, j'aurais bien qqf observé la prononciation mistaqil, avec غ>q, c'est-à-dire un ق très faible, mais ce n'était jamais le cas.

125, 10, 11: heḍ-ḍùhĕr et hal-ʿâṣĕr, voyez p. 1531.

125, 11: waḥîeh, paraphrasé par مسموع. On disait que وحيّه est à cause de la pluralité dans ضرْب, plusieurs coups, et on y voyait un فعيل, mais je crois que eh est l'objet du وحّي. Sur ce thème, voyez 320, 502 et ss..

126, 18: on observera le chant bi-hal-kâ, comme 127, 3: homma-hendîd, mais chanté hommah nâdeyd; voyez p. 1531.

125, 13: el-kâfirîeh, pl. de كافري, *païen*. Tout le Wâdi Marrân et les montagnes qui l'entourent sont remplis de ruines „païennes" prouvant la culture qui y existait jadis. Où l'Islam passe, tout périt.

58.

127, 6: Ḫû Ḥeymed, = اخو أحيمد, est le poète Mas'ûd lui-même qui, selon l'habitude des poètes du Sud, n'aime pas s'appeler de son nom.

127, 6: nebâ' ou nàba v. 2. نَباء = خَبَر. Le thème n'est pas ici نبأ, qui devient vulg. نبى, mais c'est نباء avec hamza parce que la syllabe bâ a l'accent = class. نَبَأ, I Sa'd I p. 107, 5[1]), ce qui est le vulg. نَبا, nàba. Ce sens de نبا, *nouvelle*, خبر, est à présent plutôt méridional et nordafricain, quoiqu'il soit très fréquent dans le Qoran. Le raǵaz rapporté Arabica V p. 119 دولة سبا ما على منهم نبا est une allusion au Qor. 27, 22. Dans les dialectes du Nord, c'est 1° *parler*, *langage*, *Rede* et 2° *renommée*. Dans la célèbre qaṣîdah de Ḏikr, 1093, v. 6, il y a la variante:

سَمْح ٱلنَبا يضحك حجاجه الا ضيف

qui a la parole douce = نبا حلو G O. Socin Diw. III Gl. s. v: *Rede*. الله يحيى نباك est une salutation très courante dans le Nord, 490, 8; 781, 15, où نباك fut expliqué par

1) Où il faut lire نَبَأَها.

نثائل. Je l'y ai incorrectement traduit par *paroles*. هذا الانسان يقرِّص[1] نَبانا, *cet homme nous pince la renommée* = *nous dénigre*, ᶜAnazî. Musil A P p. 355 rend yuḥayyi nabâku par: *er möge beglücken euere Kinder*, mais je ne sais d'où il a pris cela. Hartmann L L W p. 133 N° 60 Str. l. 4; p. 135, Str. 2, 1; ib. p. 168 N° 100 a; ib. p. 191 N° 26 et N° 28, partout *nouvelle* خَبَر. Sur نَبّى et انبى, voyez Ḥḍr Gl. s. v. et Dṯ Gl. s. v.

ناقى = حاكى, *parler avec*, ᶜAnazeh; *conférer avec*, Socin Diw. III Gl. s. v., تنابينا من بعيد, *nous nous sommes parlé de loin*, ᶜAnazeh. Le verbe simple نبى, *parler*, doit bien aussi exister, seulement je ne l'ai jamais entendu.

Le thème نب offre deux courants sémasiologiques qui proviennent peut-être de la même source, *produire un son sourd*, et *s'élever*[2]), cf. نيب v. Gl. s. v. et נוב. نبّ est d'après Wetzstein (?), apud Delitzsch Isaïa p. 577, *aboyer* chez les Bédouins du Nord[3]); je ne le connais pas, mais en Daṯînah c'est *gronder*, *grogner* (chien). على من ينبّ الكلب, *contre qui gronde le chien?* = Yéman: على من يتنكّر الزِّج. Selon les dict., cela se dit du bouc lorsqu'il saute sur la femelle, L A II p. 243, el-Fâiq s. v., Schaade Uḥud 43, = صاح. Chez Socin Diw. III p. 312, نبّاب est dans les deux passages مُخبِر. C'est l'éthiop.

---

1) Il est intéressant de constater que le babyl. q a r â ṣ u, *abkneipen*, *rogner*, a le même sens figuré, Del. H W B p. 597.

2) Et alors synonyme de نتأ, mais ce sont deux thèmes différents.

3) C'est probablement de là que Ges.-Buhl donne »ar. نبّ, bellen"; seulement ce n'est pas classique dans ce sens.

ነባቢ, *loquens*, *orator*, comme نبّ est **ነበበ**, *murmurare* et ensuite *loqui*, Dillm. Lex. s. v., par la même voie que נבא est devenu *parler* (en prophète). Mais نبّ n'est pas une formation *secondaire* de نبأ, comme le dit Socin o. l. p. 312. Le نبّ, *conseiller*, que Wetzstein ib. attribue au langage des Ṣlêb n'est pas sûr. Il aura entendu l'impératif نَبْ عليه et ne connaissant pas la règle que j'ai exposée ici p. 323 et s s., il aura cru que c'était l'impératif de نبّ. Les développements du thème نب sont nombreux. Les deux courants sont réunis dans نبأ = طلع L A I p. 158 en bas, et ارتفع, ib. p. 159 en haut, et le substantif نَبْأة, *grondement*, et spécialement des chiens, ib.. Pour l'étymologie de نَبِيّ et des autres mots de cette racine, dans le langage religieux, il est fort intéressant de comparer نبأ avec وحي, dont j'ai longuement parlé 502 et ss.. La base de la conception est la même, voyez Dṯ 1429. C'est l'hébreu נבא, Ges.-Buhl p. 433. L A I p. 158 en bas, identifie déjà نباء, نبح et نبه[1]. Les Bédouins du Yéman disent نبى, i, *jaillir* (eau). كم لَه أيّام على ماء نَباء (= nèba نبا) *combien de jours y a-t-il jusqu'à une eau de source?* نبّى y est *puiser l'eau* qui sort en petite quantité avec un bol. نبح, *aboyer*, partout usité, = class. نبح, L A III p. 195.

---

1) Si cela est vrai, il faut séparer نبه et أبه, وبه, encore vivants dans le Sud, v. Gloss. s. v., et le doute de Nöldeke, Beiträge II p. 196, me paraît justifié.

Un autre subst. نَبَا renferme également les deux sens, *appel à la guerre*, 1252 note 2, et *colline;* je ne les connais que dans les dialectes bédouins du Nord. Dalman PD p. 146 N° 3[1]):

Beĝîret alla ya Sanad * ya rab̊aᶜ kassâb [el-madîḥ
Zibn-el-ḥiṣân-ila balad * ṭallen-neba râᶜîh [yeṣîḥ
Ḥinnâ ḥarabna-ŝ-ŝammarên * ᶜaybin ᶜala-ṭ-ṭayyib yerîăᶜ.

Dieu te protège, ô Sanad (appui); ô vous compagnons [du gagneur de la louange.
Toi, champion du (= sur) cheval, lorsqu'il est indo-[lent, l'appel à la guerre s'élève et son possesseur [crie (à la guerre).
Nous avons fait la guerre aux deux Sammar, (c'est [une) *honte pour le bien-né de reculer.*

نبا, *colline*, ou, comme dit Musil A P III p. 1, *kuppenartiger Gipfel, der aus einer zahra (flacher Bergrücken) emporragt.* Il écrit nebaʾ, mais il faut nèba ou nebâʾ.

Erᶜal-meṣayyeḥ bin-neba * yahlan-neĝâ-[daẓ-herhen

1) Texte et traduction corrigés par moi. On a probablement dit Ebĝîret. La version de Dalman est métriquement impossible. رَاع, i, est ici *revenir*, *retourner*, *reculer*, Ḥḍr Gloss. s. v.; Hoḏeyl. Wellh. N° 265, v. 5; I. Qot. p. 141, 5; ZDMG 60 p. 23; c'est justement le terme technique pour *reculer devant l'ennemi*, class. et vulg.. Ma reconstitution du texte n'est pas à l'abri de la critique. La langue est bédouine. لين طَلّ النبا est traduit par Dalman par: *wenn die Berghöhe erscheint*, ce qui ne donne pas de sens. Il confond ici les deux, comme aussi Musil A P p. 383 dans le passage ci-dessus.

Regarde le crieur (à la guerre) *sur la colline, ô vous* [*cavaliers, montez en selle!*

Ib. p. 383. صيّح بالنبا est justement le terme technique des Bédouins du Nord pour *appeler à la guerre,* 1252 note 2. Le مُصيّح est sur une *colline* مَرْقَب, 351, 12, où il *brandit un drapeau,* شوّح اللوا, 800, 2 et note, comme le décrit, du reste, Musil o. l. p. 382 en bas [1]). Le pluriel de نبا, *colline,* est أَنْبِيَة, Musil, o. l. p. 189, 10 d'en bas.

Le thème نبو renferme l'idée de *hauteur,* comme celui de نبأ > نبى, ainsi qu'on pourra le lire dans L A XX p. 172 et s.. Vu que de ce thème il y a plusieurs mots qui se rapportent à une idée d'*élévation,* il se peut que le Prophète ait voulu faire venir son appellation نبيّ de ce thème et non pas de نبأ. Mais je préfère y voir plutôt la prononciation nàbi, car avec نبيّ nabî on aurait *toujours* entendu un hamza à la fin: nabî', Arabica V p. 170 note, Dt 611, à moins que ce ne soit, comme son analogue hébreu, la perpétuation de Nebo, 513, 1429.

127, 6: ǵîd. جيد, pl. جياد, *généreux, brave. hospitalier.* جيّد n'est pas employé dans notre dialecte. C'est aussi mehrite, Bittner Studien M S § 37. Maltzan, Z D M G XXVII p. 261, l'appelle „eigenartig", mais il ne connaissait des langues sémitiques que les alphabets. جيد est formé comme سيد de سيّد, ميت, de ميّت. A propos de

1) Où il faut lire ṣâyeḥ, au lieu de ṣâyel. Les textes de Musil n'ont certainement pas été recueillis par lui directement, mais proviennent en grande partie de missionnaires, soit arabes, soit européens.

ce mot, je me permets de faire une petite digression pour corriger ce que j'ai dit La Langue arabe p. 66, à propos de قَرِدٌ. Balâḏorî, éd. de Goeje p. 101, 5, dit que قَرِدٌ est = جود dans la langue des Kindah. A présent قَرِد dans le Sud signifie *sale*, *sordide*, et je citai cela comme un ضدّ. Notre regretté de Goeje Z D M G 61 p. 451 dit à propos de ce mot chez I Saᶜd V p. 6, 25, que ce passage confirme l'exactitude de Belâḏorî. Je n'en ai jamais douté, mais l'origine est à chercher hors de l'arabe. I Saᶜd dit: وسُمّى حجر القرد والقرد فى لغتهم الندىّ الجواد, comme Balâḏ. l. l.. C'est le babylonien q a r d u, q a r r a d u, q u r â d u, *fort*, *puissant*, *brave*, Delit. H W B p. 595, id. Gram. p. 81, 173, 176, Ungnad Gr. p. 146. C'est particulièrement l'épithète des dieux et des rois. Ś a m a ś q u r a d i, *le Soleil héros* ou *guerrier*, Dhorme, Choix de textes p. 210 v. 43; 284, v. 23, 298, v. 9. Ninib est q u r a d i l â n i, *le héros des dieux*, et lui-même le dieu de la guerre et de la chasse, le q u r a d par excellence, A. Jeremias A T p. 128. Il est curieux que le roi kindite Ḥ o ǵ r i b n el-Ḥ â r i ṯ ait reçu cette épithète babylonienne. Le mot était donc connu chez les Kindah, comme le fait supposer l'explication de Balâḏorî et d'Ibn Saᶜd: القرد فى لغتهم الج, quoique son sens primitif y fût un peu détourné. Le roi s'est-il appelé ainsi lui-même? On est en droit de le supposer, vu l'orgueil inoui, ancien et moderne, des Ḥaḍramites. On n'a qu'à lire Wellhausen Skizzen und Vorarbeiten IV p. VI et V ٢.

127, 7: ḥ a r â b a h. حرابة = حَرْب G O.

127, 8: h a n N â ṣ i r هل ناصر < اهل ن. A h l N â ṣ i r

est un autre nom pour les زامل اهل; n. unit. زاملي. C'est une *subdivision*, فخيذة, d'el-Ḥasanah, Arabica IV p. 32. Cette famille fournit toujours le ʿâqil. S'il y a du ḫeyr dans le pays, c'est-à-dire, si la récolte a été bonne, les Ḥasanah lui donnent le ʿôśr, *dîme*, ici appelé ʿaśâ, Arabica IV p. 31 note Ḥḍr Gl. s. v., excepté sa propre faḫîḏah. Si l'année est mauvaise, il n'a rien.

127, 8: nedîd. نديد, *égal, pareil*, = نِدّ, مثيل ou خير. On disait qu'il n'y avait pas de pluriel, mais j'ai entendu نداد et أنْداد. Dans le Yéman, on dit رديد, pl. أرْداد et رُدَداء (rudadâʾ)[1].

Un bédouin ʿaulaqite a dit:

حيّي بعَحْقك يا ٱلقريشى بن لَوِي
يا عدْل من لعْدال ما شي لك نديد

Salut et bonne arrivée, ô Qoreychite, fils de Lawi!
Ô juste parmi les justes, tu n'as pas de pareil.

La longue qaṣîdah en ûr de Dôʿan porte ce verset, faisant suite à ceux de 482:

ما نَدّي ٱلّا ذَري عبد ٱللّه بكر ذى قرّ تالي حيث صلّيتوا قرور

1) On observera cette prononciation rudadâʾ, avec l'accent sur la dernière syllabe. On voit donc que le pluriel classique فُعَلاء est encore vivant, quoique souvent dans les dialectes il devienne فُعْلا fùʿla, la longue finale ayant donné son accent à la première syllabe avec perte de la voyelle de la deuxième. Le hamza à la fin est une preuve de la fine observation des grammairiens arabes. C'est un phénomène physiologique qui trouve ici, et dans tous les cas analogues, son expression graphique. Il existe aussi dans p. e. l'italien pietà, baccalà, qu'on devrait écrire en arabe بكّلاء.



Il n'y a que la descendance de ᶜAbd Allâh Bakr
[qui soit mon égale,
Qui a tenu ferme, le dernier à l'arrière-garde, là
[où vous aviez pris la fuite.

Rhodok. Ḍôfâr I p. 132 N° CXXII v. 9, id. Ḍofâr II p. 58.

Le verbe نَدّ est encore très vivant dans notre dialecte, *s'enfuir, s'échapper*, mais ne se dit que des bêtes. نَدّت علينا راحلة, *une chamelle s'est enfuie pour nous*, comme Boḫ. VII, 91, 6: نَدّ منها بعير; ib. p. 92, 7; 93, 9; 98, 7; = Dt انفدر, *se détacher, faire bande à part*, mais aussi *s'ébrécher* et alors = انفلّ. — فدر, u, *détacher, faire aller seul, à part*. Efdûr el-bil min elᶜanam, *sépare les chameaux des moutons, laisse-les à part*. Quṣṣ eš-šaᶜarah el-mafdûreh = il ḏî fâdireh baᶜîd min eš-šaᶜar, *coupe le poil qui est détaché, c'est-à-dire qui est* fâdireh, *loin des* (autres) *poils*. On voit ici que فدر est aussi intransitif, et فادر = مفدور G O. El-baᶜîr infadar min el-bil, *le chameau s'est détaché des* (autres) *chameaux* = ولّى وحده. Infadaret el-baqârah min el-baqar, *la vache s'est détachée des* (autres) *vaches*, elle est allée de côté, *s'est éloignée seule*, انفدرت لغمرها. Dans L A VI p. 356, nous trouvons trois sens différents: 1° فدر الفحل = فتر عن الضراب, où فتر < فدر, ce qui se dit aussi dans le Sud; 2° *briser*, sens qui n'a nulle part été enregistré pour le verbe, mais qui se trouve dans les mots dérivés et dans les classiques فدخ et فدع 763; Belot seul a فدّر, *briser*; il aurait dû dire *ébrécher*. En Dt, *ebrécher* = فلّ. انفدر الحصْن, *le ḥ. a une brèche*, Dt =

اقتل ou انكسر. فَلْ, *brèche*, dans un mur, = فَجْر, ou dans une lame; 3° le sens mentionné plus haut et qui se rencontre dans L A, dans الوَعل الفادر et dans le Qâmoûs qui dit: الفادر الناقة تنفرد وحدها عن الابل, *la chamelle qui s'éloigne seule des chameaux*. Le Qâmoûs a, comme on sait, beaucoup de mots du parler yémanite. Je croirais que le N° 3 est une métathèse pour فرد.

127, 9: ḍaꞁꞁa. ضلّى < ظلّى = au class. et au syrien ظلّ et à l'égypt. فضل, comme تمّ < تمّى; دنّ < دنّى; طمّ = طمى, L A XIX p. 239 et vulg. = *combler*. Le class. ظلّ est souvent employé de la même façon, *rester*, *durer*. الفتنة ضلّت طول الشهر, *la bataille dura tout le mois*. Ḍallêt èḥdi lin-nôb u hû' yeśṣor bil-baqar, *je suis resté là à chanter aux abeilles* (pour les réunir) *pendant que lui labourait la terre avec les bœufs*, Ḥôgarîeh. اش اليوم المحكمة ضلّت مفتوحة ام لا, *comment est-ce aujourd'hui? Le tribunal reste-t-il, ou non, ouvert?* La (te) ḍàlli (ou ḍìlli)[1] fim-sûq ìrgàᶜ biḥîn, *ne reste pas au marché, rentre tout de suite*. Ṯlât hinyâm wàḥnalḍàlli-nsîr[2]) ila Ġebal el-ᶜAréys, *pendant*

1) On prononçait teḍalli, ḍalli et ḍilli, mais l'i final prouve que les deux dernières formes sont pour teḍalli. Du reste, l'impératif (ضَلّ) est ici a priori exclu.

2) = ونحن نضلّي نسير. Je fis répéter lentement ونحن, et alors on dit waḥnâ'. On objectera que c'est là en pause, mais je crois plutôt que c'est parce que نحنا est originairement ⏑ ⏑ ; voyez p. 1391 s..

trois jours nous resterons en route pour le Mt el-ᶜA. Bâlistàᶜqib, bàldàlli hina yôm, *nous allons nous reposer, nous resterons ici un jour.*

127, 9: qalam saᶜdi. قَلَم صَعْدِي est ce que les militaires appellent une *grappe de plomb.* قَلَم est véritablement la *matrice* du moule à balles. قلم رُصاص est dans tout le Sud une *grappe de plomb* qu'on coupe en morceaux et qui font office de *balles,* حَبّة, pl. حُبَب. Le sens de *crayon* y est inconnu; on l'y appelle بِلْسِن, angl. pencil.

127, 10: el-ᶜōlwâh. Ainsi prononcé, et chanté ᶜalwâh. J'ai toujours entendu عُلْوة. C'est la *charge* supplémentaire, la plupart du temps appartenant au conducteur du chameau, qu'on met entre les deux charges de côté, (1عِدْل, *en haut*, d'où le nom.

127, 11: yisḥaqèyn = يِسحَقِن de Ḥḍr et du Nord. Les femmes du Sud sont bien plus entichées de drogues odorantes et de parfums que celles du Nord. Elles en mettent dans les cheveux et se peignent la figure avec les matières tinctoriales concassées entre deux pierres, dont la grande inférieure s'appelle مَسْحَقة et la petite qu'on tient à la main عالي, ᶜâli. L'usage exagéré d'odeurs

1) Dozy, Suppl. s. v., s'étonne que عِدْل, *grand sac*, soit fém. chez Bekrî, mais cela s'explique par le fait qu'il y a presque toujours deux متعادلان لبعضهما, *qui se font contrepoids*, d'où le nom; comme le fém. des noms des membres doubles du corps.

et de parfums doit être une réminiscence de l'ancien temps du مُرّ ولبان. Le gouverneur d'Aden, dans ses tournées de visite aux sultans de la côte, donne toujours un flacon de parfum en cadeau, mais j'ai su et j'ai vu de mes propres yeux que ce flacon est, à une autre occasion, présenté au gouverneur comme contre-cadeau, car on a su qu'il contient de l'alcool.

127, 11: ăʿîd. Dans ma „Festgabe" p. 40 et p. 79, j'ai relevé le son de a inhérent au ع; je l'y appelle „Vorschlags-a". Littmann, dans sa critique de mon ouvrage, DLZ 1909 N° 49 p. 3098, objecte que ce nom „n'est pas phonétiquement juste." Je dis moi-même p. 40 que ce n'est pas là précisément un „Vorschlag", mais „un son inhérent." L'observation de mon ami me paraît clocher un peu. Le signe ع indique la position que doit avoir l'organe pour proférer ce son. Comme cette position est en partie la même, plus une forte pression intérieure du larynx, que pour a, il s'ensuit que ع, prononcé comme son articulé et sans voyelle suivante, ressemble à un a, moins l'emphaticité. Mais si l'on accouple à ce son inarticulé une voyelle, l'a inhérent devient tellement faible qu'il finit le plus souvent par disparaître. La plupart des personnes prononcent donc, ʿîd, ʿûd, et la prononciation ăʿîd, ăʿûd fait l'effet d'être un Vorschlag, que la graphie de la transcription ne saurait rendre d'une autre façon. Littmann veut, o. et l. l., que cet a ne doive être prononcé ni devant ni après le ع; mais comment rendre alors graphiquement ce son, du moment que ʿîd varie avec ăʿîd?

127, 12: Bir ʿAli Meḥsin est le sultan actuel de

Laḥiğ, Faḍl. Farîd est Farîd b. Roweys b. Nâṣir el-Yeslamî, le chef de Yeśbom dont je parlerai plus loin.

127, 13: yitqâlabu. J'ai écrit q le croyant provenir de ق > غ. J'étais cependant tenté de le considérer comme une prononciation pour يتغالبوا, le غ, outre son passage à ع, pouvant aussi devenir un ق faiblement guttural, mais l'explication des Daṯînois cadre avec le thème قلب et non avec غلب.

59.

128, 16: Sur القَلَيتة, diminutif de قَلْت, نَوبة et فَرْعان, voyez la Table des noms.

Si l'on chante ya-um-qa-ley et qar-nebre-ʿaś, on a – – ⏑ –, mais ce n'était pas le cas.

128, 24: huntu = هو انتم. Sur le pronom personnel comme particule interrogative, dans une demande affirmative, j'ai déjà tout dit p. 1360 et ss.. Littmann a voulu attribuer cet emploi à l'influence copte, ZDMG 56 p. 683, ce qui n'est pas probable, puisqu'il se trouve dans tous les dialectes.

B.

POÉSIES DIVERSES.

60.

131, 7: ṣalîb. Le verbe صلب est, dans le Sud, *être dur, solide, fort*, au physique et au moral, des hommes et des choses; صلّب, o, Daṯînah, *enrhumer;* مصلوب, *enrhumé;* صُلاب, *rhume.* صلّب, Yéman, *criailler, gueuler, hurler* = صبّط et كشّف. Stace p. 30 et p. 153 traduit مُصلّب par *shameless.* Le sens de *bien serrer la corde, fest anbinden*, n'est connu que dans le Nord, et là = جوّد, et en ʿOmân[1]). Śâf lḥōrme mṣallab, R O p. 391, 11, n'est donc pas: *er sah das Weib angepfählt*, mais *il vit la femme fortement liée*, ce qui ressort du passage suivant: tiǵi ḥabil eḥezmiś. Nöldeke W Z K M IX p. 20 et note 3 a déjà relevé que ce n'est pas un dénominatif de صليب, *croix*[2]). Le تصليب de Hartmann L L W p. 194 N° 62, *festnageln*, ne l'est pas non plus. صليب, *dur, fort, solide,* = صامل, est courant dans le Sud, où صليب, *croix*, est inconnu, contrairement au Nord, où leurs dénominatifs sont employés, Arabica V p. 130 n. 4[3]).

1) Le صلب de Jayakar, *to draw, to drag*, n'est pas forcément pour سلب, comme le pense Vollers Z D M G 49 p. 493 en bas.

2) صلّب, *faire le signe de la croix*, I Saʿd VIII, 8, 16.

3) مُصالب, *bandoulière croisée* (X) des Bédouins du Nord.

131, 8: in kânna et non inkànna = إن كان إلا, où إن كان = غير ou إلا, Ḥḍr p. 524, Daṯînah p. 658 et ss.. C'est le français *si ce n'est = excepté*. ما شي فوطة إن كان هذه, *il n'y a d'autre essuie-mains que celui-ci.*

131, 10: Bena. Le nom de ce wâdi doit originairement être أبنا ou أبنة, comme ثنة et أثنة, ثرة et أثرة. Le pays d'Abyan a dû prendre son nom du wâdi, et ce serait alors de la même formation que عريب, حمير (vulg. حميْر), مذبين, etc. Glaser Skizze II p. 218 dit que Wadi Bana est la même chose que le W. Abyan de la Ǵézîrah; d'accord, mais je crois que Bena et Abyan sont aussi le même mot au fond.

132, 7: fellîe. Il faut d'abord observer que dans les trois passages où se rencontre ce terme القروش الفليّة on chantait 135, 4 fàl-li-eh et 167, 12, fàlieh. La question est donc de savoir si la forme en est فليّة ou فلية. Dans le parler, je n'ai jamais entendu que فلّية. Fìllieh < fillìeh est régulier. Un ʿAwdalite a dit à l'égard de son associé qui l'avait trompé:

مـا نوخذ ألّا فلّيـة بالفلّيـة   والليم خذ به بنّ من ارض[1] زنجبار

Nous ne prenons réciproquement que la rançon ex-
[*piatoire* (ou *argent contre argent*),
Et prends pour les citrons du café du pays de Zanzibar.

الفلّية (القروش) est *l'argent qu'on paie pour se libérer d'une punition, d'une menace de guerre* etc, une espèce

---

1) Le mètre est ici fautif.

de *dommages-intérêts*. Ainsi appelé, selon mes Daṯînois, parce que cela يفلّ كلامك ou يكسر كلامك, *ébrèche* ou *casse la parole* de celui qui veut punir ou qui réclame le dressement d'une injustice. Un „savant" d'Aden prétendait que c'est فلّ = ياسمين parce que „ces qurûš sont blancs comme le jasmin"! ارض فالّة, *terre improductive et sans eau.*

62.

133, 11: firâs. Dans le texte arabe, j'ai écrit فَراص parce que j'étais incertain, d'autant plus qu'au N° 94 il me fut dicté et écrit فِراص الدَّبيْوَلة. J'ai entendu فِراس, فِراص et فَراص. Je ne sais vraiment si ce terme technique est فِراس ou فِراص, ou bien si les deux sont bons, renfermant deux idées différentes. On sait que les deux thèmes sont presque identiques, L A VIII p. 332 en bas; parâsu, babyl., *décider*, 1309. فِراص est *coin* = cl. مِفْراص; „c'est une expression des poètes" me dit-on. Le verbe signifie *fendre*. هو مِتْفَرِّس على المَدْوَلة ou الدَّبيْوَلة, *il s'entend au gouvernement de la tribu;* متفرّس على العِلْم, *il est fort sur la science.* فِراس الدبيولة n'est donc pas impossible, mais je n'en suis pas très persuadé. Les savants d'Aden m'écrivaient toujours اعلاها = فَراص الدبيولة واكبرها G O.

133, 12: yisinnûn el-ʿadâh, voyez 890 et ss. ʿAdâh = عَداء.

133, 14: ḫalâh = خَلاءه. La locution correspond à *en pure perte, sans rien conclure, unverrichteter Sache.* Eś

mà'ak hàna? Màlla gâlis fi ḫalâ'i, *Que fais-tu ici? Mais je reste ici pour rien du tout.* جيت عندي في خلاك, *tu es venu chez moi pour rien du tout* = بلاش G O. خلاء est dans tous les dialectes l'*espace libre hors de la maison*, que ce soit ou non une solitude. ينام في الخلا, *il couche en plein air*, ou *à la belle étoile.* يخرى في الخلا, *il chie dehors*[1]), comme c'est l'habitude dans ces milieux; cf Ṭab. I p. 1521, 7 et ss. يا نخرج الخلا, *nous allons sortir dehors.* شرّق البجاد في الخلا, *expose la couverture dehors au soleil.*

1) Houdas traduit خلاء dans les Traditions, Boḫârî I p. 36 et ss. (K. el-Wuḍû'), par *cabinets d'aisance* et *lieux d'aisance*, probablement à cause de l'explication d'el-Qasṭallâni I p. 233 et parce que le texte porte دخل الخلاء, mais le تبرّز des femmes, Boḫ. ibid., ne paraît pas comporter qu'il y eût un endroit *ad hoc* dans la maison.

63.

135, 2: bedàʿat el-qaul, avec la variation el-qâf. Sur بلع v. le Gloss. Ǵìnå'lekum fait dans le chant ǵey-nå' etc., car la syllabe ǵi ne pouvait demeurer brève, et î devient ey. Cette diphtongaison de la longue î en ay, ey n'est pas motivée seulement par les consonnes gutturales et emphatiques, comme dans le mehri, Bittner Studien zur mehri-Sprache p. 10 et passim, mais elle peut avoir lieu avec n'importe quelle consonne.

135, 3: wàllabni, où le renvoi est à biffer. Pour la construction de la phrase, voyez 474 et ss..

135, 5: ed-dahaf. دَهَف, *pousser*, aussi Yéman; Stace p. 133 s. v. push, دهفني للبحر, *il me poussa à la mer*, Aden, = دفخ Dt. اندهف, *s'empresser*, Dt, = استعجل non employé en Dt. لا تِنْدَهِف شي, *ne t'empresse pas*. اندهفت في الكلام, *tu as été trop brusque en parlant*. دَهِف > دِهِف, *pressé, impétueux*. دِهِف باسير, *je suis pressé, je veux m'en aller*. سَيل دِهِف, *torrent impétueux*. C'est probablement le mehri dihîb, *Giessbach*, Jahn Gr. MS. p. 41 en bas. جمل دِهِف, *chameau qui ne marche pas sur la route, mais s'en écarte tantôt à gauche, tantôt à droite*. دَهَف,

hâte, empressement; impetuosité. عرّ هذا الدّهف ذى فيك, *laisse là cette importunité que tu as.* Dô^can a dit, suite des vers cités p. 347 en bas:

من عندنا لا عندكم ما شي دَهف لا فات حاذقنا ولا فات الغشيم

Entre nous il n'y a pas d'empressement
Si de chez nous passe chez vous un homme intelli-
[gent des nôtres ou un imbécile.

السّيل الدّهف est une locution connue, mais je crois que دَهف est ici pour دَهف. Rhodokanakis Ḍofâr p. 104, 25 a el-baḥar eldîf, *das tösende Meer*, ce qui a été corrigé en hadîf p. 139. Ce dernier mot doit être pour هتيف qui a à peu près ce sens, à moins que ce soit une métathèse pour دهيف, qu'on pourrait traduire au besoin par „*tosend*". On est tenté de considérer notre verbe comme une métathèse du classique هذف, i, *être alerte* = هذب, L A XI p. 262. Cependant, je n'ai jamais entendu هذف dans un pays où les lettres conservent en général leur prononciation exacte. هدف, au contraire, a, dans le Nord au moins et en Afrique, un tout autre sens: *surgir tout d'un coup, s'élever.*

انهدف, Musil A P III p. 204, 13 d'en bas, où la traduction est fautive; cf. Stumme T T B L v. 262 et v. 286. أهدّف, Yéman, *bossu.* Le hadîf du passage en question ne peut donc pas être juste tel quel. Pour دهف on comparera les thèmes دف, دفخ, دفر, دفش, دفع, 1180 et note 5. L'hébr. דחף, *pousser, antreiben*, est tout-à-fait notre دهف, de même que le biblique נִדְחָף est اندهف, et דחוף, *eilend* = دهيف, Ges.-Buhl s. v..

64.

136, 6: dâbiḫin. دبخ البارود est le terme technique pour *piler la poudre*. Le دابخ *frappe*, يدق, avec le *pilon*, مدق, dans un vase, profond comme une jarre, à orifice large. On la fait de sel, de *calotropis procera*, عشر, et de *soufre*, كبريت. La meilleure est celle des Ṣêʿar. Elle est rougeâtre. Comme elle est forte, on en prend moins, sans quoi le fusil *éclate*, يفتجر ou يفقع. J'avais l'idée que دبخ était ici pour طبخ, car dans notre dialecte ط devient souvent un d emphatique = ḍ, 1011, 3; 1160 et s., 1190 note 2, 1220 et s., Brockelmann V G S S p. 163 [1]), mais l'imâlation dâ- me rend incertain, et je n'ai jamais pu distinguer ici l'emphaticité.

1) Où il cite yiḍboḫûn de Datînah 57, 10, mais là j'ai yidboḫûn, ce qui est autre chose que son »ṭb > ḍb" pour lequel il rapporte cet exemple.

65.

137, 7: eṣ-ṣà῾die pour الصَّعْدِيَّة, 1394. On dit رصاص, صعدى, et قلم صعدى, épithète de plomb, et cela doit dénoter la bonne qualité. Un قَيد صَعْدى implique qu'on ne saurait détacher l'entrave. J'ignore l'origine de cette expression.

137, 8: ta῾òrr. عرّ على, *faire fi de, se moquer de* et, à Aden, *prendre le mors aux dents* (cheval). Je crois que le sens premier est *crier, brailler* ou *mugir*, car dans le Nord et en Syrie ce sens est encore courant, aussi au figuré. الانسان يعُرّ, *l'homme chevrotte en parlant*, Syrie. الجمل يعرعر, *le chameau mugit*, Syrie.

67.

139, 13: adhami. أَدْهَمي = el-qôm el-kabîrah d̲î ma yibân eḍ-ḍàow ʿàrḍaha, *grande multitude de gens où* (عَرْضَها) *l'on ne voit pas la lumière.* القوم الدَهْما = ذي ما يشتاف التالي حقّها, *des gens* ou *des troupes dont on ne peut voir la fin.* قوم دقّامة = (قوم) يدهَمون على البلاد ما يرجَعون دُونها لمّا ياخُذُوها, *qui tombent à l'improviste sur le pays et ne s'en retirent pas jusqu'à ce qu'ils l'aient pris* = يحملوا عليها. دَهَمُونا, *they came suddenly on us,* Stace pp. 25 et 167, et ainsi L A XV p. 100 en bas et s.. Ed-dahmah: yôm idḫol fôgak uente ṛâfil uin gult kid̲e làow gidni[1]) ʿandak. Ed-dahmah *c'est lorsque j'entre subitement chez toi sans que tu te doutes de rien et si tu fais comme ça* (= *si tu tournes la tête en arrière pour voir*), *me voilà que je suis auprès de toi,* Ḥarîb. On voit donc que nous sommes ici d'accord avec le dictionnaire de la luṛah. Mais ces deux sens me paraissent de provenances diverses. Il faut distinguer entre 1° √ دهم, *être noir,* et 2° √ دهم *survenir à*

---

1) Les Ḥad̲ramites disaient alla ugidna et in gidna. Ce làow n'est pas = لو, *si,* mais le lâm affirmatif + والحال = alla ou illa = ل إن: deux affirmatifs, 351 s., 1302 s..

l'improviste. Le premier est le babyl. da'mu, *noir*, *sombre*, hébr. דהם, *assombrir*, et le second fait bien l'effet d'être en connexion radicale avec دأم, L A XV p. 102, 11 d'en bas, les deux expliqués par غشى et غطّى. Peut-être aussi le N° 2 s'explique-t-il comme le verbe analogue جهم qui a aussi les deux sens, voyez plus loin sub p. 152, 1. Le sens figuré des dérivés du premier thème est facile à saisir: nous disons aussi p. e. c'était noir de monde = دَهْمٌ ou أَدْهَمُ.

67 b.

La réponse d'Ibn Roweys se trouve à la page 255.



68.

140, 16: safĕr = سَفْر ou سِفْر. On disait qu'il n'y avait pas de pluriel. On prétendait aussi que سَفْر est un oiseau, 257 note 1, et ce serait alors l'*aigle*, صقْر, 755 note, mais on ne prononçait pas avec ص. — Mâwi = ماوى, de آوى, *rentrer chez soi, retourner dans son pays,* participe régulier des verbes اعل < آعل, 363 note, 698 s; G. Weil, Die Behandlung des Hamza-alif p. 23 note 1. Lizerbât est au pays d'el-Ǵûbah, Arabica V, pp. 84, 107.

140, 17: mâna = أمانة, parce que l'a initial faisant syllabe simple tombe; voyez Ḥḍr 519, Daṯînah 498, 2 d'en bas et note, 565, 2 d'en bas et note 3, 565, 8 d'en bas et ma Festgabe p. 39.

140, 18: kômiyât. كُومي, fem. كُوميَة, kûmieh, et je n'ai jamais entendu kûmîeh, pl. كوميات pour les deux, *fort*, pour les hommes, *riche qui peut supporter de lourdes charges*, et pour les chameaux, *fort, vigoureux*, qui peut *porter de grandes charges* = دَوسَرِي. Les Beyḥânites disent كيمي, pl. كيميات. On observera que dans le chant le pluriel en est kû-mă-yât, –⏑–, et non pas kû-mî-yât. Dôʿan a dit:

شَعْنِي تَحَمَّل (1 فى حُمُول ٱلْكُومِيَة ما يفزَعَ الّا انْسانٍ ما بيدِه جَمَل

C'est que je me charge des fardeaux des forts [chameaux:
Ne s'effraie que celui qui n'a pas de chameau à [sa disposition.

498/9. Maʿgar, le poète des ʿAwâliq Inférieurs, dit dans sa longue qaṣîdah en ar.

يا ذي تَحَمَّل عَلْجِمال ٱلْكُومِيَة حاشي معه يِهدِر وعاده ما فطر

O toi qui charges sur des chameaux vigoureux,
Il a (= tu as) un chamélon qui mugit et il n'a pas [encore déjeuné.

Dans la qaṣîdah de Dôʿan avant les vers cités Arabica V p. 212, je lis:

وٱلْكُومِيَة تُوكَل على جمّالها ذي هو يخطّمها ويلقّبها قطَر

Et la vigoureuse chamelle mange aux frais de son [chamelier,
Qui la conduit à la corde et la met à la file des [chameaux[2]).

Dans la luṛah c'est أَكْوَم, pl. كُوم, et ce pluriel figure chez Socin Diwan N° 44, 12 et N° 64, 11. I. Qot. p. 150, 6; p. 382, 1; Kâmil d'el-Mobarrad p. 751, 3; Ṭab. I p. 1713, 3; Ḥamâsah p. 719 v. 5; Ǵâḥiẓ Tria Opuscula p. 7; K. el-Aḍdâd p. 38; Ahlwardt, Samml. Elaṣmaʿiyyât N° 1 v. 24; El-Amâlî d'el-Qâlî p. 146; I. Ǵinnî. K. el-Muṛtaṣab, éd. Prôbster, texte arabe p. 12, 1; Hommel Säugethiere p. 187. On le traduit généralement, d'après

1) = أَتَحَمَّل, cf. 565 note 3.

2) Voyez Ḥaḍramoût Gloss s. v. خطم et قطر.

le dictionnaire, par *chameau qui a la bosse grande*, mais un chameau peut-être اكوم ou كومي sans avoir la bosse très forte, pourvu qu'il soit lui-même grand et vigoureux. I. Sîdah VII p. 21, 6: من كلّ كوماء الاسنام فاطم; cf. ib. p. 67, 14. Le sens primitif de √ كوم est *être haut.* La forme sudarabique diffère sensiblement de celle de la luṛah et du Nord, mais il me paraît difficile d'admettre que ce soit un relatif du pluriel كُوم.

140, 19: ḥasîn. حسين est la forme sud- et nord-arabique, Socin Diwan Gl. s. v., pour le classique et nord-dialectal حسن, qui dans le Sud est seulement nom propre. Bittner Mehri Sprache p. 79 semble croire, si je le comprends bien, que حسين est dans le mehri pour حسن, ce qui n'est pas nécessaire. C'est une forme arabe.

141, 4: fuwât, infinitif.

69.

142, 12: muḫàuwah aussi prononcé muḫâwah et muḫâwâh: muḫàwatna et muḫawàtna, notre m.; voyez Brockelmann VGSS p. 59, 21.

142, 13: kĕnân. كِنان, pl. كِنّة < أَكِنّة, *abri*. لا سرحت الحَسَنة ما عاد با يقع شي كِنان من حربهم وهم كُثار كما المطر *si les Ḥasanah sortent* (contre nous), *il n'y aura plus d'abri contre leur guerre, car ils sont nombreux comme* (les gouttes de) *la pluie*. I. Dâbî a dit:

جاشَ ٱلمَطَر حَنّانْ ما مِنّه كِنان   وِانْتي انْغَشي بالراسْ وِالّا جَرّدي

La pluie s'est levée en grondant, il n'y a pas d'abri [*contre elle;*

Et toi, couvre-toi la tête ou bien découvre-toi.

Ebšìr biḏ-ḏrâʾ wil-kenâni, *freue dich über den Schutz und den Hort*, Rhodokanakis Ḍofâr I p. 72, 28, où il y a les deux synonymes كنان et ذراء. Mehri kenôn, *Unterschlupf*, Jahn Mehrisprache p. 201 s. v. Jayakar, BBRAS 1902 p. 251 donne كَنّة pl. كَنان, *sleeve*, mais ib. p. 269 كَنان pl. كِنّة, même sens!

يكنّها من البرد, *la protège contre le froid*, Ǧâḥiẓ Tria Opuscula p. 30, 10. *Rester tranquille* Syrie, Lieb. v. Amasia p. 88, où légère erreur de traduction. في الشتاء

الانسان يعقد يكّنْكن فى البيت, *en hiver on reste tranquillement sans rien faire à la maison*, Syrie. أكِنّ الناس من المطر, *mets les gens à l'abri de la pluie*, Boḥ. I p. 93, 1. تكنّن ou اكتنّ, Dt, *se mettre à l'abri*, synonyme de تكنّح et de تذرّى. Cf. كنف. استكنّ من المطر, *se mettre à l'abri de la pluie*, Datînah et classique, K. el-Maḥâsin p. 192, 17. Ḫalle nistkenn fil-keff, *lasst uns in der Höhle Obdach suchen* R O p. 187, 14. Nöldeke Fünf Moᶜall. III p. 32. C'est sans doute l'hébr. et le sab. כנן, v. Ges.-Buhl s. v. et Del. H W B p. 339.

70.

143, 11: siblat ʿōlah = عِلَّة ذَرِي ou ذياب علة, G O. De même on dit qu'un tel est de علة حَبّ, 1228, 8 d'en bas. سبْلة n'est usité que dans ce sens figuré, comme ذَرِي < ذَرْيٌ, 457, 8 d'en bas. سبْل = سلْف, *coutume*, Stace p. 44. سُبْلَة, *queue de mouton*. سَبُول *ou* سُبُول nom. gen., *céréales, blé en épis;* Rhod. Ḍofâr p. 48, 6 d'en bas. سَبُولة, *un épi*, Stace p. 54, aussi Afrique, mais chaque partie de l'épi est un شُمْرُوخ. Maʿgar a dit dans une qaṣîdah:

يــا بــا مسلّم با تخابِر صاحبك وَين ٱلسَّبُولة نى خَبَوها فى الوَصَر

Ô Bâ Misallam, tu vas t'informer auprès de ton ami.
Où est le blé qu'ils ont caché dans l'aire?

سَبُولة est ici n. unit. du nom. gen. سَبُول et signifie alors *une partie de blé* et non seulement *un épi*; cf. L A XIII p. 342, 5. سَبْلة[1], = مجلس, *Sitzung, Sitzungsraum, Empfangssal*, qu'on rencontre chez Rhodokanakis Ḍofâr

1) Rhodokanakis Ḍofâr Gloss. s. v. porte sebela et sabila, mais la vraie forme est سَبْلة, en analogie avec d'autres noms de sens analogue, p. e. بَرْزة, خَلْوة.

II Gloss. s. v. et R O p. 355 note, 320 4 d'en bas, 411 15 d'en bas avec le pluriel سبّل, ib. p. 192, *Gastzimmer*, est inconnu dans notre dialecte.

Le sens primordial de √‾ سبل est sans doute *s'allonger*, d'où aussi سَبْلة النار, *la flamme du feu*, Ḥḍr p. 436, 12, et سَبْلة النهر, *le courant du fleuve*. Voyez Ges.-Buhl s. v. שׁבל. La première forme n'est pas très usitée dans la luṛah, mais on dit toutefois غيث سابل L A l. l., et Hartmann L L W p. 145 a سابل الريش, *der die Federn wallen lässt*. يسبّل, *s'élever*, *monter*, p. e. البارود سبّل في الجوّ, *la poudre monte dans l'air*. طلعت فيها السُّبول = سبّلت الارض, *la terre se couvre de blé;* c'est le classique أَسْبَلَ. Dô^can a dit:

اهل ٱلديانة ما نسوا شي دَينهم   يا ما نمر في ٱلخير جاهم وٱستبل

Les débiteurs n'ont pas oublié leurs dettes.
Que de braves gens sont venus chez eux, dans une [année fertile, et se sont procuré le blé!

143, 11: bindaḥan et 143, 12: daḥan; cf. N° 82, v. 2 b. دحن, a, 1333 et note, *ôter*, *éloigner*, *donner une poussée avec le bras ou l'épaule* etc, *empêcher*. Dans une lettre que m'adressa le sultan d'Anṣâb je lis: دَحَنّا البُعْد من الحُضور عندكم, *la distance nous a empêché de venir chez vous*. Moḥ. Aḥmed em-Ḥomeyqânî a fait ce zâmil:

يا قلعة ٱمّبيضا ويا سوق ٱلنمر   ملّا دحنّا ٱلبعد وٱبطينا عليش
يا دفنته من ما حضر بين ٱخوته   يوم ٱلمخمّس يختلف منّش وليش [2]

2) = اليش = اليك.

Ô Château d'el-Bêḍâ, et toi marché des gens courageux!
C'est que la distance nous a empêchés, et nous avons
[tardé à venir chez toi.
Ô enterrement de celui qui ne s'est pas présenté devant
[ses frères (d'armes)[1])
Le jour de la poudre calibre 5, qui alternativement
[sera de toi et contre toi!

انلحس, *s'ôter, s'éloigner,* = الّحس.

143, 14: waṭṭeyn, voyez 1286 sur la personne du verbe.

143 15: senad. سَنَد, *escarpement.* Une montagne est مُتْسَنِّد, *escarpée,* où *l'on ne saurait grimper,* ما ينطلع, comme ici.

1) Il vaut mieux pour lui être enterré du moment qu'il ne prend pas part au combat.

71.

144, 15: Sur ce premier verset par lequel débutent tant de zawâmil, voyez 782. Kulle man pour le dialectal général k'ull(e) min.' مَن s'entend assez souvent, en dehors des proverbes et de la poésie vulgaire, aussi chez les Bédouins de toute l'Arabie, dans le Ḥaurân et en Afrique, même dans le parler courant. Identique avec ce kull min est kulleyn < kull eyn, dont j'ai parlé en détail dans ma Festgabe p. 19, ce qui a été approuvé par Littmann D L Z 4 Dec. 1909 p. 3097.

144, 18: menâšîha. مَنْشِيَة, toujours prononcé mènšieh, n'est pas le *sillon*, comme je l'ai traduit p. 1157, 4, mais le *billon* ou la terre que la charrue verse des deux côtés du *sillon*, qui est appelé تِلْم, 1336.

Dôʿan a dit dans une qaṣîdah:

سالم بِنَ ٱحْمد قالْ ما هو مِشْتِجِن   ما له خَبَر بوم ٱلْمناشي با تطُول
بيني بين ٱلخَصْمْ ما شِى عافية   ما زِلتْ[1]) يا ٱلْمخموسْ تحت ٱلقفُول
طالَت مَناشِبها تَعَب لِبْطالْها   لا حَدْ يِرْثَى على ٱلثَور ٱلعَمُول[2])

1) Observez que le verbe est ici conjugué, pour ما زال; voyez Ḥḍr p. 600 et ici 1200 et s..

2) عَمُول est ici un bon exemple d'un فَعُول actif, qui, quoique rare, n'est pas entièrement tombé en dessuétude dans les dialectes bédouins, Nöldeke Beiträge II p. 70 note 4.

Sâlem b. Aḥmed a dit: Il n'est pas chagriné;
Il ne sait pas quand les billons s'allongeront[1]).
Entre moi et l'adversaire il n'y a rien de bon
Tant que la poudre calibre 5 se fait entendre sous
[les châteaux forts.
Les billons (de la guerre) *sont devenus longs: une*
[fatigue pour ses guerriers:
Personne n'a pitié du taureau laboureur.

Dôᶜan répondit au zâmil de Moḥ. Mahdi el-ᶜAwlaqî, cité dans ma Festgabe p. 39, par le suivant[2]):

مِنّي بِرايك يـا مَـرّد ٱلقَبْيَلة   بيني وبينك كلّ مَهْرا له ثَمن
ثَـوري وثـورك با لِمِدّه مِنْشِيـة   وٱلشَور واحد من لَباخة لا عَدَن

Je te dis adieu, ô soutien de la tribu,
Entre moi et toi tout parler a son prix.
Mon taureau est avec le tien, et nous allons tracer
[le billon,
Car on est d'accord depuis Labâḫah[5]) *jusqu'à Aden.*

---

1) Se rapporte à la guerre, comme les autres versets aussi.

2) La réplique de Moḥ. Mahdî se trouve 1361.

3) J'ai bien écrit b å l i m i d d e h, mais je crois qu'il faut lire با نمدّ الخ = با لمدّ المنشية.

4) Celui qui part dit بِرايك وأكرمك, c'est aussi un salut, comme dans un verset de Dôᶜan avant ceux cités 1520:

قُولوا لِبن صالح بِرايَه وأكْرَمه   ما ٱليوم ضاق ٱلحالْ ياألله بٱلنَسَم

Saluez Ibn Ṣâleḥ de ma part et dites-lui
Combien à présent je suis en peine: ô Dieu! donne-moi du
[soulagement!

5) L a b â ḫ a h est un village dans le Wâdi du même nom, qui parcourt le pays des Qumûś. Le clan جـارلـه (= جـار الله) des ᶜAwâliq Inférieurs y habite.



منشية, doit venir de نشأ, *être* ou *devenir elevé*, L A I p. 165, 6 d'en bas, thème qui se trouve dans toutes les langues sémitiques. Ce n'est pas pour منشّية, car le pl. ne pourrait guère alors être مناشي, mais c'est probablement *مَنْشَأة devenu dans le Sud مِنْشِية, le مَفْعَل et le مِفْعَل n'étaient pas ici bien séparés. La dernière forme est même la plus usuelle. مِنْشَأة est ensuite devenu, par l'assimilation vocalique مِنْشِية, mìn-śi-eh. نشأ est déjà dans la luṛah > نشا, imparf. ينشو L A l. l. p. 168, 2, et vulg. ينشي. Quelques significations des dérivés de ce thème rappellent aussi le mot en question, ainsi qu'on pourra lire dans les dictionnaires.

72.

145, 13: là'ǵam = الاجّم, le nom de la timbale du sultan d'Anṣâb, 745 et ss., Ḥḍr Gloss. p. 642. الغصّان est le nom de la timbale du 'âqil du pays d'eś-Śa'ah, 746, 7 d'en bas, Ḥḍr p. 642. Celle du sultan d'er-Raṣṣâṣ à Miswarah est appelée الطيالة, comme dans ce zâmil de Ṣâleḥ em-Mûsâ, feu le 'âqil de Na'wah:

منّي سلامَ ٱلْفين يا سوق الدُوَل   جينا على صَوت ٱلبَلا ما شي رَسُول
واَهْل ٱلطيالة با تجي من مِسْوَرة   وٱحْنا سَلَبْنا يا تَقارِين ٱلوعول

De ma part deux mille saluts, ô marché des Seig-
[neurs (= el-Bêḍâ).
Nous sommes venus en entendant les coups de fusils
[sans que messager ait été envoyé.
Les gens de la timbale viendront de Miswarah,
Et nous avons nos armes, ô cornes des bouquetins [1]).

السَبخ est la *plaine saline* dans l'Abyan, marquée sur la carte du gouvernement d'Aden.

145, 13: itzàrǵam. تزرجم indique le son sourd des coups frappés sur la timbale: les boum! boum! boum! تخنكس se rapporterait à la résonnance de la caisse.

---

1) تقارين fut expliqué par قرون, et »ne se dit que dans les zawâmil."

تنزرجم, 487, 7; 661, 2 d'en bas, > اِتْنزرجم > اِزّرجم, est une dégémination de تنزجّم > اِتنزجّم > ازّجّم, qui a le même sens, de *grommeler, gronder.* السَيل يِتْنَزّجَم, *le torrent gronde, bruit.* (ʿalî) لش تتنزرجم عليّ, *pourquoi grognes-tu après moi?* Cette dégémination de la consonnance double a déjà été traitée par moi 359 et ss.. Seulement, je l'appelle épenthèse. Brockelmann V G S S § 90 en parle comme dégémination, et R. Ruzicka a publié son ouvrage très instructif *Konsonantische Dissimilation in den semit. Sprachen.* Mais il y confond sous le même titre dégémination et dissimilation, qui sont deux choses différentes. La forme فعّل qui donne, par dégémination, p. e. فرعل ou فعرل[1]), فمعل ou فعمل, فنعل ou فعنل, n'existe pas toujours, et alors la lettre ajoutée après la première ou la seconde radicale ne représente qu'une épenthèse, nullement une dégémination. Il faut aussi envisager le cas où un quadrilitère est le résultat d'un accouplement de deux verbes de sens quasi-analogues. Ainsi زملط, o. l. p. 49, n'est pas une „dissimilation" de زلط, mais un accouplement de زلط et de زمط; زلط est, à son tour, une contamination de زلّ et de زطّ[2]). حملق, *ouvrir de grands yeux*, o. l. p. 88, n'est pas une „dissimilation" de حمّق, mais un accouplement de حلق et de حمق, cf. لمق et بلق[3]). De حلق et لقم on a pu former un quadrilitère حلقم dont حُلْقُوم découle régulièrement. حذلق,

1) Cette lettre est pour la plupart une liquide.

2) V. le Glossaire.

3) La proposition de Vollers Z A XXIII p. 105 est inacceptable.

que cite, Vollers o. et l. l., est l'accouplement de حذق et ذلق. Grand nombre d'exemples allégués par Ruzicka sont à éliminer là où la forme فعّل est, comme le point de départ, construit a priori par lui.

زجم, o, est aussi courant dans notre dialecte, 884, *gronder, grogner, tonner, faire du bruit* enfin. الرعد يزجُم, *le tonnerre gronde.* البنْدُق يزجُم في الجبل, *le* (coup de) *fusil retentit dans la montagne.* المطر يزجم, *la pluie gronde.* السيل يزجم, *le torrent gronde.* الانسان يزجم بالهرى, *l'homme grogne* ou *fait du bruit* avec la bouche *en parlant.* البعير يزجم يوم يهدر وهو مرْسوب (1, *le chameau gronde lorsqu'il mugit étant lié aux pieds de devant.* كم يزجم علىّ (ʿalī̀), *comme tu grognes après moi!* Ḥalîmah, fille de Farîd el-ʿAwlaqî a dit dans la qaṣîdah souvent citée:

لا عذْر من عاده يلاحظ دوعني   والرَّعْد يزجم في ربوع النّخيلة

Point d'excuse pour celui qui fait encore de l'œil à [un Doʿanite,

Tandis que le tonnerre gronde dans les nuages de [pluie 2).

زجْمة, *bruit, grondement, son sourd, cri.* أُسْكت ولا زجمة, *tais-toi et ne fais pas de bruit* (Aden). والله نسمع زجمة من الدار, *par Dieu, nous entendons du bruit venant de la maison.*

زجم est moins que تزجّم, et celui-ci un peu moins que تزرجم.

---

1) رسب, o, *lier les pieds* de devant avec la *corde* appelée رِساب.

2) Pour la traduction exacte de ربوع النخيلة voyez le Gloss. s. v.

Une variation de ce verbe est peut-être سلجم, 881 et s. s., 1384, Schulthess H W p. 72.

La raison pour laquelle زجّم est dégéminé en فَعلل pourrait bien être une contamination avec les thèmes imitatifs زز, زم, رز et زج et leur développement, voyez le Glossaire. زّ, *gronder* (tonnerre, animal) L A VII p. 220. رزم على = تنكّر على, *molester en criant*, Dt, class. أَرْزَم, *gronder* (chameau et tonnerre), Labîd Mo^call. v. 5, Nöldeke Fünf Mo^call. II p. 66. رزى على, *gronder*, = عاب, L A XIX p. 75. زمزم, *grommeler*, class. L A XV p. 165 et Syrie; زَمْزَمَة, *bruit sourd*, class. et Syrie. زمج, زمخ et زمجر, dont le sens se rapproche de celui des précédents. تزردم, *gronder*, *grogner*, *gueuler*, *faire du vacarme*, usité en ^cOmân, R O p. 255, 4, Rössler M S O S III p. 12, 17, est sans doute un dénominatif de زُرْدوم, *gorge*, 1163 note, Mésopot., Meissner M S O S VI, II p. 123 n. 25, id. N A G I p. 125, et non pas une „dissimilation" de زدّم, comme le pense Ruzicka, o. l. p. 164 [1]), et je crois, contre Ruzicka l. l., que زردم, *étrangler*, n'est qu'une autre application de la signification primaire.

---

1) Il ne le dit pas expressément, mais il le compare avec l'algér. زدم, *attaquer*, avec lequel il n'a rien à faire. On a prétendu que زردوم est persan, peut-être à cause de L A XV p. 155 en bas, à propos de زَرْدَمة = غَلْصَمَة, *larynx*. زردم est class. *serrer le gosier*, de même que le class. زَرَد, tandis que زرد est *avaler* 1221 note = Dt زرط et زلج. Syr. زلط = Dt. C'est une formation comme غلصم, de غلص + م final, L A VIII, p. 328, *couper le* غَلْصَمَة. Le datî-

145, 16: ḥeyṭ. حَيط, pl. حياط, est *jardin clôturé.* Le mot appartient à la langue du Yéman et du Nord. Le jardin de Yûs est à Laḥiǵ, qui fut attaqué par le sultan ʿAwaḍ. Cette forme contractée, 519 et ss., pour حائط, Boḫ. III p. 64, 3; 78, 10; 89, 4 d'en bas (*mur*),

---

nois a عَلْصَمَة < غَلْصَمَة, *vertèbre du cou.* Je fais ici observer que quantité de noms se rapportant à la gorge, au gosier, au cou et à la poitrine sont sur la forme فعلول, dont on trouvera des exemples 1162 note et s.. Plusieurs ont la finale ûm, tels que بُلْعُوم, بُرْطُوم, L A s. v. (بلع), حُلْقُوم, L A s. v. (حلق), حيزوم L A s. v. (حيز ou حزم?), خرطوم, خيشوم, زردوم (زرد), زلعوم, زلقوم, L A s. v., etc. Or, on est en droit de se demander si les verbes correspondants, بلعم, حلقم, زلقم, etc sont dénominatifs et, par conséquent, postérieurs aux substantifs? J'ai dit plus haut que حلقم pourrait bien être un accouplement de حلق et لقم; زلقم pourrait de même provenir de زلق et لقم, mais je ne vois pas bien que les autres se laissent ramener à une telle origine. Est-ce un développement par m? L'm final du quadrilitère devient par là difficile à expliquer, à moins qu'on n'admette que حلقوم, de حلقم, est le prototype sur lequel les autres mots sont formés par analogie. Pour quelques-uns, la forme primitive est douteuse. Nous avons خَطْم et خرطوم, Ruzicka o. l. 168, et si le babyl. est déjà ḫuṭṭimmu d'après O L Z 1909 p. 341 s., nous aurions sans difficulté خطّوم > خرطوم par dégémination. خُرْشُوم n'est pas persan, comme le pense Śîr p. 53, mais un développement de l'arabe خَشْم, *nez, museau* (dial.). L'importance du paradigme فعلول apparaît clairement dans خَيْشُوم, car nous ne trouvons dans aucun dialecte خشّوم d'où une dégémination serait découlée. Il est donc imprécis si la forme est un فعّول dégéminé ou développé par une lettre épentéthique.

est déjà ancienne, témoin le pluriel حيطان I. Saʿd VIII p. 99, 7 et p. 107, 23: حائط من حيطان المدينة; pl. aussi حوائط, Ṭab. I p. 1214. C'est le babyl. ḫêṭu, *mur*, et renferme la même idée que son synonyme cananéen חוֹמָה, cf. √ حوم Gloss. s. v.[1]), qui ne doit pas venir de √ חמה, Ges.-Buhl s. v.. Dans le Nord et au Yéman, حايط est courant, *jardin*; R O § 33: حايط, *Thorfahrt*. Le substantif حوطة, pl. حُوَط, *jardin*, Neǵd, et dans le Sud le sens particulier de *territoire sacré, asile*: حوطة لحج; الحوطة, Arabica V p. 145, 189.

1) Où il y a deux courants sémasiologiques, 474, 11; 571 et ss..

73.

146, 10: yăummel-kăbâir. كبيرة est encore dans le parler du Sud une *chose grave et importante*. Dôʿan dit, dans sa longue qaṣîdah souvent citée, après les vers Arabica V, p. 212:

قالوا كبيرة با تقع بين العرب   لاكنّه المكتوب ما طاع القدر
وأمّ الكبابر فى كساها ناشرة   تقرا فى السيفي وتقرا فى السور
تبوكل من العيشة وترقد دينها   ملاّ تحايل[1] عالنبوّة والكفر

Ils ont dit: une chose grave va arriver chez les Arabes,
Mais c'est écrit, et la destinée doit avoir son cours.
Et la mère des péchés capitaux s'est attifée de ses [atours;
Elle lit dans le livre d'es-Seyfî[2]) *et elle lit dans les [sourats qoraniques.*
Elle mange du manger et elle s'en tient ferme à sa [religion,
Mais elle monte des ruses contre les prophètes et les [mécreants.

Sur أمّ الكبابر, *la mère des gros péchés capitaux,* voyez *Die Legende vom Mönch Bârṣîṣâ*, par Goldziher — Landberg

1) Var.: تحيّل.
2) On dit que celui qui lit ce livre devient fou.

1896, où l'on trouvera aussi un texte ḥaḍramite qui se rapporte à ce démon femelle tentateur. Un *demon* analogue est أمّ الصَّرُوم, Arabica IV p. 18, et أمّ الصِّبْيان, 1017, Doutté, Magie et Religion p. 115 et ss., Snouck, Mekka II p. 123 et s., D H Müller S A E VI p. 65. Dans le Yéman, on l'appelle aussi أمّ الصَّبْران, mais je ne sais si c'est la même ǵinnîeh.

146, 12: Uel-ʿaskarî etc. Les ʿaskar sont toujours mariés, et leurs femmes ne sont pas considérées par les qabâil. I. Dâbî dit dans la qaṣîdah souvent citée:

وٱلْعَسْكَرِيّة ما عليها حنّية [1] من با يهاويها يجي بعد ٱلْغُرُوب
وٱلسيّدة متحجّبة في بيتها ملقي [2] لها سبْعة من حُرُوز ٱلْحجاب

La femme du soldat n'a pas droit à notre compassion:
Celui qui veut l'embrasser vient après le coucher du [soleil,
Tandis que la femme noble (seyyidah)[3] *reste cachée [dans sa maison:*
Elle s'est fait sept talismans qui la protègent.

146, 13: bâ'yilâ'ha = با يلاها, les deux hamzah sont amenés par l'accent. ولى, imparf. يلا, *atteindre*, *y arriver*, *dorthin langen*, 715, 2, d'en bas. On le paraphrase par لقى.

---

1) Prononcé ḥin-ni-yeh = حنيّة, selon le processus souvent mentionné; traduction incertaine.

2) ملقي = مُلْقِي; le féminin ملقية serait ici impossible.

3) C'est-à-dire la fille d'un seyyid, car la femme d'un seyyid qui n'est pas elle-même née seyyidah ne le devient pas par son mariage.

74.

147, 5: sifâḥ = بالقوّة, c'est-à-dire, en *répandant le sang*, سَفْح الدمّ.



75.

147, 19: tewadda(m). تودّى, *se soumettre*, est le class. استودى ou استيدى, L A s. v., cf. Nöldeke Beiträge II p. 203.

147, 19: el-ᶜAusaǵî est Moḥammed Ibn el-ᶜAusaǵî, sultan des ᶜAwdillah. Ṣâleḥ b. Qâsim, l'oncle du sultan actuel, lui prit la plupart de ses pays. Moḥ. I. el-ᶜAusaǵî avait enlevé, il y a environ trente-quatre ans, des baqar à un qabîlî, ᶜAbd Allâh b. Ṣâleḥ Ibn eṭ-Ṭayyîb, habitant à Ḥuṣn em-Misqâlah, dans le fertile district d'el-Ḥaḍn, au pied d'eḍ-Ḍâbir, parce que les Âl Abu Ṭahêf[1]) avaient refusé de payer la dîme. ᶜAbdallâh b. Ṣâleḥ et Ṣâleḥ b. Qâsim poursuivirent Moḥ. el-ᶜAusaǵî, qui avait avec lui quinze soldats et cinq de ses frères. Celui-ci tua alors ᶜAbdallah b. Ṣâleḥ d'un coup de fusil au front. Par vengeance, le cousin de ᶜAbdallah, ᶜAlî b. Nâṣir Ibn eṭ-Ṭayyib, tua le frère du sultan, Ḥoseyn Ibn el-ᶜAusaǵî. Les tribus d'el-Ḥaḍn, les Beǵêr, les Bu Ṭahêf, les Manṣûr, les Laqfaᶜ, auxquelles s'associèrent les Śuhûr,

---

1) Les Âl Abu Ṭahêf, établis dans le el-Ḥaḍn, sont venus originairement de Ḥarîb, 1352, Arabica V p. 102 et s.. Une autre partie s'est incorporée aux Hammâm, 1352. Maltzan, Reise p. 278, nomme une tribu Bakschi, mais آل الباخشي n'est qu'une subdivision des Bâ Ṭahêf et qui habite à em-Geymah القايمة, à côté d'une autre subdivision em-Fiślah; en tout 30 hommes.

dirent alors à Ṣâleḥ b. Qâsim: „Nous te ferons sultan, car il n'est plus possible de garder comme sultan celui qui tue les qabâil." Il accepta, et on le couronna au village d'em-Kobeydah, où le sultan des ʿAwḏillah a des châteaux. Le sultan Moḥammed I. el-ʿAusaǵî réunit alors à eṣ-Ṣaumaʿah, الصومعة [1], où il habitait, la plus grande tribu des ʿAwḏillah: les Âl ʿAlî Moḥammed, ayant à leur tête leur chef puissant ʿAlî (b.) Aḥmed em-Ḍahbalî; les Âl Barkân sous leur chef ʿAbdallah Moḥ. em-Maqfaḍ, les deux habitant eḍ-Ḍâhir; les Âl ʿUseyn, indépendants, mais alliés aux Âl ʿAli Moḥ.; les tribus du pays indépendant d'em-Saʿah, conduites par leur chef Moḥ. (b) ʿAbdallah el-ʿOmeyrî avec sa timbale الغضار; les Ahl em-Ḍîyêb du pays indépendant de Zoṛeynah, alliés du chef d'em-Saʿah; les Ahl Dawûd, du pays indépendant de Arḍ Damân, sous les ordres de leur chef ʿOmar em-Dawûdî, avec son marfaʿ, et les Beǵêr d'er-Reyda [2]). Le sultan Ṣâleḥ avait trois mille hommes des tribus mentionnées plus haut et des Beǵêr d'el-Ḥaḍn. On se rencontra dans le pays d'es-Surr, entre eṣ-Ṣaumaʿah et el-Ḥaḍn, et la bataille y eut lieu. Quatre-vingts personnes furent tuées. Ṣâleḥ remporta la victoire sur Moḥammed, قهره. Moyennant finances, il gagna les ʿâqil des tribus ennemies, qui le reconnurent comme sultan. Le sultan Moḥ., dépouillé du pouvoir, resta dans le village d'es-Ṣaumaʿah, où il vit encore avec ses frères et sa famille, en tout vingt

1) Dans le Wâdi Ṭereḥ, au point où celui-ci reçoit W. Yèri, Géz. p. 91, 14, W. Târân, ibid. l. 12, et W. el-ʿAudeh, à 20 minutes de Lôdar, capitale officielle des ʿAwḏillah.

2) Autres que les Beǵêr d'el-Ḥaḍu, mais leurs parents.

personnes. *Ils s'adonnent là à l'agriculture*, yitraʿwôn = يحرثون.

Huit ans après, le sultan Moḥ. el-ʿAusaǵî, voulant se défaire de son rival, donna cent qurûš à Ibn el-Maqṭaʿ ʿAbd en-Nebî afin qu'il tuât Ṣâleḥ b. Qâsim. Celui-ci se trouvait dans son château à ʿAryab, حُصْن عَرِيَب. ʿAbd en-Nebî l'y trouva seul et le tua d'un coup de gémbîeh. ʿAbd en-Nebî avait avec lui son cousin paternel, Aḥmed b. Bû Bekr, qui ignorait toute l'affaire. Un seul soldat se trouva dans le ḥuṣn. Il informa tout de suite le frère du sultan, ʿAbd Allâh b. Qâsim, de ce qui s'était passé. Celui-ci suivit ʿAbd en Nebî et son cousin, qu'il tua au village même, tandis que l'assassin réussit à prendre la fuite. Qâsim b. Aḥmed, cousin paternel de Ṣâleḥ et de ʿAbd Allah, le poursuivit à cheval, lui enfonça le ǵembieh dans le dos et le tua. Mais ʿAbd en-Nebî avait aussi gravement blessé Qâsim b. Aḥmed. Alors toutes les tribus des ʿAwḏillah accoururent chez Qâsim et son cousin ʿAbdallah, et l'on marcha son Bilâs, Ǵez. p. 91, 6, chef lieu des Maqtaʿ. Ceux-ci appelèrent à leur secours, moyennant finances, deux cents hommes des Al ʿAlî Moḥammed. La guerre dura douze jours. Ils durent à la fin céder devant la supériorité numérique de leurs adversaires. Les Al ʿAlî Moḥ. perdirent quinze hommes, mais les Maqtaʿ seulement deux. Le pays de Maqtaʿ fut ravagé de fond en comble, et toutes les maisons pillées. Ensuite, les Al ʿAlî Moḥ., les Barkân et ceux d'em-Šaʿah s'émeutèrent, sàw bàla (= سوّوا بلا), et se rendirent chez le sultan Moḥ. el-ʿAusaǵî, qu'ils proclamèrent de nouveau sultan. A la tête de ces tribus, il marcha sur la ville de ʿAryab, où il avait du reste

un ḥuṣn en face de celui de Qâsim. Les qabâil s'installèrent dans les maisons. Une „bataille" eut lieu. On tirait d'un ḥuṣn à l'autre. Neuf hommes des Âl ᶜAlî et quatre du côté du sultan Qâsim furent tués. Moḥ. el-ᶜAusaǵî entra en possession de la ville de ᶜAryab, après avoir chassé ᶜAbdallah b. Ṣâleḥ du ḥuṣn qu'il occupait. Celui-ci se rendit alors auprès de Qâsim b. Aḥmed, le sultan d'el-Kobeydah, et démolit le château de Ṣaumaᶜah, où Moh. el-ᶜAusaǵî n'avait laissé que cinquante hommes, qui tous prirent la fuite, de même que le frère de Moḥ., Qâsim el-ᶜAusaǵî, qui se réfugia à ᶜAryab, chez son frère, avec les cinquante soldats. Tout le bétail fut enlevé. Les Śuhûr se donnèrent alors rendez-vous chez le sultan Qâsim à el-Kobeydah qu'ils persuadèrent d'attaquer le sultan Moḥ. à ᵓAryab. Dans la rencontre qui y eut lieu, sept hommes des Barkân, dont aussi leur ᶜâqil et celui des Śuhûr, furent tués. Les Śuhûr rentrèrent dans leur pays, à une heure de marche de ᶜAryab et avec eux le sultan Qâsim, qui resta chez eux un mois avec ses deux cents hommes. On réussit alors à déloger le sultan Moḥ. de ᶜAryab. Les hostilités continuèrent encore quelque temps, et il y eut des morts des deux côtés. A la fin, de guerre lasse, les tribus se rangèrent toutes autour du sultan Qâsim b. Aḥmed à el-Kobeydah. Il est encore sultan. Les Maqtaᶜ retournèrent dans leur pays dévasté.

J'ai décrit cette révolution un peu en détail pour montrer l'état des choses chez ces tribus méridionales, qui sont continuellement en guerre entre elles. Les nombreuses familles des sultans s'entre-déchirent, et le pays en souffre.

Le nom dynastique des sultans des ᶜAwḏillah est Ibn

el-ʿAusaǧı[1]), comme celui des Balḥâf-ʿAzzân est el-Wâḥidî, celui d'Anṣâb est el-ʿAulaqî et celui de Ḥâil, dans le Nord, est Ibn Rašîd. Les ʿAusaǧites se disent ḥimyarites. Les ʿAwâsiǵ étaient anciennement dans le ʿAsîr actuel. Nous lisons dans el-Ǵezîrah p. 177, 22:

جُرَش هي كورة نجد العليا وهي من ديار عنز ويسكنها ويترأس فيها العواسج من اشراف حمير وهم من ولد يريم ذى مقار,

Ǵuraš est le district du Neǵd Supérieur; il fait partie du territoire des ʿAnz. Les ʿAwâsiǵ y habitent et y exercent l'autorité; ils comptent parmi les familles notables des Ḥimyarites, descendant de Yarîm dû Maqâr. Nous y trouvons également un جبل الكَور[2]), p. 125, 5. Comme le même nom est aussi donné à la montagne autour de laquelle habitent les ʿAwḏillah d'aujourd'hui, c'est-à-dire dans la Daṯînah prise dans son extension géographique ancienne, Ǵez. p. 165, 5, on peut supposer que cela n'est

---

1) عوسج est Lycium europeum L. = L. Arabicum Schweinf. Flore d'Egypte p. 112, Forskål Flora p. CVI, K. en-Nabât d'el-Aṣmaʿî, éd. Haffner p. 34, Löw, Aram. Pflanzenn. p. 427, Meissner MSOS VI ụ p. 108 n. 4 où = صريم. Jahn MS p. 236 donne: ausij »Pflanzenart", et Bittner, Studien MS § 12, »Dornbusch". Celui-ci et Rhodokanakis, Zur Formenlehre des Mehri p. 2, y voient un فوعل < فاعل. Je fais seulement observer qu'une foule de noms de plantes sont sur le paradigme فَوْعَل, qui me semble être, avec فَيْعَل, une particularité des parlers sudarabiques. صَيْرَف, *changeur de monnaie*, Sud = صرّاف, Nord? On a encore trop peu étudié l'arabe et ses dialectes pour se prononcer d'une façon définitive.

1) DH Müller vocalise الكُور; j'ignore pourquoi, les codd. n'ayant pas de voyelles. A-t-il pensé au soumérien kür, *montagne*? cf. 1105.

pas fortuit. Nous voyons donc que nombre de familles jadis puissantes le sont encore aujourd'hui. Je ne connais pas de pays arabe qui offre plus d'intérêt à l'historien et au philologue que l'Arabie du Sud, où tout est vieux parce qu'elle a été loin des bouleversements qui ont si profondément remué l'Arabie du Nord.

ᶜAlî Aḥmed em-Dahbalî est le ᶜâqil des Al ᶜAlî Moḥammed, des Al ᶜUseyn et des Ǵuᶜeymalân, c'est-à-dire, des tribus des قبايل الضاهر. La famille est ḥimyarite. La Ǵezîrah p. 91, 7 dit[1]: وعِدُو الى رأس الكَور وفيه حصن يعرف بالقَمَر[2] للاصبحيين من حمير واكثره للدعام بن رِزام الدَهْبَلي من أَود وهم اخواله ᶜIdû *s'étend jusqu'au sommet d'*el-Kaur. *Il y a le Ḥ. dit* el-Qamar, *qui appartient aux Aṣbaḥites, des Ḥimyar. La plus grande partie de ᶜIdû est à ed-Duᶜâm b. Rizâm ed-Dahbalî, qui est des Awd, qui sont ses oncles maternels*, et p. 96, 5: عِدُو وادٍ كثير الابصال ... به حصن يعرف بالقمر للاصبحيين اكثره اليوم للدعام بن الكَتِيف سيّد اود وفى بنى معشر من الأَصابح اجداده من امّه وهم اشراف الخ ᶜIdû *est un wâdi riche en oignons ... où il y a un ḥuṣn dit* el-Qamar, *qui appartient aux Aṣbaḥites. Aujourd'hui, la plus grande partie en appartient à ed-Duᶜâm b. el-Katîf*[3]*), chef des Awd et dont les*

1) Je vocalise selon mon exemplaire que j'ai tout corrigé avec les indigènes.

2) Le حُصْن القَمَر existe encore, quoique ruiné, dans le W. Edû, où habitent aujourd'hui les Ǵuᶜaymalân *qui font cause commune avec les ᶜAwdillah*, يجادلون مع العَوذَلّة, si leur chef le permet.

3) D H Müller écrit الكتيفي, mais la famille encore existante s'appelle Âl Katîf.

*ancêtres maternels constituent la noblesse des Benu Ma*ᶜ*-sar des Aṣbaḥites.* Ibid. p. 91, 19: المَعْوَران وادٍ والحميراء وادٍ كلّهما لبني مَزاحِم¹) وهم الذَهابِل وهم من اشراف بنى اود وسادتهم الخ *el-M. est un wâdi et el-Ḥ. est un wâdi; tous les deux appartiennent aux B. Mazâḥim, qui sont des Dahbalites et comptent parmi les nobles des B.* ᶜ*Aud et leurs maîtres et seigneurs.* Il est donc intéressant de constater que les Dahbalites habitent encore le pays de leurs ancêtres. C'est la plus grande famille après celle du sultan des ᶜAwḏillah, auquel *elle fait de l'opposition,* يقامر السلطان, si celui-ci ne marche pas dans le droit chemin, comme c'était le cas l'hiver 1897 pendant mon séjour dans l'Arabie du Sud. Le Dahbalite a même plus de pouvoir que le sultan, car les tribus lui obéissent; il est pour toutes un chef écouté et redouté. Nous voyons donc l'antiquité encore un peu partout dans le Sud, où l'état des choses a bien moins changé que dans le Nord. Dans la partie géographique de ce travail, on trouvera de plus amples renseignements sur les pays et les hommes des ᶜAwḏillah.

148, 7: شُخُوبَة = شُخُوبٌ, pl. de شُخْب. شَخْب صوت اللبن عند الحَلْب, Fiqh el-luṛah d'eṯ-Ṯaᶜâlibî; c'est une onomatopée, Ḥḏr p. 29 et 618. I. es-Sikkît dit à propos d'un proverbe, Haffner A L p. 88: يُضرَب للرجل يخطئ

1) L'éditeur écrit مُزاحِم, mais c'est le coll. du sing. مَزْحَمِي. Deux familles en existent encore et s'appellent آل با جابر; elles habitent à el-Qarn et à el-Ǵiblah, Arabica IV p. 30.

فيكثر[1] = L A I p. 467. شَخْبٌ فى الاناء وشخبٌ فى الارض فقطعت عروقه فجعلت دماءه تشخب فى النطع, *elle lui coupa les veines et laissa son sang gicler sur le cuir de décapitation*, K. el-Maḥâsin d'el-Ǵâḥiẓ p. 259, 3. Le شبج classique, L A et Qâm., en est la métathèse, ce qui a échappé aux lexicographes arabes. Le trope de notre texte, appliqué à la pluie, est employé dans toute l'Arabie: ya mâr Elyâs ǵîna leyk, šaḫab el-maṭar ʿâyed leyk, *ô Saint Elie, nous venons chez toi: le jaillissement de la pluie dépend de toi*, Musil A P III p. 8 en bas[2]). Le mehri šḫôf, *süsse Milch*, Jahn M S p. 240, Bittner, M S p. 48, est le même mot. Par la même voie, le classique رِسْل, Amâlî p. 210, est arrivé à signifier *lait*.

---

1) L'édition porte à tort يكثر.

2) On pourra comparer l'allemand: es regnet Bindfaden.

77.

148, 23: نِزَل pour نزل < نزِل < نَزَل, i, voyez ma Festgabe p. 79 sur les verbes فَعِع et فِعَع, tels que تِبَع, رِجَع, جِزَع etc.

148, 23: الصَلَب (الصليب est une faute d'impression). الجِرْبة الا صَلَبت ونَبَتت فيها عُضاه سمّت[1] حارب والّا صَلَب, *le champ, lorsqu'il devient dur et il y pousse des arbres, est nommé* ḥârib *ou* ṣalab, *en friche*, Ḥḍr p. 550 et 634 = Yéman صلاب, Glaser dans Mittheil. Peterm. 1886 II p. 41. C'est le contraire de مَعْمَلة, *terrain labouré.*

---

1) = تسمّت.

78.

149, 11: m u š û š. مُشّ est *cervelle*, mais مُخّ, *moëlle*, 1106; je ne crois pas que l'un soit une variante phonétique de l'autre.

79.

149, 18: mușâḥibìnneha, sur cette forme, voyez 720 et ss.

149, 22: yifṭanho. Sur la forme du pronom, voyez ma Festgabe p. 35. Lau kân Ibn Adam yinsâhu al-môt, *si la mort oublie l'homme*, Ḥôǵarîeh (où l'on observera aussi al-môt). Cette conservation de la prononciation grammaticale est très commune dans les dialectes de l'Arabie.

150, 3: sureybe. سُرَيب est *loup* = ذَيب < ذِئب. سرب, يسْرُب, *rôder, herumschleichen; marcher; couler.* Em-sureyb yisrob bim-ḫafâ', ula bașùr em-ʿanam yìsbid lèha ʿala[1]) ma tiǵî' em-ʿanam ǵembeh uyizqàr em-ʿanamah biḥalqeha ula qad assàrha faǵàrha u kàl minha[2]). *Le loup rôde en cachette et lorsqu'il voit le petit bétail* (mouton, etc.), *il se tient tapi jusqu'à ce que le petit bétail arrive près de lui. Il saisit alors le mouton par la gorge et, après l'avoir tué, il le déchire* (perce) *et en mange.* Usrùbli[3]) wàna bilḥàqak, *marche, et je te rejoindrai.* (U)srùb qud-

---

1) على ما est très souvent pour الى ما.

2) Cf. 1011.

3) Dativus ethicus p. 1280 et Gloss. s. v.. Même datif chez Rhodok. Ḍofâr II p. 115 dans tebrî-lek; aussi classique.

dâmi, *marche devant moi* (non pas *courir*). ʿAd em-wâdi yisrob wala kìmil, *est-ce que le wâdi coule encore ou bien est-il à sec?* D'autres exemples 656. تسرّب, *passer sans vouloir être aperçu, s'esquiver.* سَرْبي = دَوْلي, *mon tour.* سَرْبك تجلس اليوم في البيت, *c'est aujourd'hui ton tour de rester à la maison.*

150, 9: môkùd. On prononça môkud et môkid, par assimilation vocalique. Le verbe est اوكد ou آكد, 149, 21. C'est 1° *rester*: òkidli lima ǵîk, *reste ici jusqu'à ce que je vienne chez toi.* وكد n'est pas usité dans ce sens, comme dans la luṛah. 2° *se mettre en embuscade*, ل *à qqn* = كمن ل ou اكمن ل, > كمل ل et اكمل ل, comme dans notre texte[1]). وكّد, *préparer, apprêter, mettre en ordre.* La titʿansafì'[2]) kada wak-

1) Sur la permutation de ل et ن, voyez l'article ad hoc à la fin de ce volume.

2) تعنسف, *faire des mouvements de mignardise avec le corps*, comme lorsqu'on est gêné, surtout chez les femmes. C'est une dégémination de تعسّف, *se plier, se courber.* عسف, i, *plier, courber*, au physique, et au figuré *prendre par le plus court pour barrer la route à qqn. et l'attraper* = شقف, 1335 et s., *plier de la route; précéder.* عسفنا من الطريق = سرفنا من الخ, *nous avons dévié de la route.* òbah la taʿsaf min em-ṭarîq, *fais attention de t'écarter de la route, de t'égarer.* عسفتك عند فلان, *je t'ai précédé chez un tel* = سبقتك. Nous disons aussi *plier à droite* ou *à gauche.* معسوف, *plié, courbé*, homme et objet. اعتسف, *se plier, se courber*, toute chose. انعسف = انعطف *se plier, se courber*, toute chose. Les dictionnaires ne connaissent que le sens figuré. Un عسيف, Boḫ. III p. 191, 11, est donc *un homme courbé, qui travaille, un homme de peine.*

kidî lì em-ʿàša ukàh, *ne fais pas de manières, prépare-moi donc le souper!* dit un Bédouin de Daṯînah à sa femme. العشا موكد, *le souper est prêt.* وكد الغرب = مزه بالرمة, *serrer l'ouverture de l'outre avec une ficelle.* On dit ici aussi أوكى ou آكى, et وكاء, pour وكاء, (فعال), est toute chose avec laquelle on serre et non pas seulement l'outre, voyez les dict. — توكد ل, *attendre qqn.* موكد, *embuscade*, 149, 22.

150, 7: el-ʿUleyb est un wâdi qui court vers Ḥaurah dans le pays de Ḍamân, chez les ʿAwâliq supérieurs. Ce Dawûd b. Himâm el-Ḥimyarî, est, selon le dire des indigènes, l'aïeul des Ahl Dawûd dont le ʿâqil, ʿAlî ʿOmar ed-Dawûdî, est le chef du pays indépendant de Ḍamân. Il a son marfaʿ, ce qui est un signe d'ancien pouvoir. Les tribus de Ḍamân font bien partie, politiquement, des qabâil el-ʿAwḏillah, mais elles sont absolument indépendantes et forment un petit état, sans payer le ʿöšr au sultan de Lôdar.

151, 3: ḥazzè. Mon Hammâmî, qui me dicta aussi le N° 40, parlait un dialecte que je ne comprenais pas bien au commencement, me dit vraiment ḥazz(e), حز, mais il l'expliqua par جز; les deux verbes signifient *tailler, couper,* aussi dans la luṛah. حز est cependant *couper d'un seul coup sec*, tandis que جز est *couper à plusieurs coups*, selon le Hammâmî. Mais جز est *couper en général*, puisqu'on dit جز الشعر, *couper les cheveux*, جز ذيل الحصان, *couper la queue du cheval,* جز الثوب, *cou-*

per l'étoffe. Em-roṣâṣa ġazzet em-naṣaᶜ, *la balle a coupé, brisé la cible.* Une contamination des deux thèmes جر et جز est le ḥaḍramite جحز, *couper*, et جاحرز est chez les Bédouins non ḥaḍramites et au Yéman *mal couper, taillader,* p. e. les cheveux lorsque le couteau ou les ciseaux sont émoussés.

Le thème جر et tous ses dérivés, tels que أجر, جرز, جرع, جرم, renferment l'idée de *couper.* قصّ, ġaṣṣ et جزّ, ġazz, doivent aussi être parents, par le ġ = ق et ج, comme مقصّ et مجزّ l. 5, désignent le même instrument.

151, 3: ġeḥaz. جحز, *dur, rude, raboteux* = cl. شأز ou شئز, شازب (cf. شزّ, شئس et شزن). Le lit est malas (= أملس), *mou,* mais le plancher est ġaḥàz, *dur.* La viande est ġaḥaz, *coriacé,* = Ḥḍr et Yéman عرز ou شرز. Ġaḥàz fi hâḏâm-ṭarîq ma bătᶜàuwid tắᶜbar fîh, *cette route est rude, tu ne pourras y passer.* Ici جحز fut expliqué par حفا, *état pierreux et raboteux.* يقطع في الجحز se rapporte au bois dur que la cognée bien effilée coupe. Je ne saurais dire si le mot en question ici est جحّز < جاحز ou جحْز. Une chose جاحز est donc proprement *qui coupe.*

151, 4: rumâh. رامي est partout dans le Sud *tireur* avec le fusil, يصَيب بالبنْدق (1) ف, *qui tire avec le fusil,* Madḥiġî. رويمي, *mauvais tireur.*

1) = يصيب. Cette prononciation de î > ey est tellement commune dans tout le Sud, que je ne la relève plus. Bittner MS p. 10 a établi la règle pour le mehri que î < ey à côté d'une gutturale

151, 5: śazze. شَزّ, u, i, *aller de travers, dévier de.* الحاكم شزّ من حكمه, *le juge dévia de son jugement* en donnant raison à celui qui avait tort. شزّ من الطريق, *dévier de la route.* لا تشزّ تسرف, *ne va pas à côté, de travers* (أعوَج, mais *tout droit,* سانى[1]), *tu t'égareras.* Rheinhardt R O § 304 le traduit par *fliehen, entlaufen* et ibid. p. 403 N° 64 nous trouvons ce proverbe: bû tśezz (= tüfraq) mil qatî' kill śei yitamma' bhe, *was sich von seiner Heerde fortbegiebt, an dem sucht alles seine Habgierde zu befriedigen.* Ici le sens est le même que dans les autres pays du Sud. Celui qui figure dans L A VII p. 228 coïncide avec celui du class. شَتَز et شزب = تحزّر Dt, comme je viens de l'exposer, mais شزر, class. et dialect., *regarder de travers,* en est un développement radical. شِزْر, *l'espace entre les deux premiers doigts écartés* = شِزْر ou فَتْن chez les Madhig. شاز, i, *aller de travers, en biais;* شَيز, *de travers.*

151, 5: milgâlah. Je n'ai jamais entendu que أَلْقَى, *faire,* aussi bien dans notre dialecte qu'en Ḥḍr. Mais v. d. Berg, Le Ḥadhr. p. 286, 1 et note 17 donne لقّى, de même que Snouck O S II p. 104 note 8. Le texte de v. d. Berg est voyellé par lui, et celui de Snouck porte p. 103 v. 6 milgî. Jusqu'à nouvel ordre, je doute de

ou d'une emphatique, mais cette règle est, pour les dialectes arabes, trop restreinte, car ici tous les î peuvent devenir ey avec n'importe quel voisinage consonantique. Cf. Rhod. Ḍofâr II p. 92.

1) = Yéman قَدُو = Ḥḍr أسْمَح = Dt قَثْر.

l'existence de la II[e] forme لقّى = القى. Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans les dialectes de l'Est Oranais لقّى, i (à distinguer de لقّى, a, < لقِى) est aussi *faire*, Marçais Gr. Tlemcen p. 70 en bas et p. 315. C'est une importation des tribus yémanites émigrées en Afrique. On ne le dit pas dans le Yéman. Šû d̲ilgâhu hòna, *qui l'a mis* (le livre) *ici?* Hammâmî = ذى القاهُ.

151, 6: ya rabbat Allah. ربّة الله est aussi suivi de من. يا ربّة الله (من) عساكر عند الانكليز, *que de soldats chez les Anglais!* On écrit et prononce aussi رَبَت, avec un seul b, comme l'ont déjà relevé les grammairiens. C'est une graphie archaïque. Les tribus ḥimyarites chantent en allant à la guerre:

شَباب يا ربّة الله من شباب
وَحْنا كما ٱلْمَوتْ داخل كلّ باب
وانا ذيب حِمْيَر .

Jeunes gens! Y a-t-il des jeunes gens!
Et nous sommes comme la mort qui entre par [*toutes les portes.*
Et je suis le loup des Ḥimyar!

Ya rabat allah min ḥad̲ar fi hâd̲am-bălâd. *Quelle quantité de blocs de pierre dans ce pays*, Beyḥân. Au lieu de ربّة الله, on peut dire يا ربّاه, qui, s'il n'est pas employé seul, doit être suivi de من. شي خَيل عندكم *y a-t-il des chevaux chez vous?* Rép.: يا ربّاه من خيل ou ما من خيل[1]), *et quelle quantité de chevaux!* Ȃga wâḥed

1) Ce qui est exactement le français: *que de chevaux!* ʿÄyyin

ugâl: šî' kamâ' hâḏa el-walad? Rép.: ya rabâh min kamâh, ou ya rabat aǁa uaštar minneh, *quelqu'un vint demander: y en a-t-il comme ce jeune homme? Ah! il y en a beaucoup comme lui et plus forts que lui.* Exemples 401, 16; 878 d.l.. Le substantif après من est toujours indéterminé, et rabbat est toujours précédé de يا ce qui confirme le fait que رُبَّ est originairement un vocatif, Fleischer Kl. Schriften I p. 419, Wright Gr.[3] II p. 216, Nöldeke Beiträge II p. 235 note 3. Cette locution que je n'ai observée que dans les dialectes du Sud, dénote une grande quantité. Pour le peuple, ce rabbat ou rabat Allah implique l'idée de رَبّ, *père* = Dieu, ce qui a entraîné l'addition d'Allah. En Algérie, on dit également ḫeyr Allah, *beaucoup, en grand nombre*, Doutté T O p. 20. Les grammairiens arabes ont fait couler beaucoup d'encre sur la vraie signification de رُبَّ, رُبَّتَ, رُبَتَ. Ils n'ont plus su si ce substantif, devenu particule et dont la racine, dans toutes les langues sémitiques, implique l'idée de grand, de multitude, dénote la pluralité ou la paucité!

On n'a qu'à lire Lane sur ce sujet. I Sîdah 16 p. 116 dit que le t n'est pas le t du féminin, ce qu'on n'acceptera probablement pas, car رُبّ, רַב est *multitude, quantité*, et رُبَّة, archaïquement écrit encore رُبَّت, est toujours chez les Bédouins du Nord *force*, Musil A P III

---

maʿṣî' hâna, *regarde, que de bâtons ici!* (ما عِصِيّ = مَعْصِيّ). Âh! ma šûqûr hâhânâ', *Oh! que de fleurs ici!* Ce ما aussi devant les verbes: ما ينبّح هذا الكلب, *que ce chien aboie!*

298, 19, correspondant à l'hébreu-aram. רַבַּת, *beaucoup*. Wright Gr. II § 84 et s. a fort bien traité la question de رُبّ.

151, 6: ḥêre. حَير, pl. حُيُور, *vipère mâle rouge au ventre blanc*; le fém. en serait حَيّة, selon mes hommes. Le nom. unit. حيرة n'existe pas, et ce n'est donc pas un nom. gen., ce qui convient mieux dans notre texte. C'est ici une métaphore, voyez 1239 et s., 1469 et n. 2, et Arabica IV p. 34.

151, 6: ʿubbah. غُبّة, *la haute mer, le large*, 394 et ss., 1425. Ici au figuré. غُبّة قمر est souvent appliqué à tout *l'Océan Indien*. Dans la longue qaṣîdah en ar souvent citée:

اِن عادْ لِى شِى بَخْتْ وِالّا لك نِية[1] دوّر على نِي ســارْ فى غَبّة قَمَر

Si j'ai encore de la chance ou si tu as une bonne [*intention* (*à mon égard*),
Recherche celui qui s'en est allé à l'Océan Indien.

Bin Laqwar a dit:

يا ٱللّه دَعَيتَك يا وِسيع ٱلمنزِلة نى عبّر[2] ٱلدُخّانْ فى غُبّة قَمَر

Ô Dieu! Je t'ai invoqué, toi qui as une demeure [*étendue* (qu'on trouve partout)!
Toi qui as fait passer la fumée (les paquebots) *dans* [*l'Océan Indien.*

---

1) Obs. nìyeh, au lieu de نِيّة, et le traitement analogue des formes féminines en ـِيّة > ـِية.

2) Obs. le changement de personne dans دعيتك et عبّر.

Wuṣṭ ṛobba ṛazîra bansebaḥ, وسط غبّة غزيرة با نسبح, *nous nagerons au milieu de l'océan profond* [1]). Rhod. Ḍofâr. p. 78, 1. غبّة, *Untiefe*, M S O S VII 5, en Mésopotamie, c'est-à-dire, tout le contraire du sens rapporté pour le Sud de l'Arabie, où *un haut fond* est مرّق, Ḥḍr p. 591 = class. ضَحْل, Amâlî p. 76, 8 d'en bas. غُبّ عَدَن, *Golfe d'Aden*, I Rosteh. 87, 16. Rhod. Ḍofâr II p. 42 donne le pluriel ṛabûb du sing. ṛobba, mais c'est là le pluriel de غُبّ et qui est pour غُبُوب.

151, 6: ṭamâh. طماه = غماه G O, *le couvrir.*

---

1) Rhod. traduit *Wogenschwall*, ce qui est le sens de غُبّ dans les dictionnaires, L A II, p. 128, 12 = I. Sîdah X p. 19: الغُبّ الضارب من البحر حتى يُمعن في البرّ.

81.

L'hymne national des ᶜAwâliq Supérieurs et Inférieurs.

151, 20: ᶜalaq. On juxtapose souvent dans les poésies populaires عوالق et علق, *sangsue*, témoin cette mirgâzah d'un poète ᶜaulaqite à propos de la médiation du sultan d'Anṣâb entre le sultan de Ḥabbân et ses tribus:

قد كنت صلطان الجيوس السعدية والّيوم صلطان العوالق والعلق

Tu étais le sultan des troupes saᶜdites,
Mais aujourd'hui tu es le sultan des ᶜAwâliq et des [sangsues.

C'est tout simplement un jeu de mots, par lequel on veut dire que les ᶜAwaliq sont solidement fixés et difficiles à faire déguerpir.

151, 20: مسامير الدرق, „parce que *les clous des boucliers* sont forts et solides", G O. Quant à درق, constatons d'abord que ce mot est 1° connu dans toute l'Arabie, Burckhardt, Beduinen (Weimar 1831) p. 44, v. d. Berg Le Ḥadhr. p. 99 (dirqah, *petit bouclier rond*) et en Egypte, Z D M G 51 p. 322; 2° partout un coll. ou plutôt nom. gen. avec le nom. unit. درقة.

C'est le cas déjà dans la langue classique[1]), ce qui est bien curieux pour un tel mot. Cette particularité n'est pas a priori de nature à lui assigner une étymologie germanique. درقة est un *bouclier en bois* ou *en peau* = تُرْس et جَوب. Dans le Sud, le bouclier est assez rare, et, à ma connaissance, il n'y a que les Bédouins d'el-Moḥâ', de Zébîd et de ces contrées, les Ḥuǵûr dans W. Ḥaǵr, les Mahrah, les habitants de Ṣûr dans le ʿOmân et les Sômâl qui s'en servent. Fraenkel Aram. Fremdw. p. 240 veut faire venir ce nom du persan; les preuves qu'il allègue ne sont pas suffisantes. L'évêque Šêr, dans son الالفاظ الفارسيّة المعرّبة, n'en parle pas du tout, et il a la manie des étymologies persanes. El-Ḫafâǵî, dans son شفاء الغليل p. 101, le considère comme un دخيل sans parler de sa provenance; il dit seulement que c'est un mot très commun. Vollers, Z D M G 51 p. 322, l'identifie à طارقة, qui serait le vieil allem. *zarga*, it. *targa, targe.* Ce dernier mot est bien illustré par Dozy Suppl. II 40 et ss.. Seulement, si دَرَقة est = طارقة, comme étymologie, il n'a pu figurer chez les Arabes avant les Croisades. Or, دَرَقٌ est bien plus ancien en arabe. Le plus ancien exemple est chez el-Aʿšâ, K. el-Aṛânî XX p. 139 en bas: طُرّة الدرقة, *le bord du bouclier*; ce vers ne se trouve pas dans le diwân[2]). El-ʿAyn a aussi درقة, de

1) Boḫ. II p. 16, K. el-ʿîdeyn: باب الحراب والدرق يوم العيد, où: كان يوم عيد يلعب السودان بالدرق والحراب (cf. ib. p. 24, 4) = ibid. IV p. 39: باب الدرق. Dans le texte même des Traditions, ce mot ne se rencontre pas.

2) Autre exemple Kâmil d'el-Mob. p. 710, 7. Schwarzlose, Die Waffen der Alten Araber p. 353.

même que Abu ʿObeyd (دَرَقٌ, pl. de دَرَقَة) et I. Dorayd, selon Ibn Sîdah VI p. 74, où il est rapporté, d'après I. Ǵinnî, un vers hoḏaylite:

يمشون بين نابلٍ ودارِقِ

Ils marchent entre des porteurs de flèches et des [porteurs de boucliers[1]).

où le pluriel est للجنس. Les Hoḏeyl avaient donc un verbe درق, *avoir un bouclier*, et qui est sans doute un dénominatif. Les Arabes d'Espagne avaient également دَرَق, puisque cela a donné l'espagnol *adarga*, Dozy, Glossaire des mots espagnols p. 41 [2]). I. es-Sikkît (+ 244/859), K. tahḏîb el-alfâẓ, Beyrouth p. 652, enregistre aussi درقة avec la même définition que L A. Je ne sais s'il figure déjà dans d'autres anciennes poésies préislamiques. Par conséquent, si طارقة est le bas latin *targa*, دَرَقٌ ne peut certainement pas venir de là, car cela n'aurait du reste pas fait le nom. gen. دَرَق, mais d a r g a h ou d a r a g a h. Il faut donc ou séparer les deux mots, ou admettre que le bas latin *targa*, = allem. *zarge, zarga, Seiteneinfassung*, anglos. et vieux nord. *targa*, *bouclier*, etc, Kluge Etyml. W B p. 432, vient de l'arabe دَرْقَة. Pour ma part, je crois que le vieil allem. *zarge* n'a rien à faire à *targa*, malgré l'autorité de Kluge, et il faut prouver, par des arguments plus solides que ceux de Dozy que l'arabe postérieur طارقة est le même mot que le bas latin *targa*. On serait plutôt tenté de tracer cette marche sémasio-

---

1) Ou bien *ils marchent étant des porteurs de flèches et de boucliers*.

2) Ils disaient aussi مدرّق et دَرّاق ibid.

logique: دَرْقَة > targa > طارقة par étymologie populaire avec contamination de طرق. La chose est encore assez obscure, mais je suis presque persuadé que درقة et طارقة ne sont pas aussi proches parents que le croit Vollers o. et l.l.. Fraenkel, o. et l.l., dit que درقة n'a pas d'étymologie en arabe. Je n'y en vois pas non plus. Il y a en Afrique[1]) le verbe درق, *être caché, disparaître,* درّق *cacher, abriter, protéger,* Stumme T Gr. p. 165, Dozy Suppl. s. v. et تدرّق réfl. Stumme T T B L v. 217; même sens ib. v. 197, où traduit par *se cacher.* درّق, *tourner le dos à,* que Dozy a d'après Daumas; درّق وجهك de Delphin p. 96, cités par Socin, Arab. Dial. v. Marokko p. 188 et note 80, me paraît être une prononciation pour درّج. Voir dans tous ces dérivés des dénominatifs de درق me semble difficile, vu la première forme دَرَقَ. Nous avons des centaines de cas où les dialectes ont conservé plus de primordialité, plus de formes primaires que la langue des dictionnaires, et il ne serait point étonnant que ce دَرَقَ fût la source de notre دَرَقٌ. Celui-ci serait donc originairement un infinitif, et alors s'explique le nom. gen. avec le nom. unit. دَرَقٌ signifie évidemment quelque chose, ce n'est pas seulement un signe graphique, mais qui peut tracer la marche sémasiologique d'un thème? La sémasiologie est uniquement basée sur des faits dont l'explication est à chercher dans l'ambiance et les idées du milieu où une signification prend naissance et se développe. Le prof. Ph. Plattner, qui a écrit

1) Voyez Beaussier s. v..

la seule bonne grammaire française qui existe en allemand, dit IV Theil, Propositionen und Adverbien, p. 1: „Celui qui envisage la langue comme un instrument travaillant d'après des lois logiques et des formules mathématiques, montre seulement que le sentiment de l'art lui manque et que les finesses de la langue lui échappent." Les Indologues ont enfin aussi compris que les dialectes de l'Inde constituent le moyen le plus puissant pour élucider la langue des livres, et je ne crois pas avoir en vain élevé la voix depuis tant de lustres pour faire assigner aux dialectes arabes leur place au pair, et souvent au dessus du pair, avec la langue des recueils préislamiques et celle des dictionnaires. Je rappelle, pour mémoire, que dans le Nord ذرّى est aussi *abriter*, 1341, 8, et تذرّى, *s'abriter, se réfugier*, 332 note, 1339, 7, K. al-Maḳṣûr par I. Wallâd, éd. Brönnle p. 50, 14. C'est un autre thème que celui, avec ses congénères, que j'ai traité 1341. Toutefois, si √ درق et √ ذرى sont parents, il faut que le second soit primaire, car د ne devient pas ذ, du moins que je sache.

L'autre mot pour *bouclier* dans le Sud est, comme nous venons de le voir, جَوب, Rhod. Dofâr p. 8, 9, Bent S A p. 247 [1]), pl. اجواب, et Rhod. Ḍofâr p. 98, 8 جوابي [2]).

---

1) »A small shield (gohb!) of wood or sharks skin".

1) Ce pluriel est étrange et il ne peut guère convenir à جوب, mais plutôt à جوبة, prononcé ǵauba, si ce n'est pas de جابية, et il faut alors traduire autrement, mais la glose a = تلدوس. Rhod. s'étant bien aperçu de l'impossibilité de ce pluriel écrit dans le Gloss. ǵuʿâb, mais le mot se trouve dans l'intérieur de la phrase et non pas à la fin comme rime.

Il existe aussi dans le mehri, Bittner M S p. 64, 5, et dans la luġah, I. Sîdah VI p. 74, I. es-Sikkît, Tahḏîb p. 652 et 853, Schwarzlose, Waffen p. 353. Dans une Tradition on rencontre le dénonimatif جوّب على, *protéger, qqn avec un bouclier*, Nihâyah I p. 185, où il y a aussi جَوبة. Ce dernier mot a cependant, dans le Sud, pris le sens de *cuve*, *cuvette*, *fosse ronde dans le rocher*, 1150 n., 1229 n. 3, Ḥḍr p. 545. En hébreu, nous trouvons dans le livre si bédouin de Hiob 15, 26: בַּעֲבִי גַּבֵּי מָגִנָּיו, que la traduction américaine de Beyrouth rend par بأَوْقاف مِجَانّه et que Perlez O L Z 1905 p. 127 compare avec raison avec l'assyr. gabâlu, *bouclier*. Les thèmes جب et قب (gab) sont congénères: c'est *concave* ou *convexe*, selon la manière d'envisager l'évasement: ce qui est *gibbosus* en dehors est *creux* en dedans, جوب, جوف.

152, 1: ǵeheymeh. جُهَيمة, dim. de جَهْمة, *flamme*, mais à Aden c'est = جَمْرة, *morceau de charbon incandescent*. Le verbe جهم est un ضدّ, car il a dans le Sud deux significations opposées: 1° *luire*. جهم الصُبْح, *le jour commence à poindre*, Ḥarîb. جهمت النار, *le feu a flamboyé*. Le classique جاحم, *allumer le feu*, et جاحِم, *flamber* (feu), est sans doute le même thème, dont le ḥ a été affaibli dans le Sud où très souvent ح > ه[1]). Le classique جاحْمة النار, L. A XIV p. 351, 7, d'en bas est à peu près la

1) On dira peut-être que j'ai mal entendu et que le thème est véritablement جاحم. On ne doit pas oublier que j'ai parlé le dialecte daṯînois *tous les jours pendant douze ans* et que je connais parfaitement lorsqu'il faut ح ou ه.

même chose que le sudarabique جَهْمة النار. Cette forme affaiblie a cependant dû exister aussi ailleurs, car le substantif مُجْهَل, مُجْهَلة, جَيْهَل et جَيْهَلة est *le bois avec lequel on attise le feu, attisoir,* et qui est, quant aux liquides, à جحم comme גַּחֶלֶת, *charbon incandescent,* est à son synonyme arabe جَهْمة. Au contraire, le tigré ገሐመ est, selon Munzinger, dans Dillmann Lex., *perdre la vue;* on se serait attendu ici à un ḥ; ou bien un euphémisme?

2° *être sombre,* ou *devenir sombre.* Ce sens est courant dans toute l'Arabie. جَهَمت الليل, *la nuit est devenue sombre = la nuit tombe,* Madḥiǵ = أَجْهَمَت الليلة, aussi la *nuit approche, il commence à faire sombre,* toujours après le coucher du soleil, mais on dit aussi اجحم النهار, *le jour devient sombre, décline,* depuis midi, Dṯ. جهام, *ténèbres, obscurité,* comme dans ce commencement de la mirǵâzah qu'envoya ʿÂṭif b. Ḥanṭamah el-Murquśî à Dôʿan el-Murquśî:

قَبِّلْ حذاتك وَٱنْتبل لي¹) يا نبل لمّا على دَوعَن تبلّغ لي سلام
وٱعْبِرْ على قُنْفُل وشاعيب²) ٱلجَبَل وٱنْزِلْ على دوعن وفي وَقْت ٱلجُهام³)

Lie ta chaussure et débrouille-toi, mon débrouillard,
Lorsque à Dôʿan tu présenteras mes compliments.
Et passe par Qunful et les chemins de la Montagne
Et descends chez Dôʿan, à l'heure de la sombre nuit.

On trouve dans les poésies populaires du Sud جَهْم ونُور

1) Dativ. ethicus.

2) Pour شآعيب, du sing. شاعُوب.

3) J'ai aussi entendu جِهام; mais la copie de Dôʿan porte جَهام.

juxtaposés, *ténèbres et lumière*, se rapportant à l'état mental du poète. Dans les dictionnaires, p. e. L A XIV p. 377, nous voyons que جُهْمَة est أوّل مآخر الليل ou بقيّة سواد من آخره. On n'était pas d'accord pour préciser le moment de cette جُهْمَة, si c'est *la nuit* encore *sombre* ou bien *la fin de l'obscurité de la nuit*, avant *la pointe du jour*. Le nordbédouin جِهْمة me fut plus d'une fois expliqué de la même façon que chez Doughty Travels p. 244: „To morrow, we will set forward in the jehemma (prononc. béd.), that is betwixt the dog and the wolf· which is so soon, Khalîl, as thou mayest distinguish between a hound and the wolf (in the dawning)" = حين تبيّن الكلب من الذيب, comme on me le disait à moi [1]). Or, ce n'est pas alors tout-à-fait *sombre*, et peut-être ce جهمة الصبح sera-t-il mieux à sa place pour illustrer la première signification sub N° 1. Hartmann L L W p. 48 cite la définition rapportée plus haut de جهمة, à propos du mot جهيم de son texte et qui lui fut paraphrasé par „avant le lever du soleil." ضفى الليل = جَهِم الليل [2]), *la nuit est tombée*, ʿAnazî. La nuit est مُجْهِم, *noire;* جِهام, *obscurité de la nuit*, ʿAnazî, comme dans le Sud et, dans le Sud, *nuage de pluie*, parce que *noire*, et non pas comme dans les dictionnaires „*nuage sans pluie*". اجهمت السماء, *le ciel est devenu noir de nuages de pluie*, est aussi bien une locution bédouine partout en Arabie que classique, L A XIV p. 378 marge.

1) On voit donc que la locution »entre chien et loup" est aussi orientale, et je crois même qu'elle vient de là.

2) ضفى, *couvrir.*

جهامة الليل, *l'obscurité du soir*, 1599, voyez aussi plus loin. „Ils marchèrent contre lui bil-ǵahâme" n'est pas précisément *„mit grosser Übermacht"*, comme le traduit Musil A P III p. 75, 2, mais *avec une troupe nombreuse*; جهامة est ici l'équivalent de دهامة; la troupe était si grande que c'était *noir* du monde qui soulevait aussi un nuage de poussière. C'est comme *un nuage noir de pluie:* جهامة = سحابة, Aḍdâd p. 74, 8. Voilà l'idée exagérée des Arabes; cf. √ دهم 1598 et s. On comprendra à présent qu'un *négrillon* est appelé ǵehayyem, *le petit noir*, chez Rhod. Ḍofâr II p. 9. A Aden جهام est *géant*, ce qui est le nordbédouin جهام: فلان عنده جمل جهام من الزَّمْل[1], *un tel a un gros chameau parmi le troupeau de chameaux*, ᶜAnazî. فلان عنده طَرْش جهام, *un tel a un grand contingent de bestiaux*, ᶜAnazî. Un homme est جهيم, *gros et grand*, ᶜAnazî.

Les تجاهيم sont chez les Bédouins du Nord, *„les chamelles noires qui sont plus fortes et plus courageuses à l'attaque"* G O, comme dans le récit ᶜanazite d'el-Ḥayârî: wa lâk̇en entum śeyyilom el-maǵâhîm ĕtrâb ukŏzzûha ᶜala el-ᶜasâk̇ir q̊eddâmena uḥenna nettalîha, *mais vous autres chargerez les chamelles noires de terre et vous les pousserez devant vous sur les soldats, et nous les suivrons.* Je n'en connais pas de singulier, qui peut être aussi bien مُجَهَّم que مُجْهام[2]. On

1) Les ᶜAnazeh disent plutôt زَمْل pour جمال.

2) Comme مُعَزَّب et معازيب, Ḥdr p. 655 et Marcais Brâhim p. 137.

observera la définition bédouine de „noires, fortes et courageuses à l'attaque."

Les dictionnaires ne donnent de ce verbe qu'un sens secondaire et figuré: *avoir le visage assombri et renfrogné.* Lisez la juste observation de François Martin J. As. Juillet—Août 1910 p. 137, à propos de patânu, *élever*, au physique, et de ፈተነ, *tenter*, ܦܬܢܐ, *tumulte*, et de l'arabe فَتْنَة. Le sens physique est toujours primitif; le sens moral, dérivé.

3° *gronder*, se dit de la pluie, du torrent. المطر يجهم, *la pluie gronde, tombe à verse.* جهامة السَيل, *grondement du torrent* (v. Gloss.), mais جهامة est véritablement *l'aspect noir du nuage de pluie* et au fig. *pluie qui gronde.* Y a-t-il ici contamination avec نغم et غم?

4° *Attaquer inopinément à la pointe du jour*, usité surtout dans le Nord, mais connu aussi dans le Sud, témoin ces vers d'un poète de Laḥig à l'adresse du sultan Muḥsin b. Faḍl el-ᶜAbdalî:

منى مَساك ٱلخير يا سلطاننا ما لَعْلَعَ ٱلبارِق وما ٱلماطِر يرُوش
باكِر نبا نجهَم على وَادي ضَحا حَيث ٱلجوانِي وٱلصناديِق وٱلقرُوش

Je te souhaite le bonsoir, ô notre sultan,
Autant que luit l'éclair et la pluie asperge le sol!
Demain matin, à la pointe du jour, nous allons at-
[taquer Wâdi Ḍaḥâ,
Là où se trouvent les sacs (de blé) *et les caisses et*
[l'argent.

Gâlèlhom el-Eḥyâri: èlya ìnnahom sèrum yìmĕrḥu èl-ḫàla willa yimk̇ìnhom yiṣâbĕḥu èl-mâ'. Galûluh: ĕbᶜâd, ĕbᶜâd, èllan itĕmàṭṭu ḫey-

lăhom etmàṭṭi erk̈âb, kùm bùhom yidork̈ûn el-mâ'. Gâl el-Eḥyâri: ḥànna enhàḍel èlya tâl[1] el-leyl winśîl unìghem ʿal-mâ' èghème unigḍab èl-mâ' uhanî' man saʿifuh Aŀŀa.

قال لهم الحيارى اذا انهم سروا يمرحون الخلاء والا يمكنهم يصاحون الماء. قالوا له بعاد بعاد الا ان يمطون خيلهم تمطي ركاب, كم بهم[1]) يدركون الماء. قال الحيارى نحن نهضل[2]) الى تالي الليل ونشيل ونجهم على الماء جهمة ونقصب الماء وهني من سعيفه الله

El-Ḥ. leur dit: „S'ils voyagent la nuit, ils font halte en rase campagne, sinon il se peut qu'ils arrivent à l'eau le matin." Ils lui répondirent: „Ils sont loin! Ils sont loin! Mais s'ils forcent la marche de leurs chevaux comme (on peut forcer celle) *des dromadaires, il se peut qu'ils gagnent l'eau." El-Ḥ. dit: „Nous nous reposerons jusqu'après minuit, nous chargerons alors et à la première lueur de l'aube nous attaquerons l'eau dont nous nous rendrons maîtres, et „heureux celui qui a Dieu pour auxiliaire"*, récit ʿanazite d'el-Ḥayârî. Ici le Bédouin

---

1) كم بي انّي اطلع برّا اليوم, *il se peut que je sorte aujourd'hui*, ʿAnazî. كم بك تدرك لي الغرض الفلاني, *il se peut que tu puisses m'obtenir une telle chose*, ʿAnazî. Ainsi كم ب avec tous les pronoms suffixes: *il se peut que*, locution toute bédouine. Est-ce le même mot que j'ai traité Ḥdr p. 130?

2) هضل, o, *retourner du pâturage au coucher du soleil*, ʿAnazeh, ʿOneyzah. هضّل الغنم, *faire rentrer les moutons du pâturage au coucher du soleil* = مرّح الغنم, *les conduire le soir à l'enclos*. En Mésopotamie, هضل est *déborder*, Meissner MSOS VI, II p. 110 N° 42.



ʿanazî expliqua نجم par نطبّ عليهم عند لوحة الفَجْر, *nous tomberons sur eux à la première lueur de l'aube*, c'est-à-dire, نجهم عليهم وهم نومى, *nous les attaquerons pendant qu'ils sont encore endormis*. Et جَهْمة serait selon les ʿAnazeh بين الفجر وشروق الشمس, *entre l'aube et le lever du soleil*. Ce ne serait donc pas tout-à-fait l'*obscurite de la nuit*, mais la *demi-obscurité à l'aube*. Cependant, comme جهمنا عليهم جَهْم est aussi *nous sommes tombes sur eux à l'improviste la nuit*, selon mes collaborateurs ʿanazites, il ne s'ensuit pas absolument que جهمة soit *le petit jour*, mais l'on étend ce sens même à ce moment de la nuit. On aura déjà pu soupçonner que les Bédouins, n'attaquant ordinairement qu' „entre chien et loup", 1646, ont donné au verbe جهم le sens d'*attaquer*, comme ils l'ont donné à صبّح, *attaquer à la pointe du jour*, 1400, 14, 1448, 10. Hodeyl. Wellh. N° 224, 4, = اصبح et صابح, Dozy et Béd. Nord, et à بيّت celui d'*attaquer la nuit*, Naqâiḍ p. 777, 17[1]). De là جَهْمة, *attaque matinale*, = صَباح, et بَيات, *attaque nocturne*, Béd. Nord. Dans le Neǵd septentrional, فجوم est *attaque avant minuit*, et فجود, *attaque après minuit*[2]), mais avant l'aube. J'avais toujours pensé que جهم, dans

1) Nöldeke Beiträge II p. 223 traduit: اذا بُيِّتَ بئس أخو البَيات par »wenn du nachts überfallen wirst, dabei ein jämmerlicher Kerl bist", mais il faut lire بيّتَ et traduire: wenn du nachts überfällst, so bist du beim Überfallen ein jämmerlicher Kerl", car il se conduit sans bravoure.

2) Lorsque les gens sont encore *endormis*; فجد, *dormir*.

ce sens d'*attaquer*, n'était qu'une métathèse de هجم, 1387. Aujourd'hui, je ne le crois plus. هجم n'est jamais *attaquer le matin*, et le هُجُوم peut aussi être le jour. Ce sont assurément deux verbes différents. Le sens de هجم doit être dénominatif du N° 2°: *faire quelque chose pendant l'obscurite* ou *la demi-obscurité de la nuit*, comme صبح est aussi en général *faire quelque chose le matin*, Ḥḍr Gloss. s. v.. Le classique اجتهم, Asâs et Qâmoûs, *partir le matin*, cf. L A XIV p. 377 marge: الاجتهام الدخول في مآخر الليل, cf. Qâmoûs s.v., rappelle le sens en question. Le mehri ǵehêm, *voyager, partir le matin*, est le même verbe. Bittner, M S p. 26, ne l'a pas reconnu. Ce n'est pas simplement *abreisen, absegeln*, comme chez A. Jahn M S p. 179. On part toujours le matin de bonne heure pour se reposer pendant les fortes chaleurs, 683. Sans consulter mes ouvrages, on ne pourra jamais bien connaître le mehri. Le mehri ǵèhma, *demain*, a subi la même application sémasiologique que l'arabe بُكْرَة (Nord) et باكر (Sud), *demain matin.* C'est le même mot que l'arabe جُهْمَة, traité plus haut. Nous trouvons le même processus dans le français *demain* < *de mane* = *matin*, l'allemand *morgen* = *matin* et *demain.* اجتهم et ǵehêm sont donc *partir de bonne heure le matin*, ساروا في الجهمة, comme le définit l'Asâs d'el-Zamaḫšarî. Maltzan Z D M G XVII p. 264 rapproche ǵehma[1]) de l'éthiop. ጌሰም, ce qui est répété par Jahn M S p. 179, mais une connaissance même superficielle de l'éthiop. exclut ce rapprochement, Dillman. Lex. p. 1195.

---

1) Qu'il écrit ǵehmenn.

152, 7: زَمَل est véritable *cri* et particulièrement le *cri de ralliement* et *de reconnaissance;* ici: انا ذَيب الكَور, aussi appelé صَرْخة 1181, Arabica V p. 229 et s.. Le verbe زمل, i, o, est *pousser des cris* et *des trilles*, dans les fêtes ou à la guerre et ne se dit que des hommes. يـزملون في المَرْجَز, *on pousse des cris en chantant*, mais يزمّلون, *ils composent* ou *chantent des zawâmil*, Arabica V, p. 229, = زومَل Ḥḍr, تزمّل, *chantér des zawâmil*, et Ḥḍr ازّومَل mais non pas تزامل. Après les versets cités 875 il y a:

يَعْجِبْني ٱلزامل ويصْفَى خاطِري ويِزِيدْ راسي عَنْدْ صَرّات ٱلخُموس

Le zâmil me plaît, et je deviens tout heureux;
Et mon courage s'accroît lorsque (j'entends) *les sif-* [*flements des balles calibre 5.*

Il est probable que زمل originairement soit une onomatopée amplifiée par un l, reproduisant le son, Ḥaḍr. p. 143 où l'on trouvera un exemple à l'appui. وللقِسيّ أزاميل وغَمْغَمة, *et les arcs avaient un bourdonnement et un bruit sourd,* Hoḏeyl. Wellh. N° 139 v. 10 et Scholien ZDMG 39 p. 413, 10, LA XIII, p. 330, 5. ذاتُ أَزامل d'un arc qui *bourdonne,* ibid. N° 154, v. 9, Scholien p. 424. أزامل نَجْم, *mugissement d'une étoile* amenant la pluie et le vent, ibid. N° 250 v. 53, Scholien p. 458. El-Qâlî dit dans le Ḏêl du Amâlî p. 171: والأَزْمول من الوعول المُصوّت ويقال سمعنا أَزْمَلَ القوم اي اصواتَهم وجمعه أَزامل, avec un vers à l'appui. Je ne trouve que ce mot qui puisse se rapporter au verbe sudarabique. Es-Sukkarî, Scholien o. l.

p. 413, dit qu'il n'y a pas de verbe correspondant au mot en question. Le sens de *porter* qu'a زمل dans la luġah, Ḥḍr p. 599, appliqué spécialement au chameau ne peut être le point de départ, car ce sens n'est pas connu dans le Sud. Il y a en Dṯ زَمْل, *charge d'un chameau, bagage, provisions, ustensiles*; en Ḥḍr aussi *bât*, Ḥḍr p. 599, Rhod. Ḍofâr Gloss. s. v., ma critique M S p. 30, et زمّل, *bâter, charger*, ibid., = mehri z e m ô l, Jahn M S p. 238, mais on ne saurait dire البعير يزمُل, *le chameau porte*. Sur le z a m a l des tribus méridionales, voyez Arabica IV p. 17 et ss.. Cet article sera complété ailleurs. Je ne sais si le tigriña z ă m ä r a, *cri de guerre*, et l'amharique z e m m â r i, même sens, proviennent de زمل > زمر, ou bien si c'est véritablement زمر. On pourra dans la seconde alternative comparer le tigriña d ä r f i, *chanson*, au ḥaḍramite درف, *jouer de la flûte*. V. J. Kolmodin „Meine Studienreise", dans „Le Monde Oriental" Uppsala 1910 p. 19 et 23.

Un autre mot pour زامِل est هَبِّيَّة, qu'on entend quelquefois en Ḥaḍramoût, mais jamais à l'ouest de là. Dans les textes de Ḍofâr de Rhodokanakis, nous trouvons h a b o t p. 106, 5; 133, 22; h a b b ô t p. 88 N° 5, où il est synonyme de مَرْزَح ou شَرْح; 112, 8; 123, 20; h a b b o w t (*Lied*) p. 69, 6; h a b o w t 90, 5. Nous avons donc chez Rhodokanakis h a b ô t et h a b b ô t et, avec ô > a w, o w, fait commun dans les dialectes méridionaux, y compris le mehri, h a b o w t et h a b b o w t, ou, comme résultat, avec un b ou deux b. La traduction en est tantôt *Verse*, tantôt *Festaufzug*, *Fantasia*. Cela ne peut être exact: h a b ô t exclut h a b b ô t, et vice versa. En ʿOmân,

on dit hebbîye, RO p. 418, 11, Rössler MSOS I p. 86, 16 (*Marschgesang*)[1]. C'est exactement le zâmil ou la marǵûzah de Datînah (mirǵâzah) et de Ḥaḍramoût, aussi le śarḥ, voyez le Glossaire, et la śelleh de ʿOmân, RO 418 et ss.. Ils sont tous sur le mêtre raǵaz et ses dérivés. Or, هبّ, u, est dans le Sud *marcher*, *s'en aller*, *partir*, avec une idée de *vitesse*; avec les amplifications هبس et هبص, 1268 note. هَبِّيَّة est formé comme son synonyme ʿomânais شَلّيّة, *chant avec tapotement des pieds*. Habbôt (et non habôt) est la forme mehrite; ce n'est pas un pluriel. Jahn MS p. 136 donne hebelût, *Gedicht*, *Lied*, et id. GMS p. 15 „*Gedichtform*". Est-ce le même mot: bl > bb? Je le crois. La traduction de Rössler *Marschgesang*, *chant de marche*, est donc très exacte. Je vois à présent que Rhodokanakis, dans le second volume de son beau travail sur le dialecte de Ḍofâr p. 61, place habbôt sous le thème هبّ, ce qui est juste, mais il n'en donne pas l'étymologie. DH Müller écrit tantôt habót, tantôt habbót, mais la première forme est la bonne, vu qu'*en arabe* la consonne double est souvent dédoublée, mais jamais simplifiée. Peut-être cependant dans les langues mehrites, ce dont DH Müller pourra nous informer.

J'ai parlé Arabica III p. 43 et s. et Ḥḍr p. 586 de la مرجوزة ou مرْجازة. A l'ouest de Ḥḍr il y a aussi le هَوْجَلة, pl. هَوجَلات, = هاجل, pl. هواجل, = مَهْجَل, pl. مهاجل, = مَهْجالة, pl. مهاجيل ou مهجالات, *chant de*

1) Dans le spécimen qu'il en donne dans la note, il faut lire wanḥyka.

marche, Arabica V p. 49 (où à tort محجل), Ḥḍr p. 143, avec le verbe هاجل ب ou تهاجل ب, *chanter des mahâǵil* Arabica V p. 313. La poésie qui figure 545 en haut me fut expressément désignée comme un هاجل. On l'appelle aussi مَهْجَى, pl. مهاجي, Ḥdr p. 143. هجل a dû originairement signifier quelque chose comme *marcher* ou *passer* 1381 et ss.. Ce sens ne figure certainement pas dans nos dictionnaires, mais nous y trouvons L A XIV p. 214, 11 d'en bas: والهَوجَل الناقة السريعة الذاهبة في سيرها; ib. l. 5 d'en bas: الهَوجَل الرجل الذاهب في حُمْقه ومَشْيٍ هَوجَلٌ مُسْتَرْخٍ et ib. p. 215, 3: الهاجل الكثير السَّفَر; cf. I. Sîdah 17, p. 165, 14. Le maître de Strasbourg dirait ici „je n'ai pas d'exemples à l'appui", mais pour moi les dictionnaires indigènes suffisent comme شواهد, car les lexicographes n'ont pas inventé les sens pour lesquels les ŝawâhid manquent dans la littérature arabe. Un مهجل serait donc de la même origine sémasiologique que le habbôt ḍofârite, mehrite et ʿomânais, والله أعلم. Peut-être هجل n'est-il qu'une variation consonantique pour حجل, *sautiller à petits pas*, 1226 et ss., et aurait alors une ressemblance de provenance avec حجّ et חגג, 1227. Nous avons déjà vu, 1569, que le verbe هجل et ses dérivés a dû être vaguement connu dans le Nord, où il y avait un ŝeyṭân des mauvais rimeurs nommé هَوجَل, ce qui rappelle le nom de مهجل, هَجْلة, هاجل, et مهجالة, de quelques pays sudarabiques.

Quant à l'autre nom synonyme مَهْجَى, son étymologie

ne m'est point très claire. On dit تهجّل ب = تهجّى ب, *chanter des mahâǵt*. Je suis porté à y voir la même provenance que le هجاء ancien que Goldziher a si bien traité dans ses Abhandlungen I p. 26 et ss.. Il en dit p. 27: „Das higâ' ist ursprünglich ein Zauberspruch, ein Fluch; das Wort selbst, das etymologisch nicht ganz klar ist, bedeutet vielleicht so viel wie *Besprechung*". Il paraît en cela se baser sur le sens donné dans les dictionnaires, mais je crois que cela n'est pas possible. مهجّل et مهجّى sont bien synonymes, mais il ne s'ensuit point que le sens radical des deux verbes soit le même. Il se peut que le هجاء fût originairement ce qu'on chantait en marchant ou dans les réunions, étant donné que tous les mots se rapportant à ce genre de chant remontent à une origine contumière commune. On persiflait alors, car c'est une spécialité arabe, et le verbe aura ensuite pris le sens de persifler, شتم بالشعر, L A, XX p. 227, 2; c'est une supposition de ma part, faute de mieux.

Je saisis cette occasion pour parler du soi-disant

Chant des Chameliers حُداء,

au sujet duquel les Arabes et les Européens ont tant écrit, ceux-ci n'ayant fait en partie que copier ceux-là. On sait que حدا est rendu par *pousser la bête devant soi*[1]), Mo'all. 'Amr b. Kulṯûm v. 21 = ساق. Le Ṣiḥâḥ ajoute que c'est aussi *chanter* en même temps, ce qui est répété par d'autres lexicographes, mais ne figure pas dans L A, et avec raison, car c'est seulement = ساق

1) *Pousser* n'est pas la traduction exacte, car le ḥâdî ne pousse pas, et *conduire*, *mener* serait mieux. L'allemand *treiben*, *antreiben*, et *Treiber* pour حادٍ correspondent à l'idée arabe.

et peut aussi s'appliquer à toute chose. On a voulu corriger la définition du Qâmoûs: ساقها وزجرها en رجزها, mais رجز n'est pas transitif, car on dit رجز ب. Ensuite, *suivre*, Tab. I p. 1599, 16; 1875, 3. C'est sans doute un parent de هدى, *conduire*, comme حدّيا = هُدّيا, L A XVIII p. 184, 1, et le حادٍ est à peu près = le هادٍ, *conducteur*.

Envisageons d'abord ce verbe dans les dialectes. Dans le Nord et le Sud de l'Arabie, حدى, i, est *pousser*, n'importe quoi, et non pas seulement une bête. Socin Diw. III p. 49 et Gloss. s. v.. ʿAgâb dans sa qaṣîdah à Muṣliṭ v. 8, p. 426, 491 , chante:

الموت عندقطيهن وان حدينا[1]

La mort est (suspendue) *à leurs croupes, quand* [*même nous serions repoussés.*

Socin Diw. I p. 74, 5:

Ḥêlin ḥadâḥa Barǵas tisʿîne bass elḥâleh
Barǵas poussa devant lui (pris à la guerre) *des* [*chevaux:*
Quatre-vingt-dix, à lui seul.

où la glose porte حدانا = غصب طردنا, comme dans la qaṣîdah de ʿAgâb, ibid. I p. 49: yeḥadôn alḥêl est traduit par *die Pferde zu raschem Gang antreiben.* Dans un récit de ʿOneyzah, je relève ce passage:

حصل بعدها وقعة ثانية وانهزمت العسكر فقابلته بنت من كبار

---

1) Prononcé eḥdîna (◡‒‒) = حدينا = كسرنا G O. قطاة, *croupe du cheval*, pl. قطى, et non pas قطوات, qui n'est nulle part usité.

العرب كان يَهْوَى انّه يشوفها بَلَوْل قالت له هناك النَّصْر قال لها رَجَز:

يا بُو كُفوف خَضَّبَت[1] بالحنّا ما شفتْ يوم في مَلاوِي[2] ٱلخَيف
يوم ٱلمدافع بَالعَاجِل يحَدَنّا[3] وٱلشَّمْس غابَت وٱلقَمَر ما شيف

Après cela, une seconde rencontre eut lieu, et les soldats prirent la fuite. Alors, une fille d'une des grandes familles des Bédouins, qu'il avait auparavant désiré voir, le rencontra. Elle lui dit: „Mes compliments sur ta victoire!"

Et il répondit par un raǵaz:

O toi dont les mains ont été teintes de ḥinnâ,
Je n'ai pas vu un jour dans les vallées de la peur,
Un jour où les canons (?) nous poussent avec vitesse,
Et le soleil s'était couché et la lune ne se voyait pas.

حدّى, intensif, comme dans ce vers chez Musil A P III p. 375 dont j'ai corrigé le texte fautif:

Yâ śeyḫena ǵînâk ʿiṭâś[4] bil-qêḍe ḥaddâ-
[naḍ[5])-ḍemâʾ.

O notre śeyḫ nous sommes venus chez toi altérés,
Dans la chaleur de l'été la soif nous a poussés en avant.

---

1) Prononcé ḫiḍḍbat = خضّبت, mais chanté ḫiḍḍebat; mètre: – – ∪ – | – – ∪ – | – – –.

2) = شعوب G O.

3) = يدفعن G O.

4) Musil: aʿṭâś, expliqué dans ma Festgabe pp. 40, 79; ʿaṭâś < ʿiṭâś par l'influence de ع.

5) Musil: qêẓ, mais les Bédouins n'ont pas cette lettre, qu'ils prononcent comme le ض bédouin. Musil: ḥadîna, ce qui est contre la rime et la grammaire.

أحكى = انكسر, *être repoussé, essuyer une défaite*, ᶜAnazeh. احتكى *amener*, Ḥamâsah p. 685 [1]).

Dans le Sud, حكى, i, a le même sens de *pousser devant soi*, n'importe quoi, 637, 9, et ss., où exemples. Il me fut toujours paraphrasé par ساق, *pousser à, forcer à, insister sur*. حكى الجمل est *pousser le chameau, l'inciter à marcher vite, antreiben*. Dans le W. Meyfaᶜah, un de mes hommes dit: leś teḥdâ' baᶜîrak ᶜala baᶜîri, *pourquoi pousses-tu ton chameau contre le mien?* حكانا البَرْد وسبهت منه, *le froid nous poussait, et je l'ai oublié* = شلينا, 637. حكانى صاحبى مُعَجِّل من سَبَبه, *mon maître* [2]) *me talonne, je suis pressé à cause de lui* (devant faire une commission pour lui). حكانا الطوفان ودخلنا المَرْسَى, *le cyclone nous poussa, et nous entrâmes au port*, un marin de Śuqrah en parlant du terrible cyclone du 16 Octobre 1896. Le حادى est celui qui excite la bête à la marche, mais il ne faut pas pour cela qu'il chante. حكى y est aussi *faire du bruit, gronder*, 885, 1180. المطر يحكى, *la pluie gronde*, 885 = يحكى. 885, 1180. Le sens de *chanter* n'est connu que pour le cas spécial lorsque les pèlerins, montés sur des chameaux, rentrent de Mekka, 885. Alors

---

1) Le classique تحكّى, que je traduis toujours par *rivaliser avec*, nous fut expliqué par H. L. Fleischer, à propos de ce verbe dans les Traditions: »Gott ist derjenige, der die Menschen antreibt, um zu sehen, ob sie so etwas معجزة machen können, oder der Prophet, der sagt: wohl an! machet ihr so etwas ähnliches! von حكى, antrieben." Voilà les paroles de mon inoubliable maître auquel je dois tant.

2) Dans le Nord حتى, a, *frapper*. Musil A P III p. 246, mais cela se rapporte au bruit que cela produit.

ils يحدون, *chantent*, ou يرجزون, comme chez ʿOmârah, éd. Kay p. 21, qui nous a conservé une de ces marâǵîz. Sans cela, le حادى, = جمّال, يغنّي, *chante*. Mais dans le Nord le حادى est illi yaḥdi ez-zilim, *qui chante aux hommes*, Meissner M S O S V, II p. 124, n. 8, paraphrasé par يغنّيهم. La jeune fille qui précède le ǵêš, montée sur une chamelle, est appelée حادية, parce qu'elle stimule par son chant le courage des guerriers, Palgrave, Arabie Centrale II p. 132; cf. Meissner M S O S V II p. 124 note 1. Pourtant, la question est de savoir si cela vient de حدى, *pousser*, *mener*, ou de حدى, *chanter*? Ce chant n'est nulle part dans le Sud, appelé حُداء.

Dans le Yéman, il y a bien le sens de *chanter*, mais aussi dans des cas spéciaux. On يحدى للنوب, *chante aux abeilles*, „lorsqu'on les porte dans la جَبْح, *ruche*, sur le chameau dans un autre pays pour qu'elles ne meurent pas." On يحدى للولد, *chante à l'enfant*, qui monte sur le chameau: c'est là la حداية, Ḥôǵarîeh.

Nous avons donc pour حدا > حدى deux sens bien distincts, *pousser*, *mener* et *chanter*, également répandus dans toute l'Arabie, quoique avec des applications sémasiologiques un peu nuancées selon les pays. De cette racine حدى, *chanter*, sont formés plusieurs substantifs qui se rapportent au chant.

1° le classique حُداء ou, moins correctement, حداء (فُعال des sons) donné par le Qâmoûs seul[1]). On le prononce

1) En analogie avec غناء, qui devrait aussi être غُناء.

à présent ḥùda ou ḥìda, quelquefois aussi ḥidî', surtout dans le Sud, et en annexion ḥudat, mais une forme ḥidâh, comme le veut Wetzstein ZDMG XXII p. 95 note 21 et après lui Dozy S. n'existe pas en dehors de cela. Ce n'est pourtant pas spécialement le chant des chameliers en marche, mais s'applique aussi à un *chant* quelconque. C'est un mot tout-à-fait bédouin du Nord et ne se dit même pas dans le Ḥaurân. Le pluriel en est حَداوِي. Musil o. l. rapporte plusieurs de ces chansons qu'il appelle „Ḥedâwi-lieder", p. 259 et 381, *chanson de puits*, pour la plupart sur le raǵaz. Ses „Eḥda-Lieder" (حَداء, prononcé ainsi avec Vorschlag: ḥèda > èḥda, le Vorschlag étant extrêmement commun dans les dialectes bédouins du Nord) sont caractérisées comme des *chansons de guerre*. Elles sont toutes sur le raǵaz:
– – ⏑ – | – – ⏑ – ou – – ⏑ – | – ⏑ – –.

2° حَدِي [1]), *chant de marche* des Bédouins du Nord = le زامِل du Sud, Dalman PD p. XIX, p. 136 N° 2, qui p. 144 et ss. en rapporte un certain nombre. Ils sont presque tous sur le mètre raǵaz et ses variations, mais le texte y est très souvent fautif. Le ḥadayân de Socin Diw. III p. 49 est un infinitif peignant la rapidité du mouvement.

3° حَدْو, Burckhardt et Dozy S., m'est inconnu, mais se trouve chez Dougthy Travels I p. 263, *herding song*.

---

1) Dalman PD p. XIX note 1 dit que c'est là le nom de la manière de chanter. Cela est possible. Alors حَدِي < حَدْيٌ, ou < احدي?

4° حدّيوة ou حدّاوة, ḥaddêwah, pl. حداوي, *chant des cavaliers, des guerriers, des moissonneurs, des travailleurs* etc, en Ḥaurân, dans le Belqâ et ces contrées-là, tandis que la forme حدّاويّة s'entend souvent en Syrie, MSOS V II p. 67/8 où il y a une définition plus étroite. C'est sans doute la même chose que le חדויות chez Bacher, Die hebr. und arab. Poesie der Juden Jemens, = حدّاويّات et nullement „une hébraïsation de l'arabe حداء", comme le pense Poznanski, OLZ 1911 p. 158. La forme ḥadâwa de Wetzstein o.l. p. 96 n. est erronée. Le texte de la ḥaddâwah qu'il y rapporte, p. 96 note, est très fautif; il n'est pas meilleur chez Dalman o.l. p. 138 [1]). Je possède beaucoup de ces chansons avec commentaires.

Voyons à présent si la langue classique nous fournit quelque appui pour le sens de *chanter*. Les exemples que je donne ne sont pas d'après l'ordre chronologique, ce qui n'aurait pas été inutile [2]).

Dans les Traditions du Prophète nous lisons, L A XVIII p. 184: تحدُونى عليها خَلّة واحدة اي تبعثنى وتسوقنى عليها, selon le commentaire de L A copié par la Nihâyah et Maǵm. Biḥâr el-Anwâr: *une seule qualité me pousse vers elle*. C'est là aussi une expression toute française.

1) Pour corriger les textes de Wetzstein, Dalman et Musil, il me faudrait quelques années de travail, ce à quoi je renonce. Mais les ouvrages de ces savants sont très importants, surtout celui de Dalman. Connaître les dialectes est chose fort difficile, et l'on doit prendre les textes directement de la bouche des Bédouins et non pas par l'entremise des missionnaires, arabes ou européens. Avec cette réserve concernant le texte, j'admire franchement l'immense travail de ces savants confrères. J'aurais mis des années à l'exécuter, car je me serais tout de suite aperçu que le mètre était fautif, et il aurait fallu recourir à d'autres sources.

2) J'en dois quelques-uns à l'obligeance de Goldziher et de Hommel.

Mofaḍḍal 3, 10:

كأنّ راعينا يحدو بها حمرا

(Les chameaux étaient) *comme si votre pâtre con-*
[*duisait des ânes.*

Zoheyr, mon éd. p. 118:

وخلفها سائقٌ يحدو إذا خشيت

Et derrière elle (la chamelle) *il y a un conducteur*
[*qui la pousse en avant* (*stimule*), *si elle a peur* etc.

Le commentaire dit وخلف هذه الناقة سائقٌ يحدوها اى يسوقها. Si les deux verbes ne sont pas ici absolument synonimes, حدا doit exprimer une autre manière de la *conduire*. En tout cas, ce n'est pas *chanter*, mais plutôt *crier*.

Zoheyr, p. 118: تسعى الحداة على آثارهم حزقا, *les conducteurs de chameaux s'empressent en masse sur leurs traces*. Le commentaire dit: الحداة السائقون للابل.

تذكّرت الصبى واشتقت لمّا رأيت حمولها أصلا حدينا

Je me rappelais la jeunesse et je désirais (son retour)
Lorsque je vis ses chameaux, aux heures du soir,
[*comme ils furent menés.*

Moᶜall de ᶜAmr b. Kulṯûm v. 21 (Abel) = v. 25 Johnson et v. 15 Lyall. Johnson o. l. p. 137 traduit: *when I saw her camels being guided* (away) *in the evening with songs*, mais „with songs" est peut-être de trop. G. Jacob, dans sa critique sévère, mais méritée de l'édition d'Abel, Studien I p. 106, voit aussi dans حدين le *chant*, puisque son article *ad hoc* forme le point de départ de sa théorie sur l'origine du chant arabe, le ḥ o d â'." Le chant, dit-il,

convient à l'esprit rêveur du poète. On observera waś-taqtu." C'est aller un peu trop vite.

أَكُلَّما حاربت خُزاعةُ تحدونى كأنّنى لأُمّهم جَمَلُ

Est-ce que les Ḥ., toutes les fois qu'ils font la guerre,
Me pousseront en avant, comme si j'étais un cha-
[meau de charge pour leur mère?

Ḥamâsah p. 92.

وحدا الحادى بها ثمّ آندفع, *et le conducteur la pousse en avant et s'éloigne ensuite*, Mofaḍḍ, 34, 49. Cf. Lebîd 41, 28. Le حاد est celui *qui conduit* la bête, *antreibt*, *chamelier*.

Ḥamasâh p. 487, nous lisons:

حثّوا آلركاب تأمّها أنضاؤها فزها آلركاب مُغنّيان وحادى

Ils stimulèrent les montures, suivis des autres cha-
[meaux fatigués,
Et qu'encouragent deux chanteurs et un conducteur.

Les deux proverbes de Freytag sont mal traduits: إنّك تحدو بجمل, Prov. I, p. 91, *tu canendo propellis camelum*, et id. II p. 329: كالحادى وليس له بعير, *sicut praecinens agaso, cui camelus non est;* du chant pas une idée. Cf. Ḥamâsah p. 190: يا زمْل إنّى إن تكن لى حاديا الخ,

ʿAmr el-Qoḍâʿî le Tamîmite a chanté, Amâlî d'el-Qâlî, Ḏêl p. 73:

خُوصٌ نواجٍ اذا صاح آلحُداة بها رأيتُ أرْجُلَها قُدّامَ أيديها

Des chameaux aux yeux enfoncés, rapides à la course,
[lorsque les conducteurs leur crient,
Je voyais leurs pieds de devant avant ceux de derrière.

Ici صاح ب se rapproche beaucoup de حدا ب, sans que,

pour cela, ils soient sémasiologiquement tout-à-fait identiques. Mais si صاح ب peut être mis pour حدا ب, il ne paraît pas probable que celui-ci puisse aussi signifier *chanter*. Pourtant, dans plusieurs endroits, cela est le cas. حدا ب peut avoir pour objet non seulement la bête, mais aussi l'homme sur qui roule le ḥodâ', ainsi qu'il ressort de plusieurs exemples de cet exposé.

Ḥoṭey'a, éd. Goldziher, p. 92 v. 10 = I. Sîdah 16 p. 34:

فلم أَشْتِمْ لكم حَسَبًا ولكن حدوتُ بحيثُ يُستمعُ ٱلحُداءُ

Et je ne vous ai pas injurié une réputation (quelle [qu'elle soit), *mais*
J'ai chanté, en menant ma bête, là où le chant peut [*être entendu.*

I. Sîdah dit en citant ce vers: الحُداءُ الغِناءُ عند السَوق للابل همزته منقلبة عن واو يقال حدوت قال الخ.

Boḫ. V, p. 130 (B. Ṛazwat Ḫeybar): خرجنا مع النبى الى خيبر فسِرْنا ليلا فقال رجلٌ من القوم لعامر أَلا تُسمِعُنا من هُنَيهاتِك وكان عامر رجلا شاعرا فنزل يحدو بالقوم يقول اللهمَّ لولا انت الخ فقال رسول الله من هذا السائق قالوا عامر بن الاكوع. *Nous partîmes avec le Prophète pour Ḫeybar et nous voyageâmes la nuit. Un homme de la troupe dit alors à ʿÂmir: „Eh bien, ʿÂmir, ne nous feras-tu pas entendre quelque chose de tes chansonnettes?" ʿÂmir, qui était poète, mit alors pied à terre et chanta à la troupe en disant*[1]*:....* *Le Prophète demanda alors: „Qui est ce conducteur?"*

1) Houdas III, p. 156 traduit: »il se mit à entraîner les troupes en récitant ces vers", mais »en récitant ces vers" n'est pas tout-à-fait exact, car il ne récitait pas, mais il chantait, de la façon monotone des Bédouins, cela est vrai. Sur ces vers d'I. Rawâḥah au siège de Ḫeybar, voyez Boḫârî V pp. 64, 110 et cf. ib. IV pp. 25, 50 et 65.

„On lui répondit: „ʿÂmir b. el-Akwaʿ." La variante marginale dans Boḫârî est حَدّاء pour شاعر, ce qui ne veut pas dire précisément que le sens en soit identique. Le Prophète l'appelle tout bonnement سائق, sans le connaître, et cela prouve que le سائق avait l'habitude du *chant*, حُداء.

Le Prophète avait deux ḥâdî, Râfiʿ et Aslam, qui chantaient des arâǵîz devant lui, Usd el-ṛâbah I p. 75 en bas: عن ابى هريرة قال كنّا مع النبى فى سفر وحادٍ يحدو: طاف الخيالان الخ; suivent des vers en raǵaz, K. el-Aṛ. 21 p. 86, 2 et ss. I Saʿd I ɪ p. 2, 23 et p. 3, 4 rapporte un ḥadîṯ qui montre la prédilection du Prophète pour le ḥodâʾ.

Usd el-ṛâbah I p. 121: انجشة ... كان حسن الصوت بالحُداء فحدا بأزواج النبى ... فاسرعت الابل ... كان يسوق بهم رجلٌ يقال له انجشة بأمّهات المؤمنين فاشتدّ بهم السير ... كان انجشة يحدو بالنساء وكان البراء بن مالك يحدو بالرجال وكان انجشة حسن الصوت وكان اذا حدا اعنقت الابل.

A. avait une belle voix pour le ḥodâʾ *et chantait en menant les montures des femmes du Prophète... ce qui faisait marcher les chameaux plus vite.... Un homme nommé A. les conduisait avec les mères des Qoreychites* (les femmes du Prophète), *ce qui leur faisait activer la marche... A. conduisait les montures des femmes, et el-B. b. M. celles des hommes. A. avait une belle voix et lorsqu'il conduisait, les chameaux allongeaient le pas* (propr. le cou, en marchant plus vite). Sur el-B., voyez ib. p. 173. Nous avons ici également ساق ب et حدا ب, l'un pour l'autre. Si l'on peut traduire le dernier par

leur chantait, on ne saurait le faire, étant tout-à-fait exact, pour le premier.

Le ḥâdî chantait le plus souvent, et nous lisons dans K. el-Aṛ. XIX p. 133, 4 et ss.: حجّ مراون بن الحكم فسار بين يديه جميل بن عبد الله ... فقال لجميل انزلْ فسُقْ بنا فنزل جميل فقال الخ; ensuite des vers en raǵaz. K. el-Aṛ. caractérise ces raǵaz tantôt comme tel, tantôt comme غناء, mais non pas comme حداء.

K. el-Aṛ. XVII p. 43, 13:

سارت نجائب .... بذِكْرِك يحدوها اذا ما تأخّرت

De nobles chamelles s'en vont...............
Emportant ton souvenir qui les pousse en avant tou-
[tes les fois qu'elles restent en arrière.

Abu Ḏo'ayb dans K. el-Aṛ. VI p. 62, 10:

وكُنْتُ كرَقْراقِ ٱلسَّراب[1]) إذا بدا لِقومٍ وقد باتَ ٱلْمَطِيُّ بهم يحدِي[2])
فآليتُ لا أنفكّ أحْذُو قصيدةً تكونُ وإيّاها بها مَثَلا بَعْدِي

J'étais comme l'ondoiement du mirage lorsqu'il appa-
[raît aux gens,
Qui sont campés pour la nuit avec leurs montures,

---

1) K. el-Ar. porte à tort الشراب, cf. les dict. s. v. رقراق.

2) يحدِى. Il faut bien lire ainsi à cause de la rime. C'est donc un autre verbe que حدا, u. Il y a aussi dans L A et Qâm. حدِى, qui fait nécessairement à l'imparfait يحدَى, *se fixer dans un endroit.* Le texte doit être fautif. La forme أحدى ب ne convient pas non plus, à cause de بات المطىّ; du reste, c'est d'après Ǵâsûs ʿala el-Qâmûs p. 492 et le Commentateur, s. v. marge, une erreur pour حدى; ma traduction est ici imparfaite.

Mais j'ai juré que je ne me désisterai pas de lancer [une qaşîdah
Par laquelle toi et elle (la femme), vous passerez en [proverbe après moi.

Ici حدا, ce me semble, a déjà pris le sens figuré, si l'on peut encore l'appeler ainsi, mais il faut observer qu'on dit aussi ساق قصيدة, comme aussi ساق المهر et ساق الاسمال, 156, 3, et l'auteur avait peut-être cela dans l'esprit dans le second passage.

Rûbah b. el-ʿAģģâģ, éd. Ahlwardt p. 133 v. 158 et ss. Arâģîz p. 109:

وقد أَنَقْتُ الشعراءَ الذُّوقا فُحُولَهم والآخرين ألدَّرْدَقا
متى اذا شاءوا حُداءً مِسْوَقا حتى صغا نابحُهم فوقّوقا

Ce que Ahlwardt traduit ainsi:

Ich habe längst den naschigen Poeten,
Den Matadoren teils und teils den Stümpern,
Verabreicht, wenn es not tat, derben Fusstritt.
Dann duckt ihr Kläffer sich und knurrt nur nach.

حداء مسوقا me parait traduit très librement. Ahlwardt a imprimé حداء, mais R a حُداء, et مِسْوَق doit ici signifier *piquant*, et il faudrait donc traduire: par *un ḥodâ piquant.*

L A IV p. 113 et V p. 14; cf. Ḫiz. et ʿArab IV p. 532 en bas:

لو قد حداهنّ ابو ألجُوديّ بِرَجَزٍ مُسْحَنْفِرِ الرَوِيّ

Si Abul-Ģûdî les (chameaux) *avait menes*
En chantant des vers en rağaz aux rimes prolixes.

Goldziher M S I p. 95 note traduit les deux derniers

mots par „von hüpfendem Reimgang", mais je ne trouve dans les dictionnaires rien qui puisse motiver „hüpfend".

Muzarrid dit, Mofaḍḍ. 16, 57:

وقد علموا فى سالف ٱلدّهر أنّنى   معنٌّ اذا جدّ ٱلجراء ونابلُ
زعيمٌ لمن قاذفته بأوابدٍ   يُغنّى بها ٱلسارى وتُحدى ٱلرواجلُ

On a bien connu dans le temps passé, dass ich,
Wenn's zum ernsten Kampfe kommt, mit Worten
[Strafe und Pfeile losschiesse.
Ein Berühmter bin ich für denjenigen, den ich mit
[ewig bleibenden Gedichten[1] *angreife,*
Welche gesungen werden von dem Wanderer und mit
[welchen die Reittiere angetrieben werden.

C'est ainsi que le traduit Goldziher M St. I p. 46/7. Il appert de ceci que le حادى chante tout en menant sa bête.

Nâbiṛah 21, 20:

كأنّها هجانُ ٱلمهى تُحدى عليها ٱلرحائلُ

(Comme si c'était) de nobles antilopes qui sont pous-
[sées en avant portant les bâts.

Ici Derenbourg traduit: *comme des vaches sauvages, mes chamelles qu'on excite en chantant lorsqu'elles portent la selle*, malgré le commentaire: اى تُساق وعليها الرحائل.

Ṭab. II p. 1748: بعث خالد بن عبد الله الى هشام بن عبد الملك بحاد فحدا بين يديه بأرجوزة ابى النّجم: والشمس فى الأُفق الخ
Ḫ. b. ʿAbdallâh envoya à H. b. ʿA. el-M. un ḥâdî *qui*

---

1) Mais أوابد est plutôt *chansons courantes et bien connues*, et زعيم n'est pas ici *renommé*, voyez Ǧâḥiẓ Bayân I p 73 en bas; mes Primeurs arabes I p. 15.

chanta devant lui l'urǵûsah d'I. en-N. etc, en faisant fonction de chamelier, bien entendu.

K. el-Ar. XV p. 6, 7 et ss.: خرج علىّ بن عبد الله بن عباس بالفضل اللهبى الى عبد الملك بن مروان بالشام فخرج عبد الملك يوما راكبا على نجيب له ومعه حاد يحدو به وعلىّ بن عبد الله يسايره على نجيب له فحدا حادى عبد الملك به فقال يا ايّها الخ فعارضه الفضل اللهبى فحدا بعلىّ بن عبد الله بن عباس وقال يا ايّها السائل الخ.

ʿAlî b. ʿA. b. ʿA. alla avec el-F. el-L. chez ʿAbd el. M. b. M. à Damas. ʿAbd el-M. sortit un jour (soir) sur un chameau de race, ayant avec lui un ḥâdî *qui chantait à son adresse et en compagnie de ʿAlî b. ʿA. A., monté sur un chameau de race.... Le* ḥâdî *de ʿA. el-M. chanta alors à l'adresse de son maître en disant......* (suivent des vers sarîʿ). *Mais el-F. el-L. lui riposta alors en chantant à l'adresse de ʿAlî b. ʿA. A. b. ʿA. en disant:* (suivent des vers sur le même mètre). Ici حدا dénote que le conducteur chantait en même temps.

Le substantif حُداء n'est pas rare dans les anciennes poésies. I Sîdah VII p. 111 en bas dit: حدوت الابلَ وحدوت بها حَدْوًا زجرتها وسُقتها والاسم حُداء والرجل حادٍ وحدّاء, avec exemples à l'appui. I. Sîdah ne mentionne pas ici حداء comme ***chant des chameliers***, mais XVI p. 34 il est plus explicite lorsqu'il dit, à propos du vers de Ḥoṭeyʾa que j'ai cité p. 1665: الحُداء الغناء عند السَّوق الخ.

Dîw. d'el-Quṭâmî, éd. Barth, N° XII v. 10:

جَعَلَت تُميل خُدودَها آذانَها طَرَبًا بهنّ الى حُداء ٱلسَّوّق

mais la riwâyah d'Abu Naṣr, L A s. v. نقب, me paraît supérieure:

كانت خدود هجانهن ممالة أنقابهن الى حداء السوق

Les joues de leurs nobles chamelles étaient penchées [vers le chant des conducteurs.

El-Ḥâriṯ b. Ḥillizah dit dans sa Mo'allaqah v. 57, éd. Lyall = éd. Johnson, the sewen Poems, v. 77:

تركوا ملجبين وآبوا بنهاب يصم منه الحداء

They left them, cut to pieces, and returned
With plunder, (while) *the* (great and loud) *shouting [of the cameldrivers made* (the people) *deef.*

Selon Johnson, mais le commentaire d'et-Tabrîzî (Lyall) dit: وقوله يصم منه الحداء اى لكثرة رغاء الابل والصاحكة لا يسمع الحداء وحقيقته يصم منه سامع الحداء وهو مجاز. Il est donc sûr que حداء n'est pas ici le *chant,* mais les *clameurs des chameliers.* Abel traduit, o. l. p. 183: „sie sind zurückgekehrt mit reicher Beute, wobei (wegen des übergrossen Lärms) die Zurufe der Kameltreiber nicht vernehmbar waren", ce qui est mieux, mais j'avoue que le يصم منه الحداء ne rend pas la situation bien claire.

El-Mobarrad, Kâmil p. 502, cité par I. Sîdah II p. 143, L A X p. 174 et le Qâmoûs, rapporte ce vers d'un pâtre, parlant d'un ḥâdî:

1) Johnson et Abel, Die sieben Mo'all., ont منها, ce qui n'est pas bon, car alors le pronom se rapporterait à نهاب et ne donne pas de sens. Abel, o. l. p. 62, croit que حداء est le pluriel de حاد, ce qui est impossible, et il n'a pas compris el-Ḥâriṯ v. 75. Le pluriel de حاد est حداة régulièrement, Diw. Zoheyr, mon éd., p. 117, Nâbiṛah, éd. Derenb. N° 24, 16.

زجل¹) الحداء كأنّ في حيزومه قصبًا ومقنعة الحنين عجولا

Un conducteur qui crie comme s'il y avait dans son [gosier
Une flûte et la voix plaintive d'une chamelle qui a [mis bas avant le terme ¹).

Je ne crois pas que حداء puisse ici impliquer le *chant*, mais simplement les *clameurs* plus ou moins modulées du ḥâdî. On doit remarquer que زجل est aussi = دفع et que le زَجَّل moderne, = زاجِل classique, et le زامل du Sud ont la même origine sémasiologique que le حداء classique. Dans le texte, قصبا se rapporte plutôt à زَجِل car le ḥâdî stimule ses bêtes avec des modulations de voix de façon à devenir زَجِل: son حداء est devenu en même temps un زَجَل.

On pourrait facilement trouver d'autres exemples classiques en compulsant les anciennes poésies. Nous avons constaté que l'auteur du Ṣiḥâḥ explique حدو par سَوق الابل والغناء لها, et I. el-Qûṭîyah (+ 367), éd. Guidi p. 221, définit حدوت الابل par سُقت بالشعر. Seulement, c'est là un exposé de la manière dont le ḥâdî mène sa bête. Il est évident que le ḥâdî ne se contente pas de la stimuler par un bâton, il l'encourage aussi par la voix, et L A 18 p. 184, 8 fait observer que حَدْو الابل من اكبر

1) L A et mon Qâmoûs ont زَجَل, ce qui n'est pas motivé.

2) Sur مقنعة الحنين, on verra les différentes explications dans L A et T A. Sur عَجُول, I. Sîdah VII p. 33: *chamelle qui a perdu son petit.*

الاشياء على سَوقها وبعثها, ce que le Nihâyah et le M. B. el-A. citent. I. Sîdah VII p. 108, 8: حداها (الابل) وحثّها وكل ما قوّي بشيء وأُعين به فقد حُثّ به كالحادى للابل والسلاح للحرب الخ. Il y a donc dans le حَدْو autre chose que seulement l'action de *pousser en avant.* Fiqh el-luṛah dit bien: التغريد صوت المغنّي والحادى والطائر, mais c'est là la voix au point de vue physique, et cette définition ne s'applique pas au chant tel que nous l'entendons. La question est de savoir si le verbe حدا en lui-même renferme l'idée de *chanter* en même temps.

Ǵauharî avait étudié la langue des Bédouins au milieu d'eux[1]). Il dit dans sa courte préface: بعد تحصيلها بالعراق روايةً وإتقانها درايةً ومشافهتى بها العرب العاربة فى ديارهم بالبادية. S'il donne la définition ci-dessus du verbe, c'est qu'il aura constaté comment ce حدو se fait en général dans un milieu où la loquacité joue un si grand rôle. Mais nous avons vu dans ce qui précède que حدى a actuellement encore, au moins dans le Sud, le sens de *chanter*, avec une application toute spéciale pourtant.

Or, on est en droit de se demander si les deux sens de notre verbe sont en connexion sémasiologique; si *pousser* a pu donner *chanter* ou bien si ce sont deux thèmes distincts? Il faut en chercher la réponse dans les autres langues sémitiques. En babylonien, il y a ḫadu, *se réjouir*, Del. H W B s. v. = hébr. חדה Ges.-Buhl s. v. = néohébr. חֲדִי, חֲדָא, Levy N Ch. W B II

1) Nöldeke, dans sa critique de ma »La langue arabe et ses dialectes", Z D M G 59 p. 414, met à tort en doute ce procédé de Ǵauharî. Brockelmann G A L I p. 128; cf. Muzhir II p. 161 en bas.

p. 16 = aram. حمزه, Brockelmann Lex. p. 104, E. König H A W B p. 576. Déjà Nöldeke Z D M G 57 p. 414 et n. 5 avait comparé l'hébréo-araméen avec l'arabe „وخد, خدى, *rennen*, das ursprünglich *hüpfen* bedeuten mochte: cf. exultare"[1]). Si véritablement חדה est le proche parent de خدى, وخد et خود, on pourrait comparer le sudarabique habbôt dont j'ai parlé p. 1653. Mais cela n'est pas du tout prouvable, et il faudrait, pour que cela soit vrai, que le babyl. ḫadû ait aussi originairement le sens de *courir* ou de *sauter*, selon l'hypothèse de Nöldeke. Il n'y a absolument aucun appui pour cela. Notre حدى, *chanter*, en harmonie sémasiologique avec les autres verbes sémitiques susmentionnés, convient bien mieux. On pourra tout au plus dire que, vu que le chamelier chante le plus souvent en conduisant sa bête, le sens primaire aura été appliqué au *chant* même. L'on pourra alors comparer le *tenson* des Troubadours, de *tension* (*em*). Si en حدو > حدى il y a la fusion de deux racines de sens différent, on est tenté de voir en حدو, *pousser*, le thème حد, devenu par métathèse دحّ, 1333 note, qui est aussi *pousser*. Peut-être, dans la conscience populaire, le ḥâdî, *conducteur*, était-il aussi un ḥâdî, *chanteur*, les deux courants sémasiologiques s'offrant spontanément à l'esprit de l'Arabe, pour qui le vieux verbe sémitique ḥadu, חדה, حدا avait encore une vie plus robuste qu'à présent.

---

1) خدى ب Amâlî d'el-Qâlî p. 33, 6; selon L A s. v. c'est أسرع وزجّ بقوائمه et la même chose que وخد et خوّد. König W B p. 99 répète l'observation de Nöldeke sans le nommer. وخد, *marcher vite*, Z D M G 15 p. 265. وخّاد Diw. Hodeyl. éd. Wellh. N° 256 v. 52.

La conséquence de ce raisonnement est forcément qu'on pourra aussi donner au mot حُداء, dans les anciennes poésies, le sens de *chant du chamelier*. Mais il y a aussi des endroits où une telle traduction ne serait pas de mise. حاد, influencé peut-être par le vieux verbe حدى, *chanter* ou *se réjouir*, a pu subir cette évolution sémasiologique de même que son synonyme سائق ou سوّاق est aussi devenu *le chamelier qui chante*.

On sait que Masoûdi, Prairies d'or 8 p. 92, rapporte l'exposé que I. Ḫordâḏbeh fit devant le khalîf Moʿtamid sur l'origine du chant arabe, qu'il fit venir du ḥodâ des chameliers. La même origine légendaire est racontée chez I. Saʿd I, ɪ p. 3, 9. J'en ai parlé dans mes Arabica III p. 54. M. Hartmann a développé ce sujet dans son mémoire *Metrum und Rhytmus*. Nous versons ici, tous les deux, dans le vide. Notre confrère de Berlin n'a pas fait avancer la question. Si le ḥodâʾ a précédé le ṛinâʾ, personne ne peut le savoir. Le raǵaz doit être aussi vieux que la langue arabe. Les anecdotes des Arabes ne peuvent, pour nous, avoir que l'intérêt de la curiosité. Ḥodâʾ est assurément un vieux mot sémitique. L'origine du *chant*, غناء, remonte à l'aurore de l'histoire sémitique. Dire avec Jacob et Hartmann que le piétinement du chameau en constitue le point de départ est un grand hommage que ces deux savants rendent à cet animal, mais c'est là une conjecture plutôt facétieuse. Le mètre raǵaz et ses ramifications, les seuls, avec le ṭawîl, qui doivent nous intéresser pour l'histoire de la vieille prosodie arabe, sont d'une grande antiquité.

Dans l'Encyclopédie de l'Islam s. v. ʿArûḍ, un jeune savant G. Weil a traité de la prosodie arabe. Je ne puis

ici exposer mes idées sur les mètres arabes, mais je ne crois plus que mètre et mélodie soient absolument inséparables. Le mètre arabe est en même temps *accentué* et *quantitatif*. C'est justement ce fait indiscutable que les arabisants n'ont jamais reconnu: pour les uns, il est seulement *accentue*; pour les autres, seulement *quantitatif*. Je ne crois nullement que le chameau soit le premier prosodiste des Arabes. La provenance des mètres m'est aujourd'hui tout aussi obscure qu'il y a trente ans lorsque, au Congrès de Leide, je fis mon petit discours sur la poésie bédouine. En fait de vers purement accentués, je ne connais que les chansons populaires de la saḥgah en Syrie et en Ḥaurân et les pièces qu'a publiées Rhodokanakis dans son ouvrage sur le dialecte de Ḍofâr. Pour le reste, la métrique populaire repose sur la même base que la métrique classique: l'accentuation naturelle des mots réunis de façon à former une série de pieds qui constituent le mètre. Cf. ici p. 1525.

Un bédouin ou un fellâḥ peuvent bien réciter un vers *rythmiquement*, Stumme Z D M G 56 p. 418, mais le mètre n'y est pas toujours: il n'apparaît que dans le chant. Et c'est justement cette découverte, que j'ai faite pendant mon long séjour en Syrie et qui me fut toujours confirmée pendant mes études dans l'Arabie méridionale, qui constitue le pivot de la question des mètres. Weil, o. l. p. 487 reconnaît bien l'importance de cette découverte, mais il ajoute „qu'elle n'a pas modifié notre opinion sur le caractère métrique des poésies arabes." Je n'ai voulu rien modifier du tout. J'ai seulement constaté que l'ancienne métrique existe toujours, mais je ne suis pas persuadé que les voyelles qu'on intercale dans le chant pour parfaire, inconsciemment, le mètre soient les

voyelles de l'Iʿrâb, ma *Langue arabe* p. 19 et ss. C'est plutôt, comme le dit aussi justement Weil o. l. p. 487, un facteur métrique nécessaire pour le vers. Si mètre et chant sont deux choses distinctes, je me demande pourquoi alors ces voyelles se cachent dans la récitation pour n'apparaître que dans le chant? Il faut savoir que les Arabes n'ont que très peu de mélodies, et qui sait si ces mélodies ne datent pas d'aussi loin que la langue. Weil veut que j'aie été „trop radical" lorsque, dans mes publications antérieures, j'ai insisté sur la connexion de mètre et mélodie, et M. Hartmann m'avait déjà fait le même reproche dans son *Metrum und Rythmus*. Aujourd'hui, je suis moins assuré et j'avoue loyalement mon impuissance à résoudre une question, qui exige des recherches bien au-dessus de mes faibles lumières. J'espère que M. Hartmann, Weil, et d'autres plus jeunes que nous et qui étudieront *in loco*, comme je l'ai fait pendant tant d'années, nous mettront sur la bonne voie. Pour le moment, la provenance des mètres arabes est, pour moi, enveloppée d'une profonde obscurité. Il ne sera pas inutile de citer ici ce que dit un savant auteur italien P. Petrocchi dans *La lingua e la storia letteraria d'Italia* p. 18: „I nostri padri latini, come i Greci, distinguevano le vocali lunghe (—) et le brevi (◡) e anche le più o meno lunghe e le più o meno brevi... Come s'accorgessero di questa brevità non possiamo dirlo con sicurezza: a nostri orecchi sfugge. Certo è che in principio queste distinzioni venivano dal canto e forse bisognerebbe rintracciarne la distinzione in un prolungamento della voce che rimane ancora nel romanesco sulle vocali toniche."

Dans les langues sémitiques, cette distinction des voyelles

longues et brèves se trouve dans la graphie même de la syllabe: ba, bâ et bab ou bien c v̆, c v̂ et c v̆ c, et très rarement bâb ou c v̂ c, ma *Langue arabe* l. l. Mais le pourquoi de la combinaison métrique de ces syllabes est et sera bien toujours un *crux interpretationis* pour nous autres.

152, 10: انذلغ. ذلغ, a, est *jeter, verser*, avec ou sans ب de l'objet. (ʿalîʾ) ذلغ الحجر عليّ, *il jeta la pierre sur moi.* ذلغ بالبندق, ou ذلّغ = ضرب به, *tirer avec le fusil.*

Après les vers cités Arabica V p. 192, il y a:

واحد من ٱلعُرْبانْ يشقى بالشّقا وانا لي ٱلعُلْيا وذلّاغ النُّكُوس

Un des Bédouins travaille contre salaire,
Mais moi, j'ai le haut du ḥuṣn, d'où je braque le [fusil en bas.

Ici on voit l'idée de *tomber du haut en bas;* ينكّس البندق, *il tire le coup en inclinant le fusil vers le bas;* c'est ainsi qu'il est ذلّاغ des نُكُوس, pl. de نَكْس.

ذلّغ, a, *se jeter, se verser, couler.* الماء يذلّغ يعني يسكب من الذلاّغ, *l'eau se jette* ou *se verse* en *chute*, cf. 1679, 2. On observera que سكب est aussi intransitif ici. Rhodokanakis Ḍofâr p, 98, 8: udem ṛawârib ṛawârib ettê lġuâbi dilâḥen, c'est-à-dire, *et le sang coule même des boucliers;* la variante mil-ġuʾâbi serait meilleure, mais ذلّخ[1]) s'y oppose. L'auteur le traduit par *triefen*, ce

---

1) Sur ذلّغ < ذلّخ, voyez ma Festgabe p. 79, ce qui s'applique aussi aux verbes *ultimæ* gutturale.

qui n'est pas tout-à-fait exact. ذلاح est aussi *chute d'eau*, mais véritablement le roc *escarpé*, *à pic*, sur lequel l'eau coule. عيّن امسيل فى امذلاح, *regarde le torrent sur le roc escarpé*, soit la *cascade*. Cf. le *versant* d'une montagne. De là *vanner* le blé pour le nettoyer en le *jetant en l'air*. Aḥmed b. ᶜAlî el-Ḥamyarî de Naqḥân a dit:

يا ٱلكور نبي سدّة رجال الحميرى   ما شى مخافة بذلح المهرى ذليح

Ô Mt el-Kôr, qui es le rempart des hommes des [Ḥimyar!

Il n'y a rien à craindre: je vais déballer ce que [j'ai dans le ventre.

Ici ذلح est au figuré, comme aussi son intensif ذلّح dans ce vers d'une qaṣîdah de mendicité du célèbre Dôᶜan à l'adresse du traître Moḥammed Ṣâleḥ:

ريته محمّد بوي والّا لى نسب   با ذلّح ٱلهاجس وبا طلّع كلام

Ôh, si Moḥ. (b. Ṣâleḥ) *était mon père ou si j'étais [son parent!*

Je déverserai ma veine poétique et je lèverai ma voix.

Moḥ. b. Mahdî el-ᶜAulaqî, après les vers cités 443, en ripostant à Dôᶜan, a dit:

با ذلّح ٱلهاجس وبازيد أعبره   ما عاد با عطّل صلاتي لا سهيت

Je deverserai ma veine et je lui ferai prendre tout [son essor.

Je ne négligerai plus ma prière, si je suis inattentif.

انذلح, *être versé*, *être vanné*, 1213, 11; *tomber*. فلان انذلح من راس الحيد, *un tel a dégringolé du haut de la montagne*. Au figuré, *courir vite*, *filer*. Indaleḥ lāhâdâk em-sâkin, *file vite à cette habitation* (ou *hameau*).

Un thème نلج figure seulement dans le Qâmoûs et n'y est représenté que par un seul mot: نَلَاج, *lait mêlé d'eau.* Il faut croire que c'est yémanite. Mais le dialecte syrien a دلج dans le sens particulier de *laisser tomber* la pointe longue du ṭarbûš sur la nuque, *herunterfallen lassen,* = دلّى, M. el-M. La locution y rapportée فلانة حُسْنها يدلج بمعنى انه يطفح من وجهها a été incorrectement traduite par „*sa beauté diminue*", tandis que c'est tout le contraire: *la beauté de sa figure est exubérante.* C'est sans doute le même verbe que le sudarabique نلج, vu que le ذ > د en syrien, comme aussi souvent en Ḥḍr.

Il y a vingt-cinq ans, les ʿAwâliq et les ʿÔlah étaient en guerre. Ils se rencontrèrent à Ḥôṣn em-Miqdâm, au pays des ʿÔlah. Ceux-ci répondirent au zâmil précédent des ʿAwâliq par le zâmil suivant, qui est très connu:

Waḥna kamâʾ es-sill wa es-salsal[1])
Waḥna kamâʾ bärd iš-šitâʾ yôm yinzil
Nous sommes comme la phtisie et le courant d'air.
Nous sommes comme le froid de l'hiver lorsqu'il des-
[*cend* (du ciel).

سلّ est *phtisie* dans la luṛah et tous les dialectes arabes. سَلْسَل, *vent coulis, courant d'air.* Pour bien comprendre la sémasiologie de ces mots, je vais passer en revue quelques significations du verbe سلّ dans l'Arabie du Sud. سلّ السّيف *dégaîner le sabre*, Ḥarîb, mais les Daṯînois et les ʿAwâliq ne connaissent que امتشع السيف[2]).

1) Le mètre raǵaz n'est pas parfait, mais c'est ainsi qu'on chante.

2) امتشع est aussi intransitif: *glisser, se glisser.* Dans L A X p. 213, 4 d'en bas c'est transitif: امتشع السيف من غمْده.

Ici جَرّ des Arabes du nord ne serait compris que comme *traîner le sabre après soi.* En général سَلّ est dans le Sud le plus souvent intransitif. يِسِلّ الماء من السَّقْف, *l'eau coule, dégoutte du toit,* = intensif سلسل. يسلّ الماء من السَّوم, *l'eau se glisse à travers la levée de terre,* s'il y a un trou par lequel l'eau *coule,* يسيل. Ce *trou* s'appelle سامّة, parce que الماء يِسُمّ منها, *l'eau fuit* ou *suinte par là.* سلّ et سمّ sont presque synonymes dans beaucoup de cas[1]). سلّ علينا الحَنَش, *le serpent s'est glissé sur nous* (venant du toit et tombant sur nous, G O). البَرْد يسلّ عليك من الدَّفاء, *le froid glisse sur toi* (pénètre) *par la couverture* (pour دفاء). ان دنيت كذا في القاع سلّت عليك الجنبيّة من جهازها, *si tu te penches comme ça sur le sol, le poignard (te) glissera hors de son fourreau, gleitet her-*

---

1) $\sqrt{}$ سمّ = ثقب, L A XV p. 195, 8. سُمّ (aussi dialect. du Sud), *trou d'aiguille;* سمّة, *anus;* سمام, la bouche, les oreilles et les narines, soit les *trous du corps;* مسامّ, *pores.* Mais سمّ est aussi un ضدّ, L A XV p. 196, 8, *boucher,* et au fig. = أَصْلَحَ, *concilier,* comme سدّ. Cette antithèse de significations se rencontre également dans بُرْزة, 1141 note, et عَرْمة, 1141, Ḥḍr p. 426, comme le français *bonde* est le trou et le *bondon* qu'on y met. سوم, *levée de terre,* Sud, est donc à $\sqrt{}$ سمّ, *boucher* (devenu $\sqrt{}$ سوم), comme $\sqrt{}$ سيل, *couler,* est à $\sqrt{}$ سلّ.

aus. Les Ḥarîbites disaient ici انسلت, tandis que les autres disaient tantôt سلّت, tantôt انسلّت et استلّت. — سُلْ الدراهم بيدي, *verse l'argent dans ma main*, Ḥaurân.

سلسل est l'intensif de سلّ, intrans.. سلسل وخرج, *s'esquiver*, comme le synonyme syrien سكسك وراح. Comme transitif سلسل ne m'est connu dans les dialectes que dans le sens de *clôturer avec une haie*, ᶜAkka en Syrie. تسلسل, *se glisser furtivement*, *hineinschleichen*. البرد et الخنش *se glissent* sur vous, comme plus haut avec سلّ. الماء يتسلسل n'est pas simplement *couler*, mais il se dit lorsqu'il y a peu d'eau dans un lit de fleuve et qu'elle *avance en serpentant* et *en sautillant* entre les pierres. C'est là très classique: Asᶜad Tobbaᶜ dit de Ṣanᶜâʾ, D H Müller Burgen I p. 55:

يسُحّ ٱلعُيُونُ فيها فما يسمَعُ إلّا تسلسُلُ ٱلأنهار

Les sources y coulent[1]) *de façon qu'on y entend partout le murmure des courants d'eau.* تسلسل عليّ النوم, me dit un ᶜAwlaqite lorsqu'il s'était endormi pendant une dictée, *le sommeil s'est glissé sur moi.*

سَلْسَل, *vent coulis* qui *se coule* dans le corps sans qu'on s'en aperçoive. El-ᶜAǵǵâǵ a dit: وٱعتمّت ٱلقُورُ بآلٍ سَلْسَل *les collines s'enveloppèrent d'un nuage ondulant*, Arâǵîz el-ᶜArab. p. 17 en bas, Ahlwardt el-ᶜAǵǵâǵ p. 47 v. 97, ce que mes Ḥarîbites expliquèrent par un „brouillard qui tombe goutte à goutte et se dissout en bruine." —

---

1) سحّ est aussi, comme سلّ, trans. et intrans., de même que سحّ est à ساح, i, comme سلّ est à سال, i.

سَلْسُول, *épine dorsale*, en Algérie, > سُرْسُول et سَنْسُول, même sens, Dozy s. v..

Feu notre cheykh de Leipzig nous apprenait que le sens fondamental de √‾ سل est „*leicht und sanft ziehen.*" Kl. Schriften II p. 558. Je crois au contraire que c'est là un sens secondaire et que le sens primaire en est *avancer lentement en glissant* et par mouvement continu, *vorwärts gleiten*. Mais je ne saurais dire si la priorité est un sens transitif ou intransitif. Je suis enclin à lui attribuer le second, vu son collatéral سال, i, et les congénères سَحّ, ساح, i.

سَلّ désigne donc une maladie qui *se glisse* sur vous ou dans vous. *Tirer* ou *extraire doucement* qui figure le premier dans nos dictionnaires européens est bien sujet à caution. On a comparé l'hébreu שלל, *herausziehen*, *plündern*, Ges.-Buhl p. 829, mais je crois que c'est là plutôt le sudarabique شَلّ, *enlever* etc, avec conservation du sémitique ś = شال, i, Nord, et qui a donné נשל, *ausziehen*, et peut-être l'arabe dialectal نشل, *aufwickeln, aufrollen*, Rössler M S O S III p. 9, 2 d'en bas, 10, 17, 13, 3 d'en bas, mais qui pourrait aussi être pour نشر, v. Gloss., et en Syrie *hochziehen*, Lieb. v. Amasia p. 106, 7 note. نسل est peut-être aussi le correspondant arabe, comme le croit Ges.-Buhl s. v., mais je n'en suis pas très sûr. √‾ של me paraît ici correspondre aussi bien à شَلّ qu'à سَلّ.

Déjà I. Guidi, Della Sede primitiva etc p. 18, voulait que سِلْسِلَة fût un mot récent, d'importation araméenne; Fraenkel F W pp. 76, 290 et après lui Nöldeke Beiträge

II p. 42, ont adopté cette opinion. Je crois que c'est un vieux mot sémitique commun. Dans le Sud, سلْسلة ou سنْسلة (comme ሰንሰለ), *pendeloque en cuivre jaune* provenant de Mekka et qu'on attache à la *ceinture* سلْس[1]). Aḥmed ʿAlî eḏ-Ḏiyêbî, après les vers cités p. 1566, dit:

ما طاعَت الصاحب توطّي راسها   تمشي تنفّس[2]) بالسلاسل والسُلوس

L'ami ne peut lui faire baisser la tête:
Elle marche en prenant ses aises (ornée) *de pende-*
[*loques et de chaînes.*

Le verbe سلس est $\sqrt{}$ سل avec répétition de la première radicale. Le sens qui figure le premier dans les dictionnaires: *être coulant* = *être doux* est secondaire[3]), mais la primordialité se retrouve dans سَلَس البَوْل et شرابٌ سَلِس, L A VII p. 411.

On sait que Fritz Hommel a identifié les ʿAwâliq de l'Arabie du Sud avec les Amaleqites de la Bible. Il n'a jamais donné de preuves pour corroborer cette hypothèse. Au point de vue linguistique, עֲמָלֵק a pu donner عوالق, par m > w, fait assez commun dans la phonétique sémitique: اشمل > اشول, *gauche* 853; šumê, babyl. > شوي 648 note, Delitzsch Gr. Assyr. § 58, Brockelmann V G S S

1) Coll.; pl. سُلُوس; سلْسة n. unit., *ceinture*, parce que formée de plusieurs petites chaînettes. Vient de Mekka, Arabica IV p. 20, note 2.

2) Pour تتنفّس; var. تنقّش تمسي, mais moins bon.

3) Stumme T T B L v. 870: سلْس, *gracieux*; cf. ib. Gloss. s. v..

p. 138; אַרְגְּוָן et אַרְגְּוָן, أُرْجُوان; גמחין Lidz. Eph. II 272, *niche, loculus*, et גוחא, Cook, Aram. Gloss. s. v.[1]). Les Amaleqites étaient répandus un peu partout en Syrie et en Palestine. C'était bien un peuple légendaire, mais on ne saurait pour cela mettre en doute leur existence, pas plus que celle de Ṭasm, de Ǵadîs et de Ṯamûd. Les Ǵorhom étaient aussi légendaires pour les Arabes, et pourtant nous les trouvons encore non loin de Mekka, sur la côte, au IIe siècle de la Hiǵrah, Nöldeke Fünf Moᶜallaqât III p. 26/7, où d'autres citations. H. Grimme, d'abord dans son ouvrage Mohammed (Die weltg. Bedeut. Arabiens) p. 11 et puis dans O L Z Juni 1909, a voulu identifier *Meluḫa* avec Amaleq. Je ne suis pas à même de me prononcer sur une question aussi épineuse. I. Hiśâm, dans son Tâǵ el-Mulûk, mon ms., dit: وامّا عاد وطسم وجديس وعملاق ورايش فانّهم نطقوا مع ابن عمّهم عابر بالعربيّة فأدركتهم بركتها وشرفوا وتغلّبوا على جميع من كان معهم من الالسُن.... والناس اذ ذاك ببابل. L'autorité d'Ibn Hiśâm est le grand farceur Wahb I. Munabbih[2]). I. Saᶜd V p. 19, 8 dit la même chose: ويقال انّ عمليق اوّل من تكلّم بالعربيّة et ib. p. 20: ولحقت العماليق بصنعاء حين ظعنوا من بابل قبل ان تُسمّى صنعاء après avoir quitté la Babylonie avec les autres qui se fixèrent également dans l'Arabie Méridionale. Ce sont là des indications qui ne doivent pas être complètement rejetées. Mais si Meluḫa est = Amaliq, il faut admettre que ceux-ci auraient anciennement émigré vers le Nord, ce qui est tout à fait admissible, car les migra-

1) Mes Datînois appelaient l'automobile âtowôbîl et môt el-bil.

2) + 110 à Ṣanᶜâ', Arabica V p. 55 et 111; I Saᶜd V p. 395. Fischer *Neue Auszüge aus eḏ-Ḏahabî*, ZDMG 44 p. 438.

tions de tribus méridionales ont dû être assez nombreuses. I Saʿd I p. 19, 8 dit en outre que عمليق est = عملاق, L A XII p. 144, et que عملوق était l'ancêtre des ʿAwâliqah. Avec les Ǧorhom ils étaient les العرب العاربة. On prétend qu'on ne saurait se fier aux récits généalogiques et historiques des Arabes. Je ne suis pas de ceux qui croient que les historiens arabes ont plus brodé que d'autres historiens anciens, ma Festgabe p. 42, note. Le pluriel عوالق correspond au pluriel عمالق, qui se trouve à côté de عماليق et عمالقة, L À XIV p. 144, 5, le singulier de عملاق = *grand* et nom propre. On rencontre également le pluriel عماليق = عمالقة pour le peuple des Amaliqites. Le singulier عولقي a pu être formé après coup, et le singulier עֲמָלֵקִי, également usité comme collectif, comme les noms de tribus dans le Sud, 401 et Brockelmann V G S S II p. 56, ne saurait être une preuve contre la provenance du singulier actuel du nom arabe. L'auteur de Ṭurfat el-Aṣḥâb p. 17, mon ms., énumère العمالقة parmi les tribus de Ḥimyar et p. 85 il dit que parmi les rois tobbaʿ il y avait ومنهم ملوك مسور ومنهم عمالقة حمير منهم ابو الزبا عملاق بن السميدع. Il y avait donc des ʿAmaleqites dans le Sud. Et comme l'auteur mentionne les ملوك مسور, qui sont les Raṣṣâṣ actuels et dont la capitale est justement Miswarah, on est tenté d'identifier ces ʿAmâliqah avec les voisins des „Mulûk Miswarah", soit les ʿAwâliq d'Anṣâb. Une autre question est de savoir si les anciens ʿAmâliqah de la Palestine peuvent être les mêmes que les ʿAmâliqah des Ḥimyar. Il n'y a, a

priori, rien d'impossible, car nous retrouvons dans les pays du Sud, beaucoup moins remués que ceux du Nord, les noms de presque toutes les tribus historiques. On lira ce que j'ai écrit 1349 et ss. et ma Festgabe p. 41 note 2. Connaissant l'Arabie mieux que bien d'autres et sachant ce qu'on y trouve et pourra y trouver, j'ai constaté que l'histoire et la langue y vivent encore. L'hypothèse de Hommel, avancée par lui sans la moindre preuve, cela est vrai, pourrait donc ne pas être une simple supposition en l'air, comme on a voulu le juger. Je n'en sais pas moi-même plus long, mais, donné ce que je viens d'exposer, je ne la rejette pas avec dédain. Les sceptiques sont difficiles à convertir, et jusqu'à nouvel ordre je me tiens sur la réserve. L'article de M. Seligsohn dans „l'Encyclopédie de l'Islam" est bien maigre pour un recueil qui se présente sous les auspices de si savants collaborateurs.

عَولَق est dans la luṛah un démon, K. el-Aṛ 3 p. 89, 13, sur فَوعَل, à l'instar d'autres noms de démons, 1569.

82.

152, 23: ˁölmak. Partout dans le Sud, ḥaḍar et bedû, le premier mot conventionnel, après la salutation, est ˁölmak? On y répond aussi invariablement ما عِلْم ou لا عِلْم. Dans le Nord, cela est eś ḫabar, et la réponse, invariable aussi, est ma ˁandi ḫabar, qu'il y ait, ou non, quelque *nouvelle* à donner. C'est que l'oriental est plus réservé que nous autres, disons plutôt plus rusé, et il ne déballe pas tout de suite ce qu'il a dans le ventre. Ce petit mot conventionnel de salutation peint bien le caractère des Sémites. Notre poète répond aussi, bien entendu, ma ˁilm (plus rare que عِلْم).

153, 2: bălâd el-Marbaˁî est le pays d'Anṣâb. المَرْبَعي est un cheval qui *galope* يربَع, 1246 note, Ḥḍr p. 34. Le sultan doit monter un cheval qui sache bien *galoper*.

153, 3: laˁǵam = الأَعْجَم, 1611, et el-Meǵênîneh sont les deux timbales ancestrales du sultan d'Anṣâb. Elles sont très anciennes. La seconde est beaucoup plus grande, en cuivre. On les frappe avec deux *bâtonnets*, مقْرَع, pl. مقارِع.

153, 4: sabâr. Le verbe سبر, o, i, a été traité Ḥḍr 474, *procurer des provisions*, سبّار, et des *munitions* pour

la guerre, سبار ou زانة[1]). — سبّر, 1205, 10, en est l'intensif ou l'itératif, *s'approvisionner*. C'est le terme technique pour *bourrer la pipe* ou le narghilé. سَبِّرلي بُوري[2]), *bourre-moi une pipe* = Syrie عبّي لي غلّيون et Egypte عمّر لي شيشة; mehri ômer bûri, Jahn M S p. 153, 23. — سَبار, *provisions, munitions* = ʿAulaq. سَبارة et Beyḥ. قُوت (là, *provisions* seulement). Stace p. 132: سَبار, *a day's provision*, ce qui est trop limité. Un zâmil de Dôʿan porte:

شَعْ صاحبَك ما في زَلامه أوقية وٱلأُوقية ما تُوزن ٱلحيد الوعار
لا قد صَرَحْنا[3]) للشُقُوق ٱلمبْعدة أَرْبَعْ فَراسل نَى مع ٱلرامي سَبار

C'est que ton ami ne possède dans son ménage une [*seule ocque,*
Et l'ocque ne pèse pas la rude montagne,

---

1) زانة, est 1° *métier de tisserand*, 575 = زينة, et *munitions de guerre*, 706, Stace p. 9. Dans le Ḥôgarîeh, ce dernier est زَانة. Est-ce le même mot que l'assyrien zanânûtu, *soin, conservation*, Del. H W B s. v.? Nous le trouvons également dans le Soudan, Decorse et Gaudefroy-Demombynes, Rabah et les Arabes du Chari p. 29 en bas: mudfaʿ, zerat chilna, bundugia kulleh chilna, = مدفع زانات شلْنا, بندقية كلّها شلنا, car c'est ainsi qu'il faut lire; c'est traduit par *nous prîmes les canons, les cartouches, nous prîmes tous les fusils*. Chez R O p. 253, 4: اذا كان حصن فيه عيش وزانة ما ينْتَيخذ غير بالخوانة, *si dans une forteresse il y a des vivres et des munitions. elle ne peut être prise que par la trahison*, où l'auteur traduit un peu librement par »(Kriegs-)geräthe."

2) C'est sans doute cette tournure qui a amené Stace à traduire *make* par سبّر, p. 103, ce qui est une erreur.

3) pour سرحنا.

Lorsque nous sortons le matin, nous rendant aux [*contrées éloignées,*
Chaque tireur a une munition de quatre farsalah.

Il dit également dans sa longue qaṣîdah citée 660 et ailleurs:

شَعْ ما أكسبِ ألّا كلّ حِاجّة وافِية لأهْل ألكراسِي نى يثانون السبار[1]

C'est qu'assurément j'ai gain de cause
Pour les gens des crosses (= guerriers) *qui ont des* [*munitions de réserve.*

Ce verbe doit être l'assyrien ŝabâru, *subvenir largement aux besoins,* KB VI p. 413 ou, comme dit Del. HWB s. v., *travailler dans le champ,* et Ges.-Buhl 794, *couper le blé,* tandis que Haupt ZDMG 67 p. 706 le traduit par *battre le blé.* Celui-ci le considère comme un vieux ŝafᶜal de בר, *blé*[2]). Notre سبر est, ce me semble, le même que l'hébreu שׁבר, *acheter du blé,* Ges.-Buhl s.v. et Nöldeke Beiträge II p. 76 note 4. Les formes araméennes qu'énumère Haupt l. l. cadrent parfaitement avec le sens dans les dialectes du Sud.

Mais سبر a aussi d'autres sens, qui ne s'accordent pas avec celui qui précède, déjà rapportés Ḥḍr Gloss. s. v.: *être en ordre, se trouver en bon état.* عبّري سابر ما شاء الله, *mon canal marche à la perfection,* Stace p. 116 s. v. order. Le classique سِبْر, *aspect, mine,* et le syrien سِبْر, *coutume,*

---

1) L'original porte صبار, et c'est ainsi qu'on le prononce quelquefois. Musil AP III dit que »Die Kamele werden mit dem nötigen Proviante beladen und heissen ṣâbûr, ṣubûr oder zemâmîl." Est-ce là le sudarabique سبر > صبر ou bien le thème traité 1048 s.?

2) برّ serait donc aussi un vieux mot sémitique.

pourraient ainsi s'expliquer; Schulthess H W p. 41. Les Anglais disent de même „in good form." سبّر, *commencer*, Ḥdr 227 en bas, ib. 41 l, 3, ou peut-être mieux *s'apprêter*, peu usité en Dt. Jahn M S p. 226 donne ṣôber, *commencer*, ce qui se trouve chez lui p. 150, 2 et qui est sans doute notre سبّر, avec ص < س à cause du ر, s'il a bien entendu, comme plus haut صبار < سبار.

Dans les autres langues sémitiques, je ne trouve rien qui se rapproche de cette signification. Schulthess o. l. p. 40 attribue à un autre سبر le sens primordial de „*stechen*" devenu en arabe *sonder*, non seulement une plaie, mais aussi *examiner* en général. Il pourrait bien avoir raison, car nous trouvons dans nos dialectes سَبْرة, *pic*, *perforateur*, avec lequel on fait des trous dans la pierre, aussi prononcé زُبرة et صُبْرة; cf. Ḥḍr Gloss. s. v. زبر[1]. Ǵézîrah p. 53, 11: به (عدن) جبل لم يكن فيه طريق فقطع فى الجبل بابٌ بزُبَر الحديد وصار له طريقا. C'est là notre سبرة daṯînois, et je suis sûr que c'est là avec س.

Ce dernier سَبَر est devenu en ʿOmân *chercher du regard*, *épier*, R O § 30, Rössler M O S S I p. 77, 9; 80, 3 d'en bas, ce qui n'est autre chose que le sens „classique" nuancé. Mais je n'oserais prétendre que le dialectal شبر, *voir*, 1299 et s., soit la même racine. En ʿOmân, سَبْرة, *froid matinal*, R O p. 264, 2, et en Ḥḍr *terrain froid* = ارض بارد G O, que Schulthess compare à قرص, et il aurait pu ajouter قرس, même sens. Effectivement, قَرْصة est *froid matinal* à Damas.

1) زُبْرة, *enclume*, se dit en Dt سافلة.

83.

I. ʿAbd Allâh était le chef des Muṣabeyn, Arabica V p. 5. El-Yûbî désigne le chef des Beni Yûb, entre el-Qaṣâb et Beyḥân ed-Daulah. „Les Bédouins des Montagnes" sont les آل العريق, Arabica V p. 12, avec lesquels leurs congénères, les آل احمد, sont toujours en guerre. La forme يُوبي coïncide avec le Ἰώβ des L X X et des Grecs, Nöldeke Geschichte der Perser etc p. 312, note 5. Il paraît donc que איוב > Ἰώβ a déjà de bonne heure subi le même sort que أيّوب > يُوب.

153, 18: سِراج القَبِيلة ou مِصْباح n'est bien compris que lorsqu'on apprend que la *lampe* joue un très grand rôle dans les pays islamiques. Le سراج الشيخ est un miracle qui ne manque jamais dans aucun sanctuaire. Une preuve de la karâmah d'un saint homme est qu'*il allume lui-même sa lampe* يسرج لنفسه. Il y a l'habitude dans le Sud, lorsqu'on construit le *tombeau*, تابوت, pour „un saint homme", d'aménager sur la tombe, à la tête, une petite niche et d'y placer un sirâg. Si la lampe est alors allumée par le défunt, c'est qu'il est vraiment „un saint homme." Et cela arrive toujours, m'a-t-on assuré! Tout est miracle dans les religions. J'ai pu con-

stater la présence de cette lampe au tombeau de Šêḫ ʿImâd, non loin d'Aden. Elle est tout aussi nécessaire en Afrique aux tombeaux des Marabouts. Elle ne doit jamais s'éteindre. Un tel endroit est sacré. On y dépose des offrandes dont tout le monde peut se servir, „mais personne n'a jamais rien emporté par crainte du marabout, qui punirait de mort le sacrilège," comme le dit Doutté dans son excellent livre *Les Marabouts* p. 111. C'est le feu des Vestales et la lampe devant les autels des églises catholiques.

A ʿAyn el-Ǵoweyrî, Arabica V p. 182, le cheykh du sanctuaire vint me demander „de l'huile pour le cheykh." Je compris tout de suite ce que cela voulait dire, car c'est là la formule dont se servent tous ces cheykh mendiants pour demander l'aumône. Le clergé est tout aussi mendiant en Europe, mais avec des apparences moins éhontées. Cela rappelle la formule des Napolitains qui demandent uoglio pé a Madonna, soit pour l'entretien des bougies devant l'image de la Madone, qui ne manque nulle part. C'est du reste la formule d'usage pour toute mendicité là-bas, au pays des mendiants.

84.

154, 18: ḥ a m m â l, aussi prononcé ḥ ā m m â l < حمّال, infinit. de حمّل, 535 et ss.

154, 18: r i k â b. ركاب, sing.; ركايب, pluriel. Dans notre dialecte ركاب est rarement employé et alors toujours comme singulier; ma critique M J M p. 26. Hors de Dṯ, c'est un pluriel. ركايب n'est pas le pl. du pl., comme le dit Rhod. Ḍofâr II p. 22, mais le pl. de رُكوب, رُكوبة et ركيبة.

154, 19: q a š š. قَش, Ḥḍr Gloss. s. v., *effets*, *hardes*, *mobilier*, = شغب Ḥḍr et زِلام, ʿAul. et Beyḥân, aussi, dans ce sens, = دُوّة Dṯ, Rhod. Ḍofâr Gloss. s. v.; R O § 178, p. 309, 9 où قشّة. Aussi en Afrique, Dozy S.; Sadira s. v. *effets*. Jahn donne pour le mehri, p. 203, k a š š, *bagage*. — Musil A P III p. 299, 4: *blé*, *céréales*. En Syrie et en Egypte, aussi *paille*, nom. gén. avec le nom. unit. ة —; en Dṯ aussi *menu bois* pour allumer. قُشاش, *menue paille*, *rebut de paille*, comme l'indique la forme; *chose de nulle valeur;* nom. unit. قُشاشة. Le poète ʿaulaqite Miʿgar a dit:

يا بن حُوَيدِر يا قُشاشة فى رِياح

Ô fils de Ḥoweydir, toi, fétu de paille aux vents.

Il y a aussi قَشّ, i, *battre une seconde fois les épis* où il reste encore des grains. الدُّوّام يقيش والّا يلبج, *le batteur de ble bat les épis non dépiqués par les* baqar après le dépiquage[1]). Une variation de قَشّ est peut-être le classique et yémanite جَشّ, par g = ق et ج, que nous trouvons dans le daṯînois جشّة, *débris de paille* sur le sol après la récolte, *chaume.*

154, 20: ḥâši. Le حاشي, 531 et note 5, est ainsi appelé parce qu'il يحشي بَطْنه, *remplit son ventre*, selon les Daṯînois, qui doivent bien le savoir.

154, 20: kubur. C'est كُبُر avec harmonie vocalique. Nous avons déjà eu بُصُر, et l'on voit que le فُعُل classique existe toujours. Chez d'autres individus et dans d'autres dialectes, فَعْل devient فِعل.

---

1) دام, u, *dépiquer le blé avec les baqar.* البَقَر يدُومَين والدُّوّام يدُوم قَفاهِن, *les baqar dépiquent et le dépiqueur dépique derrière eux* (ou *avec eux*). On voit donc que le verbe s'applique aussi bien à l'homme, دُوّام < دَوّام, qu'aux *bêtes*, دوّامات. Le dépiqueur entoure le *tas de blé* دُرْنة, pl. دُرَن < دَرَن, d'un مَحْجَى ou شَبَح de قَصَب pour que les bêtes restent en dedans. Il ramasse ensuite les grains en un *tas* عَبَلة, pl. عِبال ʿibâl. دَوم est l'action de *dépiquer*, mais s'applique aussi au blé séparé du chaume par le *dépiquage*, دوامة.

154, 20: yihâ.b. On constate que le يهاب classique, pour يهيب, est encore vivant. Mais on peut aussi entendre, dans cette catégorie de verbes, Wright Gr. I p. 86, p. e. يخوف et ينوم, aussi dans la Haute-Egypte.

85.

155, 17: شيدر est le *plaid rayé rouge et vert sur fond bleu*, tandis que مَلْحَفة est un petit ثَوب teint d'indigo *avec lequel on se couvre les épaules*, يتردّفون بها, et *l'on s'entoure la taille*, يتعصّبون بها.

87.

156, 11: مُهكبة. D'après les commentaires des indigènes, c'est *montagnes surplombantes*, mais j'ai oublié de me faire donner une explication exacte de ce mot qui n'est pas compris à Aden. L A et el-Fâiq s. v. disent que هكب = أستهزأ, *se moquer de*, est < هكم. أَهْكَبُ, *qui a le dos courbé*, Dt.

156, 11: بين الصُّقور se rapporte aux guerriers du sultan Muhsin. عدا مثل الصَّقْر, *attaquer violemment*, est une locution courante. الصقور ما أعداهن على البَهْم, (pron. maᶜdâhen)[1], *les aigles attaquent beaucoup les petits moutons.* حدى est le pluriel de حداء, *milan.*

---

1) Sur la prononciation maᶜdâhen < mâᶜdâhen < ما أعْداهن, cf. p. 1636 note.

88.

156, 14: ولَب, parce que l'imparf. يلِب, mais hors de Dt̠ on dit aussi ولَّب. Le premier hémistiche est assez courant au commencement d'une poésie. C'est un lieu commun des rimailleurs. Feu le sultan de Laḥiǵ, Faḍl b. Muḥsin el-ʿAbdalî, dit ce zâmil à l'adresse du célèbre Farîd b. Nâṣir el ʿAulaqî à Yeśbom, qui était venu en visite à Laḥiǵ:

حيّى لكم يا نى وَلِبتوا عَنْدنا   من شَرقها لا غَرْبها لا قَبْر هُود
الفاس بِيدك وٱلزَجا من ساعِدك   انتَ ٱلّذى بِيدك مفاتيح ٱلقُيُود

Soyez les bienvenus, vous qui êtes arrivés chez nous,
De l'est (du pays = ها), (jusqu')*à l'ouest et* (jusqu')
[*au tombeau de Hûd!*
La hache est dans ta main, et la vigueur vient de
[*ton* (avant-) *bras.*
Tu es celui qui a dans sa main les clefs des entraves.

Le zâmil d'un ʿAdanite, ʿAlî ʿOmar el-Harîṯî, porte:

حيّى لكم يا ني وِلبتوا عندنا   ما يرخِي ٱلماطِر من ٱلكُمّ ٱلحصيف

Soyez les bienvenus, ô vous qui êtes arrivés chez nous,
Tant que tombe la pluie de el-K. el-Ḥ.

Un zâmil ʿaulaqite:

حيّى لكم يا نى وِلبتوا عندنا   ما حَنّ رَعْد ٱلصيف وٱلبارِق بَرَق
عند ٱلعوالِق شارِبين ٱلمِسكِرة   لا لتحّموا ٱلاغْراب يملُون الطَبَق



Soyez les bienvenus, vous qui êtes arrivés chez nous,
Tant que gronde le tonnerre de l'été et l'éclair luit,
Chez les ᶜAwâliq qui boivent des spiritueux
(Et qui) *lorsqu'ils donnent à manger de la viande*
[*aux étrangers remplissent le plateau.*

Autre exemple sub 113, 20. On voit donc que ce verbe est très employé dans ces contrées. Dans la luṛah, il est fort rare, Ṣiḥâḥ, L A et Qâmoûs s. v. où = دخل البيت, ou *arriver* en général, L A, I el-Qûṭ. p. 315, 2 = توصّل. Je n'en connais que l'exemple à l'appui donné par L A et copié par T A. Il correspond à لفى, si commun dans le Nord. La connexion radicale avec لاب, u, p. 1480, et لبّ, 372 note 2; 903, 1; 1422, 2; Ḥḍr Gl. s. v., doit sans doute être envisagée.

156, 15: دولة هل احمد بن هادى. C'est la dynastie du brigand de ᶜAzzân, le sultan Muḥsin qui nous joua tant de tours pendables, lors de mon expédition au pays des Wâḥidî. J'ai donné Arabica V p. 179 et s. la généalogie de cette dynastie, mais je tiens à la rectifier ici un peu. Le sultan Hâdî possédait tout le pays. Ses deux fils Ṭâlib et Aḥmed se le partagèrent. Le premier fonda la ligne de Bîr ᶜAlî, et le second celle de Balḥâf-ᶜAzzân. Le cheykh Sâlim b. Aḥmed el-Miḥḍâr de Ḥabbân[1]) me dit que la dynastie de Ḥabbân, qui était auparavant la capitale de tout le pays, avait régné en 1898 pendant 1040 ans.

Ayant voulu savoir de quel droit le sultan Muḥsin se faisait appeler Qoreychite, je lui demandai son arbre

1) Voyez Arabica V p. 217.

généalogique. Il obtempéra tout de suite à mon désir et me donna un document que je rapporte ici. Cela est intéressant, non seulement pour les Anglais qui possèdent, au moins nominalement, toute l'Arabie du Sud, mais aussi pour l'histoire de ces dynasties dont l'ancienneté ne saurait être mise en doute.

الحمد لله مستحقّ الحمد وبعدُ فقد طلب منى الولد المبارك عبد الله بن حسن بن محسن بن علىّ بن عبد الله الواحدىّ ان انقل له نسب آبائه واجداده آل عبد الواحد فاجبتُه الى ذلك فأقول وجدتُ بخطّ من يأتى ذكره ما هذا مثله

الحمد لله نسبُ آل نَعِير وآل عبد الواحد نعير بن ظَفْر وجبير بن ظفر اخوان ابوهما ظفر بن علىّ بن عبد الواحد بن على بن مبارك بن احمد بن سلمة بن خليفة بن سَعْد بن زيد بن ليث بن سَود بن اسلُم بن الحاف بن قضاعة بن معدّ بن عديّ بن كعب بن لُؤَيّ بن غالِب بن فِهْر بن مالك بن نَضْر[1] بن كنانة بن خُزَيمة بن مُدرِكة بن الياس ويجرّ النسب الى مرّة بن مالك بن حمير بن سبا بن يساجب بن يعرب بن قاحطان وسرد النسب الى نوح عليه السلام. هكذا وجدتهُ بخطّ سيدى وشيخى محمد بن عبد الله بن احمد با سودان نقله من خطّ الامام العلامة عبد الغنىّ بن رضوان الحبّانى وهو نقله من خطّ رضوان

C'est la généalogie ascendante à partir de Ẓafr. Ce qui suit est la généalogie du susdit ʿAbd Allâh b. Ḥoseyn, qui vint chez moi à Aden et m'accompagna sur le bateau. C'était un fort gentil garçon, le seul qui n'intrigua pas.

---

1) Il faut lire النَّضْر. C'est le premier qui fut appelé القرشى selon Yaʿqoûbî I p. 268

فاقول نسب الولد المذكور اعلاه عبد الله بن حسين بن محسن بن علىّ بن عبد الله بن احمد بن هادى بن صالح بن ناصر بن عبد الله بن عبد الواحد بن صالح بن روضان بن عبد الواحد بن ظفر بن علىّ بن عبد الواحد بن علىّ بن مبارك بن احمد بن سلمة بن خليفة بن سعد بن زيد بن ليث بن سود بن اسلم بن الحاف بن قضاعة بن معدّ بن عدىّ بن كعب بن لؤىّ بن غالب بن فهر بن مالك بن نضر بن كنانة بن خزيمة بن مدركة بن الياس ويجرّ النسب الى مرّة بن مالك بن حمير بن سبا بن يسحب بن يعرب بن قحطان وسرده الى نوح عليه السلام!

On observera que tous ces noms appartiennent aux tribus du Sud, au moins jusqu'à en-Naḍr, père des Qoreych, dont un fils eṣ-Ṣalt serait allé dans le Yéman, selon I. Qoteybah, éd. Wüstenfeld p. 32. Nous savons aussi qu'un fils de Lowey b. Ṛâlib, Sâmah, est allé dans le ᶜOmân, Yaᶜqoûbî I p. 270, et el-Moqaddasî p. 88 nous apprend que les Benu Sâmah se trouvaient encore là de son temps. Ils se faisaient appeler Qoreychites aussi. Si l'arbre généalogique des Wâḥidites est vrai, dans sa partie la plus ancienne, ce qui n'est pas du tout prouvé, le fameux sultan Muḥsin peut à ce titre s'appeler aussi Qoreychite et parler de son ancêtre Lowey. Pour ma part, j'en doute et je crois qu'il est ḥimyarite. A l'aide d'autres documents fournis à ᶜAzzân, je suis donc à même de dresser le tableau suivant de la descendance de l'aïeul Ẓafr, qui eut trois enfants:

Naʿîr. Ǵubeyr. ʿAbd el-Wâḥed
ʿAbd Allâh
Rauḍân
Ṣâleḥ
ʿAbd el-Wâḥed
ʿAbd Allâh

ṣir. Raudân 1)

eh. Munîf 2) Moḥammad 3)

dî.

med. Ṭâlib 4)

Allâh.

î. Nâṣir Ḥoseyn 5)

ḥ. Muḥsin. Ṣâleḥ Aḥmed Ṭâlib 6). ʿAlî 7).

Ḥoseyn. Hâdî. Nâṣir. Aḥmed 8). Muḥsin 9). Ḥoseyn (sourd) ʿAbd Allâh. ʿAlî.

bd Allâh 10). Nâṣir. Ḥoseyn. ʿAbd Allâh Nâṣir. Ṣâleḥ. Aḥmed

Ḥoseyn. Bu Bakr

1) Dont descendent les Âl Rauḍân.
2) Dont descendent les Âl Munîf, qui ont émigré.
3) Aïeul des Âl ʿAlî, qui existent toujours.
4) Aïeul de la ligne de Bîr ʿAlî-ʿAmagîn, sur laquelle voyez Arabica V p. 180.
5) Aïeul de la ligne de Ḥabbân, sur laquelle voyez Arabica V p. 180.
6) et 7) Dont les descendants vivent encore.
8) C'est Aḥmed-eḏ-Ḏiyêb dont j'ai parlé dans ma brochure »Die Hunde von ʿAzzân."
9) Le sultan de Balḥâf-ʿAzzân actuel.
10) Très brave homme qui vint me voir à Aden et m'accompagna jusqu'à ʿAzzân. Il avait une peur bleue du sultan Muḥṣin.

C'est de ʿAbd el-Wâḥid, fils de Ẓafr, que les Wâḥidites tirent leur nom.

Il ne faut pas croire qu'un „sultan" du Sud soit grand chose. Ce titre est donné à tous les membres d'une famille régnante. Souvent le sultan régnant n'était maître que de la vallée où il habitait. A propos des quatre rois que Ziyâd b. Labîd, le gouverneur de Ḥaḍramoût pour le Prophète, tua, Yâqût II p. 287 dit: وسمّوا ملوكا لأنّ كان لكلّ واحد منهم واد يملكه, *ils étaient appelés rois parce que chacun avait son wâdi où il dominait.* Pourtant Miles JRGS XLI p. 229 est un peu trop sévère lorsqu'il dit, à propos des Wâḥidî: „their power, as I have observed, is merely nominal, and they are scarcely richer or better off than many of their subjects." Ils exercent le droit d'emprisonner, ainsi que je l'ai constaté moi-même, et les tribus soi-disant Wâḥidites, Arabica V p. 222 et ss., répondent à l'appel de guerre du sultan, si cela leur convient, car point d'argent, point de suisse. Mais il est vrai que les „sultans" dépendent entièrement du bon vouloir des tribus.

Tous ces petits sultans relevaient autrefois de l'Imâm zeydite de Ṣanʿâ. Ils se déclarèrent indépendants probablement en même temps que le chef des tribus ʿabdalites, Faḍl b. ʿAlî b. Faḍl b. Ṣâleḥ b. Sâlim, en 1728.

89.

157, 8: التقارين الجلال; pl. comme ترابيع Ḥḍr 400 note; un sing. n'est pas employé; la luṛah a de même les pluriels تباشير, تحاويد, تعاجيب et تعاشيب. La phrase me fut expliquée par الوعول الكبار. Cela se rapporte aux قرون des bouquetins. — جليل est *grand et fort de corps*, mais non pas grand = illustre. Je renvoie à 1231 et je rappelle, à propos de la note 2 ibid., que שמן, سمن, *être gras*, fait en éthiop. ሰፍራ, *princeps*, si toutefois cet exemple de m > f chez Ruzicka Konson. Dissimilation p. 971 est juste, ce dont je doute; cf. Nöldeke Beitr. II p. 94.

157, 9: بلّوى. Mon ms. porte باللوى, ce qui, à Aden, me fut expliqué plus tard par بالقوّة, mais il faut sans doute lire با لوى = بن لوى, ancêtre de Muḥsin, 1702.

157, 12: يزوعون القفال. Dans notre dialecte زاع est 1° transitif, *secouer*, *agiter* en général. Ce sens ne figure dans aucun dictionnaire classique, où c'est *stimuler la monture en tirant sur la bride*, procédé bien connu de ceux qui ont voyagé en Orient. Mais il se trouve dans l'itératif زعزع, Hodeyl. Wellh. N° 197 v. 5, I. Sa'd VIII p. 100, 9, où juxtaposé à زلزل; Syrie زعزع = زلزل. زعت الماء,

tu as agité l'eau. زاعتنى بطْنى, *cela m'a remué le ventre.* 2°. intransitif, *trembler, être agité.*

زوّع, *faire trembler,* = زعزع. Stace donne p. 166: *Strong* مزوّع, mais c'est véritablement *celui qui fait trembler.*

C'est l'hébreu, le syr. et le palm. זוע, *trembler* [1]).

A el-Makallâ, à eš-Šiḥr et en ʿOmân, c'est *vomir*, Rössler MSOS III p. 3, 3: ṣubeḥit el-ḫâdime maḥmûme waqâmit tizûʿ, *l'esclave eut la fièvre et se mit à vomir;* de même en Irâq زوّع, *vomir,* Meissner NAGI p. 125. Dans le Nord, voyez 1366 note. Dôʿan, dans une longue qaṣîdah, en réponse à une poésie persiflante d'el-Mârimî des Bâ Leyl, dit:

برْ شاجيرة قدْه يعْرف مصابيحْنا
والّا أنشدْه يوم جوْم نى يزوعوا ٱلقفالي

Le fils de Ś. connaît bien nos flambeaux (de guerre),
Si non, demande-lui (comment c'était) *le jour que*
[*vinrent chez eux ceux qui secouent les mesures*
[*de poudre.*

Mètre:

–◡– | –◡–– | –◡– | –◡– || ––◡– | –◡– | ––◡– | –◡––

Aḥmed b. ʿAlî es-Sâḥimî a dit dans une qaṣîdah:

سلّمْ على لنْمارْ جرْوان ٱلنمر والْهيج نى زاع ٱلحويلة والْغبار

Salue les guépards (guerriers) *et les petits des guépards*
Et le chameau étalon qui a agité..... et la poussière.

Pour le Nord, on lira 1366 note 2.

157, 13: On observera que وادي est ici –◡; voyez

---

1) Buhl le compare à „زاع, antreiben," mais les dialectes ont conservé le sens premier.

p. 1560. W. Mayfaᶜ, مَيْفَع, est autre que W. Mayfaᶜah, مَيْفَعة, Arabica V p. 181 et 182.

157, 14: بنى هلال. On a déjà vu dans mon Arabica IV que les habitants de Arḍ Marḫah, o. l. p. 53, et ceux de Arḍ el-Ḥâḍinah, o. l. p. 57, prétendent descendre des anciens B. Hilâl[1]). Dans la Géographie que je publierai, إن شاء الله, de ces pays, je donnerai une description plus détaillée et plus exacte de ces deux contrées absolument indépendantes. Ce sont les pays les plus intéressants du Sud, mais aucun Européen n'y est jamais entré, et je pense qu'on n'y pénètrera pas de sitôt. La tradition de la descendance des Beni Hilâl y est fortement enracinée. Elle doit bien avoir, comme toute chose dans ce monde, sa raison d'être. On y montre encore leurs châteaux. On y récite des poésies hilâlites. Or, la même chose existe au Nord de Rubăᶜ el-Ḫalî. Les B. Hilâl y sont tout aussi légendaires, mais c'est que là il y a un fond palpable, car les émigrations des B. Hilâl de là en Afrique sont historiques. Les B. Hilâl jouent encore un grand rôle dans l'esprit des habitants de Bureydah et de ᶜOneyzah et, en général, dans toutes les contrées des Wahhâbites. Ils y possédaient le qaṣr Mârid. Il y en a deux de ce nom: l'un à el-Ǵauf et l'autre à es-Syâḥ[2]), aussi appelé ᶜAyn Ibn Fĕhêd, à une journée au nord de Bureydah. Leur pouvoir s'étendait, selon mes amis qasîmites, depuis el-Ǵauf jusqu'à Wâdi Dawâsir, sur tout le Neǵd. Il y a trois noms de peuple qui dominent dans l'ancienne his-

---

1) Dans le vers que j'y rapporte p. 58, il est sans doute fait allusion à la plante sacrée Amomum dont le jus nourrit l'oiseau Phénix, cf. Hommel G G G I p. 207, note 1.

2) Prononcé àlasiyầḥ.

toire arabe et qui pivotent, pour ainsi dire, tout autour de Rubăʿ el-Ḫalî: Kindah, B. Hilâl et Mourrah. J'ai parlé en passant des deux premiers dans ma „La langue arabe et ses dialectes p. 30 et s., mais je laisse à d'autres le soin de retracer leur véritable histoire, si cela est possible. On ne saurait jamais prouver qu'il y ait eu une tribu aussi répandue, disons plutôt des tribus, ayant porté le nom de B. Hilâl. Il y a bien eu des tribus hilâlites, mais on ne sait nullement si c'était là des tribus parentes et homogènes ou une confédération de tribus, à l'instar des Maʿn, des Banyar et des ʿAzzân d'aujourd'hui. Une tribu a pu s'appeler B. Hilâl, cela n'est pas contestable, comme il y a encore dans le Sud des familles با هلال et با قَمَر, pour ne pas oublier les noms de حصن هلال et حصن القمر. Si j'ose exprimer mon opinion personnelle, je crois qu'il faut voir dans l'extension supposée et légendaire des B. Hilâl, au Sud et au Nord, une réminiscence du culte de la lune, qui était le facteur principal de la religion des anciens Sabéo-Arabes. De même, j'ai avancé ici 1349 et s., quant aux Morrah, une hypothèse qu'on aurait tort de dédaigner. L'Arabie du Sud était un *officina gentium* pour la Péninsule arabe. Nous la connaissons encore très imparfaitement.

157, 21: جارية = جريلة G O, ce qui est une circonlocution seulement; le mot veut dire *suffisant.*

157, 20: لزيب والشمال. La traduction n'est pas très exacte, car الشمال est le *vent de S. S. O.*, Ḥḍr Gloss. s. v. Cette locution est très courante dans le Sud: *être au point où les deux moussons s'entrechoquent* (ce qui arrive à une certaine époque) c'est-à-dire, *être au pied du mur, dans un mauvais pétrin, en détresse,* ma Festgabe p. 65.

Après avoir parlé de الأزيب dans le Gloss. de Ḥḍr, je croyais la chose assez éclaircie Nöldeke, Beiträge II p. 62 et s., s'étonne de la diversité des traductions de ce mot. Mais c'est tout simplement la *mousson* de l'endroit où il souffle. A Zanzibar, c'est le *vent du Sud-Est*; lorsqu'il vient du côté des Indes et s'engouffre dans le golfe d'Aden, c'est le *vent d'Est*; à son entrée par Bâb el-Mandeb, il devient *vent du Sud*, et ainsi pour el-Mobarrad, Kâmil p. 464, 12, et el-Qâlî, Amâlî, Ḏêl p. 66, et L A I p. 456. Pour les marins de la Mer Rouge, cet azyab est *vent du Sud*, et je ne crois pas que Ǵez. p. 154, 23 أزيب indique le vent de N O, comme le pense Nöldeke o. l. p. 63. Si Reinhardt le traduit par *vent du Nord*, on lui aura ainsi appelé la *mousson* qui vient de la vallée de l'Euphrate. Si en éthiop. አዚብ est vraiment *vent du Sud* et en amariña le *vent de S. O.* (Guidi. Lex. s. v.), il faut croire que cela ne s'applique qu'à la *mousson d'Est* qui aura déjà, au fond du golfe d'Aden, viré vers le Nord, Nöldeke o. l. p. 62, Vollers Z D M G 49 p. 507. Il ne s'ensuit pas de l'éthiopien azîb que le mot soit d'origine éthiopienne; au contraire, je crois que le mot sabéo-mahrite est antérieur.

158, 6: ابليس v. Table des matières s. v.

Iblîs joue encore un grand rôle dans toute l'Arabie. Les Bédouins du Nord évitent de prononcer son nom, de même que le mot غريب, qui chez eux est synonyme d'Iblîs. Au lieu de cela, pour dire *étrange*, on se sert du mot عجيب et si c'est *chose étrangère*, du mot جَلَب, *ce qui vient de dehors*. Un Bédouin d'el-Ḥôǵarîeh, dans le Yéman me dit: قَبْل ما يُخْلَق آدم كان اِبْليس طاووس الملايكة,

avant qu'Adam fût créé, Iblis était le chef suprême des anges; cf. p. 750 et ss. Pour illustrer cette vénération, ou plutôt cette crainte qu'on a de lui, je ne saurais mieux faire que de rapporter deux dictées de feu mon ami ʿAbd Allâh Mizyad de ʿOneyzah[1]):

اهل تَيما هم فى حِماية ابن رشيد. وعندهم بِير كبير يسمّونه هدّاج[2]) يقولون انّه مَضْرَب نَجْم[3]). ما هو بِحَفْر اوادم وعليه تسعين غَرْب يَنْضَحِن الماء. والغرب جِلْد جمل. وكلّ تيما تسقى على هَلْبِير. وعندهم اِسْتَعْقاد يستعقِدون بابْلِيس: اِن بْذَرَوا حَبّهم او كالوا زَرْعَهم او قاموا وقعدوا يقولون يا ابْلِيس. وصارت اَحْوالهم مستقِيمة على هَلْمَسْأَلة وَرْبُوعْهم على تمامها. وَارْسَل لهم ابن رشيد قال: اِن وَجِبت حدّ يقول يا ابْليس عاقِبْتُه. وجازوا من هلكِلْمة لهم قَدْر سَنتين. وكان ابن رشيد قايِل لهم: قُولوا: يا الله. وصاروا يقولون يا الله سَنتين. تناقصت اِثْمارهم وقلّت اَبَرْكة زرعهم وَارْسل لهم ابن رشيد يَبِي زكاة العادة. قالوا له[4]): من يوم آمَرْتَنا نقول يا الله نجُوز من قَولة يا ابْليس نَقَصْتَ اثْمارنا آخَر ما بكون. قال لهم ابن رشيد: سوّوا على شُغْلكم القديم بهواكم. وهم كلّ سنة يحطّون لِابْليس ذبايح على رُوس الجِبال تاكِلها الطيور والسِباع.

Les habitants de Teymâ sont sous la protection d'Ibn Rachîd. Il y a chez eux un grand puits qu'ils appellent Haddâg, *et ils disent que c'est l'endroit où une étoile*

1) Voyez Arabica III p. 103. Les voyelles sont celles que j'ai notées ayant ʿAbd Allâh devant moi au Caire. Le ق est prononcé g.

2) Sur lequel, voyez 608 note, Doughty, Travels I p. 292.

3) Et a percé le sol, où se trouve à présent le puits.

4) Prononcé: gâlôloh.

est tombée. Il n'a pas été creusé par la main des hommes. Sur ce puits, il y a quatre-vingt-dix outres qui puisent l'eau. L'outre est en peau de chameau. Tout Teymâ prend l'eau de ce puits. Chez les Teymites, il y a la croyance en Iblîs. Lorsqu'ils sèment leurs graines ou mesurent leur blé ou qu'ils sont debout ou assis, ils disent: ô Iblîs! De cette façon, ils se trouvaient dans une bonne situation, et leurs récoltes étaient parfaites. Ibn Rachîd envoya alors leur dire: „Si j'entends quelqu'un dire ô Iblîs, je le punirai." Ils s'abstinrent alors de ce mot pendant environ deux ans. Ibn Rachîd leur avait ordonné de dire: ô Allâh! Pendant deux ans, ils disaient donc: ô Allâh! Mais les fruits de leurs terres devenaient toujours moindres, et les produits de leurs champs diminuaient. Ibn Rachîd envoya alors leur demander la dîme habituelle. Ils lui répondirent: „Depuis que tu nous as ordonné de dire ô Allâh! et que nous nous abstenons de la parole ô Iblîs!, les produits de nos terres ont extrêmement diminué. Ibn Rachîd leur dit alors: „Faites selon votre ancienne habitude, comme bon vous semble." Tous les ans ils mettent pour Iblîs, sur les sommets des montagnes, des offrandes de moutons égorgés que les oiseaux et les bêtes sauvages mangent.

Autre dictée de ʿOneyzah par le même: من المحلّات آلّي يذبَحون لها العرب جبل خَنُوقِة آلّي يزعمون اهل نَجْد اِنّه مهبط اِبْلِيس آلّى هبط به من السماء لانه كثير العَجاج[1]) وان كانت الدنيا سكون هو ما يِخْلَى من العجاج ويسْمَع[2]) بُه حَسّ

1) = غبار G O.

2) = يُسمَع.

أُوادم وطَبْل فلأمْرِض عند العرب احد ودّوا لّلْجَبَل هذا نبيحة
وَذْبَحوها بَراسُه وَرْمَوها يزعمون ان الجان هي آلّى تاكِلها.

Le Mt Ḫanûqeh est parmi les endroits où les Bédouins font des sacrifices. Les habitants de Neǵd croient que c'est là l'endroit où Iblîs est tombé du ciel, car il y a là beaucoup de poussière, à tel point que, quand il fait calme, cet endroit n'est jamais sans poussière. On y entend la voix d'êtres humains et un son de tambour. Si quelqu'un parmi les Bédouins tombe malade, on envoie à cette montagne une ḏabîḥah, *qu'on égorge sur le sommet et qu'on jette ensuite, dans l'idée que les Ǵinn la mangent.*

Cette montagne est à trois jours à l'ouest de ʿOneyzah; cf. Yâqoût s. v.

Dans le mémoire de Goldziher—Landberg, *Die Legende vom Mönch Barṣîṣâ* (1896), on trouvera des données intéressantes sur le rôle d'Iblîs dans l'Arabie méridionale. Je demandai à mes Daṯînois pourquoi on laisse un saint homme frotter la bouche d'un nouveau-né de sa salive et aussi quelquefois d'huile. On me répondit: Neḥannik awlâdena bibuzâq em-šeyḫ ḥatta yišʿaf iblîs minneh uma yiḍîreh, *nous frottons la bouche de nos enfants avec la salive d'un saint homme afin que Iblîs s'enfuisse de lui et ne lui nuise pas.* C'est là le تَحْنيك qui originairement n'était pas contre le diable, ainsi que je veux le démontrer dans une petite digression.

On veut que ce verbe حنك soit dénominatif de حَنَكٌ, *palais de la bouche*, = חֵךְ < ḥink, parce qu'on frottait le palais du nouveau-né avec une datte mâchée, Fleischer dans Levy H W B II p. 206, où quelques exemples à l'appui se rapportant au Prophète; voyez aussi Wellh.

Reste p. 173 et Nihâyah s. v., I Sa'd VIII pp. 315 en bas, 317. I Sa'd VIII, 15 nous enseigne que le Prophète se servait aussi de l'eau avec laquelle il s'était rincé la bouche pour bénir une personne. C'est „l'eau bénite" du Prophète avec laquelle il aspergeait les épaules, la poitrine et les bras de ʿAlî et de Fâṭimah pour consacrer leur union. Ensuite, le verbe a pris, en hébreu, le sens de *consacrer, inaugurer*. Nous sommes ici en présence d'une très vieille cérémonie orientale. Dans les O S Festschrift Nöldeke, Zimmern a publié un article fort intéressant: „*Das vermutliche babylonische Vorbild des Pehtâ und Mambûhâ der Mandäer*", où nous trouvons l'origine du taḥnîk arabe. Pour consacrer l'image du dieu, on lui lavait la bouche. Le terme technique pour cela est en babylonien pit pî فَتْحُ الفِي (= الفَم), *l'ouverture de la bouche*, ou mis pi, *le lavement de la bouche*, = à peu près مَشُّ الفِي[1]). Après l'accomplissement de cet acte *cultuel*, le dieu, incarné dans l'image, est à même de manger le pain, boire l'eau, aspirer le fumet des offrandes; ruse des prêtres pour avoir les denrées nécessaires! L'image *était* ainsi *consacrée* ou selon les idées islamiques حَنَكَ ou حَنَّكَ. Ensuite, ce mis pî s'applique à une cérémonie de purification (de la bouche) des prêtres et des hommes en général. Zimmern a montré que cette cérémonie existait aussi chez les Mandéens, et nous venons de voir qu'elle trouve son dernier écho dans le taḥnîk du Prophète, qui probablement ne faisait que suivre une ancienne habitude, des maŝâiḫ et des sâdah du

1) Propr. en arabe essuyer, sucer, 599 et note.

Sud. Si, comme le prétend W. Max Müller (apud Ges. Buhl p. 219), ḥuk signifie déjà en vieil égyptien *consacrer, donner aux dieux,* notre حنك serait un mot sémitique cultural, indiquant une pratique qui remonte à l'aurore de l'histoire connue[1]).

158, 7: دواسر, pl. de دَوْسَرِيّ, *chameau grand et fort* = جمل بازل; il ne se dit que des chameaux, de même L A V p. 371; I. Sîdah VII p. 57, 10: الدوسرة [الابل] العظيمة الفارسي دوسرة فوعلة من الدسْر وهو الدَّفع بشدّة; Hodeyl, éd. Wellh. N° 256, v. 52. Le verbe دسر, u, est en Dṯ *frapper avec force,* = لبج, mais davantage; il est aussi classique. هو ذبّ علي الدراهم وانا دَسَرته بالقصْرة, *il m'a chipé l'argent, mais je l'ai frappé avec le bâton,* Dṯ. C'est le دسرته بالرمح de L A s. v.; Boḫ. II p. 129, 8: ليس العنبر بركاز هو شي دسره البحر, *l'ambre gris n'est pas un dépôt enfoui, mais une chose que rejette la mer.* En ʿOmân داسر = دافر *drängen, schieben,* R O § 293 en bas.

---

1) Dans le même article p. 963 n° 3, nous rencontrons également l'origine de »St Roch et son chien," مار رخص وكلبه. C'est »le dieu avec le chien" des Ḥarranéens ou le dieu de la nouvelle lune. St Roch est historique + 1327, mais il a été entouré de légendes orientales. L'Eglise ne veut point les reconnaître, parce qu'elle y perdrait. C'est ainsi que l'ancien Orient vit encore partout, même en Europe, si l'on se donne la peine d'ouvrir les yeux.

90.

160, 4: ضَمار. Ce mot est souvent prononcé sans l'emphaticité, soit ذمار. C'est = مال ou فلوس وحَبّ وبَوش, *argent, céréales et bétail*, G O. انسان زاجي هو قوِي بضمارهُ, *un homme* zâgî (*opulent*) *veut dire qui est fort par sa fortune.* On pourra se demander si le ضمار class. et dialectal n'a pas de relation avec ذمار, également classique et dialectal, Schulthess· Umajja N° V (où la traduction du premier hémistiche est erronée). Je croirais que le *dialectal* ضمار, avec le sens mentionné, est le même que le classique et dialectal ذمار: ذ > ض, selon de nombreuses analogies. أَضْمَرَ, *avoir de la fortune*, mais je n'en connais que le participe مُضمِر 895, 9 d'en bas, où مذمِر. Pour la luṛah, voyez L A, Nihâyah et Lane. Dans la qaṣîdah souvent citée d'Aḥmed b. ʿAlî el-Sâḥimî, je lis ce vers:

با لي كَرامة من كرامة بـا بَـرَم   ما سِرتْ با شى مَصْلَحة والّا ضمار

Je veux un don gracieux comme celui de Bâ Baram;
Tant que je suis en marche, je veux quelque profit
[*ou quelque bien.*

ضمر est *s'enfuir* = فَرّ G O, aussi dans le Yéman, mais

je crois que c'est plus exactement *être cache.* Dôʿan dit dans sa longue qaṣîdah en ûr.

مولى كلد يلقى مرزة تنذكر ما كان يوم القرن صلّيتوا ضمور

Le seigneur de Kalad[1]) *convoquera une assemblée [dont on se souviendra,*
(Mais) *le jour du combat vous étiez en fuite.*

160, 7: في اللوح ذى يحصى طيورة. Chez Rhod. Ḍofâr I p. 19, 13 nous lisons lâ lake rizq ulâ lake lû'eḥ, *bei dir ist kein Lebensunterhalt und kein Anteil* (an Glücksgütern), et il cite justement ce passage de notre texte. Sa traduction est un peu libre, mais il est souvent si difficile de rendre exactement les idées orientales dans nos langues sans une circonlocution. Le G O le paraphrase par نظرة et شيفة; c'est là un manque de compréhension du Ḍofârite, de même que de ʿAlî, o. l. I p. 138 b *ad locum* où = رأى, فكر. Rhodokanakis fait une différence entre lôḥ et lû'eḥ, o. l. II p. 54; il traduit le dernier mot par *Klugheit, Einsicht, Verstand.* Je crois que c'est au fond le même mot. Si non, on pourrait penser à un dérivé de لاح, u, sur lequel voyez le Glossaire. Les Arabes du Sud connaissent peu en fait de religion islamique, et je pense que le Ḍofârite n'aura jamais entendu parler de اللوح المحفوظ, 513 et s., Lidzbarski Ephem. I p. 166. La phrase chez Rhodokanakis doit, d'après moi, être traduite par: *tu n'as pas ta quote-part des biens de ce monde, et dans ton* lôḥ *céleste rien ne t'a été prédestiné.*

160, 9: يقرون سورة. Dans mon original, de l'auteur, il est écrit يغرون: ق > غ! Les اخوال sont plus nobles que

1) Kalad est un grand wâdi au pays de Yâfiʿ.

les اعمام. La sourah est celle d'el-baqarah, dont la lecture fait sortir le diable de la maison, cf. Bibl. géogr. arab. IV Gloss. s. v. جرن.

160, 10: القويدم. C'est la sixième étoile du فقل الصيف, Ḥḍr p. 583 et ss., et se lève le 27 Juin le matin.

160, 15: انطى. Sur ce verbe, j'ai parlé Arabica V, p. 147 et s. note et j'ai précisé mon opinion dans ma Festgabe p. 88/9; je ne crois pas devoir m'en départir aujourd'hui quant à اندى, *donner*, si commun dans le Sud, 345/6. Nöldeke, Beiträge II p. 196 note 2, dit que j'ai eu tort d'abandonner mon étymologie de اندى < أدّى. Cela est possible, mais la contamination n'est pourtant pas exclue. انطى n'est pas rare dans les Traditions L A, Nihâyah s. v.; il est répandu dans toute l'Arabie. Il se rencontre comme variante dans le Qor. 108, 1: إنّا انطيناك الكوثر. La permutation de ع et ن est rarissime en arabe. Outre l'exemple cité Arabica l. l., je risquerai peut-être عتف الشعر et نتف; الطعام عدف et ندف, voyez L A s. v.; فلان عَزِق et نَزِق, L A XII p. 121: ويقال هو عَزِقٌ نَزِقٌ زعقٌ زنقٌ, *homme chiche et rébarbatif*. En Syrie, on dit vulgairement عفْش نفْش, *fatras de choses*, mais c'est là un اتباع.

160, 15: مُعوّرة = عيرة ou عار[1]) et إهانة G O de l'auteur. عوّر على, *insulter* G O. عار, i, et عيّر, *s'enfuir* (hommes et bêtes) G O.

1) عار est aussi *famille*, v. Gloss.

91.

L'approche d'une guerre ressemble aux phénomènes atmosphériques qui précèdent l'orage, comme nous l'avons vu ici N° 52. La مُخِيلَة annonce la pluie et l'orage, suivie de *tonnerre*, بَرَّاق, sur les montagnes, comme dit I. er-Riqâ', dans I. Qoteybah éd. de Goeje p. 394, 2: وَالْبَرْقُ منه وابلٌ مُتَتَابِعٌ, ce qui est illustré par Deflers Voyage au Yéman p. 78: „Bientôt, l'approche de l'orage s'annonce par des roulements de tonnerre prolongés. Les sommets des montagnes de Khaulân s'enveloppent de *nuages noirs* (= مُخِيلَة) d'où partent des éclairs *incessants* (= متتابع).

161, 20: ثار est peut-être une amplification de $\sqrt{}$ ثَرَ, 1341 et signifierait originairement *se répandre, sich streuen, ausstreuen,* et ensuite *se lever*, au propre et au figuré, d'où son emploi varié. Il y a l'idée de soudaineté: *se lever soudainement* ou *brusquement*. Voila pourquoi L A le paraphrase par هاج. K. el-Aġ. X p. 49, 13 d'en bas: واذا جاؤا .... ثُرنا الى سُيوفنا, doit se traduire par: *lorsqu'ils arriveront, nous nous précipiterons sur nos glaives*. Ainsi que Ṭab. I p. 1543, 17: فثُرْنا الى رسول الله, *et nous nous précipitâmes vers le messager d'Allâh.* Cf. L A V p. 177, 7. Son emploi est fort répandu dans tous les pays arabes.

Nous trouvons en Dṯ ثار المطر, *la pluie s'est levée*, 443, 8. يثور الحرب, *la guerre se lève*, 639, 5 = comme Ṭab. III p. 911, 7 (voyez le Gloss. ad loc.)[1]). On dit même طارت الحرب, Ḥḍr Gloss. p. 539. ثار دمه, *son sang a coulé*, 983, 12 = *il a été vengé*. ثار علينا البارود, *la poudre s'est levée contre nous = on a tiré sur nous*, se dit partout en Arabie et hors de là. Hartmann L L W p. 34 Str. b. note: ثار بارودهن, *„ihr Pulver blitzte auf"*, o. l. p. 35. Comme dans un récit ʿoneyzite: يوم الغوازي تختلط في والرطين[2]) ما دام دبرتنا يثوروا بها الدوا, *pendant les incursions, ils s'entre-choquent avec les soldats, pendant que nos contribules lâchent la poudre sur eux.* On peut ici le traduire par *exploser, détonner*, comme le fait Jayakar pour le ŝaḫḫî, B B R A S 1902, p. 263, tandis que R O p. 406 et Meissner N A G I p. 116 le rendent par *zichern, knattern*, en envisageant plutôt l'effet. ثار الفرنجي, *le fusil* (européen) *partit*, Z D M G XXII p. 162, où ثارت البارود, expliqué par طلقت, récit ʿanazite. ثار من النوم, *se lever après le sommeil* et souvent chez Rhod. 42, 20, où aussi ثار, *se lever, aufspringen* p. 46, 10; 59, 12. Un poète des Faḍlî, à l'arrivée du wâli d'Aden à Ŝuqrah:

أهل الدواير جات والوالي حضر
والحكم من بينه وبين احمد يسير
حيّى لكم يملى الودّة كلّها
ما ثارت النّاوة على الحيد الوعير

1) où aussi ثائرة الحرب, qui est pourtant autre chose que نائرة الحرب.

2) رطين = عساكر G O.

Les hommes dirigeants sont venus, et le gouverneur [est arrivé.
Et le jugement suivra son cours entre lui et le sul- [tan Aḥmed.
Salut à vous, au point de remplir tous les wâdis,
Autant que la pluie se lève sur la montagne rocail- [leuse!

Abu Nigmah, dans une qaṣîdah à propos de la mort du sultan Aḥmed b. ʿAlî b. Muḥsin el-ʿAbdalî à Laḥig:

يا آل محسن يا فراص[1] ٱلدّيولة
نوحوا على احمد بو على حامي حماه
الليث في ٱلهيجا اذا ثار ٱلبلا
سبعين خيّالة تصهول من وراه

Ô famille de Muḥsin, ô chef de la tribu!
Lamentez-vous sur la mort d'Aḥmed, père de ʿAlî, [défenseur de son territoire.
C'est le lion dans le combat, lorsque la guerre se lève:
Soixante-dix[2]) cavaliers dont les chevaux hennissent [derrière lui.

ثار ٱلمزيبق من كفوف ٱلفريقين

La poudre se souleva des mains des deux partis.

Musil A P III p. 239, 5, où aussi p. 329, 10 لا تثور,

1) Voyellé فراص dans l'original de l'auteur.

2) Le n° 94 dit aussi نى لا خرج سبعين خيّالة قفاه. 70 est un nombre conventionnel, comme 36 en français. Ce nombre revient souvent chez les anciens auteurs arabes, comme l'a si bien mis en évidence le Père Lammens dans son remarquable mémoire sur L'Âge de Mahomet, dans le J. As., Mars-Avril 1911. Seulement, il faut en rechercher l'origine.

es geht nicht los; *le coup ne part pas*. Cf. ibid. 387, 8 d'en bas. ثار العجاج, *la poussière se soulève*, est très commun, comme Hodeyl. Wellh. N° 189 v. 6: ثار الغبار, L A p. 177, et I. Qoteybah p. 180, 6: القطا تثير عجاجا, *les qaṭâ soulèvent de la poussière*. ثار الماء, *l'eau bouillonne*, Dt, Nihâyah I p. 138 en bas = Dt فار الماء, 475, 5 d'en bas, 1036, et l'on est tenté d'y voir ف > ث. ثار سحاب امثال الجبال, *des nuages pareils à des montagnes s'élevèrent*, Boḫ. II p. 32, 7 d'en bas (Houdas: *s'amoncelèrent*). Ula innu yôm min el-îyâm uṣôṭ en-nadîr yiṣraḫ: el-ḫeyl! yàhĕl el-ḫeyl! Uṯâret el-ʿArab min kull fegg ukull wâḥed rakaḍ ʿala farasu. *Mais voilà qu'un beau jour on entendit la voix de la sentinelle qui criait: les cavaliers! ô vous cavaliers! Les Bédouins alors accoururent de tous côtés, et chacun monte sur son cheval*, récit ʿanazite. Dans le texte de Brode, M S O S V, ii, ثار, *se lever*, se rencontre souvent p. e. p. 5, 15 où il traduit ثوروا par *rührt euch!* tandis qu'il faut: *levez-vous vite!*; ib. p. 7, 1: hayye[1]) nṯôre, *allons! nous allons nous lever*. La phrase suivante dans el-Ǵezîrah p. 37, 23 pourrait aussi bien figurer dans les parlers du Sud: اذا اشتمّ الجمل العنبرة[2]) به برك ولم يثر حتى يفتقده صاحبه, *si le chameau flaire le morceau d'ambre sur la plage* (به = السيف), *il s'agenouille et ne se lève pas jusqu'à ce que son maître vienne le chercher*; cf. L A V p. 179, 9 d'en

1) C'est ainsi qu'il faut lire; le texte de Brode est très mauvais,

2) L'édition de D H Müller porte العنبر, mais il résulte du contexte qu'il faut lire العنبرة.

bas. Chez Hartmann L L W p. 179, ثار est même paraphrasé par قام.

Nous lisons dans el-Boḫârî III p. 24 (K. eṣ-ṣaum) qu'un Bédouin [1]) vint chez le Prophète ثائر الرأس, *aux cheveux hérissés,* où il y a le sens primaire de *se lever*. On comprendra maintenant que ثورة, classique et dialectal, Musil A P III p. 335, 18, correspond exactement au français *soulèvement* et à l'allemand *Aufstand*; en ʿOmân, c'est *levée militaire* R O p. 4.

ثوّر, *faire lever, réveiller.* Exemples du Nord dans Arabica V p. 217 note. ثِوّروا البلّ من المَبْرَك, *faites lever les chameaux de l'endroit où ils sont agenouillés.* ثِوّرنى باكِر عند شُروق الشمس, *réveille-moi demain matin au lever du soleil;* c'est véritablement *fais-moi lever,* mais on s'en sert aussi pour *réveiller*. Ḥalîmah, fille de Farîd el-ʿAulaqî, a dit dans sa longue qaṣîdah souvent citée:

يا ٱلجارْ ثوّرت ٱلشَجَن من مرقده   يا ذِى فَتَحْت ٱلبابْ قُمْ [2]) لهْ قُفَله

O voisin, tu as fait partir le chagrin de son gîte.
O toi qui as ouvert la porte, fais-lui (aussi) *ses ser-*
[*rures* [3]).

Dans le Nord, ثوّر est aussi intransitif, 1275, 6 et note 3, *se lever brusquement,* comme l'a aussi Wetzstein Z D M G XXII p. 89, 18 et p. 162. Nous le trouvons aussi en ʿOmân, M S O S I p. 82, 10: وثوّر السيّد هو ومن معه, *et*

1) de Negd, Nihâyah I p. 138, L A V p. 177.

2) Ainsi voyellé dans mon ms: قُم pour قِم < أَقِم, pas usité. له prononcé le h. Les deux derniers mots sont métriquement défectueux.

3) Se rapporte aux inimitiés.

le seyyid (sultan) *se mit en route, lui et ceux avec lui;* وثوّر حمود الجحّاف, *Ḥ. el-Ǵ. se mit en route*, ib. p. 83, 7 d'en bas; وصل علم انّ بنى رُوَيحة مثوّرين, *la nouvelle arriva que les B. R. s'étaient mis en route*, ib. p. 85, 13. Chez R O p. 420:

سالم وَرَبْعه ثوّروا حازوا دِيارٍ بالسُّيوف[1]

S. et ses compagnons se mirent en marche;
Ils prirent des campements avec les glaives.

Ibid. p. 426 N° XXVI: ja śêḫena ṯauwor bena, *ô notre cheykh, mets-toi en route avec nous.* Le texte de Bode MSOS V ɪɪ p. 7 porte nibṛa niṯawar, *wir wollen aufbrechen;* ib. l. 7 d'en bas: min shar anṯawar, *von S. wollen wir uns aufmachen;* ib. p. 8, 2 d'en bas: haie nṯôru uṯawar sejid min mesqet, *auf, lasst uns ziehen, und sejid zog von Maskat aus;* mais ce texte est si mauvais que je n'ose m'y fier. Je crois que ثوّر est ici originairement pour تثوّر, comme L A V p. 179, 9 d'en bas, car dans le Nord nous avons تثوّر, *être en émoi, être sur le qui vive*, forme que nous trouvons chez Musil A P III p. 73, 12, où il faut lire mutaṯawwarîn. Aussi dans le Nord il y a l'intransitif ثوّر. ثوّر على حَيلَه, *il se leva brusquement*, 1275, note 3. Cf. Arabica V p. 217 note. ثوّر des plantes etc, *faire monter, faire pousser*, comme Rhod. Ḍofâr I p. 104, 18. Comme transitif de (ن) ثار البارود: el-ʿasâǩir ṯàuwaru el-bârûd u eṭ-ṭûb ʿaleyhom, *les soldats lachèrent sur eux la poudre et les canons*, récit ʿanazite, ex-

1) C'est ainsi qu'il faut lire au lieu du ḥâzo daijârin bésujûf de Reinhardt.

pliqué par حرّكوا عليهم النار, *tirèrent sur eux.* En dialecte ŝaḥḥî, ثوّر, *faire bouillir, to boil,* B B R A S 1902 p. 260.

مثْوار est, chez les Bédouins ʿAnazeh, une pièce de bois pour *remuer* le ṭabîḫ dans la marmite.

اتّثوّر ب est dans le Sud = تخلّص ب = اخذ ثاره, ou ثار ب dans le Nord, *se venger de*; l'objet est القتيل. Mais dans ce sens le verbe ثار n'est pas usité dans le Sud, Arabica V p. 217 note. On peut dire ثوّر دمه, *il a répandu son sang, s'est vengé de lui.* La forme classique ثأر n'est nulle part employée, et je me demande quelle relation il y a entre ثأر et ثار, u?

161, 27: ummât ṭeyyeh; sur cette expression, voyez Ḥḍr p. 204 et 205, et sur kammen, Ḥḍr p. 705 s. v.

92.

163, 8: دار الضيافة. C'est une maison appartenant au gouvernement d'Aden, où sont logés, aux frais du gouvernement, les indigènes de marque qui arrivent à la ville. C'est le منزول ou le مضيف des Bédouins du Nord. Comme les indigènes en ont beaucoup abusé, on a à présent restreint cette hospitalité.

164, 12: arḍ eṭ-ṭamâśah, c'est-à-dire *le pays du plaisir*: ارض اللهو والفرح. طماشة est à Aden et en Daṯînah *fusée*. C'est un mot indien. RO p. 214, 3 le traduit par *Spassmacherei*, et Vollers ZDMG 49 p. 493, 3 y voit à tort le verbe تماشى. Jayakar, BBRAS 1902 p. 267, donne تَطْمُوشة = جَشْت, *picnic*. Il n'a rien à faire avec le verbe sudarabique طمش, *palper*, *tâter*, *donner une tape avec la main*, 1046, comme aussi en mehri, Jahn SAE III p. 233. Mais le ʿomânais طمّش على, MSOS III p. 18, 16, *plaisanter avec*, est sans doute un dénominatif de طماشة.

93.

165, 18: telamlam. تلملم علينا me fut expliqué par تضيق بنا الدنيا. C'est un intensif de لمّ, *réunir*, *ramasser*.

165, 19: tekinneh explique par تحميه والكنان هو الدفاء من البَرْد GO.

165, 20: mehewwin: اى مقصّركم من قبيلي GO.

165, 21: kâme^cànnah. On dit كمع et قمع 1164 = كسر قوّة كل قوِي GO.

166, 14: هجّع fut paraphrasé par خفض ou وطا et correspond à notre *dompter*. C'est véritablement un développement sémasiologique de هجّع, *réduire au silence*, *calmer*. *Dormir*, comme dans la luṛah, Mutalam. Vollers p. 30 v. 8, n'est pas connu. Voyez 1311 n. 3. Dans le Nord, هجّع est synonyme de سكت. هجّع الريح, *le vent s'est calmé*. هجع الوجع, *la douleur s'est calmée*. RO p. 122, 4; p. 402 N° 60: هجّع, *se tenir tranquille*, *se taire*, comme aussi en Ḥḍr. هجّع = سكّت des personnes et des choses, Nord.

Donnée la faible emphaticité du ع dans le Sud, on entend souvent prononcer هجى et هجّى, ce qui se couvre avec le classique هجا ⋛ هجع, *être calme*. Nous

trouvons sans doute le même thème هجع dans هجد, qui originairement est *être tranquille*, ce qui explique le sens contraire de *veiller*. C'est le même cas que pour سهر, 996, cf. سهو. Nöldeke Beiträge II p. 86 et s.. Le thème هجل et هوجل est aussi de cette catégorie, *sommeiller*, L A 14 p. 215, 3, et il a encore d'autres coïncidences sémasiologiques avec هجع. Vollers V S p. 192 fait venir هجع de $\sqrt{}$ جوع + ه, préfixe causatif. Ce processus a été ensuite traité par Mez O S Festschrift Nöldeke I p. 252, et Brockelmann V G S S p. 521/2 a suivi cette route. Dans le courant de cet ouvrage, je crois avoir prouvé que la plus grande partie des exemples cités à ce propos ne sont pas dans cette condition. Ce qui en est de notre verbe, Brockelmann répète Vollers, mais il est encore plus explicite en disant: „h a ǵ aᶜ, *den Hunger stillen*, von ǵ ûᶜ, *Hunger*". C'est-à-dire, il veut que هجع soit originairement *apaiser la faim*, phrase faite par lui. Il me semble que cela doive plutôt signifier *faire venir la faim*. Dans les Dict. il n'y a rien de pareil, et B., après avoir lu L A s.v., devrait forcément se dire que هجع y est *dormir*, parce qu'on dort lorsqu'on a faim. Dialectalement, on peut dire هجع جوعي, *ma faim s'est apaisée*, mais on a vu qu'on peut appliquer ce verbe à toutes choses. Je crois que le travail de Mez et de Brockelmann sur les verbes en question doit être foncièrement révisé et fortement émondé.

166, 17: لِيّات, pl. de لِيّة, ainsi explique:

لِيّات العَلَى اى القبايل المتفرقة كل لِيّة فرقة مجموعة مستديرة

c'est donc *bataillon*. Outre cela, c'est *détour*: جيت بليّة, *je suis venu par un détour*.

95.

Ben Ḥoweydir, car c'est ainsi qu'il est appelé partout, était une espèce d'Antar moderne. Il appartenait à la faḫîḏah des Ahl Ḥoweydir, de la tribu des Ahl Ḥanaś, de la confédération des ʿÔlat el-Baḥr, Arabica IV p. 33. Les Ḥanaś sont les *chefs*, راس, des Bal-Leyl. Il habitait à Ḥuṣn el-Mabraq. dans le pays d'es-Sawâd; il est mort il y a 35 ans environ. C'était un cavalier hors ligne, sur lequel on débite une foule d'histoires. Il monta une fois, à cheval, la rampe à degrés jusque sur le toit de son ḥuṣn. Grand poète, il était partout admiré et craint à cause de sa langue mordante. Les spécimens que je rapporte ici de sa muse prouvent qu'il ne ménageait pas ses expressions.

167, 15: ainsi commenté: معنى ما قط ساعد برّده اى سكّنها وصبّرها مأمونة او حماها يعنى منع عنها كلّ ضرر بساعده اى بيده وهى قوّته سوى السلطان علىّ محسن العبدلى اى لمّا تسلطن ظلمهم كلّهم اى لا عاد يدفع لهم العشور ولا يخاف منهم.

167, 18: Un vers analogue p. 172, 6. Loḫteha: pour illustrer cette expression si courante chez les Arabes, on lira là نكتة que je raconte, 1162.

167, 19: ma hal....mâr. J'ai déjà traité ces deux

particules restrictives 663 et ss., et à présent on lira l'article de W H Worrell dans Z A XXI, The interrogative particle هَلْ. On voit donc que les dialectes nous fournissent de grands matériaux philologiques qui sont en partie disparus de la langue littéraire, mais sur lesquels les anciens grammairiens ont encore travaillé.

96.

168, 12: بوك. Ma traduction „*et ton père*" est erronée [1]), de même qu'elle l'est aussi au N° 97 v. 4, v. 6 et v. 7 „بوه, *son père*". C'est une imprécation qu'on trouve 476, 10 d'en bas, 477, 7 et note; 480; 499, 6; 1390, 4 d'en bas; 1732, 14. On peut souvent le traduire par *sapristi*. L'auteur a sans doute ici un calembour en vue. Hâḏal-wäldât bûhin śâġiᶜât, *ces jeunes filles sont très courageuses, sapristi*, Dṯ. Ceci est bien une confirmation de mon explication de l'idiotisme avec ابن 474 et ss.. La solution qu'en donne Rhodokanakis Ḍofâr II p. 140: mehri bar, où r > n, et avec contamination de بن = بر, fils, est pour moi inacceptable.

168, 12: جبز من جبز الدّوَر est = سائر, *les autres* ou *du nombre*, G O. On l'emploie souvent avec le sens de *sorte, espèce, pendant*, Arabica V p. 281. Expression assez courante, mais j'ignore d'où vient ce mot.

دوَر, pl. de دوّار ou employé comme tel. Le pluriel فعَل est très commun dans le Sud: تجَر, pl. de تاجر; حدَد, pl. de حدّاد; ضرَب, pl. de ضرّاب, *teinturier*; شحَث, pl. de شحّات ou شاحث, Arabica III p. 60 et s., تجَر, pl.

1) La variante وانت من aurait dû me faire ouvrir les yeux.

de تُجّار, etc; aussi comme pl. du sing. فُعْلة. Pour la langue classique, qui coïncide ici souvent avec les dialectes, voyez Fleischer Kl. Schriften I p. 296.

168, 14: هاشون. Ce pluriel en ûn du parfait n'est pas rare dans les dialectes, où c'est, bien entendu, une faute de connaissance et formée en analogie avec l'imparfait, 732 et note 2, 1094 et note 3, Nöldeke Beiträge I p. 17 et ss..

Je vais rapporter ici deux zâmil qui furent faits à l'occasion de la poésie même qui nous occupe. Un seyyid de Laḥiǵ s'entremettait pour faire la paix entre les ʿAbâdil et les Faḍlî. On restait tranquille pendant quelque temps, mais les ʿAbâdil ayant *rompu la paix*, نكثوا الصلح, les hostilités recommencèrent. Un esclave apostropha alors le seyyid par cette boutade:

لَنْتنا من السادة ولا با[1] نسعَف لُهم
اهل المسادر[2] والعمايم[3] ٱلْحُمُر

1) با est de trop dans le mètre.

2) Dans tout le Sud, on dit مَسْدَرة < مصدرة ou سُكَبِرية > سكبِرّية < صدبِرّية, *gilet sans manches*, Ḥḍr p. 10. A Aden et en Ḥḍr, aussi avec س, v. d. Berg, Le Hadhr. p. 239 et p. 281, 9. Nous retrouvons cette prononciation également en Afrique: s d e r, *poitrine*, Marçais Ûlâd Brâhîm p. 15 et p. 65; cela n'est pas fortuit, je pense, car ص < س n'existe point dans le Nord.

3) Mes Datînois, arrivés à ce mot, s'arrêtèrent en disant: çà ne va pas! Il leur fallait le pied – – ⏑ –, et يم ٱلْحُمُر ne fait dans le mètre que ⏑ – ⏑ –, ce qui, dans la prosodie littéraire, irait bien. Mais la prosodie populaire ne connaît pas le زحاف, qui, s'il y en a, provient toujours de l'insuffisance du poète. L'esclave aura sans doute dicté -i m e l - ḥ u - m u r.

ذى خَبْلهم مَقْطوبٌ من تحت اَلكَرَب
يَعْطونَك[1] اَلله وَاَدْخَلونَك اَلغدْر[2]

Tu n'es pas des sâdah, ni nous ne voulons de leur [compagnie:
Ce sont des gens à gilets et aux turbans rouges
Et dont la corde est coupée au dessous des bouts des [folioles de palmier[3]).
Ils te donnent Dieu et ils te mettent dedans par la [trahison.

Le seyyid riposta par quelques vers où nous lisons:

هذى مقالة قُلْتها ما هي سَوى
ما يقُولها إلّا من جاحد او من كفر
من با يقول اَلقول يحسن قولته
والّا رَضَضْنا بُوه برضّات الحجر

Ce que tu as dit là n'est pas juste:
Ne dit cela que celui qui renie sa foi ou devient [mécréant.
Qui veut parler doit savoir s'exprimer,
Sinon, nous (le) briserons, sapristi, à coups de pierres.

Nous avons ici l. 14 un bon exemple du بوه imprécatif; c'est même l'objet du verbe; 1730. On observera qu'il

---

1) Les Datînois disaient: يندونك.

2) الغُدُر < الغُدْر, et on dit le plus souvent cela, < الغَدْر, Arabica V p. 84 note 2, rimant avec حُمُر. Mes Datînois riaient beaucoup de ce zâmil qu'ils trouvaient fort mauvais, surtout le dernier hémistiche avec la forme ادخلونك.

3) C'est-à-dire, une fois perchés en haut, ils ne peuvent plus descendre. Sur كرب, v. Ḥḍr Gloss. s. v.

fait ici une seule syllabe longue, ce qui n'est pas le cas dans les autres passages au N° 97.

Cette désinence aussi en ʿOmân R O p. 427, cf. ici 732; Rhod. Ḍofâr II p. 167, et dans le Nord 1094, 3, où elle n'est pas rare. فيوم شافوه رَبْعُه طايح اِنكفّوا عن الطِراد وجاوبونْه وقالوا, *et lorsque ses contribules virent qu'il était tombé, ils cessèrent la poursuite et lui répondirent en disant*, récit de ʿOneyzah. Pour la forme analogue en araméen, voyez Nöldeke Beiträge I p. 17 et Brockelmann V G S S p. 574.

168, 16: كَبْد السما. J'aurais traduit cela par *à son apogée, au milieu du ciel*, comme Ṭab. III p. 2219, 12, où la leçon de de Goeje (Gloss. s. v.) me paraît bonne, mais les Datînois étaient unanimes à dire que cette locution indique que le soleil est encore *au-dessous de l'horizon et n'est pas encore levé.*

168, 17: علوة في غواه. Dans mon ms., le dernier mot est un peu taché d'encre, et je ne sais si c'est غواه ou غداه. Je ne m'explique pas bien ici ni l'un ni l'autre. بالغوا m'est connu avec le sens de بالغصْب, *par force, malgré soi.* غوي est en Dṯ *être dans l'erreur, s'égarer*, 363 note, lat. *errare*, 1389. غَوْيان, *qui est dans l'erreur*, aussi ʿOmân, R O § 73, p. 310, 2, Rössler M S O S III p. 18, 7. Dans le Nord, c'est *désirer*, Socin Diw. Gl. s. v..

97.

170, 5: بِوه. J'ai déjà relevé p. 1730 que ma traduction est ici erronée, aussi bien qu'aux versets 6 et 7. Il faut le rendre par *sapristi* ou quelque chose d'analogue.

170, 12: cf., un vers d'Aus b. Ṛalfâ', chez I. Qoteybah éd. de Goeje p. 404, 9: ذَرِيني إِنَّما خَطْلِي وصَوبِى عليّ.

170, 14: خافْ est devenu particule et signifie *peut-être*, Rhod. Ḍofâr II p. 198[1]) et 201. V. ici 483 n.; 484; 567 n. 3. La forme pleine أخاف est encore courante dans le ʿIrâq, Weissbach, Zum Irak-Arabischen p. 22, 7: aḫâf aǵi ʿalîkum, *je viendrai peut-être chez vous.* Le traduire par *j'espère, hoffentlich*, est trop libre, Rhod. o. et l. l. et Weissbach o. et l. l. note 1; Snouck, dans Feestbundel p. 30 et s.

La suite de la poésie citée p. 1476 est comme suit:

سِيبروا بنا حَيث ٱلطريق ٱلجيِّدة
خافْ عادْ يِجى طاهش بِزيِّد عاَلطُّهوش

Marchez avec nous là où la route est bonne:
Peut-être une hyène[3]) *viendra-t-elle encore s'ajouter*
[aux autres hyènes (= *guerriers*).

---

1) Où *ich fürchte* est moins bon que *vielleicht*.

2) Observez ici خافْ عادْ --, voyez p. 1517.

3) Sur طاهش, *hyène*, voyez 402 et ss. (où il faut lire ainsi au lieu de ṭâmiš).

170, 14: المنقعة. Le Manqa'ah est un grand haut plateau à l'est de Datînah, dont il est séparé par un massif de montagnes. Il est traversé par W. 'Ids, qui reçoit plusieurs wâdis et dont la continuation vers le Sud, sous le nom de W. Ḍêqah, se réunit au M^t^ Riḥâb avec le W. el-Ǵaḥr, et de ce point le grand wâdi porte le nom de W. 'Öṯrub ou W. Ḥawar, qui débouche à la mer, près d'el-Ḥauṭah, chez les 'Awâliq Inférieurs, dont le pays s'appelle Ḥawar ou Aḥwar. La carte qui accompagne le mémoire de Miles et Munzinger R G S vol. XLI 1872 est mauvaise. Maltzan Reisen p. 241 ne fait que copier Miles. Nous avons à présent la carte de Bury. Elle a été faite pour moi, avec mon argent. Il n'avait donc pas le droit de la publier. Le chef-lieu est el-Maḥfid, المَحْفِد[1]), au pied du M^t^ el-Kabs, 522, haut d'environ 150 m., sur lequel habite la famille puissante de Ahl Śam'ah, qui a la haute main sur les tribus des Bâ Kâzim. Le 'âqil des Śam'ah, Manṣûr b. 'Awaḍ b. Ḥeydarah (en 1897), habite à el-Maḥfid. Les Śam'ah sont tous des maśâiḫ et non pas des Bédouins des Bâ Kâzim, comme le dit Maltzan o. l. p. 243. On dit qu'ils sont venus du Yéman, et ils se qualifient eux-mêmes de ḥimyarites. Or, nous trouvons dans les inscriptions sabéennes des aqwâl du nom de שמעי, ce qui est l'ethnique sans doute et correspond à l'actuel شَمْعي, et sur lesquels on lira M. Hartmann *Die Arab. Frage*

---

1) مَحْفِد veut dire *château fort* en sabéen, Arabica IV p. 41, Ḥḍr Gloss. s. v.; Datînah 300 note 1 en bas. Miles l'appelle »Mahfuz (محفز) a town of the Shimia." Maltzan écrit »Maḥfeḏ, aussi prononcé Maḥfez."

p. 182 et p. 389 et ss; Glaser Skizze II pp. 59, 304. Il faut examiner si c'est la même famille. Je suis étonné que Ṭurfat el-Aṣḥâb du sultan rasoûlide el-Melek el-Aśraf Abu Ḥafṣ (694—696 ad H.) n'en parle pas, tandis que les autres maśâiḫ, assez nombreux qui habitent ces pays ḥimyarites, y figurent tous. Je n'y trouve que les Ḥunûf (> Laḥnûf) ou, comme aussi à présent, Ḥunfân, ou آل أَحْنَف, qui habitent encore sur el-Kabs, où ils possèdent les meilleures terres, mais ce sont là des raᶜîeh.

170, 16: غالي عصاه. غالي est *cher, précieux* (prix, matière, etc.), comme partout; au fig. *cher* = *aimé, noble, considérable*, Ḥḍr. Gl. s. v. et Rhod. Ḍofâr II p. 44 s. v. Dans le Nord, aussi très courant dans ce sens. Teguṣṣi ᶜal-râli, *tu te couperas les cheveux* (en signe de deuil) *du cher* (défunt), Musil A P III p. 160, 3 d'en bas. Mais la phrase de notre texte est bien autrement intéressante à cause de عصاه: il est *grand et important quant au bâton* qu'il porte. Un Bédouin ou plutôt tout Arabe en voyage porte toujours un bâton. Sur le rôle de celui-ci, je renvoie au mémoire *ad hoc* qu'on trouvera 1743 et ss..

171, 2: يصوع. Sur ce verbe, voyez Arabica V p. 211 note 3, et ici 1360 en bas. C'est *remuer, agiter, déplacer*. صُوِّع المَسَقّة من المِجْران, *remue la petite pierre plate de l'aire*, Ḥôgarîeh. — تصوّع, réfléchi. المَيز يتصوّع مَير لانِي اِجْهَل اِرفَعه, *la table branle, mais je ne suis pas capable de la soulever*. Ce sens n'est pas inconnu dans la luṛah, ainsi qu'on peut le voir dans L A s. v., particulièrement p. 84, 4.

171, 3: Ce verset est un lieu commun qu'on trouve souvent dans les poésies sudarabiques, p. e. dans la qaṣîdah d'Abu Niǵmah souvent citée:

وَاذْكُر مُحَمَّدْ وَإِنْ تبا مُحسن فَضْلْ يسمَّى بجدّه نِي حماها بالقَناة

Et je mentionne A. M. et si tu veux M. b. Faḍl;
Il est grand par son aïeul qui l'a protégé (el-Ḥauṭah)
[*avec la lance.*

171, 6: الصَّوَاة. Sur le verbe صوى, voyez 723 et note. C'est l'hébr. et l'aram. צוה, צוא, *sécher*, Schulthess H W p. 57.

171, 9: تحمشون. حَمَش, i, *attiser*. La gît uel-kutûr baʿîd teḥmìŝhin (= teqâribhin) ʿala ŝân yiŝʿaleyn, *si tu viens et les rondins incandescents sont loin* (du feu), *tu les attises* (*les rapproches du feu*), *afin qu'ils s'allument*. Ici la périphrase يقاربهن est explicative de l'action; ce n'est pas un synonyme. حمش الحرب, *attiser la guerre*, est une expression fort courante = احمش, puisqu'on dit aussi محمش الحرب ou النار, *qui attise la guerre* ou *le feu*. Aussi des hommes: حمشت الأوادم على بعضهم, *tu as excité les hommes les uns contre les autres*, comme Ṭab. I p. 1426, 12, v. de Goeje Gloss. Ṭab. s. v. — حامَش بين: ana ḥâmìŝt el-ḥarb beynhom, *j'ai attisé la guerre entre eux*[1]); حامَش بالكُتور, 519, 9 d'en bas. مِحْماش, *bâtonnet*, *pelle* ou *fourgon* avec lequel on *attise le feu* = مسْعار et مشْقاص, Arabica V p. 25 note. Aussi

1) Sur فاعل بين, voyez 312; 317 n. 4; 501 n.

au figuré: محماش الحرب, *tison de la guerre, celui qui l'allume et la fomente;* on dit aussi ici مُحْماس, 1400, 7. حمس et حمش sont presque identiques, v. Gloss. s. v.. Il y a dans حمش deux courants sémasiologiques: l'un fait partie des verbes énumérés 565, 5 et ss.; l'autre rentre dans la catégorie de ceux qui figurent 571 et ss. = hébr. חמס.

171, 11: عِدْلَة شَطْف. عِدْلَة est le *sac* qu'on charge sur la bête de somme, ailleurs عِدْل. Il y en a le plus souvent deux, un de chaque côté, pour se faire contrepoids, d'où le nom. Cela explique pourquoi عِدْل a pu devenir aussi féminin chez Bekrî, Dozy S. s. v., au même titre que les membres doubles du corps. — شَطْف, n. gen., est toute *chose faite en folioles tressées du* عَزَف. Ici شَطْف indique que le عدلة est fait en *sarion*. شَطْفَة en Ḥḍr, un *sac* ainsi fait = Dt عَطَل, pl. أعطال, v. Ḥḍr p. 622.

171, 14: القِبْلة العَوجا. أَعْوَج et عَوجاء sont employés dans tous les pays arabes comme épithète de mépris. المِلّة العَوجاء est la Ǵâhilîeh selon Goldziher M S I p. 223 et note 1.

Maᶜgar, après les vers cités p. 1506 continue ainsi:

يا ذي تشلّون ٱلسَلَب ما حَدْ على ٱلعَوجا غَلَب
وٱلمَوت يدخل من سَبَب وٱلدهْن يخرج من عَصير

Ô vous qui portez les armes:
Personne n'a vaincu la guigne;
Et la mort entre par quelque raison,
Et l'huile sort du jus pressé de sésame.

La locution est une imprécation. J'ai une fois entendu un Bédouin de Daṯînah dire d'un bâtard: ابن الجارية الزنوة وأمّه منعولة والقبلة العوجا, *fils de femme esclave bâtarde; sa mère est maudite, et la qiblah de travers.* Je ne sais du reste comment le traduire.



ARTICLES DÉTACHÉS.

Le bâton chez les Bédouins de l'Arabie.

A propos de la locution غالي عصاه, 170, 16, je parlerai ici des noms des bâtons en Arabie et des pays limitrophes du Nord. Je ne donne que ceux que je connais pour les avoir entendus.

1° *Nord.*

عصا, pl. عِصي, est le nom général pour toutes espèces de bâtons, dans tous les dialectes. En annexion, اضافة, on dit عصاه. C'est le cas de tous les mots de formation analogue, dans tout le monde arabe, mais ce n'est pas toujours la règle, car on peut aussi entendre ʿaṣâʾi, ʿaṣâk, etc.. Cela est déjà très ancien, car Ṣiḥâḥ s. v. et, d'après lui, L A 19, p. 294 en bas nous apprennent que أوّل لَحْنٍ سُمِع بالعراق هذه عصاتي بالتاء *la première faute de grammaire qu'on entendit en ʿIrâq était* hâḏih ʿaṣâti avec t. Brockelmann VGSS p. 425 c; Socin Diw. III § 72 b; Rhodokanakis Ḍofâr II p. 146 j. Cela prouve aussi que l'emploi du bâton était fort répandu. Il a différents noms selon sa longueur. Dans K. el-Bayân II p. 68 nous lisons: وإن جعلتَ فيها زُجًّا كانت عَنَزة وإن زدتَ فيها شيأً كانت مِطْرَدًا وإن زدت فيها شيأً كانت عُكّازًا وإن زدت فيها شيأً كانت رُمْحًا.

باكور. Cette forme masculine n'existe que dans le Nord, Euting Festschrift Nöldeke I p. 396, Musil A P III p. 206, où cependant la forme féminine est plus employée, de même qu'au Yéman, à Aden et en ʿOmân, où les hommes de A. Jahn et de Rhodokanakis l'avaient apprise. Elle est diminutive, comme tous les autres féminins de cette liste, en analogie avec d'autres mots, Prov. et Dict. p. 128, Dṯ. p. 606 et 1456 n., Brockelmann V G S S p. 420, c.[1]). C'est le *bâton* bédouin par excellence ayant la tête courbée en crosse: ˥; mais souvent on appelle ainsi aussi l'autre forme ⊲| du même nom, confondant ainsi b â k û r a h et m i ḥ ǵ a n; Socin Diw. I p. 294, Hess Bemerk. zu Dougthy's Travels p. 7. Le mehri b â k ô r e t n'est pas seulement „Stockhieb", comme le traduit Bittner, Studien p. 49; cf. ici p. 1750 et p. 1755. A Jahn, dans son M S p. 269, le fait venir de l'italien *bacolo*. Il aurait mieux fait de citer le lat. *baculum*, car l'italien ne s'est répandu au Levant qu'avec les Croisades; il n'avait pourtant qu'à lire le vieux Gesenius Lex. s. v. מַקֵּל. Dans ma critique de l'ouvrage de Jahn, j'ai naturellement rejeté cette bizarre étymologie. A présent, je suis à même d'en proposer une autre plus vraisemblable: le babylonien *makaru*, *bâton* pour stimuler la bête, Delitzsch H W B p. 408. Pourtant, il y a une chose qui rend cette étymologie un peu douteuse. Erman, dans son beau livre *Ägypten und ägyptisches Leben* p. 314, dit en parlant des bâtons: „Il y a le bâton ordinaire de la longueur d'un homme, la

---

1) حَرْبَة paraît originairement être dans le même cas: ḥ a r p, phénic.; ḥ ŏ r p, égypt.; ἅρπη, grec, O L Z Febr. 1912 p. 72 note.

plupart du temps lisse ou muni en haut d'une tête. On s'en sert en marchant comme canne de promenade. Il y a aussi le bâton de cette forme qu'on porte comme symbole de commandement, ainsi que l'indique déjà le nom *cherp, premier.*" Qui ne voit ici le sens correspondant de باكور, modelé sur la forme très arabe فاعول, 590? Si *cherp* n'est que la traduction égyptienne d'un nom sémitique du thème b k r, il faut supposer que l'assyrien *makaru* est pour *bakaru* = باكور, question que les Assyriologues seuls pourront trancher. En outre, on pourra conjecturer que c'est une traduction directe de l'arabe, car les Arabes ont toujours existé en Arabie. Les Egyptiens ont aussi emprunté aux Sémites un autre mot sémitique pour le bâton, ŝ a b d = שֵׁבֶט, sur lequel voyez 1755 et n., mais la différence en est que le premier est une traduction, le second, non. Le *crossillon* se nomme dans le Nord مَعْقَيلة, et non pas tout le bâton, comme le pense Belot, Vocab. s. v. et Dict. fr.-arabe s. v. bâton [1]). C'est originairement la tête d'un animal, car Hérodote, trad. de Giguet I § 195, dit des Babyloniens: „Chacun a un scel et un bâton façonné à la main. Sur ce bâton est sculpté soit un bélier, soit une brebis, soit une rose, soit un lys, soit un aigle, soit quelque autre figure, car ils n'ont point coutume de porter de bâtons sans une marque distinctive." H. Winckler, A S O p. 20 note, prétend que „Hérodote ne raconte que des histoires de voyageurs, n'ayant jamais été en Babylonie." Notre savant confrère est trop sévère pour Hérodote. Erman o, et l. nous parle d'un bâton qui porte en haut la tête d'un

1) Cf. مِعْكَل, *bâton recourbé.*

animal fabuleux; c'était originairement un sceptre des dieux, mais il fut plus tard employé aussi par des personnes privées, comme canne de promenade." Ce bakûrah, qu'on trouve partout en Orient, remonte donc à une haute antiquité. Cf. Socin Diw. III p. 249 et les ouvrages y cités. Il faut dire que je n'ai jamais vu cette espèce de bâton dans le Sud. Au lieu de la tête, il y a un pommeau, كُلْثُمة.

مِحْجَن est suffisamment connu par les anciennes poésies et les Traditions. I. Doreyd H B p. 288: وكلّ شيء عطفته وقد حجنته وبه سمّى المحجن وهى العصا المعطوف راسها Le Prophète portait également un miḥgan Boḫ. II p. 151, I. Doreyd o. l. p. 288, comme les Bédouins encore aujourd'hui. A présent, il a la forme ſ. Le mot n'est pas connu dans le Sud, mais l'on peut y parler d'un عصا حاجْنة, *bâton* ainsi *courbé en haut* = عصا عقْفة, comme déjà I Saʿd III ɪ p. 40, 21. حجن, i, est au contraire assez employé dans le Sud: *courber* en général, et non seulement un bâton, comme dans les dictionnaires. تحجن الذراع لا شلّيت شى بها, *tu courbes*, ou *plies*, *le bras, lorsque tu portes quelque chose sur le bras*, Dṯ. حاجْنة الوادى, *la courbe* ou *le tournant du wâdi*, Dṯ, ʿAwl.. Je dois avouer que je n'ai jamais entendu moi-même la forme مُحجن. Musil A P III p. 168 la donne, avec مُحجان, ib. p. 319, pour les Bédouins de la Syrie, et Oppenheim *Vom Mittelmeer* etc. II p. 106 note, pour les Bédouins d'Egypte. Au contraire, مِحْجَنة est très employé, surtout dans le Ḥaurân. G. Jacob, B L p. 69, réprouve la

forme مِحْجان, chez Sachau Reise p. 303, mais l'arabe parlé la connaît bien, et elle est commune dans le Nord, pl. مَحاجين, Hess *Bemerk. zu Dougthy's Travels* (W Z K M XVI) t. à p. p. 7; Littmann *Thamud. Inschriften* p. 90, Musil o. l. p. 168[1]) et p. 206. On dit même مِحْجانة, Musil o. l. p. 194 en bas, Socin Diw. III Gloss. s. v., où citations. Le دِرّة que portait ʿAlî en sortant, I Saʿd III, I p. 18, 5; 24, 16, est sans doute la même chose, le عصا عَقْفاء, ib. p. 40, 21. Ce mot n'est plus connu. مِكْحَلة ne me paraît être qu'une variation de مِحْجنة, avec permutation des sonores, et مُحَيْجِيلة en est le diminutif. Le miḥǵan est „le compagnon inséparable des Bédouins et des chameliers du Nord" pour parler avec notre excellent ami Euting, Festschrift Nöldeke I p. 396, qui a longtemps vécu avec les Bédouins pendant son mémorable voyage en Arabie. Il est fait en bois de iṯel, < أَثْل, Tamarix articulata L.

عَوَكَّكين est la même chose que باكور et مُحَيْجِيلة et ne s'emploie que chez les Bédouins de la Syrie.

نبّوت, *gros gourdin*, plus grand que les autres, surtout en Egypte et en Tunisie, plus rarement dans la Péninsule; Euting o. l. p. 396. En Egypte, j'ai entendu aussi نبّوط. A Damas, il y a le لُعْب النبّوت, *jeu du bâton*, auquel j'ai souvent assisté. Le nabbût du soi-disant „Šeyḫ el-balad" au Musée du Caire est assez connu.

1) Où aussi décrit. Miḥǵan et bâkûr-bâkûrah s'emploient souvent l'un pour l'autre selon les contrées.

مَضْرُوب. Le Bédouin du Nord, étant en route, a son madrûb, *gourdin*, que les ʿAgêdât de Damas me prononçaient toujours مَدْرُوب, aussi appelé وَلَد الحَبْلَى. Socin Diw. I p. 294/5. C'est le صَمِيل du Sud.

مَطْرَق, *bâton des chameliers* du Nord, inusité dans le Sud; Socin o. l. III p. 286, qui donne aussi la prononciation matrak; Meissner N A G I p. 132, Euting o. l. p. 396. C'est, comme étymologie, le français matraque.

مَسُوق, masûq, est un *bâton* un peu plus long que le maṭraq, Euting o. l. p. 396.

هِرَاوة, n'est usité qu'en Afrique. Je ne connais سَلَمة, *bâton*, que par Meissner M S O S VII, II, p. 8.

Euting, o. l. p. 397, donne le dessin des bâtons des Bédouins du Nord, dont quatre sont de vrais bâtons, et les autres quatre, plutôt des massues. Les Bédouins portent presque toujours un bâton étant en voyage ou montés à chameau. Musil A P III p. 266 dit aussi: „Hat der Reiter einen Stab, so klopft er mit diesem auf den Hals des Tieres, aber nicht jeder Araber hat einen Stab; wenn aber, so schätzt er ihn hoch. Die meisten Stäbe sind aus Mandelholz, lôz, verfertigt, sind etwa 0.7 m. lang, haben 1 cm. in Durchmesser und verschiedene Formen."

2° *Sud.*

صَمِيل, pl. صُمُل, *gros bâton*[1]), se dit le plus souvent

1) Dans le Nord, صَمِيل, pl. صُمْلَان, est tout autre chose: *outre pour le lait et l'eau* = قِرْبة ou رَاوِية; صُمَيِّل, *petite outre* que le

chez les ʿAwâliq et à l'est de Datînah, 661 d. l. Chez Rhod. Ḍofâr I p. 128, 11, il y a la variation صُمُول que je ne connais pas. Il signifie véritablement *dur* (de toute chose). On dit القاع صامل, *le sol est dur.* الدّوم صـــامل, *le dôm est dur*, c'est-à-dire *séché au soleil.* C'est le synonyme de صليب. صَمَلته بالصميل, *je lui ai flanqué un coup de bâton, je l'ai gourdiné*, Ḥḍr p. 58, comme L A 1. l. 6 d'en bas: صَمَلَهُ اذا ضربه, mais صميل = عصا n'y figure pas. B. Laqwar dit dans un zâmil:

خلّيتنـي مُحْبُوس بالجِلْدة سَنـة وٱلْقيتنـي شلّ الغواية بالصّميل

---

pâtre a avec lui. On s'en sert aussi pour emporter l'eau à la razzia; c'est alors un homme *ad hoc*, le صمّال, qui la porte et il reçoit pour sa peine une chamelle si la razzia est fructueuse. صَمَل لفلان, *porter l'eau pour un tel.* Voici comment un Bédouin ʿAnazî m'expliqua le mot حَقِين, *babeurre*: الحليب اللي يصبّوا عليه من اللبن الرايب حتى يروب الحليب وتحقنوا بالسقاء وهو الصميل وتخضّوا ليصير سمن, *le lait sur lequel on verse du lait caillé afin que le lait se caille et on le fait passer par le* miḥgân (espèce d'*entonnoir* qu'on met dans l'orifice de l'outre) *dans l'outre, aussi appelée* ṣamîl; *on secoue pour que cela devienne du beurre*, comme I Sîdah X p. 4, 12. Yômin râḥ en-Neǵdi naṭar eṭ-ṭaḥîn uel-mâʾ illi biṣ-ṣamîl, *lorsque le Neǵdite s'en alla, il versa* (= كبّ G O) *la farine et l'eau qui étaient dans l'outre*, récit du Ḥaurân. D'après L A XIII p. 409, 14, c'est السقاء اليابس. Hess Bemerk. zu Dougthy's Travels p. 17; Musil o. l. p. 241, v. 4, où le mètre est en désordre et la traduction erronée, comme fort souvent dans ce beau livre; Socin Diw. III p. 285, où le verbe صمل, *Geld einnehmen, aufhäufen*, est une erreur pour صمد. Prov. et Dict. Gloss. s. h. v., aussi courant dans le Sud, Gloss. s v..

Tu m'as laissé enfermé à la geôle une année
Et avec le bâton tu m'as fait porter (les suites de) [*mon égarement.*

كُونة. J'ai entendu kûnah, kônah et kaunah, mais كُونة est la vraie forme, pl. كُوَن et qqf كُونات, *bâton gros et court*, surtout en Daṯînah et chez les ʿAwâliq. Un Ḥarîbite me dicta un zâmil où ce verset:

هو ما أعجبك سلطاننا والحوشية
والعبد لسود لي طرح لك كونتين

Est-ce que notre sultan ne t'a pas plu et la maisonnée[1])
Et l'esclave noir qui t'a flanqué deux coups de trique?[2])

Il y a bien le verbe كون et ses dérivés, Gloss. s. v., mais, comme je l'ai dit 343 note, je ne sais si c'est là l'origine du mot en question.

قصْرة, *petit bâton gros*, se dit dans eḍ-Ḍâhir. Cela rappelle le syrien تقْصيرة, *bâton* long comme le bras qu'on peut cacher au besoin sous le bras ou les habits; nom peu connu dans le Sud de la Syrie, mais assez employé dans le Nord du pays, Bâsim le Forgeron, mon éd., p. 48, 13, 14, cité par Dozy S., qui ne le traduit pas

---

1) حَوشية > حُوشية < حَوشيّة est *tout le personnel*, parents et autres, qui habitent le حَوش, même les *domestiques* et les *soldats.*

2) De même, dans une inscription sabéenne apud Mordtmann et Müller S D p. 76: فاوخمسي سبطم, *ou bien* 50 *coups de bâton*, car سبط a dû signifier *bâton*, comme l'hébreu שֵׁבֶט, importé en égyptien, comme śabd, Erman Ägypten p. 314, et peut-être aussi le grec σπάθη avec Lewy S F W p. 122. Sur la construction ضربه عصا, voyez Brockelmann V G S S II p. 305 et s..

très exactement, sur la foi de Bc., par *trique*, *gros bâton*.

قُضْلَة, *gourdin*, pl. قضال, Yéman, = صبيل Dṯ, 1550. Je me demande si ce n'est pas le même mot que le précédent avec permutation des sonores?

مَشْبَعَة, *bâton* ayant une *fourche* en haut, appelée شُعْبَة 569, où l'on place la main. Un tel bâton est عصا شَعْباء, pl. عُصِيّ شُعْب, 421, 5: آ. A Jahn M S p. 52, 16 écrit mãśabe, = mehri mãśabêt, et le place dans les deux glossaires *sub* m, comme si c'était d'une racine mśb! En mehri, ce mot signifie peut-être *échelle*, mais non pas dans les dialectes arabes du Sud; ma critique de l'ouvrage de Jahn p. 18. En ʿIrâq, il y a شَبّ, pl. اشباب, *bâton*, Meissner M S O S V, II p. 106, 1, et les Bédouins de Syrie disent شَبّوب (cf. نَبّوت), *Rohrstock*, Socin Diw. III p. 278, mais je ne sais si c'est le même mot avec affaiblissement araméen de la gutturale, comme شُعْبُوب < شُوبُوب > شَبُوب, *pluie*, Béd. Nord.

عُكّاز, pl. عكاكيز, *bâton* porté dans le Sud par le seyyid et le manṣib, c'est-à-dire par une personne d'une situation religieuse, et par le cheykh, soit un descendant des Ḥimyarites, lorsqu'ils sont en voyage. Il est long d'environ un mètre, et le bas est muni d'une زُجّ, *pointe en fer*, *embout*, 892, note. On dit aussi عُكّازة, comme Boḫ. I p. 102 (: باب الصلاة الى العَنَزة): اذا خرج لحاجته تبعتُهُ انا وغلام ومعنا عكّازة او عصا او عنزة, *quand il sortait pour satisfaire un besoin naturel, je le suivais avec un domestique, et nous emportions avec nous un bâton à bout*

ferré ou un bâton (ordinaire) *ou une pique*. On voit donc ici qu'on faisait une différence entre ces trois objets. Houdas traduit عكّازة, Trad. vol. I p. 179, par *épieu*, ce qui n'est pas très correct. On a voulu considérer la forme féminine comme un collectif, mais je crois que c'est plutôt un diminutif, comme le féminin des autres mots analogues. A présent, ce n'est certainement pas un diminutif.

مِقْشَاع, pl. مَقَاشِيع, *bâton* avec une fourche en haut: *béquille*. Je ne le connais qu'en ʿOmân, R O p. 67, 10; 76 en bas. C'est le مشعبة de Ḥḍr et de Dṯ.

Le miḥǵan ne doit pas être confondu avec la حَرْبَة et la عَنَزَة. La première est encore aujourd'hui une *courte lance*, un *javelot*, tandis que le second nom n'est pas connu; c'est une *pique*. Sur la حَرْبَة du Prophète, voyez Boḫ. I p. 102: باب الصلاة الى الحربة et sur la عنزة ib.: باب الصلاة الى العنزة et ib. II p. 20: باب حَمْل العنزة والحربة بين يدَي الامام يوم العيد.

Il faudrait rechercher si tous les noms du bâton ne se rencontrent pas en assyrien. Cela est du moins le cas de مِحْرَش, Ṭab. I p. 1760, 5, ou مِحْراش = مِحْجَن, L A VIII p. 182, 6, *bâton à crochet*: عصا معوجّة الراس كالصولجان o. et l. l. p. 171 en bas. C'est l'assyrien maḫrašu, Delitzsch H W B p. 293.

Il y a encore en Syrie le *jeu de bâton*, dont il y a trois espèces: لُعْب الحَكَم, لُعْب النبّوت et لُعْب عصاية الشوم. A Damas, je l'ai souvent vu; on y prononce même el-ḥagam, ce qui évidemment est une erreur. Ce jeu y

est en grand honneur. Il y a même une corporation *ad hoc* où l'on pourra voir les meilleurs *maîtres*, قيام, pl. de قيّم, qui sont divisés en grades, selon l'habilité de chacun, et pour lesquels il faut subir des épreuves; on devient alors un مَشْكُور. Dozy l'écrit ḥakkam, mais c'est fautif; il cite Niebuhr qui en parle. Le *coussinet* qu'on tient dans la main gauche pour le pratiquer s'appelle شمالة. On m'a assuré que ce jeu est très ancien. On tranchait ainsi en duel un différend, et on le fait encore. Si un combattant est alors tué, il n'y a ni rançon, ni talion. Usâmah, p. 102, donne la description d'un duel au bâton.

L'importance du bâton se reflète dans les nombreuses locutions avec عصا, p. e. شديد العصا, صليب الخ, ضعيف الخ, لين الخ et رفع عصاه, القى عصاه, qui sont encore en usage chez les Bédouins. Le verbe عصا ب ou عصى ب, L A s. v., qui est originairement *frapper avec le bâton*, peut aussi s'appliquer au glaive: عصيته بالسيف, I. Sîdah VI p. 97. C'est parce qu'on se servait aussi de bâtons pour combattre, ainsi qu'on pourra le lire dans K. el-Bayân d'el-Ǵâḥiẓ II p. 49 et ss.. Farazdaq dit Z D M G 59 p. 621 (Hell):

رأيتَ تميما وٱلسيوف عُصيُّهم اذا زَحَفت نحو ٱلمنايا رِجالُها

Tu as vu les Tamîm, dont les glaives étaient leurs [bâtons,
Lorsque leurs hommes allèrent au devant du trépas.

La traduction de Hell de la proposition ḥâl n'est pas exacte, et sa remarque „dagegen ist der Vergleich der Schwerter mit Stöcken nicht vereinzelt" est ici gratuite. F. ne compare pas les suyûf avec les ʿiṣî, mais il dit

que les T., allant au devant de la mort, ont des bâtons au lieu de glaives, c'est-à-dire ils ne sont pas guerriers.

Imrul-Qays fit *tuer avec les bâtons* قتلهم بالعصيّ, les notables des B. Asad qui lui refusèrent la redevance exigée. A cause de cêla on les nommait عبيد العصا, I. Qoteybah, éd. de Goeje, p. 37.

Mais se battre à coups de bâtons n'était pas bien vu, et el-Aʿśâ dit:

لسْنا نقاتل بالعصيّ ولا نرامي بالحجارة

Nous ne combattons pas avec les bâtons et nous ne [jetons pas de pierres.

I Qot. éd. de Goeje p. 70. ʿAbd el-Masîḥ b. ʿAsalah, Śuʿarâʾ éd. Beyrouth I p. 255:

غدونا اليهم والسيوف عصيّنا بايماننا نَفلي بهنّ الجماجما

Nous partons le matin contre eux et, au lieu de nos [bâtons, nous avons les glaives
Avec lesquels nous abattons, de nos mains droites,]les crânes.

I Saʿd I ɪ p. 22: لما اتّخذ الله ابرهيم خليلا وله يومئذ ثلاثمائة عبد اعتقهم واسلموا فكانوا يقاتلون معه بالعصيّ قال فهم أوّل موالٍ قاتلوا مع مولاهم. *Quand Allâh prit Ibrâhîm pour ami, celui-ci avait alors avec lui 300 esclaves qu'il affranchit et qui se firent musulmans. Ils combattirent alors avec lui avec des bâtons. Ce furent là les premiers mawâlî qui combattirent avec leur maître.*

Ṭab. I p. 1761: ʿAbd Allâh I Anîs reçut la mission du Prophète de tuer Ḫâlid b. Sufyân el-Hoḏalî. ʿAbd Allâh exécuta traîtreusement l'ordre, et le Prophète, pour le récompenser, lui donna son bâton en disant:

„*Ceci est un signe entre moi et toi au jour de la Résurrection, car alors la minorité des gens seront porteurs d'un bâton,*" مُتَخَصِّرَة. ʿAbd Allâh fut aussi enterré avec ce bâton qu'il avait attaché à son sabre. Cette tradition prouve bien que تخصّر ne peut se rapporter qu'au مُخْصَرَة, *bâton*; les exégètes ne sont pas ici d'accord, v. El-Fâiq, s. v., Nihâyah s. v. et L A s. v..

Le عصا était tellement nécessaire qu'il devint même le symbole de *ralliement de tous les musulmans:* عصا المسلمين, Ṭab. II p. 239 en bas; Dînawarî, éd. Guirgass, p. 252, 16, K. ʿUyûn el-Aḫbâr, éd. Brockelm. p. 280, 15, expression fort fréquente dans les anciens ouvrages. C'était l'insigne du khalifat, à la main du khalîf, le sceptre des rois anciens et modernes. On pourra ici comparer מַטֶּה et שֵׁבֶט[1]), qui ont en hébreu à peu près le même emploi, v. Ges.-Buhl s. v.

ʿOṯmân faisait le prône appuyé sur un bâton, I. Saʿd III ɪ p. 40. Lorsque el-ʿAbbâs sortait pour se rendre à la Kaʿbah, il portait un bâton, Ṭab. I p. 1588, 7. Le

---

1) Ces mots désignent aussi, comme عصا en arabe, la *totalité du peuple*, comme l'allemand et le scandinave *Stamm*; l'image est à peu près la même. Un mot de sens analogue à שבט, sab. sbṭ, *bâton*, m'est inconnu en arabe, mais nous avons dans le Yéman et à Aden صبط, *frapper*, qui se trouve aussi en mehri ṣabôṭ, *donner un coup de bâton*, Jahn M S p. 226, avec le substantif مِصْبَط, *gros marteau* avec lequel on frappe sur le عَبَرَة < زُبْرَة, *barre de fer*, *pic*, pour *couper le rocher* ou *la pierre*, يفقّع الكحيل, Beyḥân. Ce thème صبط me paraît provenir d'un سبط = שבט: s > ṣ à cause du ṭ suivant, Brockelmann V G S S I p. 161 μ, Zimmern V G S S p. 28.

khalîf Slêmân monta en chaire avec le *bâton*, مِخْصَرَة, des prédicateurs, Prairies d'Or V p. 403.

Strabon, dans le passage si souvent cité pour la polyandrie de l'Arabie méridionale ou Arabie Felix [1]), dit que chacun doit porter un *bâton* ῥαβδος, qui était chez les Grecs le bâton de commandement, devenu le σκῆπτρον, sceptre des rois, le bâton de maréchal et la crosse pastorale des évêques, correspondant au bâton à crossillon des Pharaons d'Egypte, Erman Ägypten p. 95. D H Müller Z D M G 30 p. 115 a publié un bas-relief sabéen où les deux personnages portent un bâton.

I Ḫallikân, Hist. éd. Caire, II p. 48, raconte, d'après el-Kalbi qu'on avait trouvé le tombeau d'un qayl ḥimyarite qui y était enterré ayant à côté de lui un مِحْجَن من ذهب [2]) وفي رأسه ياقوتة حمراء, *bâton en or portant en haut un rubis rouge*. I Doreyd Handbuch p. 307 rapporte le même fait.

Le bâton a sans doute joué un rôle plus grand dans le Ḥigâz et dans tout le Nord que dans le Sud, où il y avait et il y a encore de nos jours plus d'armes, et de bien plus jolies, qu'on ne quitte jamais; même en dormant on en garde près de soi. Ḥḍr p. 363 et ss.. Mais nous savons que les Sabéo-ḥimyarites tenaient le bâton en grande estime. Voyez les dessins chez Derenbourg Monuments de Marseille. Sur les représentations de divinités sémitiques, celles-ci sont accompagnées d'un bâton p. e. Collect. de Clerque Tome I Pl. XI—XVI N° 100—150.

---

1) P. e. R. Smith Kinship² p. 158, de Lagarde Mitteil. II p. 67, Mordtmann Z D M G 35 p. 440/1.

2) I Doreyd sans و.

Le מַטֵּה הָאֱלֹהִים, *le bâton d'Elohîm*, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de Moïse; Exod. 4, 2, 17, 20; 17, 9, est devenu le عصا موسى dans le Qorân et l'imagination populaire encore aujourd'hui.

L'importance du bâton dans la liturgie islamique a été fort bien mise en lumière par C H Becker dans O S Festschrift Nöldeke I p. 331 s. Mais ce savant consciencieux oublie de retracer l'origine de cette coutume: c'était depuis la première antiquité le symbole du pouvoir, de la force et du droit du plus fort.

Comme l'histoire du bâton n'est pas du cadre de cet ouvrage, je renvoie à el-Ǵâḥiẓ, K. el-Bayân II p. 49 ss.; Ṯaᶜâlibî Fiqh el-luṛah Caire p. 117 = Schwarzlose Die Waffen der Araber p. 210 ss.; K. el-ᶜAsâ par Usâmah éd. Derenbourg; Rob. Smith Die Religion der Semiten p. 150 et note; Hugo Winckler A S O p. 20; et p. 156; Nielsen Die Mondreligion p. 137; Baudissin Esmun-Asklepios dans O S Festschrift Nöldeke II p. 745 ss.; Encyclopédie de l'Islam s. v. ᶜanazah et ᶜaṣâ (articles assez maigres pour ce sujet intéressant).

Sur le culte du bâton de l'ancienne Egypte, on lira, outre l'ouvrage de Erman, Ägypten, celui de W. Spiegelberg dans le Recueil de Travaux égyptiens et assyriens t. XXV p. 184 et ss., t. XXVIII p. 163 et ss.. L'ouvrage si nourri de v. Amira, Der Stab in der germanischen Rechtssymbolik, est fort important.

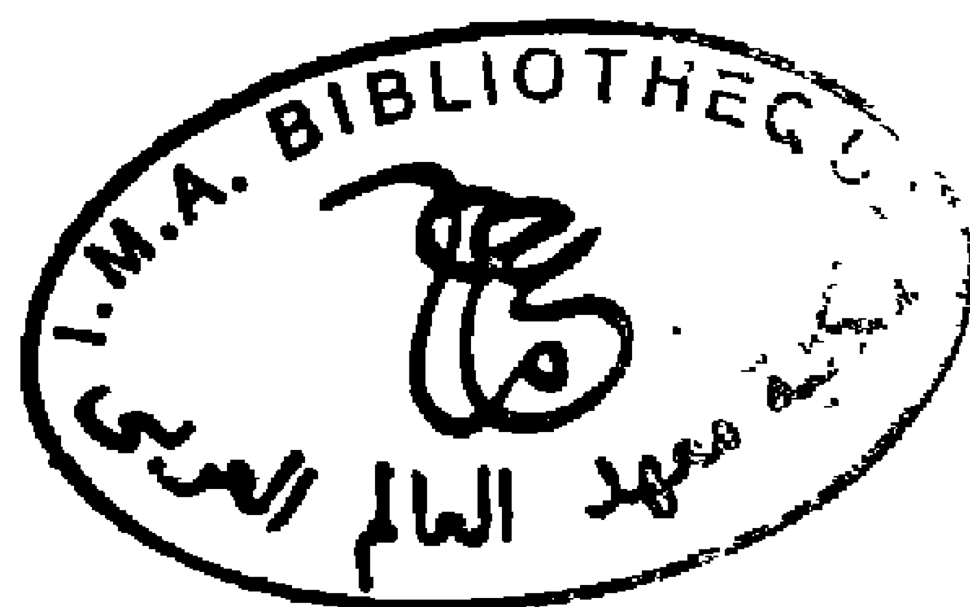
Il n'est pas inutile de mentionner ici le nom d'une espèce de *lance* خطّي. Comme on dit aussi رماح الخَطّ, رماح الخطّي ou رماح من الخطّي, Schwarzlose die Waffen der alten Araber p. 217/18, on voit que l'emploi en est un peu incertain. Les lexicographes prétendent que ce nom

vient du pays arabe riverain du Golfe Persique el-Ḫaṭṭ, o et l. l., mais je trouve qu'il est bien plus naturel de le faire venir du babylonien ḫaṭṭu, *bâton, sceptre,* Delitzsch Gramm. p. 21, d'autant plus qu'on dit en arabe عصا الرمح, *hampe, bois* ou *bâton de la lance.* Du reste, les philologues n'étaient point d'accord sur la provenance de cette dénomination, ainsi qu'on pourra le lire chez Schwarzlose o. l. p. 219.

Après ce court exposé sur le bâton, forcément très rudimentaire, on comprendra mieux l'expression de notre texte p. 170, 16, غالي عصاه: l'homme est *important* ou *noble* par rapport *au bâton* qu'il est censé porter. Cette locution renferme toute une histoire de la culture orientale et remonte, comme telle, à une haute antiquité. Lorsque nous autres, hommes européens, portons des cannes, qanû, קנה, قناة, قنوة, L A XX p. 66, 10, *καννα,* canna, nous ne pensons guère que nous tenons à la main un des objets les plus importants du vieil Orient. Celui-ci nous entoure encore partout où l'historien jette ses regards scrutateurs.

Permutation de l et n: l ⋛ n.

J'ai dit p. 1631 que كمن a donné كمل, et cela me fournit l'occasion de parler de la permutation de l et de n. Brockelmann V G S S I § 84 en donne des exemples, aussi bien de l > n que de n > l. Mais comme ces exemples sont pour la plupart des substantifs, je vais en fournir quelques autres de la luṛah, sans me creuser la tête pour savoir si cette dissimilation est progressive ou regressive. Il est souvent difficile de décider si c'est n > l ou l > n. Nöldeke Z A 19 p. 158 dit: „Bei der Vertauschung von l und n ist wenigstens im Auslaut l wohl immer das Ursprüngliche." Çela me parait juste. Il n'est pas inutile de faire observer que j'ai dressé cette liste, de même que celle qui suit, longtemps avant de connaître le *Texte z. arab. Lexicographie* de Haffner et l'ouvrage de Ruzicka *Konson. Dissimil. in den Semit. Sprachen*, où une bonne partie des exemples ne sont pas des formes dissimilées, mais élargies de la racine primordiale. Ruzicka ne fait pas assez de distinction entre *permutation*, *dissimilation* et *amplification* d'une racine bilitère ou trilitère. Cependant, j'avoue qu'après l'ouvrage très méritoire de Ruzicka la liste ci-après est devenue un peu inutile. Je n'enregistre que les mots qui me paraissent absolument sûrs comme بدل, même aux yeux des lexicographes arabes.



أبّن et أبّل, *louer qqn après sa mort*, L A XVI p. 146, 6; Haffner o. l. p. 8, 16; Z A 19 p. 155; cf Dṯ p. 1010 et mon M S p. 41 en bas.

أُصَيلان et اصيلال, 1444,, Haffner o. l. p. 5; Nöldeke Z A 19 p. 158; Brockelmann V G S S p. 221.

أنّ et ألّ, *gémir* (malade), L A XIII p. 25, 11.

لا بَلْ et لا بَن, *mais, au contraire*, L A X VI p. 206, 12; Haffner o. l. p. 9.

تافَل, *être très intime avec qqn*, L A XVI, p. 229, 5 = تافن, Qâmoùs s. v..

جِرْيال et جِرْيان, *matière tinctoriale rouge*, Qâmoûs s. v..

جَزْل et جَزْن, *gros*, épithète du bois, L A XVI p. 239, 6 d'en bas.

حَتْل = حَتْن, *semblable*, = حاتل et حاتن, L A XIII p. 150, XVI p. 260.

اسود حالك et حانك, *noir, très foncé*, L A XVI p. 296 d. l., Haffner o. l. p. 8.

خامل et خامن (sc. الذِّكْر), *personne obscure*, sans renom, L A XVI p. 300, 1, Haffner o. l. p. 9.

دُبْلة et دُبْنة, *boulette* d'une chose mangeable, L A XVII p. 2; Pr. et Dict. Gl. s. v. دبل; Dṯ 794.

نَحَل et نَحَن, *être corpulent* (ventre) L A XIII p. 253; Haffner o. l. p. 6.

دمل et دمن, *fumer la terre, l'engraisser*, L A XVI p. 14, 2 d'en bas. A présent, دمن seul est usité.

ذُبْلة et ذُبْنة = ذُبول الشفتَين من العطش, L A XVII p. 31, 5.

ثُلُلٌ et ثنذن, *la bordure inférieure de la chemise*, L A XVII p. 33; Haffner o. l. p. 9.

ذهن et ذهل, voyez les dictionnaires.

ارمعلّ et ارمعنّ, *couler* (larmes), L A XVII p. 47, 8; Ruzicka o. l. p. 105 et id. Z A XXV p. 130, qui admet رمع comme forme première, mais رعل est plus près, avec un m épenthétique, ce qui a donné la forme secondaire رمع, *pleurer*. — رَعْل et رَعْن, *pic de montagne*, L A XIV p. 306, 8. رَعيل et رَعين, *troupe de chevaux*, ib.; أَرْعَلُ et أَرْعَنُ, *mou, fou*.

رِفَنّ et رِفَلّ, *qui a la queue longue* (bête), L A XVII p. 43; Haffner o. l. p. 5; Ruzicka o. l. p. 57; cf. غدفل 1763.

رَهْدَل et رهدن, *faible*. رَهْدَلَة et رهدنة, *espèce d'alouette*, L A XIII p. 318; Naqâiḍ p. 100, 11; Haffner o. l. p. 5.

زحل et زحن, *écarter*, *ôter de sa place*, L A XVII p. 57, 3; cf. زحى, زاح et زلّ, زال.

أَزْلَم et ازنم, *qui a des caroncules*, L A XV p. 162; زَلَمَة et زنمة; ib.; Haffner o. l. p. 8; Ruzicka o. l. p. 162.

سِجِّيل et سِجِّين, Qor. 83 v. 7 et 8; L A XIII p. 348, XVII p. 65; Lane s. v.

سدل et سدن, *délier et faire tomber les cheveux*, L A XIII p. 354, 3 et s. d'en bas; Haffner o. l. p. 4.

سَراويل et سراوين, Qâm. s. v..

شثل et شثن, *être potelé* (mains, pieds), L A XIV p. 375, 5, XVII p. 97; Haffner o. l. p. 7.

صلّ *se gâter, puer* (viande), L A XIII p. 407 = صنّ,

L A XVII p. 117, l, 6 et 11 d'en bas; Haffner o. l. p. 6. A présent, dans toute l'Arabie, صنّ, i, est *sentir*, bon ou mauvais. اللحم يصنّ = اللحم يروّح, *la viande sent mauvais* Dt. الريحة تصنّ, *l'odeur sent fort* Dt. صنّة, *odeur*, bonne ou mauvaise, comme les autres mots Ḥḍr p. 406 et note 2. Ṣanntik dauwaḫat ibni, *Dein übler Geruch hat meinen Sohn schwindlig gemacht*, Littmann N A V P p. 26 N° 128. L A XVII p. 117 en bas ajoute: صنّ اللحم كصلّ إما لغة إما بَدَل, ce qui revient au même. Cf. صنق et صنم, de sens analogue. Je croirais que c'est ici n > l.

صَلَّدَح et صندح, *plat, dur*, L A III p. 349; cf. les thèmes صلد, صردح, صلدح, et صندل, ayant tous le sens de *dur*.

إضمحلّ = إضمحنّ = إمضحلّ, *disparaître*, *se dissiper*, L A XIII p. 420 et p. 414, 8, Ruzicka o. l. p. 226.

طبل et طبن, *taper*, *frapper*, Ḥḍr Gloss. s.v., Daṯînah 1215 et note 1 et le daṯînois طبص, *frapper*; Haffner o. l. p. 9, 6 d'en bas. C'est plutôt ici un développement de la racine qu'une permutation.

طعْل et طعْن, *médire de la généalogie de qqn*, L A XIII p. 426; Qâm. s. v., ici طعن est primaire.

طلس et طنس, طرس et طمس, *effacer*, L A VII p. 430 et p. 433.

عتل et عتن, *conduire*, *porter* (avec emploi spécial pour le second), Ḥḍr p. 651; L A XVII p. 147; Haffner o. l. p. 9.

عاشِلٌ et عاشن, *qui suppose*, L A XIV p. 475 et XVII p. 158; cf. عشم *espérer*, class. et dial. du Sud.

غدفل et غدفن, *long; à longue queue* (bête), L A XIV p. 1; Qâm. s. ult. v.; cf. رفل et رفن, 1761.

غرين et غرين = التقن في اسفل الحوض, selon Naqâiḍ p. 100, 11; Haffner o. l. p. 6; L A XIV p. 2, qui le paraphrase par ثفل, mais تقن et ثفل sont presque synonymes.

غمل et غمن, *préparer les peaux pour le tannage*, L A XIII p. 19 en haut; ib. XVII p. 191.

قل et قن, *monter; faire un bruit*, Dt 888; Haffner o. l. p. 10.

كبل et كبن, *faire un tas, f. une boulette, un pli*, Dt p. 1047 et s.; Haffner o. l. p. 7; cf. كتل et كبتل, Pr. et Dict. p. 430.

كتل et كتن, *être collant*, = تلصق وتلزج, L A XVII p. 234, XIV p. 102, 10 et s.; Haffner o. l, p. 4.

لحت et لحت, *écorcer*, L A II p. 389 et p. 403.

لعاعة et نعاعة, *herbes tendres et fraîches, chicorée* (?), L A X p. 195, 6 et p. 235 en bas; Haffner o. l. p. 4.

لمق et نمق, *écrire à lettres moulées*, L A XII p. 208 et p. 239; Ruzicka o. l. p. 101 [1]).

مأل et مأن, *être préparé à* surtout avec la négation, L A XIV p. 131, XVII p. 281 en bas.

امتشل et امتشن, *dégaîner le sabre*, L A XIV p. 146, 10; XVII p. 296.

هتل et هتن, *faire des ondées* (ciel), L A XIV p. 213, XVII p. 320; Haffner o. l. p. 1 cf. هذل, هذى et هطل, 885.

---

1) Où il dit que نمر et نمش sont parents, mais je ne le crois pas.

Permutation de l et r.

Nöldeke dit, Z D M G 40 p. 185 note et Beiträge I p. 63 note 11, que „la permutation de l et r est presque *tout à fait étrangère aux langues sémitiques.*" Cela m'étonne a priori, car les liquides se permutent facilement dans toutes les langues du monde. Quant à l'arabe, cette assertion n'est pas tout à fait exacte, comme l'a déjà prouvé Brockelmann V G S S I p. 221 et ss. Ruzicka K D p. 44 et p. 53 et ss. n'en donne point d'exemples pour l'arabe classique. Il dit p. 46 que „seule la dissimilation regressive de l et r peut à juste titre être appelée sémitique", mais que „la permutation de l et r dans les thèmes doubles est *ursemitisch.*" Je me permets donc de présenter ici une liste de quelques mots que je me suis notés en parcourant les dictionnaires arabes, laissant de côté les six exemples déjà donnés par Brockelmann. Cette liste a été faite plusieurs années avant la publication des ouvrages susmentionnés.

لَعَمْرِي = رَعَمْلِي, L A XII p. 112, 9. لَعَمْرُكَ = رَعَمْلُكَ, ib. VI p. 280. Muzhir I p. 230, 3.

تبرّص = تبلّص, *paître tout ce qui se trouve sur le sol,* le Qâmoûs seul. L A n'a pas ces deux thèmes برص et بلص, qui sont pourtant assez employés dans les parlers du Nord.

بَرِقَ, *être interdit*, L A XI p. 296/7 = بَلَقَ, Qâmoûs seul s. v., = تحيّر, mais L A XI p. 208, 14 a بَلَقَّ = حمق. De même, أَبْرَقُ et ابلق, *sol dur*; *bariolé*, L A XI p. 297 en bas et p. 307, 4, 5.

بَرْكَعَ = بلكع, *couper*; le Qâmoûs seul et Haffner o. l.

p. 52 ont la dernière forme; cf. T A s. v. بلكع, où aussi = كعبر. L A IX p. 356 donne بركعه = كربعه = *le terrasser de façon qu'il tombe sur le derrière*, tandis que Haffner o. l. porte بركعتُ الرجلَ بالسين وبلكعتُ et اذا الرجلُ بركع سقط على رُكْبتيه, comme L A IX p. 356. Il y a ici un accouplement des deux verbes برك et ركع. Le sens de *couper*, que L A ne mentionne point, me paraît sujet à caution, mais Abu ʿObeyda le dit. L'addition بالسيف indique sans doute la manière de terrasser l'adversaire en lui portant un coup, et alors *couper* serait une définition défectueuse.

أَبَّلَ عليهم et أَبَّرَ عليهم, Haffner o. l. p. 51, L A XIII p. 71, 15, V p. 119 en bas.

ابتهر et ابتهل, *invoquer Dieu avec ferveur*, selon L A V p. 149, 4 d'en bas et le Qâm. s. v. بهر. Les deux verbes بهر et بهل ont certainement une affinité sémasiologique, mais la permutation ne me paraît cependant pas hors de doute.

تَلِعٌ et تَرِعٌ, *plein* (vase). التَّلَعُ التَّرَعُ Qâm. sub تلع, T A s. h. v.. مسيل الماء = تُرْعَة L A IX p. 382, 13 = تَلْعة ib. p. 385, 16. Les deux thèmes ont beaucoup d'affinité dans leurs dérivés.

ثَرَّبَ, *blâmer*, Boḫ. III p. 71 et p. 83, I Saʿd IV p. 36, = ثلب; cf. ثلم et ثرم; L A I p. 228 et p. 234.

ثرم et ثلم, *casser*, L A XIII p. 343, 4 d'en bas, *ébrécher*, ib. p. 345, = Dṯ. فلم; cf. فرم et رثم.

---

1) بَرَّقاء, بَلْقاء et بَلْقَع, noms de lieu, signifient donc la même chose.

ثمر et ثمل dans plusieurs de leurs dérivés se rapportant au lait qu'on fait mousser en le battant; voyez les dictionnaires.

جبل et جبر. جبلة على = خلقه على ou طبعه, *former, créer qqn avec un certain naturel*, = جبره, Qâm. sub جبل. J'ai entendu chez les Bédouins du Nord جُبْلَة الانسان et جُبْرة, *naturel de l'homme* [1]).

جَرِّتَه = جَلَّتَ هذا على نفسك L A XIII p. 167, 13 = جنيته Lane s. v.. Permutation douteuse. Ce sont peut-être plutôt deux thèmes différents; je ne parle, bien entendu, que du sens spécial.

جُلُبَّانة = جُرُبّانة, *femme gueuse, criarde*, L A X p. 263, 9, Haffner o. l. p. 51. L A I p. 254 en haut dit que l'r de جربّانة n'est pas un بدل pour l, mais que c'est un لغة, soit une prononciation dialectale, ce qui revient au même: l > r. Comme dérivation sémasiologique, جلبّانة n'a rien à faire avec جلبان السلاح, Boḫ. I p. 184, 3 d'en bas, p. 185, 5 d'en bas, ib. IV p. 103 d. l., = جُلُبّ ib. III p. 185, 3 d'en bas = قِراب, ib. p. 184, 2 d'en bas, et جِراب, L A I p, 263, 4 [c'est ce qu'on appelle dans le Sud جِهاز], ni جربّان avec جِراب, ainsi que paraît le croire L A I p. 263, 7, mais ce mot se rapporte au sens de جلب, *crier*, dont la métathèse est لجب 903, et l'l est donc primaire.

جرم et جلم, *couper*, Ǵazîrah p. 158, 26 (اتّجلم); l'hébr. גרם; Barth. Et. St. p. 42; Haffner o. l. p. 52.

---

1) Le Qâm. a جبيلة = قبيلة, ce qui est la palatilisation du ق des Bédouins du Nord.

جلف et جرف. Les Arabes les considèrent comme une permutation, à propos des deux mots مجلّف et مجرّف, cités dans Haffner o. l. 50, mais Nöldeke Z A 19 p. 156 y voit deux thèmes différents; je ne suis pas bien sûr que Nöldeke ait raison. L A s. v. جلف dit: والجَلْف أَجْفَى من الجَرْف وأَشَدّ استئصالا. Le Qâm. s. v. جلف porte: جلفه قشره وجرفه. Dans le Sud, on dit جرف السيل الطين, ce qui est plus fort que جلف السيل الطين. Et à propos de جَلْفة البعير = سمة البعير. اجترف le Qâm. dit: لغة في الجرفة = اجتلف.

جلْهة, *côté, flanc*, L A XVII p. 378 = جرْهة, Qâm. seul. s.v.

حَبَوْكَر = حَبوكَل selon le Qâm., = الداهية. L'r paraît ici primaire.

حظل عليه = حظر عليه, L A XIII p. 164: شمر: حظلت على الرجل وحظرت وحجرت وحجزت وحجرت بمعنى واحد.

حَنْبَل = حَنْبَر, *court, trapu*. Qâm. s. v., T A s. v.
= حَنْدَل, sur lequel voyez Ruzicka o. l. p. 149.

ختر, *tromper*, Ṭab. I p. 1743, et ختل, *tromper, guetter*.

انخرع et انخلع, *se disloquer* (membre), L A IX p. 420, 10.

خراعة et خلاعة, *libertinage*, ib. p. 461, 7.

اخترق = خلق ou اختلق الكذب; تخرّق et تخلّق; Del el-Amâlî p. 68; Qâm. sub. خرق. L A XI p. 361, 3 d'en bas dit: التخرّق لغة في تخلّق من الكذب وخرق الكذب وتخرّقه وخرّقه كلّه اختلقه; cf. اخترع, *inventer*.

خَيْزَلى ou خَوْزَلى = خَيْزَرى ou خَوْزَرى, *démarche affectée*, L A V p. 319, Qâm. et Ṣiḥâḥ, s. v..

اخترط et اختلط. اخترط السيف = اختلطه, *dégaîner le sabre.* L A IX p. 166 en bas dit: اهتلب السيف من غمده وامترقه واعتقه واختلطه اذا استلّه قال الجرجانيّ الاصل اخترطه وكان اللام مبدلة منه.

دلبح et دربح et دبح, *plier le dos,* L A III pp. 257, 259, 260; cf. دح et دلح. Ruzicka, o. l. p. 121 et p. 125, voit ici une dissimilation de * دبّح, mais je ne le crois pas. On pourra tout au plus dire que دلبح et دربح sont des amplifications de دبح avec les deux sonores, et alors il n'est pas nécessaire d'admettre r ⋚ l, quoique, même dans ce dernier cas, l'interchangeabilité des sonores soit évidente.

دارَيْتُه = دالَيْتُه, *je l'ai cajolé,* L A XVIII p. 293, 8, cf. دار et دال.

دار et دال, *tourner,* Ṭab. I p. 1564, 3. دارت الايّام = دالت الايّام. Je me demande si la permutation ne se trouve pas aussi dans درج et دلج, voir le Glossaire.

ربّ et لبّ et leurs dérivés. لَزِمَهُ = أَرَبَّ = ربّ بالمكان, *rester dans un endroit,* L A I p. 388, 15 = لبّ et ألَبَّ l. l. l. 16 et ib. p. 227, 4 = لَبِثَ, L A III p. 2. L A II p. 456, 4 donne ربّث = لبّث, et تربّث = تلبّث, Brockelmann V G S S I p. 223, qui dit que cette permutation est par l'influence de la spirante, mais cette permutation se trouve déjà dans les thèmes simples رب et لب, et la spirante n'a pu être ici que d'un effet secondaire. Cf. ربد, ربض, لبد, רבע et רבץ, qui ne sont que des amplifications du thème primaire.

ربك et لبك, *mêler, embarrasser*, L A XII p. 315, 13: ارتبك الامرُ اختلط والتبك بمعنى واحد.

رتب et لتب = لزب et لزق; L A II p. 231, 10: ويقال لتب عليه ثيابه ورتبها اذا شدّها عليه.

رجّ et لجّ offrent dans leurs dérivés la permutation des deux liquides.

رخّ et لخّ se rencontrent dans quelques dérivés. التخّ الامرُ عليهم اي اختلط, Ṣiḥâḥ s. v., L A IV p. 19 d'en bas (cf. لخبط) = ارتخّ رأيُهُ اذا اضطرب, L A III p. 495, ce qui a donné le verbe secondaire رتخ, *être délayé, mou*, Ṣiḥaḥ s. v., L A III p. 494. سكران مُرتخّ et ملتخّ, L A III p. 495 et IV p. 19 en bas = ملطخّ, qui est une faute populaire d'après Ṣiḥâḥ s. v. et L A IV p. 20, sous l'influence du ط suivant et par contamination avec لطخ. Il se peut qu'il n'y ait pas ici de permutation, mais des dérivés des thèmes رخّ et لخّ, qui ont de nombreuses amplifications dans la langue.

رثد et لثد, *ranger, empiler les effets*, L A IV p. 151; p. 393; Qâm. s. v., Haffner o. l. p. 51. Cf. √رص.

رثغ et لثغ, *grasseyer, zézayer*, L A X p. 300 et p. 331.

رثم et لثم, *frapper au point de faire sortir le sang*, L A XV p. 117, XVI p. 6, 10 d'en bas. خفّ مَرْثوم = ملثوم, L A XV p. 117, 16, *pied meurtri par les pierres*.

زرم et زلم, *couper*; cf. زنم, même sens. Le développement du thème congénère صر offre le même processus. Cf. صرم et صلم 1770; cf. זרם, *aneantir*.

انزلق et انزرق, se dit de la charge lorsqu'elle *tombe*



du chameau, Haffner o. l. p. 52. زلق, de √ زل, est sans doute primaire. L A XII p. 5, 6: زرقت الناقةُ الرَّحْلَ الى ورآء لي أُخَّرَته; ib.: انزرق الرجل اذا استلقى على ظهرهِ.

سرط et سلط, *avaler*, R O p. 10, où صلط, et cf. Vollers Z D M G 49 p. 493 en bas; cf. aussi زرط et زلط, Gloss. s. v., comme مرط et ملط, 1113.

امرأةٌ سَرْهَبَةٌ, *femme grosse et grande,* L A I p. 450 = سلهبة, Qâm. s. v.; سَلْهَب, *grand,* L A ib. p. 457.

سمر et سمل, *crever* (un œil à qqn.), L A VI p. 44, où il y a une différence de procédure entre les deux verbes, mais dans L A XIII p. 369 c'est identique. سمر doit être primaire et dénominatif de مسمار.

شكر et شكل, *lier.* جعل يشكل عليه رَحْلَهُ, Ṭab, I p. 1744, 7. شكر ل, *lier les pieds d'une bête avec des entraves,* Syr. = شركل, syr. Hobeyka I, p. 53, 96, de ܫܟܠ; cf. عركل.

صلم et صرم, *couper*; cf. زلم, زرم et زنم = זרם, *couper.*

صَلَنْقَح et صَرَنْقَح (sc. الصوت), *qui a une forte voix, querelleur,* صيّاح. Haffner o. l. p. 52; L A III p. 343: قال شمر ويقال صرنقح وصلنقح بالراء واللام.

طَيْسَل et طيسر = كثير. Qâm. s. v. طيسر: الطيسر من المياه الكثير كالطيسل. Cette forme ne se trouve pas dans les autres dictionnaires.

طلس et طرس, *effacer.* Verbes analogues sont طمس, dont طرمس est un accouplement avec طرس, et non pas une dissimilation de طمّس, comme le veut Ruzicka o. l. p. 82, et طلمس, accouplement de طمس et طلس, mais non une dissimilation, contrairement à Ruzicka o. l. p. 87.

طرسم et طرمس = طلسم et طلمس, *baisser les yeux et*

se taire; effacer; s'obscurcir, L A VII p. 427 et p. 432, XV p. 355 en haut. Il y a un autre طرمس, *effacer*, traité par Ruzicka o. l. p. 82, qui est un accouplement de طرس et طمس, *effacer, obscurcir;* cf. o. l. p. 26. Cf. طُرْمُوس = خبز المَلَّة, Ṣiḥâḥ, et طَمَلّس رغيف = جاف, Ṣiḥâḥ et L A s. v.. Haffner o. l. p. 52 donne seulement: طلمساء وطرمساء للظلمة et طلس = طرس = صحيفة مَمْحُوّة.

طمر et طمل = الثوب الخَلَق, Qâm. s. v. L A ne donne pas طمل dans ce sens.

عاذل et عاذر. Ṣiḥâḥ sub. عذر dit: والعاذر لغة في العاذل او لثغة وهو عرق الاستحاضة; I Sîdah II p. 39 et Lane s. v.

عَرِد et عَلِد = اشتدّ وغلظ ou صلب, Qâm. s. v. et L A s. v. Cf. les thèmes عكرد et عكلد et sa métathèse علكد et علكط, où il y a accouplement des deux thèmes عرد-علد et عكد, L A s. v., et non pas dissimilation de k et l (ʿalkada > ʿakkada), comme le pense Ruzicka o. l. p. 213. S. Fraenkel *Mehrl. Bedeut. im Arabischen* voit ici un ع prostéthique, ce que je ne saurais accepter. On n'a pas encore assez pris en considération l'accouplement de deux thèmes, de sens égal, ou presque égal, pour former un nouveau thème, le plus souvent quadrilitère.

علج et عرك dans leurs dérivés. اعتلجوا = اعتركوا, *se battre*, Qâm. s. v., L A III p. 151, XII p. 352, 14.

عمّرس = عملّس = القويّ الشديد, L A VIII p. 25 et 26, et Ṣiḥâḥ s. v. S. Fraenkel o. l. p. 8 y trouve la forme primordiale ملس, *être lisse*, + un ع prostéthique et il fait venir les deux mots en question de deux thèmes différents: مرس et ملس.

علق et عرق dans quelques locutions: عَلَقُ القُرْبَةِ = عَرَقُ القربة, L A XII p. 112 et p. 139, 2; Qâm. et Lane. عرْق المصنّة = علْق المَصَنَّة, L A XII p. 115 en 140, 5 d'en bas. استأصل الله عَرْقَاتَهم (ou عرقاتهم), L A XII p. 113, 6 et ss. = علقاتهم Qâm. s. h. v. (où عَلَقاتهم et عَرَقاتهم).

عكر et عكل. Déjà el-Ǵauharî a s. v. عكل: وعَكَلَت المسْرَجة اي اجتمع فيها الدُّرْدِيّ مثل عكرت. Cela a été copié par L A XIII p. 495, qui porte aussi p. 494: العَكَلْ من الابل كالعَكَر لغة والراء احسن. Mais dans le premier cas عكر, *être trouble*, est primaire, tandis que dans le second c'est عكل < عقل. Cf. L A VI p. 278, 8.

عرْكَس et اعرنكس = علنكس, *être touffu* (cheveux), *se rassembler*. L A VIII p. 64: ليلة مُعْلَنْكِسة كمُعْرَنْكِسة, *nuit profonde*. Haffner o. l. p. 52.

استغلب عليه الضحك et استغرب = اشتدّ, L A II p. 144, 13.

فارطه et فالطه, *rencontrer*. L A IX, p. 247: يقال صادفه وفارطه وفالطه ولاقطه بمعنى واحد.

فرطح = فلطح. فط √ < فطح < فلطح et avec permutation فرطح. Ruzicka, o. l. p. 169 et p. 173, y voit une dissimilation de فطّح, mais je pourrais tout au plus admettre un accouplement de فطح et فرح et de فطح et فلح, et la permutation pourrait déjà se trouver en فرح et فلح.

فلَّهد et فرَّهد, *jeune homme gras*, L A IV p. 331 et p. 335.

افتجل et افتجر. افتجر, *inventer* (un mensonge), L A VI p. 356 en bas. Qâm. s. v. = افتجل = اخترع et اختلق, Qâm. seulement, ce qui fait supposer que c'est une prononciation du Yéman.

قطّل et قطّر, L A XIV, 77, *couper* (les arbres). Haffner o. l. p. 51: متقطّر = متقطّل. Nöldeke, Z A 19 p. 156, veut les séparer, mais je n'en suis pas bien sûr, car قطّر est = قطّل, *renverser*, où قطر est primaire. قطل, *couper*, ne me paraît pas, au contraire, renfermer une permutation des liquides, et c'est cela que Nöldeke a en vue.

لبّ et ألبّ = اقام = ربّ et اربّ, comme en général les thèmes لب et رب dans plusieurs de leurs dérivés; cf. 1768.

تلبّث et تربّث, *traîner en longueur*; cf. رب 1768.

لجم, *faire du bruit*, 884 note, et رجم.

التصق et ارتصق, *être collé à, attaché à*. L A XI p. 408: التصق الشيء وارتصق والتزق معنى واحد.

مرط et ملط. Dt 605; 630; 670, 14; 1112; 1113; 1344 en bas. Haffner o. l. p. 51 a تمرّط et تملّط. M. Hartmann Pluriliteralbildungen p. 35 paraît y voir en مرط une contamination des thèmes مر et مط, ce qui n'exclue point la permutation des sonores.

نثر et نثل, *se vêtir de la cotte de maille*, على, ou *l'ôter*, عن, L A VII p. 44/5; XIV p. 169, Haffner o. l. p. 52. نثلة et نثرة, *cotte de maille*. L A XIV p. 169 dit que نثلة est vulgaire et ne donne نثل que dans la première signification, aussi comme Haffner o. et l. l.; Nihâyah s. v. فانطلقت أؤمّ ابا جهل فوجدته قد نثل درعًا له من جرابها, *et je partis me rendant chez A. Ǵ. que je trouvai qui avait*

sorti une cotte de maille de son sac, Ṭab. I p. 1315. Brockelm. V G S S I p. 221.

هدل et هدر, *roucouler*, *gazouiller*, L A XIV p. 215, VII p. 118, 3 d'en bas, Haffner o. l. 52.

نَهْسَر, L A s. v., Qâm. s. v. = نَهْشَل, *loup*, L A s. v., Qâm. s. v..

قَرَّع et قَلَّع, *qui pleure facilement*, Qâm. s. v. qui dit que le dernier est un luṛah pour le premier. Le verbe primaire est قع, mais il faut aussi comparer هلع, et qui auront pu donner هرمع et هلمع, de sens rapproché, et alors la dissimilation proposée par Ruzicka o. l. p. 84 est assez discutable. Mais même dans le cas de l'accouplement, l'interchangeabilité des sonores est évidente. Elle pourrait même déjà se trouver dans les deux verbes trilitères.

وجل et وجر, *craindre*, L A XIV p. 248, VII p. 142. وَجِلٌ = وَجِرٌ; أَوْجَلُ = أَوْجَرُ, *craintif*, Haffner o. l. p. 52.

وفر et وفل. Qâm. s. v. وفل porte الوَّفْلُ الشيء القليل = L A XIV p. 260, et il donne en outre le verbe وَفَّلَ comme synonyme de وَفَّرَ. Puisque وَفْلٌ est ainsi défini, وَفَّرَ doit avoir ici le sens nuancé du Nord, *épargner*, et la reflexion de T A que ce وافِلٌ = وافِرٌ fait l'effet d'être un ضدّ est facilement compréhensible.

Dans les dialectes, cette permutation des deux sonores est très fréquente, v. Brockelmann o. l. p. 223.

Sacrifices en Daṯînah.

Je me limite à Daṯînah, parce que c'est le pays avec son dialecte que je connais le mieux. Les mêmes sacrifices se trouvent sans doute dans les autres pays.

Un proverbe daṯînois dit: Ille ḏi ma yiḫzim ḥâḏâteh uma yiḏbaḥ ɫaḥâteh qad ḫeyr môteh min ḥäyâteh = الذى ما يحزم حذاته وما يذبح ضحاته موته خير له من حياته, *qui ne coud sa chaussure, ni n'égorge sa victime, sa mort vaut mieux que sa vie.* Cela se rapporte, au dire des Daṯînois, au Jour de ʿArafah, mais c'est aussi l'expression de leurs idées sur les sacrifices en général à l'intention des welî, dont il y a dans le Sud bien plus que dans le Nord. Les sacrifices n'ont pas toujours un caractère religieux, quoique cela fût bien le cas dans l'antiquité. Les explications qui suivent sont dictées par un qabîlî daṯînois.

1⁰ التّسْقية, *sacrifice de l'abreuvement.* Ḥamma tiŝrob em-ǵirbeh yiŝteri ǵalabah ìsmeha tìsqieh (ou tisqîeh) uyiǵîbha la ḍahĕr em-sôm uḏabàḥḥa, uem-damm yesîl ḍahĕr em-sôm, uyiŝilleha lammem-bêt u kalûha. Li teḥaṣṣil ǵirbeh ʿalêha tisqîeh min ǵidûdak wella iŝtareyt ǵirbeh uqadhom yiḏbaḥûn min tiǵâhak lâzim tiḏbaḥ ʿalêha.

Lorsque le champ boit l'eau du sêl, le propriétaire

achète un mouton (ou *une chèvre*) *qu'on appelle* tisqieh. *Il l'amène sur le bord levé du champ, où il l'égorge, et le sang en coule sur le bord levé du champ. Ensuite, il l'emporte à la maison où on le mange. Si tu te trouves en possession d'un champ sur lequel il y a la coutume du tisqieh du temps de tes ancêtres ou bien que tu achètes un champ où l'on pratiquait encore le tisqieh avant toi, il faut que tu y égorges une victime.*

Dans ces sortes de sacrifices, qui ne sont pas l'effet d'un vœu, on mangé la chair de la victime, mais dans les autres, de caractère purement religieux, on ne mange pas de sa propre victime, Ḥḍr p. 464. Cela n'est pourtant pas défendu par la religion; le Qor. XXII v. 37 est à ce sujet très explicite. Cf. Livre des Avares p. 115, 12 s. Selon le Dr. Ṣâleḥ Ṣubḥi, Pèlerinage p. 93, on laisse à Minâ les victimes sur le sol sans les manger. Cette coutume provient peut-être d'un sentiment de bienfaisance envers le قانع et le مُعتَرّ (ou مُعتري), selon le dit passage qorânique. Cf. sur cette matière Boḫ. II p. 172 et VII p. 101 et 102. Mais à présent ces immolations sont un grand danger pour la santé publique. Le Dr. Ṣubḥi dit, o. et l. l., que le nombre de ces cadavres s'élève au moins à *neuf cent mille*, ce qui me paraît un peu exagéré.

2° ذبيحة المسْرَح, *sacrifice de la semence.* Nahâr ma yisraḥ yìsloq em-ġirbeh uyiserriḥ ġalabah ḥayyah mà'ah, uḥamma yidḫol fim-ġerbah bim-baqar yiḏbaḥḥa ḍahĕr em-sôm; uḥâlhom yiḏbaḥûnham-ma'rib[1]) uyinġaḥûnha fim-bêt

1) = يذبحونها المغرب.

usarraḥḥa em-ṣubḥ uqassàmha ḍahĕr em-sôm, uḥâlhom yinġaḥûnha ʿand em-ġerbah. *Le jour où il sort le matin pour ensemencer le champ, il conduit avec lui un mouton* (ou *chèvre*) *vivant et lorsqu'il entre dans le champ avec les vaches* (ou *bœufs*), *il l'égorge sur la levée de terre du champ. D'aucuns l'égorgent au coucher du soleil et le font cuire à la maison. On l'emporte alors le matin* (au champ) *et le partage alors sur la levee de terre; d'autres le font cuire près du champ.* La même coutume se trouve en Syrie, Curtiss Ursemit. Relig. p. 213 en bas.

3°. ذبيحة النَّفاس, *sacrifice de l'accouchement.* On l'appelle الفَدُو. Anciennement, on l'appelait عقيقة, mot à présent employé seulement dans le Nord. Il se fait aussi bien pour un enfant mâle que pour un enfant du sexe féminin, le jour même de la naissance. Dougthy Travels I p. 184 et Curtiss. o. l. p. 201 disent que cela n'a pas lieu pour une fille. Wellhausen, Reste p. 174,. affirme la même chose pour l'antiquité. La tête de l'enfant est frottée avec le sang de la victime, et le taḥnîk, décrit p. 1712, a alors lieu. Pour la Syrie, on trouvera le nécessaire dans le livre fondamental de Curtiss.

4°. ذبيحة الخِتان, *sacrifice de la circoncision.* On circoncit tantôt huit jours après la naissance, tantôt vingt, tantôt quarante jours après les relevailles de la mère. Le père, les oncles maternels et la faḥîḏah du père égorgent alors un جَلَبة. On circoncit aussi la fille, ainsi que je l'ai exposé Ḥḍr p. 490 et ss.. De même dans l'antiquité, Diw. Hoḏeyl. Wellh. N° 147 v. 2 et cf. ib. p. 115; ib. N° 179 v. 5. Le Dr. Ṣâleḥ Ṣoubhy dans son ouvrage si intéressant, Pèlerinage à la Mecque et à Médina p. 128,

constate que cette opération se pratique en Orient pour les filles, tandis que Snouck, Mekka II p. 141, n'y voit qu'une légende. Cf. I. Sîdah II p. 37 et ss. passim. Sur la circoncision, à l'âge de puberté, voyez aussi Boḫ. VIII p. 66 = Qasṭ. IX p. 171.

5°. نبيحة الكَنْدَرة, *sacrifice lorsqu'on rase les cheveux.* On rase la tête du nouveau-né, garçon ou fille, quarante jours après la naissance, quelquefois même avant ce temps ou, comme disent mes Daṯînois, حمّا تقوم أمّه من النّفسة, *lorsque la mère se relève de ses couches.* On ne veut pas que l'enfant porte „*les cheveux du ventre*", شعر البطن, avec lesquels il est né. La victime est en général une جلبة. C'est un فدو على الولد. On jette ensuite les cheveux. Ce sacrifice était aussi pratiqué avant l'Islâm, Wellhausen Reste p. 121.

Jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, les garçons portent les cheveux. Alors on les *rase*, كندر Ḥḍr p. 495 et ss.. En Daṯînah et chez les ʿAwâliq, on laisse une *touffe* en haut et chez les Bâ Kâzim, un peu sur le côté de la tête. Cette *touffe* est appelée قَرْزَعة ou قَرْنَعة, qui se dit, d'après A. Jahn, à Laḥiq قُنْزُعة, M J M p. 24. L A a قُرْزُلة et قُنْزُعة, s. v.; cf. قُذْلة et قُصْلة, Ḥḍr Gl. s. v.. Tant que le garçon porte cette touffe, il n'est pas tué à la guerre. Chez les Bédouins du Sud, l'adulte garde les cheveux, et cela aussi dans les milieux bédouins du Nord. Il arrive cependant quelquefois, avec l'âge, qu'on se rase la tête. Cela est presque toujours le cas chez les Ḥaḍramites. J'ai observé une pratique chez les Bédouins du Sud qui indique le respect dont on entoure encore les cheveux. Tous les Daṯînois et les ʿAwâliq que j'ai eus à mon

service gardaient soigneusement dans une boîte les cheveux qui restaient dans le peigne, car „les jeter porterait malheur". Sur ce sujet, on lira Goldziher M St I p. 247 et ss., et mes Prov. et Dict. p. 255 et ss..

6°. ذبيحة النّسمة, *sacrifice du défunt*. Le soir même de la mort de quelqu'un, la famille tue un غنمة et cette victime s'appelle alors نَسْمة. Le lendemain, chaque famille de la fahîdah tue un غنمة, et cela est nommé العّشاء. On dit bâlᶜaśśi ᶜalêh, بالعشّى عليه الليلة, *nous allons souper à son intention ce soir*. Cela a un pendant dans le „grafōl", bière de la tombe, des anciens Suédois. En Suède, on donne encore, à la campagne, un repas à ceux qui ont assisté aux funérailles. Si le défunt est un personnage considérable, on tue un chameau ou une *vache*, بَقارة, après avoir préalablement coupé les jarrets de derrière de la bête. Wellhausen, Reste[2] p. 181, dit que cette habitude „s'est conservée même dans l'Islam, à la fin seulement comme une manière de dire des poètes." C'est un procédé barbare défendu par le Prophète, Ḥdr p. 459 et s., cf. Wellhausen o. l. p. 114, mais que les Arabes du Sud pratiquent encore, ainsi que je l'ai exposé Ḥḍr l, l. C'est là la vraie عقيرة. Au lieu de عقر, on dit dans certaines contrées du Sud عرقب.

Dans le Nord, si un chameau étalon a produit environ deux cents petits, on ne s'en sert plus pour saillir. On le laisse alors paître librement et à la mort de son propriétaire on l'égorge sur sa tombe. Cet étalon est appelé المُسيّب.

7°. ذبيحة الزيارة, *sacrifice de la visite d'un sanctuaire*.



Yidbaḥûn em-ġalabah fi bêt ḫuddâm em-wèli uyôkolûn em-zàwar[1]) maᶜ em-ḫuddâm. *On égorge le mouton* (ou *la chèvre*) *à la maison des desservants du sanctuaire, et les pèlerins mangent* (la viande) *avec les desservants.* Voyez 459 et ss..

8°. ذبيحة سلس الحُصْن, *sacrifice de la fondation de la maison,* sur lequel voyez 1245 en haut.

9°. ذبيحة الدّراسة, *sacrifice du dépiquage.* Yiṭraḥûn em-sabûl fim-wàṣàr, uyidûmèyn em-baqar uyiᶜabbilûn[2]) ᶜibâl ubaᶜd ma kìmilet em-dŭwâmeh yifhinûn uyidbaḥûn em-ġalabah quddâm em-waṣar. *On met les céréales dans l'aire, et les bêtes à cornes les dépiquent. On les amoncelle en tas et, après la fin du dépiquage, on se repose et l'on égorge le mouton devant l'aire.*

10°. ذبيحة الكَيل, *sacrifice du mesurage des grains.* Baᶜd ma ᶜibbilu yikîlûn em-ḥabb uyidbaḥûn em-ġalabah fim-wàṣàr. *Après avoir fait les tas* (de grains), *on mesure les grains et l'on égorge le mouton sur l'aire.*

---

1) زوّر, pl. de زوّار (pr. zûwâr), qui fait aussi le pl. زوّارة.

2) Aussi prononcé yiᶜibbilun, par harmonie vocalique, comme aussi plus bas ᶜibbilu < ᶜabbalu.

Asiles et protection.

Il y a dans le Sud quatre choses qui mitigent l'insécurité des routes et l'absence de lois et qui mettent un frein à l'esprit guerrier et vindicatif des tribus et des individus, 982. Ce sont 1°. l'influence des sâdah; 2°. la sainteté et l'inviolabilité d'un sanctuaire; 3°. le territoire sacré, حَوطة ou حَبَط, où habite presque toujours ou est enterré un santon considéré; 4°. le droit individuel d'accorder la protection à un criminel. On sait par mes ouvrages précédents et par celui de v. d. Berg, le Hadhramout, que les sâdah sont fort nombreux dans le Sud: il y en a des centaines. Il y a aussi beaucoup de sanctuaires. Ils ne sont pas toujours postislamiques, car beaucoup doivent remonter au temps des Sabéo-Ḥimyarites, de même que, dans les autres pays islamiques, un sanctuaire, islamique ou chrétien, est souvent le successeur d'un sanctuaire plus ancien. Un sanctuaire n'a pas toujours un حبط, mais un ḥabaṭ a toujours un sanctuaire, c'est-à-dire une tombe censée contenir le corps d'un santon. Sur le ḥabaṭ, on lira Arabica V p. 145 s. et les passages cités au Gloss. ibid. Sur le sanctuaire central des Daṯînois, je renvoie à ce que j'ai dit ici p. 454 et ss.. Ces sanctuaires sont en relation étroite avec le culte des saints, tel qu'il s'est développé chez les Bédouins et dans l'Islâm. Goldziher, dans son *Culte des Ancêtres*,

Rev. de l'histoire des Religions, insiste sur la profonde différence qu'il y a entre ces deux cultes, mais je crois qu'ils sont au fond identiques. Pour le moins, on peut admettre que le héros ou l'ancêtre de la tribu est devenu un santon dans l'Islâm, et un sanctuaire est aussi inviolable que celui du santon avec son سراج الشيخ p. 1692.

L'étymologie de حبط ne semble pas se rapporter à aucune des significations de ce thème qui figurent dans les dictionnaires, à moins qu'on l'identifie avec حبط عمله, Boḫ. I p. 14, 3 d'en bas, *son œuvre est en pure perte, il est frustré dans son œuvre.* حبط serait alors un infinitif. Mais dans ce sens le verbe n'est pas connu dans le Sud, et je crois qu'il faut en chercher l'étymologie ailleurs. Or, حبط et حوطة indiquent à peu près la même chose, et l'on est tenté d'y voir seulement une variation consonantique: w > b, peut-être par l'intermédiaire de m. Le sens de notre verbe et celui de ses dérivés sont exposés Arabica V p. 207 et ss., pour ce qui concerne le Ḥḍr; ce sont les mêmes en daṯînois. Ces sens sont peut-être dénominatifs de حبط < حوطة. El-Mayâsir mitḥâbiṭîn fi wâdi Marrân, *les M. habitent ensemble dans le W. M.*, expliqué par حالّين مع بعضهم دفرة, Dt.

Il y a dans le Sud trois grands ḥauṭah dont la vénération est considérable. Au premier rang se trouve, au dire des Arabes, Nebi Allah Hûd, dont j'ai donné une description détaillée dans le volume sur Ḥaḍramoût 151, 159, 432 et ss., 481. Il y a plusieurs sanctuaires de Nebi Hûd en Orient; j'en ai visité un à l'est du Jourdain, MNDPV 1900 p. 67, un weli ben Hûd décrit Arabica V p. 202 et ss.. On prétend que *le prophète de Dieu*

Hûd n'a jamais existé et que c'est même une invention du Prophète Moḥammed, La langue arabe p. 76 et s.. Mais on n'invente pas une chose pareille, qui doit bien avoir un point de départ saisissable, Hûd joue un trop grand rôle dans la généalogie des Arabes, dans le Qorân et dans la légende et l'esprit populaire pour être une pure invention. De même, Nöldeke, Geschichte der Sassaniden p. 178 note 3, veut que Moḥammed ait inventé le Prophète Ṣâleḥ. Dans le Qorân, Naṣârâ est juxtaposé à Hûd, II, 105, 129 et 134, tandis que la même juxtaposition est établie II, 107 entre Naṣârâ et el-Yahûd. Ici Hûd serait donc une aphérèse de Yahûd, comme Yûb l'est de איוב = أَيُّوب = 'Ιώβ, 1692. Mais Hûd est aussi dans le Qorân le prophète Hûd, et c'est peut-être cela qui a fait dire à Grimm que Moḥammed a inventé ce prophète pour être agréable aux Juifs, ce qui avait déjà été avancé par Alfred v. Kremer, Die südarabische Sage p. 23. Je fais observer qu'on dit toujours dans le Sud Nebi Allâh Hûd et non Nebi Hûd tout court. Les autres noms de prophètes n'ont pas Allâh, mais seulement nebi et le nom. En outre, en hébreu הוד est *élévation*, *altesse*, *majesté*, appliqué à Dieu, Ges.-Buhl s.v. Si cet appelatif de Dieu était répandu dans le monde hébreu, le Prophète aura bien pu le connaître, et il se peut qu'il ait pris הוד הָאֱלֹהִים pour un prophète. Mais comme cet appelatif date de loin, il a pu devenir bien avant l'Islâm Nebi Allâh Hûd. Il faudrait rechercher si le nom du sanctuaire en Ḥḍr est aussi préislamique, mais je ne connais aucun document qui puisse nous renseigner à ce sujet. Si cela est le cas, on s'expliquerait que le nom d'un endroit aussi remarquable que la sol-

fatare de Nebi Allâh Hûd ait pu parvenir aux oreilles de Moḥammed entouré de légendes. Il s'occupait beaucoup du Yéman au point de dire الفِقْهُ يمانٍ والحِكْمة يمانية, Boḫ. V p. 174. M. Hartmann a donc tort de dire que M. ne voulait rien savoir des Yémanites persanisés, Arab. Frage p. 619; cf. Goldziher M St I p. 84. Il y a dans le Sud beaucoup de mots qui ne se retrouvent qu'en hébreu, et le mot הוד a très bien pu être courant dans le Sud. La connaissance de la „majesté" de l'endroit, qui certainement est un ancien sanctuaire préislamique, était bien répandue dans toute l'Arabie. Yaʿqoûbî, éd. Houtsma I p. 314, dit qu'il y avait là un des dix grands marchés des Arabes: فيقوم سوقها تحت ظلّ الذي عليه قبر هود النبيّ ثمّ سوق الشحر. Tout ce pays s'appelait alors شحر مهرة الشِحْر. C'était donc un centre de commerce, et, d'après K. el-Maʿârif p. 15, Hûd, ce grand réformateur du Sud, était lui-même négociant.

La personnification est ici toute faite dans le souvenir de l'importance commerciale de l'Arabie du Sud. Elle est en général un trait caractéristique des légendes orientales, de même que le Christianisme est rempli de personnification des légendes. Je ne crois donc pas que Moḥammed ait inventé le Prophète Hûd pour être agréable aux Juifs. Le nom probablement et assurément le sanctuaire ont existé avant lui, et il ne fait que raconter ce qu'on disait autour de lui.

La généalogie des Arabes qaḥṭanides commence par Hûd. Elle n'inspire pas beaucoup de confiance, cela est vrai, mais on aurait tort de la considérer comme une fantaisie orientale sans aucune trace de réminiscence réelle.

Elle a dû s'établir bien avant l'Islâm, et, effectivement, il ressort du récit de Ṭabarî I p. 231 et ss. qu'elle était déjà connue de bonne heure loin du centre du premier Islâm. On n'a pas besoin d'être grand hébraïsant pour soupçonner qu'il y a une relation entre יהודה et הוד, ce qui paraît du reste être impliqué dans Gen. 29, 38. C'est la majesté du Seigneur, son הוד, הוֹדַוְיָה, qui y est mise en évidence. Toutes ces légendes ont été réunies par I. Hiŝâm dans son K. et-Tîgân dont je possède un fort bel exemplaire.

El-Hamdânî parle dans son Iklîl, apud D H Müller, Sitzungsber. d. ph.-hist. Cl. LXXXVI Bd. I Heft p. 134 et ss., du tombeau de ʿÂd b. Iram. C'est peut être le tombeau actuel de Hûd. La „religion de Hûd", دِين هُود, Ṭab. I p. 237, 14, reflète une ancienne conception orientale qui, chez les Arabes préislamiques et leurs successeurs islamiques, est devenu „le prophète de Dieu Hûd." C'est ainsi qu'on pourrait s'expliquer l'évolution de cette idée et sa personnification.

Ensuite, nous avons ʿÎnât (<ʿÊnât<ʿAynât) en Ḥaḍramoût, Arabica V p. 205 et ss, et el-Ḥauṭah dans le W. ʿAmagîn, ib. p. 189, et le ḥabaṭ Ǵôl ʿAbd el-Mâniʿ dans le W. Mayfaʿah, communément appelé جَول الشيخ. Y ayant été à deux reprises pendant mon expédition à ʿAzzân, je puis en parler en connaissance de cause. C'est la résidence du puissant manṣib de la famille des maŝâiḫ ʿAbd el-Mâniʿ, Arabica V, p. 189. Dans la tombe fort vénérée est enterré Bû Bakr, fils de Moḥammed b. ʿOmâr, ib. p. 189, lui même enterré à Ḥabbân. On y voit aussi la tombe de l'aïeul lui-même ʿAbd el-Mâniʿ b. Muzâḥim b. Bu Bekr b. Moḥ. b. ʿOmar.

Le-vaste terrain sur lequel est situé le village de Ǵaul eś-Śêḫ, ou Ǵaul ʿAbd el-Mâniʿ, est délimité par des *pierres blanchies de chaux*, اوثان منوّرة ou مداعي[1]). J'ignore depuis quand ce ḥabaṭ existe. On me raconta, à el-Ǵaul qu'il fut institué par le Faqîh ʿAlî, qui vivait au temps du Maulâ de ʿAynât, le seyyid Bû Bekr b. Sâlim b. ʿAbd Allâh b. ʿAbd er-Raḥmân es-Saqqâf + 993. Cela n'a rien d'impossible, car je connais dans le Sud plusieurs cas analogues, Arabica V p. 18 et s.. Le fait que la famille nombreuse de Moḥ. b. ʿOmar el-Ḫaulânî porte le titre de śeyḫ et non pas de seyyid paraît indiquer une descendance ḥimyarite, et les ḥauṭah de cette famille pourraient donc être très anciens. Ces maśâiḫ prétendent descendre de ʿAbd el-Qâdir el-Ǵîlânî + 561, qui joue encore un si grand rôle dans tous les pays islamiques, mais cette prétention est fausse. Cette manœuvre d'instituer des ḥauṭah pour se créer des revenus est aussi bien pratiquée par les حَمَلة الدين en Orient qu'en Europe.

En entrant sur le territoire sacré de Ǵaul-eś-Śeyḫ, mon seyyir (ou sîyîr) avait soin de me dire qu'il ne fallait pas tirer des coups de fusil et que même la taʿśîrah était défendue, ainsi que la chasse, comme dans le Ḥaram de Mekka, Boḫ. III p. 14. Ce que racontent el-Meydânî I 149, 7 et K. el-Ar. XVI 50, 14 ne me paraît donc pas être „romantique", comme le pense S. Fraenkel OS Festschrift Nöldeke I p. 297.

Les marchandises sont laissées à el-Ǵaul sur le sol, à la belle étoile, ce qui est possible dans un pays où il

---

1) En Algérie كُرْكُور pl. كراكر Marçais Gr. Tl. p. 215.

ne pleut presque jamais. En repassant une seconde fois j'y trouvai intactes les caisses d'eau minérale que j'y avais déposées; pourtant, on croyait qu'elles contenaient de l'argent. Mais si l'on n'y vole pas, on y fait toutes espèces de chicanes et d'extorsions, ainsi que je l'ai raconté dans le „Bericht" très détaillé de mon expédition à ʿAzzân. La conduite du grand Manṣib lui-même était celle d'un brigand, car l'avidité de ces gens du Sud surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Il faut dire qu'il a aussi des dépenses, car tous les passants y sont nourris à ses frais. Je voyageais sous sa protection بِوَجْهِه, et il m'avait même donné, en signe de cela, une frange de son radîf (= رداء), 552; cette frange me coûta beaucoup d'argent. Dans un pays aussi sauvage que l'Arabie du Sud, il n'y a pas moyen de se tirer d'affaire autrement.

Le ḥabaṭ d'Anṣâb n'est pas vieux. Il ne sera pas sans intérêt de savoir l'origine de cette institution. Il y a environ 150 ans, la famille d'Ibn Ruwês de Yéšbom, le grand chef des Maʿn, Arabica IV p. 39 et ss. et la famille des sultans ʿaulaqites d'Anṣâb, ib. p. 52, se réunirent pour élire un manṣib, qui devait avoir la juridiction religieuse sur toutes les tribus ʿaulaqites. Le choix tomba sur la famille des sâdah d'Âl el-Ḥaddâd[1]) qui était la plus influente dans le pays et dont le chef devint le manṣib de la contrée. On stipula que cette famille pouvait trancher toutes les inimitiés, toutes les discordes surgies. Celui à qui un membre de ces sâdah avait remis une lettre, un couteau ou n'importe quoi en signe de protection, ne devait pas être molesté. Le sultan ʿaulaqite

1) Sur lesquels voyez Goldziher Der Seelenvogel, Globus du 21 Mai 1903.

leur fit don de beaucoup de terres, appelées er-Râkibah, qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Ils eurent aussi des terrains dans la ville d'Anṣâb, où ils érigèrent de grands ḥuṣûn.

Dans le voisinage d'Anṣâb, on construisit un asile où serait en sûreté quiconque s'y réfugierait. Cet endroit s'appelle el-Ḥauṭah. Un autre asile fut aussi institué à W. Marbûn: ḥauṭat W. Marbûn. C'est surtout celui-ci qui a pris une grande importance. C'est un véritable ḥimâ ou ḥabaṭ, où celui qui s'y réfugie est sous la protection des sâdah el-Ḥaddâd. Le sultan lui-même ne saurait violer cet asile. Même les bêtes peuvent y être admises. Elles y paissent en liberté, et personne n'oserait les voler. Si les Bédouins sont poursuivis ou qu'ils aient quelque différent entre eux, ils s'y rendent, souvent de contrées éloignées, et ils y sont en parfaite sécurité. On est alors مِتْرابِع عند السادة, *sous la protection* ou *voisin des sâdah.* J'ai eu comme hôtes dans ma maison à Aden deux de ces sâdah. Ils voulaient prier le Gov. of Aden de venir en aide à leur pays, où la récolte avait été fort mauvaise. Le cadet des deux, ḥabîb Moḥammed, était un jeune homme de vingt ans. Il était fort beau. A quatorze ans, il avait déjà contracté son premier mariage, deux mois avant d'avoir atteint sa puberté, comme il me le raconta. Depuis lors, il s'est marié encore deux fois, mais il avait à présent répudié toutes ses femmes, „parce qu'elles ne lui plaisaient plus." La vérité était qu'il voulait épouser la fille du sultan de Lôdar. Seulement, celui-ci ne voulait pas donner son consentement, et il fallait l'écarter. A cet effet, je devais fournir du poison à ḥabîb Moḥammed. Je lui donnai des

pilules d'aloès et de jalap, qui eurent un effet miraculeux, sans compromettre ni mon jeune seyyid ni moi! Voilà les sâdah entre les mains desquels est placée la justice dans ces pays. Mekka, Boḫ. III p. 14, et el-Madînah, ib. III p. 20, étaient des ḥ i m â. L'antiquité arabe en avait plusieurs.

S'il y a la guerre entre deux tribus, un seyyid saisit l'occasion de la mort d'un *chéf*[1]) pour amener la paix. Il convoque tous les chefs et leur propose la paix. Il est rare qu'on n'y consente pas, car la parole d'un seyyid est très respectée. Celui-ci fait alors *signer un traité*[2]) qui est conservé chez lui. Chaque chef doit alors prévenir les membres de sa faḫîḏah de la conclusion de la paix. La réunion a lieu au tombeau du défunt, et c'est là que la signature se fait. On charge un homme, pour la plupart du temps un śâḥ i ḏ ou une personne des gens de métier, jamais un q a b î l î, de proclamer la paix dans les marchés, les noces et autres fêtes. Cette *proclamation* est appelée تَطْرُوب ou تطريب et finit par les mots: والحاضر يقول للغايب[3]), *et que le présent informe l'absent*. Un śeyḫ

1) En Ḥaḏramoût le chef s'appelle مقدّم, pl. مقادمة, plus rarement مقدمين, et تقديم القوم ou تَقْدُوم; dans quelques tribus أبو, pl. bòa. Hors de Ḥḏ, on dit عاقل, et مقدّم y a le sens de *contremaître, surveillant.*

2) يطرحون وجيههم, *ils mettent leurs signatures.* وَجْه sing.; le pl. est aussi أوجاه. Aussi يطرحون الصحيح, comme partout ailleurs.

3) ou يَعْلَم ou يخبر ou يحكي. C'est là aussi un terme de l'antiquité: وليبلّغ الشاهد الغائب, Boḫ. I p. 22 et p. 29; ib. III p. 14, 13.

et un sultan peuvent aussi s'employer comme intermédiaires, comme cela a été le cas pour le sultan des Faḍli dans la guerre entre les Ḥasanah et les Mayâsir. Dans le Nord, il y a une variation de cette conclusion de paix nommée صُلْحُ الكَفْن, qui n'existe pas dans le Sud. L'auteur (+ 872) du زبدة كشف الممالك en parle dans un chapitre à part. G. Jacob, dans son B L p. 146 mentionne cette action symbolique d'*enterrer*, دفن, dans la terre toute injure, tout crime. Ḍans le cas qu'il y cite, on enterra l'arme, une pique, avec laquelle le forfait avait été commis, mais le صُلْحُ الكَفْن est pratiqué même là où une arme n'a pas été employée, ainsi que l'expose bien I. Faḍl Allâh el-ʿOmarî (+ 748) dans son التعريف بالمصطلح الشريف p. 165, en parlant de cette coutume des Bédouins.

Tout arabisant connaît la portée de دخل على et de دخيل dans le Nord. Un dicton du Nord dit: دَخْل العمود ما عنه صُدُود, *la protection implorée en saisissant la colonne de la tente ne peut être refusée, rien ne pourra l'ecarter*. Le d a ḫ î l devient le ǵ â r qu'on doit protéger. Je crois qu'il est superflu de s'étendre sur ces locutions. Pourtant, on est étonné de voir que Musil traduit دخيل partout dans son A P III par *„der um Schutz Ersuchte;"* v. ici p. 1479 et note et le Glossaire s. v.

Feu mon ami Rob. Smith, qui a aussi voyagé en Arabie et qui connaissait très bien les Bédouins, traduit d a ḫ î l, Kinship[1]) p. 48, par *protected stranger*, et Doughty, Travels II p. 570 par *„one who enters to another"*, de

1) On dit aussi دخل عن lorsque quelqu'un *s'entremet pour* un réfugié, عنه, auprès d'une tierce personne, Socin Diw. I N° 11 n. 12 b.

دخل عليه, *entrer chez quelqu'un* en demandant protection. On n'a du reste qu'à lire L A XIII p. 257: الدخيل الدخيل الضيف والنزيل et الضيف لدخوله على المَضيف et les exemples y cités à l'appui, de même Dozy Supplément. C'est un فعيل = فاعل, comme امير pour آمِر. Dans les milieux bédouins du Nord, دخيل est limité au sens spécial en question. Une telle bévue de la part d'un savant qui a vécu chez les Bédouins et qui passe en Autriche pour une autorité de premier ordre n'est pas de nature à inspirer confiance pour le reste de ses allégations. Dans le Sud, دَخَل et ses dérivés ne sont pas employés dans ce sens.

Le دخيل[1]) est, pour les Arabes du Sud seulement *hôte, visiteur*, synonyme de ضَيف, comme il l'était dans l'antiquité, et *associé*. Le daḫîl du Nord est ربيع ou وقيع[2]) dans le Sud, 331 note 2. Les meurtres sont à l'ordre du jour dans le Sud, et le talion y est très pratiqué, voyez p. 977 et ss. Mais le دية, me paraît y être plus souvent accepté que dans le Nord. Si le meurtrier reste dans sa tribu, il est sous sa protection, mais il n'est pas pour cela à l'abri de la vengeance des contribules du tué. Si l'on tue étant hors de sa tribu, *on cherche protection auprès de quelqu'un*, يتشرّده, et l'on est alors شارِد ou ناجي, car نجي ici = شرد. Cette protection est presque toujours accordée. هو شاردي, *il est mon* šârid,

1) On le prononce toujours daḫeyl, 331 et note 2, 1633 note.

2) Qui est sans doute ici pour وقي, 362 n. 7, 364 n. 2 (où il faut lire يتوقى).

dit alors le protecteur. Lorsque le meurtrier ou le coupable de n'importe quel crime se présente devant le protecteur visé, il dit: شَعْنى وُصَلْتَك, *me voici devant toi*, ou bien شعني شَرادك. Le protecteur répond, si la protection n'est pas refusée: حَرِزت, *tu es en sûreté*. Dans la lurah, أَحْرَزَه est aussi *donner asile à qqn.*, *veiller sur*, Boḫ. III p. 98, 6 d'en bas, I. Sa'd VI p. 19, 25. Le قتّال est alors آمن et il reste chez المسلّم un jour. Celui-ci l'accompagne ensuite pendant une journée, pas plus, et le conduit là où il veut aller. Si pendant ce temps le قتّال est attaqué, le مسلّم le défend, mais la journée écoulée, le misallim n'est plus responsable. Le qattâl, arrivé à l'endroit désigné y devient ربيع, si toutefois on l'y accepte comme tel, يتربّعوه, ce qui n'a pas lieu s'il y a un عَهْد, *convention*, entre les tribus ou si la personne à laquelle s'adresse le شارد a un حليف, *associé*, là où le meurtre a été commis. De cette façon, le meurtrier peut errer longtemps avant de trouver un protecteur. C'est le sens de شرد, *fuir*, qui en Daṯînah est le terme technique pour cette chose, car autrement *fuir* y est فرّ, mais à l'ouest de Daṯînah شرد est aussi simplement *fuir*. C'est le biblique שרד. Nous lisons dans Josua 10, 20: וְהַשְּׂרִידִים שָׂרְדוּ מֵהֶם, ce que la traduction des Américains de Beyrouth rend très bien par والشُّرَّد الذين شردوا. On aurait aussi pu dire ici الشريدين, comme en hébreu et dans les dialectes arabes du Sud. Aussi chez Rhod. Ḍofâr I p. 127, 14 où il est construit avec l'accusatif de l'endroit, comme les

autres verbes de mouvement. Jahn M S p. 6, 21 où = mehri فرّل, qui est aussi commun dans les dialectes arabes du Sud. R O p. 121, 2; 318, 12; 374, 6. Dans le Nord شرد est aussi répandu. Musil A P III p. 27: oŝred muŝrâdak waṭred·muṭrâdak, *je me mets en campagne avec toi et je poursuis* (l'adversaire) *avec toi*, ce qui est une traduction plus exacte que celle de Musil. Cf. Ṭab. I p. 769, 8 où à peu près le même emploi, qui n'est pas limité à un animal, comme dans les dictionnaires. شريد طريد est une juxtaposition aussi fréquente dans la luṛah que dans les dialectes. Chez les ᶜAnazeh, شرّد a aussi le sens de *prolonger, allonger*. Wa la ṭalaᶜ min ᶜörbân Muṣliṭ ya ṛeyr illi Alla umŝerrid ĕbᶜömruh, *et des Bédouins de M. ne se sauva que celui dont Dieu avait prolongé la vie*, où مشرّد fut expliqué par مطوّل, récit ᶜanazî de Saᶜdûn el-ᶜAwâġî. En Afrique, Stumme T Gr. p. 8, 19.

Lorsque par le مالحة, Arabica V p. 157 [1]), il y a le عيش وملح entre deux personnes, l'une doit protéger l'autre, si le mumâlaḥah a eu lieu dans la demeure même et dans un but déterminé. On devient par là sinon حليف ou ربيع, au moins des amis. Toute chose mangée donne droit à une protection de 3 jours $^1/_2$; le café seulement à 1 jour $^1/_2$. A Neġd, la viande donne droit à une protection de 7 jours; cf ici p. 309. Sur les différentes manières de se mettre sous la protection de quelqu'un dans le Nord, on lira le mémoire ad hoc que je publierai autre

1) Voyez aussi sur le mumâlaḥah غاية الارب par el-Mofaḍḍal b. Salamah dans Ḫams rasâil Cstpl. p. 237. Meyd. Prov. Freytag II p. 696.

part. A ma connaissance, les coutumes y décrites n'existent pas dans le Sud.

Les ouvrages à consulter sont le mémoire de Quatremère, Les Asiles chez les Arabes, Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles Lettres XV, 2 p. 307 et ss.; Burckhardt Beduinen Weimar 1831 p. 264 et ss.; Robertson Smith Kinship[2] p. 48 et ss.; Goldziher, Le Culte des Ancêtres dans la Revue de l'Histoire des Religions; id. M St. I p. 234 et ss.; S. Fraenkel Das Schutzrecht der Araber, O S Festschrift Nöldeke I p. 294 (mémoire très rempli de faits); v. Oppenheim vom Mittelmer etc. II p. 94 et ss.; A. Hellwig, Das Asylrecht der Naturvölker Berl. jurist. Beiträge, Berlin 1903; l'ouvrage de E. Doutté, Les Marabouts, est une mine de renseignements intéressants sur le sujet qui nous occupe; Landberg Arabica V Index s. v. sanctuaires et Daṯînah p. 452 et ss. et Table des Matières s. v. sanctuaires, talion et protection.

J'ai déjà longuement parlé, 549 et ss., du grand rôle que joue le mot وَجْه dans toute l'Arabie et aussi hors de là. Je n'ai donc pas besoin de revenir sur ce sujet.

Tombe à niche latérale, laḥd.

J'ai dit p. 1539 que cette pratique du laḥd doit sans doute être ancienne. Après avoir lu le remarquable ouvrage de René Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques*, où il condense les résultats archéologiques des fouilles exécutées dans les îles de la Mer Egée, j'ai pu constater que ce mode de sépulture remonte à une haute antiquité. Les plus anciennes tombes à puits, que je voudrais ici appeler à niche latérale, se trouvent au Nord de Cnosse, au lieu dit Zafer Papoura, o. l. p. 27 et qui datent de la période minoenne récente II, qui était contemporaine de la XVIII dynastie égyptienne, allant de 1450 à 1200 avant J. C., o. l. p. 8 et s. La figure 1 ci-contre offre un spécimen de cette tombe. On y

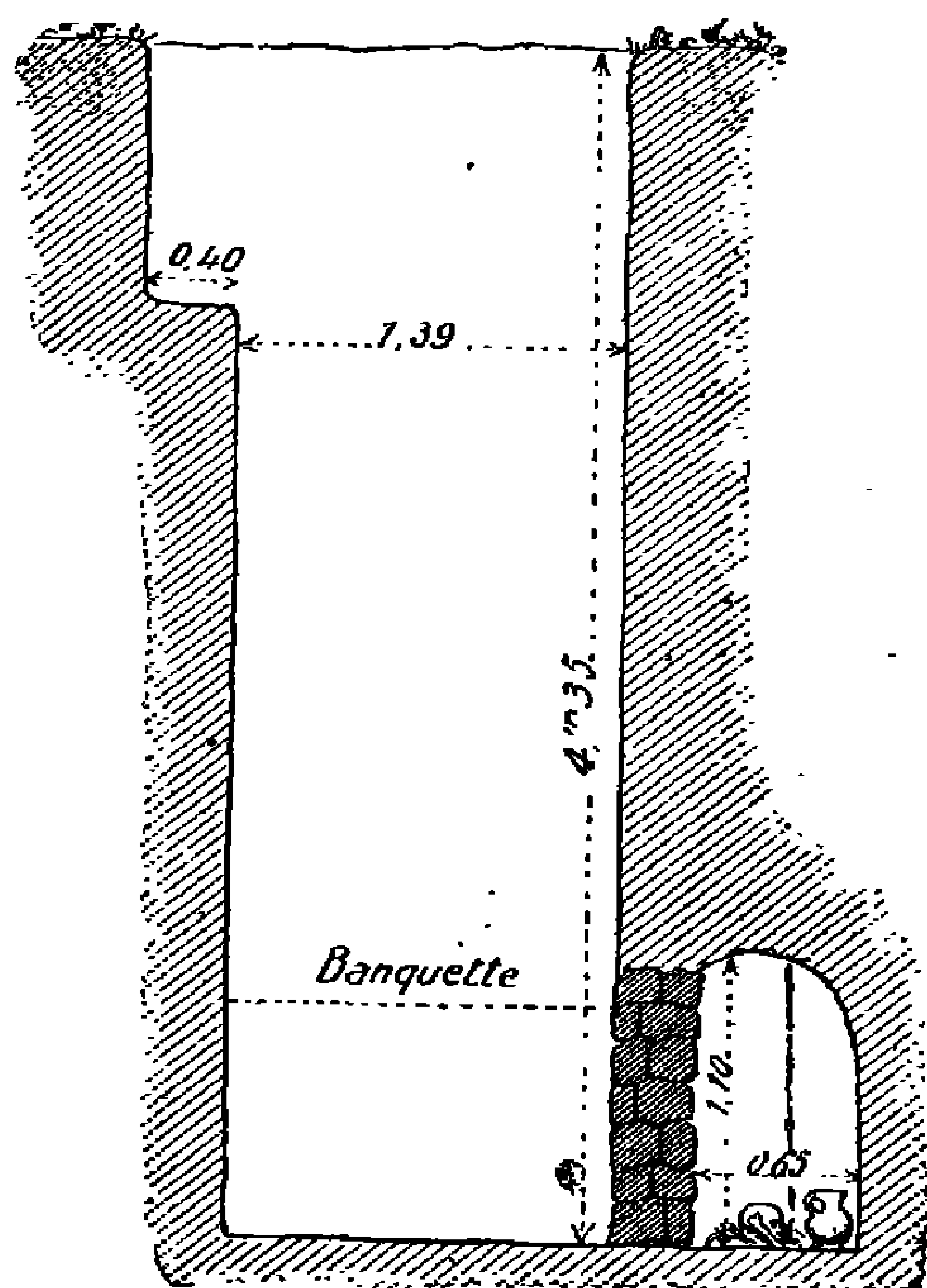


Fig. 1.

voit bien le laḥd bouché de dalles. Le principe d'enterrer le mort au fond d'un puits se retrouve aussi à Mycènes dans les tombes de l'Acropole. Les deux types de „tombe à fosse et tombe à puits" se maintiennent jusqu'à l'époque mycénienne en Crête, dit Dussaud o. l. p. 139. La figure 2 ci-jointe représente deux tombes de l'âge

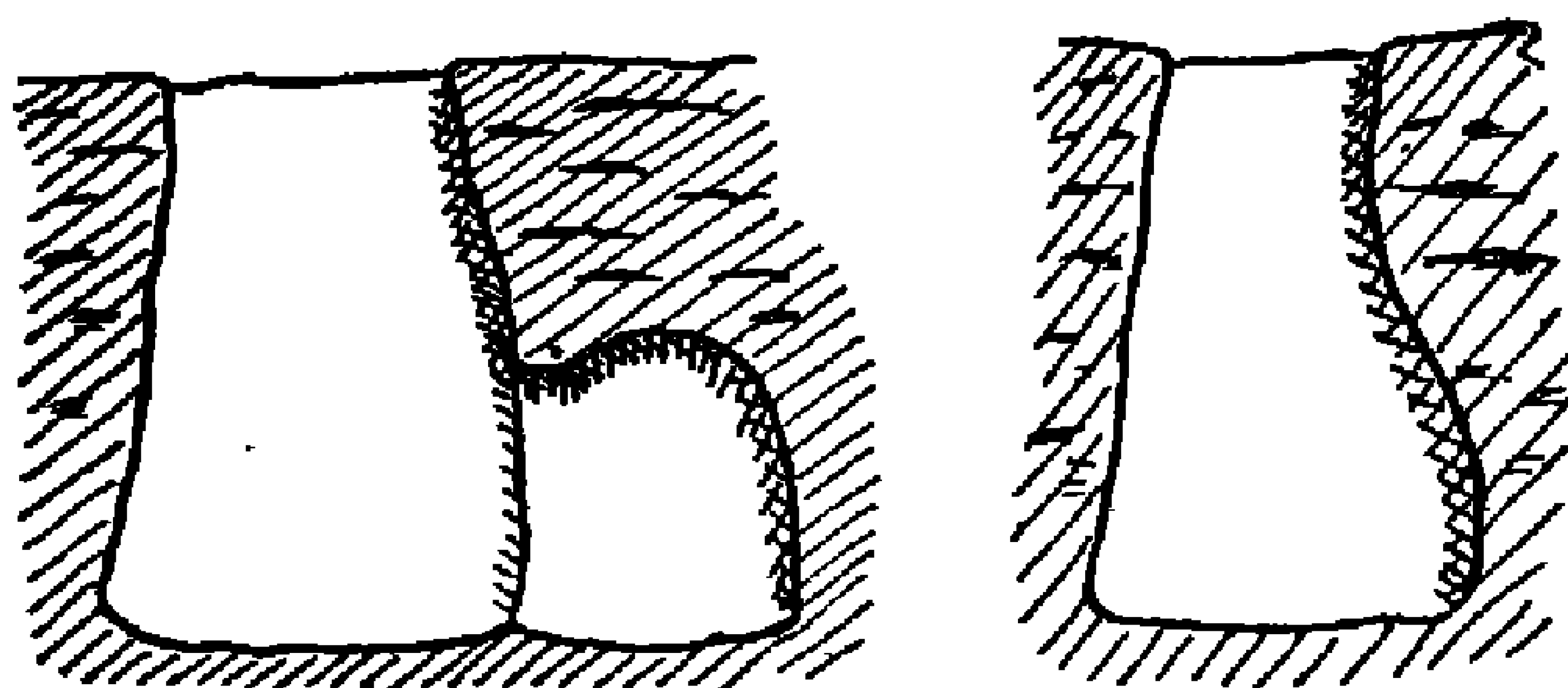


Fig. 2.

de cuivre de Haghia-Paraskévi, à Chypre, fouillées en 1885 par Ohnefalsch-Richter. Cette période s'étend, selon Dussaud, o. l. p. 140, de 1100 à 600 environ avant notre ère.

I Saʿd II ii p. 72 et ss. parle au long de la tombe du Prophète. Il en ressort clairement qu'elle avait une niche latérale en bas, car autrement les hommes n'auraient pas eu besoin d'y descendre pour placer le défunt p. ٧١: ذكر من نزل فى قبر النبى. On plaçait devant la niche des pierres, لَبِن, véritablement *pierres de terre cuite* ou, comme on dit en Daṯînah, يرزعوه بحجار. On lira ce que Schwally écrit à ce sujet o. l. p. 34 et s. Seulement, je ne comprends pas pourquoi, si le laḥd était une tombe à niche latérale et non simplement un *loculus* d'un terrain en pente, il y avait des fossoyeurs qui ne creusaient que le laḥd et d'autres qui ne creusaient que le ضريح ou شق, c'est-à-dire notre *fosse*. Il y avait deux

modes de sépultures, nous le savons, et probablement chaque fossoyeur avait l'un des deux comme spécialité. Mais la fosse, il fallait la creuser dans les deux cas; le l a ḥ d était en plus. La tradition islamique ne connaît que la fosse à l a ḥ d, dit Schwally o. l. p. 35; je ne dis point le contraire, puisque le Prophète a été enterré ainsi, mais le fait est qu'à présent le l a ḥ d n'est pas souvent observé hors de l'Arabie méridionale, tel qu'il s'y pratique encore.

INDICES.

La raison pour laquelle je donne ici tous les noms de tribus et de lieux qui figurent dans cet ouvrage, c'est que je sais par expérience combien ils servent à expliquer les anciennes inscriptions de l'Arabie méridionale. En m'occupant du déchiffrement de l'inscription de Ḥuṣn el-Ṛorâb, que j'ai publiée dans mes Arabica IV, j'ai constaté que grand nombre des noms se trouvent encore dans le Sud et j'ai par là vu qu'on l'a jusqu'à présent mal interprétée. C'est par la même raison que le Glossaire auquel je travaille en ce moment comprendra non seulement les mots qui figurent dans mes volumes sur les dialectes du Sud, mais aussi une grande quantité de mots que j'ai recueillis dans mes conversations avec les indigènes. Tant que nous n'aurons pas des Glossaires, et disons même le dictionnaire de ces dialectes, nous ne pourrons jamais bien expliquer les inscriptions. C'est l'œuvre que j'entreprends en ce moment. H. Derenbourg n'avait pas jugé à propos de consulter mes ouvrages sur l'Arabie du Sud, à cause de ma critique assez sévère de son édition d'Ousâma ibn Mounqiḏ. Son successeur, le prof. Meyer Lambert, est plus clément envers moi, et j'espère que les volumes dont je lui ai fait hommage lui rendront quelques services. Les matériaux que je

possède sur les pays à l'est du Yéman sont fort nombreux et importants. J'ai même fait des cartes d'après les informations orales. Mais je ne sais si ma santé me permettra jamais de les publier. La rédaction de tout cela est fort pénible, et mes forces ne sont plus de la même jeunesse de jadis.

Beaucoup des noms de cet Index se trouvent dans mon ouvrage sur le Ḥḍr et dans les Arabica III, IV et V, de même que dans le Ǵezîrah d'el-Hamdânî. L'ouvrage que j'ai en préparation sur les pays entre le Yéman et le Ḥaḍramoût donnera un tableau plus exact et détaillé de ces contrées encore presque inconnues, ان شاء الله.

Nice, le 1er Décembre 1912.
Villa Kraft, 2 av. Désambrois.

I.

NOMS DE PERSONNE ET DE LIEU.

ا, a, e, i, u, o.

ب b.

ت t, ث ṯ.

---

1) Chez Glaser *Suwâʿ und al-ʿUzzâ* p. 7 tout est erroné: il n'y

ج ǵ.

---

a pas un "ثُرَة, Hochdach, Hochebene, Gebirgsdach"; j'ai donné la vraie étymologie 1097/8. Cf. Hommel A A p. 157 n. 2; id. G G G p. 160 n. 3.

ح ḥ.



1) Dans aucun pays arabe on ne prononce ḥiṣn, mais ḥuṣn.

Abu Ḥamzah des Beni ʿÂmir, poète, 557.
» poète du Neǵd 986; 1272 s ; 1281.
Ḥumûm, tribu 1350 n. 1; Ḥḍr p. 212 et s..
el-Ḥâmiyeh, 1182.
Ḥanaś, pl. Aḥnâś, 1321; 1728; Arabica IV p. 33 et s..
» ed-Dalîl, bédouin 155.
Bin Ḥanaś, 1210 d. l..
Ḥunûf ou Ḥunfân, tribu 1736.
el-Ḥannânah, village en Daṯînah 456.
Ḥenû el-Manâṣîr 1116.
Ḥoweydir, poète, 169; 663; 1379; 1475; 1694; 1728.
Ahl » , faḫiḏah des Ḥanaś 1728.
Ḥaurah el-ʿÖlyâ 160, 1; 1470; Arabica V index s. v..
el-Ḥâzah 1098 n..
Ḥauṭat Laḥiǵ 11, 14; 184, n. 1; 1616 = ce qui suit.
el-Ḥauṭah el-ʿÖlyâ 131, 10 = Laḥiǵ.
» ʿInât 1785.
» W. Marbûn 1788.
el-Ḥauṭah des ʿAwâliq Inférieurs 1735.
» des ʿAbd el-Mâniʿ dans le W. Meyfaʿah 1786.

el-Ḥâfah 454; c'est le plus grand marché (lundi) de Daṯînah, au W. ʿEydarî à 3 h. de Lôdar. El-Hamdânî, Ǵez. p. 91, 23, dit qu'il appartient aux Aṣbaḥîyûn, les Ṣabbêḥah actuels. Les nombreux sâdah de Ahl ʿOmar b ʿAlî, v. s. h. v., y habitent à présent; 30 maisons et quantité de ḥuṣûn antiques. Le sultan d'Anṣâb y prélève la dîme. Près d'el-Ḥâfah se trouve l'endroit le plus remarquable de Daṯînah, el-Qalʿah. C'est une montagne isolée. On y monte par une route en zigzag toute à marches: la manqalah des Sabéo-Ḥimyarites, Arabica V p. 64 et n. 2. Toute la montagne est littéralement parsemée de ruines jusqu'en haut, parmi lesquelles s'en trouvent de très grandes. Elles sont en pierres équarries et assez bien conservées. Sur le sommet, il y a des réservoirs d'eau creusés dans le roc et un fort avec des tourelles, نُوَب, sing. نُوبَة, aux quatre coins. La localité a dû être importante dans l'antiquité. Je suis tenté d'y placer le Ἄρη βασίλειον de Ptolémée. Sprenger A G A p. 187, l'identifie avec le ʿArrân de Hamdânî Ǵez. 61, 11, mais il faut y lire ʿAzzân, qui n'est autre que le grand W. ʿAzzân, qui se jette dans W. Marrân. Toute l'argumentation de Sprenger ne tient pas debout. Il n'y a qu'une autre localité qui se prête à une identification, c'est el-Maḥfid, v. s. h. v., dans el-Manqaʿah. Ἄρη est peut-être =

خ ḫ.

د d.

---

1) Non pas دقّار, car les Daṯînois prononcent دعّار. Dans ces pays غ se prononce ق.

ذ ḏ.

---

1) Les Daṯînois prononçaient presque Dâʿûd, ce qui n'est pas sans intérêt, mais aussi Dâwûd.

ر r.


I.M.A. BIBLIOTHEQUE

Sômâl, 547; 743; 1077; 1640. cf Ḥḍr p. 420 n. 2; on l'écrit aussi avec ṣ, et c'est la seule forme employée au XVIe siècle; l'ethnique en est Sômalî et Sômâlî ou Ṣômalî et Ṣômâlî.
Sâmah, Benu, 1702.
Sinḥân 909; 910.
Ahl Sinân; tribu d'eḍ-Ḍâhir 465.
Beni Sinân 557.
Sînaï, mont 1553.
es-Sawâd 1728.
Sê'ûn, Sêûn, Seywûn, Sêwûn, Sey'ûn sont tous bons. v. d. Berg Le Ḥadhr. écrit p. 13, 8 d'en bas Saioun et le Ḥaḍramite écrit lui-même ib. p. 282, 2 سيون; L. Hirsch Reisen Register s. v.: Saiûn (Sêûn). Snouck O S Festschrift Nöldeke I p. 97 n. 1. blâme la forme Seiûn comme incorrecte, et il n'admet que Sêwûn. Comme c'est justement moi qui écris Seyûn, Ḥḍr p. 761 s. v., cette correction doit être à mon intention. J'ai entendu toutes les formes ci-dessus pendant les longues années où j'ai eu des relations avec des Ḥaḍramites, mais je crois que la forme الطويلة سَيْوُون est la plus usuelle. La forme ancienne a dû être Sey-ûn, avec la désinence mehrite; cf. Ḥudûn, Dammûn, Qeydûn, Haddûn etc.; ensuite Sêûn ou Sê'ûn, à cause du hiatus, et à la fin Sêwûn sous l'influence de l'u de la finale. On pourra comparer Dâûd ou Dâ'ûd (où dans le Sud c'est souvent Dâ'ûd) > Dâwûd, v. s. h. v.
es-Siyâḥ 1707.
Seyf b. Ḍî Yazan 1493.
Sêlat Balah, ou Bilah, rivière dans le haut el-Kaur 1270, 9.
Sayyâr, Arabica IV p. 11.

ش Ś.

eś-Śâm, nom du pays au Nord d'Aden, 868 n. C'est le nom même du Ḥiǵâz, 556, 7.
eś-Śibĕḥ, Ahl eś-ś., faḥîdah des Ḥasanah 39, 11.
Śubâḥî, faḥîdah des Ahl em-Sa'îdî 1127. Leurs faḥaîḍ sont: 1° âl Martan; 2° âl Qolêḥ et 3° âl el-Ǵaḥfalî, v. s. h. v.: 4° âl el-Karśah au village de même nom, dont les habitants furent décimés en 1899—1900 par la petite vérole; v. s. v. makraśî. Les Śubâḥî faisaient anciennement partie des Ǵaḥâfil. Ṭurfat el-Aṣḥâb dit: قال علىّ رؤسائهم محمد بن عمر بن رُوَيس وسهيل بن علىّ بن شباحى; ils étaient alors les alliés du

ص Ṣ.

ع ʿ.

Ḥ. es-Salf, et à l'est débouche W. el-Ḥâḍinah à l'endroit appelé el-Ḫâdiʿ; après cette jonction, il est nommé W. er-Ramlah en coulant sur la frontière d'el-Ḥâḍinah et va se perdre dans le Ǵaw. Hamdânî, Ǵez. p. 95, 25, dit que ʿAbadân appartenait aux B. ʿAbd Allâh, descendants de Saʿd el-ʿAšîrah.

el-ʿAbbâs 1755.

ʿOteybah 1273 ou ʿIteybah 550, 1.

ʿAtûd, 451.

ʿÂtikah, I Saʿd VIII p. 193.

W. ʿÖṯrub ou W. Aḥwar, 1735, coule dans la plaine d'Aḥwar vers la mer. Souvent il y a beaucoup d'eau lorsqu'il pleut dans les montagnes des Bâ Kâzim. En 1896, il coulait pendant 4 mois. La plaine est alors fertile; on y cultive même le tabac; v. Kabarân.

ʿOṯmân, ce nom existait avant l'Islâm 436.

ʿOṯmânî; les Faḍlî de Šuqrah-Abyan sont appelés ainsi, 11, 20; 433.

ʿAǵlân, v. el-Maǵâbî.

el-ʿUǵmân, tribu, 1128; 1174 n.

W. el-ʿAds ou el-ʿIds, 1735; il traverse el-Manqaʿah.

W. ʿIdû ou ʿEdû 1625 et n. 2, qui est la réunion de trois wâdî: W. ez-Zaum, W. ḏî Masal et W. el-Ḥaǵrîah; il s'unit ensuite au W. Nabtah, qui traverse Šorǵân, Ǵezîrah p. 91 et p. 96.

Benu ʿUḏrah 589; 1052.

W. ʿÖrr, 1128, dans le Ḍâhir; les Ahl Manṣûr y habitent; village de même nom; v. Ḥaḍn.

ʿÖrr ʿAdan, la montagne d'Aden = eš-Šamsân actuel 1149; Ǵez. p. 98, 8.

ʿArab el-Ǵabûr 589.

Ǵebal el-ʿAreys, 145, 14; 284.

W. el-ʿUreyḍ, en Marḫah, 1198.

ʿArafah Mt, v. ma critique de M S de Jahn p. 20. Rhodokanakis, dans Ḍofâr I p. 133, n. c., a eu la même explication. Dans le Sud, عرف est *sentir* (bon ou mauvais); cf. en latin *sapere*; on dit en italien *non sa di niente*, ça n'a pas de goût. Au Yéman, on ne connaît point cette étymologie, qui doit être populaire.

Âl el-ʿArîf, 154; 262; 1695. Arabica V p. 12.

ʿUruffân 1098 n.; v. ici W. Ṯereh; non pas ʿUrrufan.

el-ʿArq, village dans W. Ṯurûb 1127.

ʿArqah ou ʿArqâ, pays à l'est d'Aḥwar 265 n.; 395; Ǵez. p. 96, 23; v. sub. W. Radâ. Le puissant chef des Ḏiyêb, le šêḫ ʿAbd er-Raḥmân Bâ Dâs y réside. Au nord il y a le pays d'el-Manqaʿah et à l'est celui des Qumûš. Le Kaur el-ʿAwâliq le sépare des ʿAwâliq Supérieurs.

el-ᶜAwâliq Inférieurs à Aḥwar 258, n. 3; 273 n. 3; 486; v. el-Maǵâbî.
ᶜÖlah, 143; 253 n.; 842; 1001; 1605; 1680; Arabica IV p. 14 et ss..
ᶜÖlahîn el-Kaur 842.
ᶜAlawî b. Ḥoseyn b. er-Raṣṣâṣ, sultan à Meswarah, 128 n. 2.
ᶜAlî n. pr. avant l'Islam 406.
Abu ᶜAlî (?) 406.
Âl ᶜAlî, tribu principale des Maᶜn 1126 s.; 1703, Arabica IV p. 39. La célèbre famille d'I. Roweys el-Yislamî en fait partie, v. s. h. v. et sub Śubâḥî. L'autre tribu s'appelle Âl Muḥummud. Il y a beaucoup de subdivisions. Anciennement, ils faisaient partie des Ǵaḥâfil, v. Śubâḥî.
ᶜAlî b. Aḥmed el-Dahbalî, ᶜâqil à Śorǵân 147; 454; 1621; 1625.
» b. er-Raṣṣâṣ, 147.
ᶜAlî em-Bedr 11, 12.
» b. Zâmil el-Ǵâbirî, poète 558 n.
» b. ᶜOmar el-Harîṯî, 1699.
» b. el-Daʾûdî 747; 1632 à Damân.
» b. Faḍl, le Qarmaṭite; 417; 919; 947.
» em-Meǵᶜalî 117.
» b. Muḥsin el-ᶜAbdalî, sultan 127; 139; 1728.
Âl ᶜAlî Moḥemmid 454; 1621; 1625.
» b. Nâṣir 11, 5.
Âl ᶜAlî b. Nâṣir I. eṭ-Ṭayyib 1620.
» Hâdî 8, 3; 11, 14; sa généalogie 1563.
» Bâ Hilâl 12, 15; 452; 454; 456; 857.
ᶜAliyân ou ᶜAlyân 407.
el-ᶜAlyâ, jument de Saᶜdûn 1219.
Śêḫ ᶜImâd près d'Aden 1148; 1693.
Beni ᶜÂmir, 262 n.; 403 n.; 1013. On dit toujours Beni ᶜÂmir, ce qui est une preuve de leur antiquité. Ils se disent eux-mêmes être des Beni Hilâl. Ils habitent au milieu des Banyar. Ce sont des gens fort guerriers. Avec leur **r a b ś**, *gens qui leur sont soumis*, comme esclaves et savetiers, il y a environ 200 hommes. Ils possèdent le Qalᶜat Kuḥlân et Ḫirbat Ḥaṣî, dont j'ai parlé Arabica V p. 58 et ss., où il y a de grandes ruines avec des pierres immenses portant des inscriptions dont je possède deux. Ṭurfat el-Aṣḥâb p. 59 dit en parlant de la descendance de Maḏḥiǵ: ومن زبيد المشايخ في رداع العرش وردمان وريام بنى عامر بن عزان. Selon Ǵezîrah p. 50 les B. ᶜÂmir étaient une branche des Musliah, v. s. h. v., et ib. p. 97 c'était des Kindites. Ils se trouvaient aussi à Ḫanfar, Johannsen Hist. Jem. p. 276. Ils étaient ancienne-

غ r.

ف f.

ق q.

ل l.

م m.

1) Où "poète des Faḍlî" doit être "poète des ʿAwâliq Inférieurs."

ن n.

امرؤ القيس بن عمرو بن عدى بن نصر بن ربيعة بن عمرو
بن حارث بن مسعود بن مالك بن عمرو بن نمارة.

Il se peut donc que le nom du sanctuaire désormais célèbre soit justement celui de l'ancêtre de cet Imrul-Qays b. ᶜAmr dont l'identification n'est plus douteuse; cf Dussaud, Les Arabes en Syrie p. 34 et ss.. L'étymologie que je donne d'en-Nemârah 1009 ne me paraît donc pas bien probable. Au bout du compte, c'est peut-être le pluriel yémanite نمارة, 1469, du sing. نمر; mais comment supposer que cet endroit fertile et habité fût infesté par des n i m r, alors qu'il devint même la tombe d'un des plus célèbres rois arabes de l'antiquité? Nous ne devons pas oublier que les Laḫm, venus du Sud, habitaient ces parages, et je crois même que le nom de la ville de Betlehem est tout bonnement بيت لخم, ce qui implique que cette tribu du Sud avait émigré dans le Nord bien avant le Christianisme; cela est aussi un fait. Les Laḫm ont joué un très grand rôle avant notre ère. Yâqoût dit s. v. qu'il a vu écrit بيت لخم. On avait donc conservé cette prononciation encore au XIVe siècle. Le roi d'el-Ḥîrah a donc été enterré au milieu de ses contribules qui lui avaient sans doute aidé dans ses entreprises.

Nûmân, montagne, 498, 2.

Nûbat Menîf 161.

Neyfân 76, 8; 226 n..

Ûlâd Nâïl 488.

ه h.

Balhabn (?) 293.

Huteym > Hetêm, nom d'un peuple errant de l'Arabie du Nord, 809 et ss.; 934; pl. Hitmân; 810; 813 et n.; sing. Heteymî, Hetêmî 37, 8; 810, 1; Musil A P III p. 173; Littmann Beduinenerzählungen II p. IX.

Hagar signifie *ville* en sabéen, 441 n. 2; Arabica V p. 313; Ǵezîrah p. 86, 3.

el-Hagêr, village en Marḫab, 1338.

el-Hagarên, ville en Ḥadramoût, 300 et n. 2; 445 n.; la nisbah en est Hagarânî 300 et n.; 445 n.; 729 n. 1. L. Hirsch Reisen in Südarabien p. 161 et s. écrit à tort Ḥagarên et il fait exprès observer qu'il ne faut pas dire avec Wrede Ḥagarîn. Brockelmann V G S S § 216 veut que la finale â n soit locative.

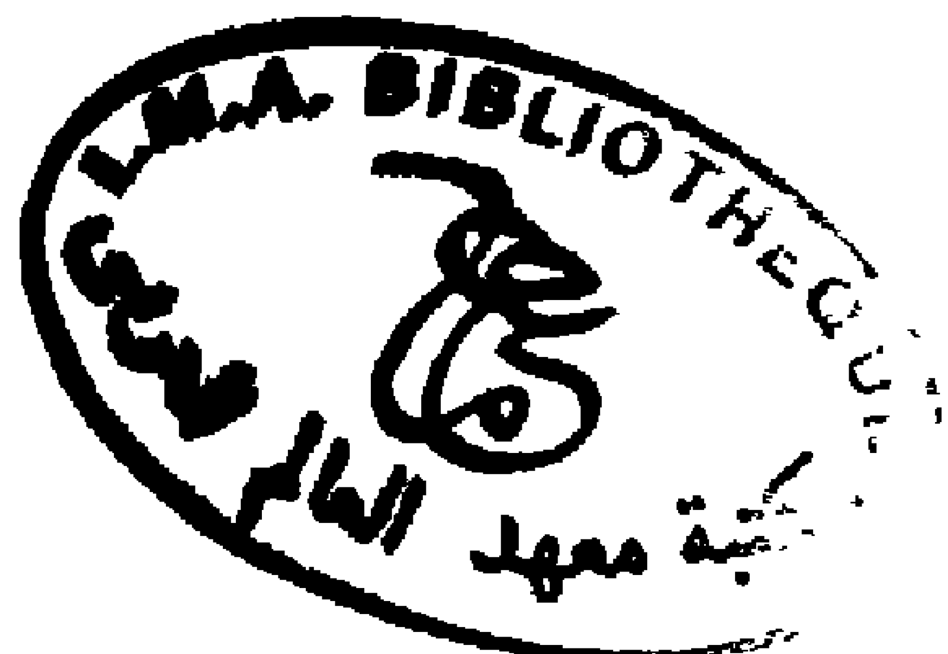
و W.

ى Y.

II

TABLE ANALYTIQUE.

ʿA.


I.M.A. BIBLIOTHEQUE
مكتبة معهد العالم العربي

B.

D.

E.

F.

G et Ǵ.

H, Ḥ et Ḫ.

I.

J.

K, Kh, خ.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S, Ś et Ṣ.

T.

U.

V.

W.

Y.

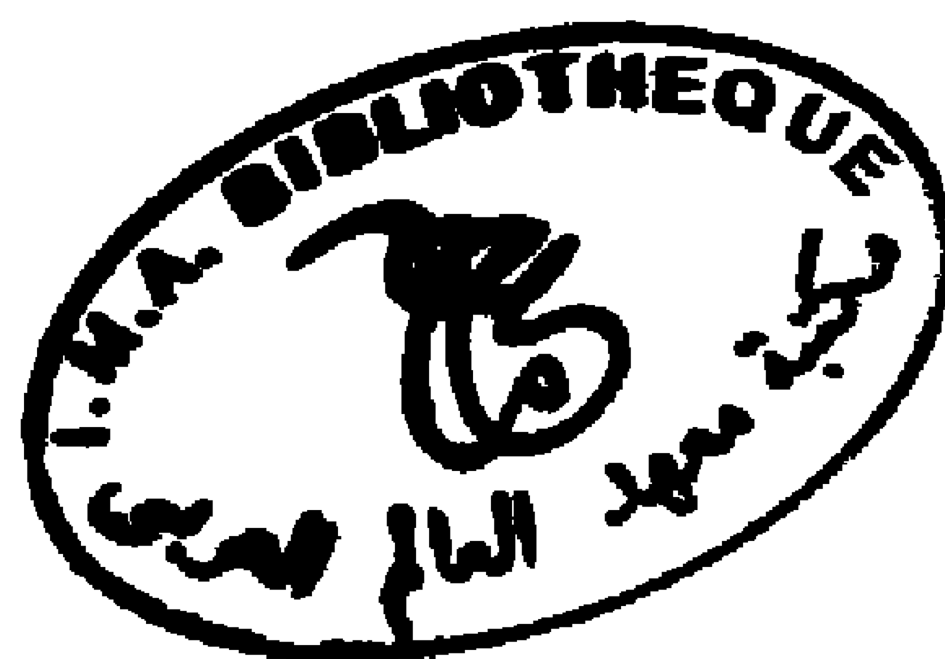
comme le nom corr•ondant de l'autre côté: Baḥrân, et alors la forme serait ǫliquée. Ce serait aussi alors = Yâwân, ce quî ouvre de nouıux horizons à l'exégèse biblique; cf. OLZ 1909 n°. 10 p. ˡ8.

Z.

III

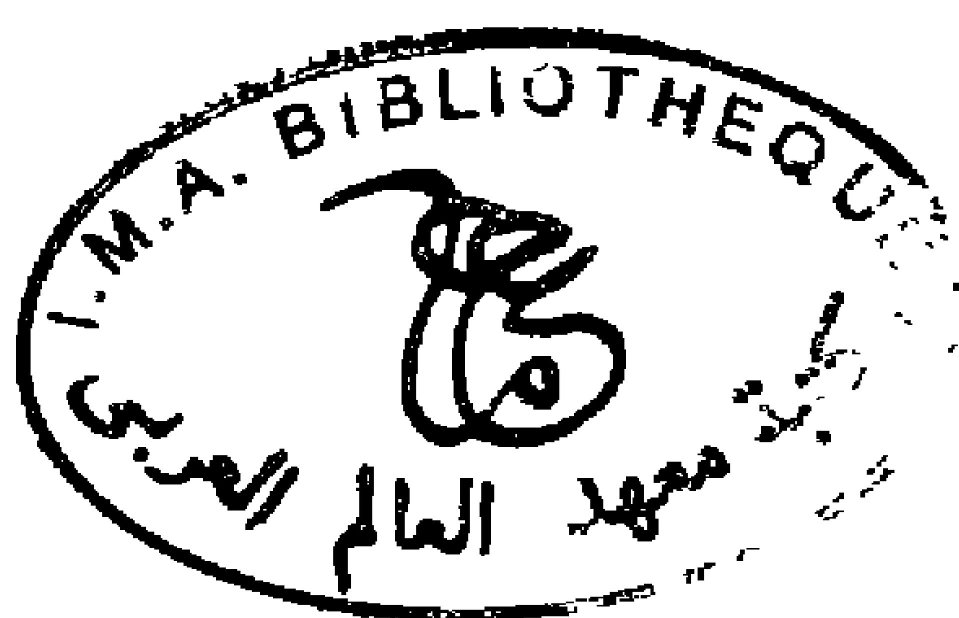
NOMS D'AUTEURS DONT LES OUVRAGES SONT MENTIONNÉS ICI AVEC UNE APPRÉCIATION.

Cette liste est la conséquence de la boutade de Stumme dans les Götting.-gelehrt. Anzeigen 1909 N°. 11 p. 884 note 3. Il y dit: "mais souvent le blâme de L. est justifié." Comprendra qui pourra!



IV

ABRÉVIATIONS.



A.

A A. Aufsätze und Abhandlungen par Fr. Hommel.
A B L. Altarabisches Beduinenleben par G. Jacob, v. B L.
A G A. Alte Géographie Arabiens par A. Sprenger.
A F. Die arabische Frage par M. Hartmann.
A P. Arabia Petraea vol. III par Alois Musil.
A S S. Arabische Sprichwörter und Spiele par Knut Tallqvist.
A T. Das Alte Testament in Lichte das Alten Orients par A. Jeremias.
A V L M. Arabische Volkslieder aus Mesopotamien par Ed. Sachau.
A Z N. النوادر في اللغة par Abu Zayd, Beyrout 1894.

B.

B B. Beduinen und Wahaby par J. L. Burckhardt Weimar 1831.
B B R A S. Bombay Branch of the Royal Asiatic Society.
B L v. A B L
B S. Die Burgen und Schlösser Südarabiens par D H Müller.
B S S W Beiträge zur Semit. Sprachwissenschaft par Th. Nöldeke.

C D.

C H Codex Hammurabi.
D J. Der vulgärarabische Dialekt von Jerusalem par M. Löhr.
Dt = Daṯînah.
D T O. Un texte arabe en dialecte oranois par Ed. Doutté.

E F G.

E D A Epigraphische Denkmäler aus Arabien par D H Müller.
F W. Die Aramäische Fremdwörter im Arabischen par S. Fraenkel.
G G G. Grundriss der Geographie und Geschichte des Alten Orients par Fr. Hommel.
G M S. Grammatik der Mehri-Sprache par A. Jahn.
G T. Le dialecte arabe parlé à Tlemcen par W. Marçais.

Ḥ Ḫ J K.

Ḥḍr ou Ḥḍ = Ḥaḍramoût.
Ḫ el-A. Ḫizânat el-Adab.
J A. Journal Asiatique.
K A. Kitâb el-Aṛânî.
K A T. Die Keilinschriften und das Alte Testament par H. Zimmern et H. Winckler.
K B. Keilinschriftliche Bibliothek herausgegeben v. E. Schrader.
K T A T. Keilinschriftl. Textbuch z. Alten Testament par H. Winckler.

L.

L A, Lisân el-ʿarab.
L E. Liebe und Ehe in Indien par Richard Schmidt.
L L W. Lieder der libyschen Wüste par M. Hartmann.
L S S. Leipziger Semitische Studien.

M.

M B. el-A. Magmaʿ Biḥâr el-Anwâr par Moḥ. Ṭâhir, Brockelmann G A L II p. 416.
M G T. Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis par H. Stumme.
M J M. Die Mehri-Sprache in Südarabien v. A. Jahn etc. par Graf Landberg.
M. el-M. Moḥiṭ el-Moḥîṭ par B. el-Bistânî.
M S. Mekkanische Sprichwörter und Redensarten par C. Snouck Hurgronje.
M S. Die Mehri-Sprache dans le S A E vol. III par A Jahn.
M S S. Die Mehri- und Soqoṭri-Sprache dans la S A E v. IV par D. H. Müller.
M S O S. Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin.

N O P R.

N A G I. Neuarabische Geschichten aus dem Iraq par B. Meissner.
N H Eh W B ou N H W B. Neuhebräisches und Chald. Wörterbuch par J. Levy.
O L Z. Orientalische Litteraturzeitung.
O S. Orientalischen Studien Festschrift Th. Nöldeke.
P D. Palästinischer Diwan.

Paron. Ueber Paronomasie in den Semit. Sprachen par H. Reckendorf.
R D. Der vulgärarab. Dialekt im Ḍofâr par N. Rhodokanakis in S A E.
R M T A. Recueil de mémoires et de textes publié en l'honneur du XIV Congrès des Orientalistes.
R O. Ein arabischer Dialekt gesprochen in ʿOmân und Zanzibar par C. Reinhardt.

S T.

S A E. Südarabische Expedition.
S D. Sabäische Denkmäler par J. H. Mordtmann et D. H. Müller.
S S. Südarabische Studien par D. H. Müller.
S V. Die syntaktischen Verhältnisse des Arabischen par H. Reckendorf.
S W U. Sprachwissenschaft. Untersuchungen par J. Barth.
S Z S A R. Studien z. südarab. Altertumskunde par O. Weber.
Śîr كتاب الالفاظ الفارسية المعربة par l'évêque Śîr.
T A. Tâǵ el-ʿArûs.
T T B L. Tripol.-Tunis. Beduinenlieder par H. Stumme.

U W Z.

U J. Le dialecte arabe des Ûlâd Brâhîm de Saïda par W. Marçais.
V G S S. Grundriss der vergl. Grammatik der Semit. Sprachen par C. Brockelmann.
V S. Volksprache und Schriftsprache im Alten Arabien par C. Vollers.
W. Wâdî.
Z A. Zeitschrift für Assyriologie.
Z Ä S K. Zum ältestesten Strafrecht der Kulturvölker par Th. Mommsen.
Z D M G. Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.
Z G C A. Zur Grammatik des class. Arabisch par Th. Nöldeke.

———

V

FAUTES D'IMPRESSION.

FAUTES D'IMPRESSION.

Page.
356 n. lisez هبل.
451, 11 lisez Qoweyzah.
681, 10 lisez imbécillitê.
706, 21 biffez erwachsen.
734, 7 lisez ênu.
761, 1 lisez Saḥǵah.
879, 5 lisez dites à Bâ Hamdûn que etc.
966, 6 lisez لست.
1192, 1 lisez i<u>d</u>a > ilâ.
1217, 4 d'en bas lisez نلقالك.
1425 n. 1. lisez 'Kibban.
1451, 4 lisez يخارجنا.
1453, 17 lisez ma aṭîq.
1462, d.l. lisez نَحْل.
1468, 4 d'en bas lisez خَنَبة, et l'étymologie y donner est à biffer.
1482, 1 lisez Uwarriᶜ.
1545 d.l. lisez Qobeytah.
1546 n. 1. lisez عَكْبار.
1551, 2 d'en bas lisez ait pu.
1558, 14 lisez dit.
1569, 13 lisez hémistiche et gâté.
1581, 1 lisez اقتلّ.
1631, 1 lisez ᶜÂd.
1634, 5 lisez Reinhardt.
1634, 8 lisez qaṭîᶜ.
1634, 18 lisez gier.



1639, 7 lisez الجيوش.
1649, 4 lisez saʿîfuh.
1654, 8 d'en bas lisez seconde.
1676, 6 lisez accentué.
1707, lisez Qaṣîmites.
1716, d'en bas المفخوظ.
1757, 1 lisez האלחים.

Nous avons publié du même auteur:

Etudes sur les dialectes de l'Arabie méridionale.
Volume I: Ḥaḍramoût. 1901. gr. in-8° . . *fr.* 25.—
" II: Daṯînah. *1re partie.* Textes et Introduction. 1905. 8°. . . . . *fr.* 10.—
2me partie. Commentaire des textes prosaïques 1909. 8° . . . . *fr.* 37.—

Proverbes et dictons du peuple arabe. Matériaux pour servir à la connaissance des dialectes vulgaires recueillis, traduits et annotés.
Vol. I: Province de Syrie. Sectionde Ṣaydâ. 1883. 8°. *fr.* 15.—

Bâsim le forgeron et Hârûn er-Rachîd. Texte arabe en dialecte d'Égypte et de Syrie. Publié d'après les mss. de Leide, de Gotha et du Caire et accompagné d'une traduction et d'un glossaire. 1887. 8°. . . . *fr.* 6.25

Primeurs arabes. Deux volumes. 1886—1889. 8°. *fr.* 8.75

Arabica. Cinq volumes. 1886—1898. à *fr.* 12.50 le vol.

ʿImâd ed-dîn el-kâtib el-iṣfahânî. Conquête de la Syrie et de la Palestine par Ṣalâḥ ed-dîn. 1888. 8°. *fr.* 18.75

IMPRIMERIE ci-devant E. J. BRILL, LEIDE.